

Nouvelle géographie
moderne des cinq parties du
monde / par C. de Varigny

Varigny, Charles de (1829-1899). Nouvelle géographie moderne des cinq parties du monde / par C. de Varigny. 18.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

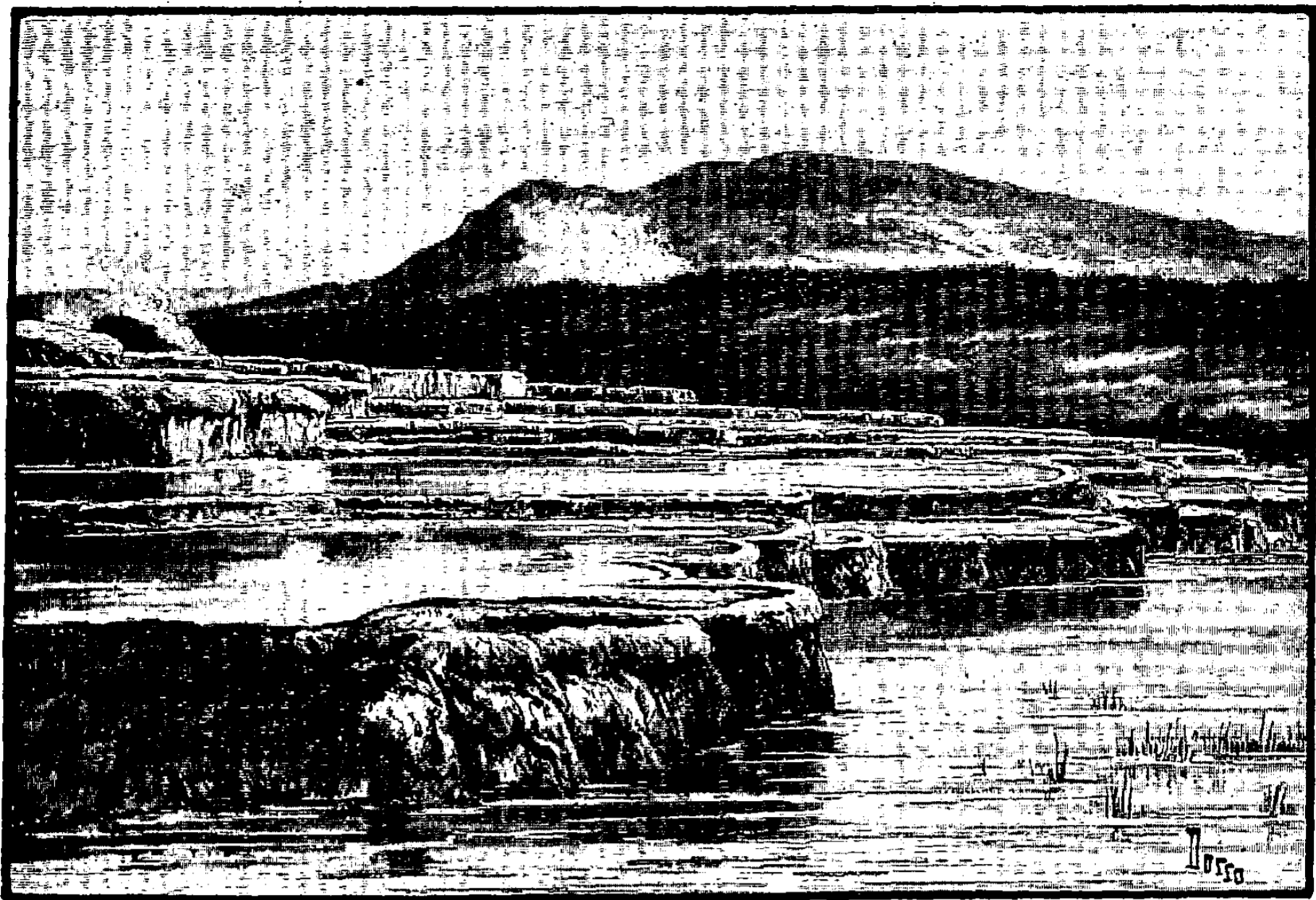
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.



La terrasse Blanche, à la NOUVELLE-ZÉLANDE.

L'OCÉANIE

VUE D'ENSEMBLE

Sur la surface de notre globe, dont près de deux tiers sont recouverts par les mers, la terre est l'exception, les eaux sont la loi générale. Ce domaine des eaux se répartit entre cinq océans : l'océan Glacial Arctique et l'océan Glacial Antarctique, l'océan Atlantique, l'océan Pacifique et l'océan Indien. Le plus vaste est l'océan Pacifique ; à lui seul il recouvre plus d'un tiers de la superficie de notre globe : 173 millions de kilomètres carrés sur 510 millions ; il s'étend des mers arctiques aux mers antarctiques, de l'Asie à l'Amérique. L'ensemble des terres insulaires qu'il renferme occupe une superficie de 10,947,794 kilomètres carrés, supérieure à celle de l'Europe. Ces terres insulaires forment l'une des cinq grandes divisions terrestres ; on lui a donné le nom d'Océanie.

Magellan, le grand navigateur portugais au service de l'Espagne, aborda le premier, en 1520, ce monde inconnu. Dans notre précédent volume nous l'avons montré explorant l'Atlantique, cherchant, au long des côtes de l'Amérique, interminable

obstacle qui lui barrait la route des mers ensoleillées, des îles verdoyantes et parfumées, des terres des épices, des fruits merveilleux et des produits étranges, la route des Indes, le point de jonction des deux océans. Il y croyait, mais avec la prescience du génie, il le devinait plus au sud. Il le découvrit enfin et, par le détroit qui garde son nom, il débouchait le 28 novembre 1520 dans cet océan où il devait trouver la mort au sein même de son triomphe.

Il avait résolu l'insoluble problème, ouvert à l'Espagne l'océan Pacifique, donné à sa patrie adoptive les riches contrées de l'archipel d'Asie. Vingt-sept ans auparavant, le 3 mars 1493, le pape Alexandre VI, choisi comme arbitre entre les Portugais et les Espagnols, leur avait partagé le monde à découvrir : traçant sur la carte une ligne idéale allant d'un pôle à l'autre, il avait décrété que toutes les îles découvertes ou à découvrir à l'ouest de cette ligne appartiendraient à l'Espagne et que toutes celles qui seraient découvertes à l'est reviendraient au Portugal. Magellan avait fait route à l'ouest ; il pénétrait dans le Pacifique par l'ouest, et les terres nouvelles qu'il découvrirait, si loin qu'il pût pousser, deviendraient de droit possessions espagnoles. C'était la Malaisie, la mer des Indes, l'Océanie que lui livrait son audace ; c'était aussi la mort qui l'attendait au but poursuivi avec tant d'obstination et dont il devançait l'heure en forçant de voiles pour franchir le Pacifique et atteindre ces îles fortunées dont le séparaient encore 4,000 lieues de mer. Il avait mis plus d'un an à gagner le détroit. Parti d'Europe le 20 septembre 1519, il s'y engageait le 21 octobre 1520, traversait le Pacifique en 160 jours et abordait, le 31 mars 1521, aux îles Philippines, au nord-est de Mindanao, à l'embouchure du Rio Agusan, après un voyage de dix-huit mois. Son triomphe était assuré, sa gloire était complète. Le 26 avril suivant, au moment où il se préparait à appareiller pour les Moluques, il tombait sous les coups des indigènes de Matam, près de Cebu, dans une insignifiante expédition dont il n'avait pas voulu laisser le commandement à l'un de ses lieutenants. Sébastien del Cano le remplaçait et rentrait en Espagne à bord du *Vittoria*, le premier navire qui eût fait le tour du monde. Charles-Quint, à son retour, offrait à Sébastien del Cano un globe d'or portant cette devise : « Tu as, le premier, parcouru ma circonférence. »

Ce monde nouveau, dont Magellan ouvrait l'accès à l'Europe par l'ouest, Vasco de Gama l'avait abordé par l'est en 1498, doublant le cap des Tempêtes, découvert par Barthélemy Diaz et désormais nommé cap de Bonne Espérance, pointe extrême de l'Afrique à laquelle se heurtent les vagues de l'Atlantique, de l'océan Indien et de l'océan Glacial Antarctique. Mais l'Inde l'avait attiré et retenu ; il en revint avec treize vaisseaux chargés des dépouilles de l'Hindoustan, avec un équipage riche de butin, enivré de ses succès, ne respirant plus que la gloire, les conquêtes et l'or. S'il ne poussa pas au delà de Calicut et de Mélinde, s'il ne franchit ni le golfe de Bengale ni les mers de la Sonde, s'il s'arrêta au seuil de la Malaisie, d'autres allaient s'engager dans la voie qu'il traçait et qui assurait à son nom une gloire égale à celle de Colomb et de Magellan, l'Océanie était désormais ouverte à l'est comme à l'ouest.

Les terres jusqu'alors inconnues qui surgissaient du sein de l'immense océan, offraient aux yeux surpris des premiers navigateurs européens un aspect étrange : ici les débris

d'un continent submergé, là des îles naissantes émergeant à peine au-dessus des eaux, puis des cimes colossales brusquement soulevées par les éruptions volcaniques. Dans ce cadre gigantesque apparaissaient à l'œuvre les forces créatrices et les forces destructrices dont la nature dispose; elles se manifestaient dans toute leur ampleur et sous des formes diverses. Sur un monde englouti un autre monde s'édifiait; la vie se superposait à la mort, ce qui devait être à ce qui avait été. L'étude de ces forces est nécessaire pour comprendre la formation des terres océaniques; il a été donné à l'auteur de ces pages de voir ces forces à l'œuvre, quatorze années de sa vie s'étant écoulées dans cet océan où s'élabore un monde nouveau. Il en dira ce qu'il a vu, complétant par les travaux plus récents des explorateurs et des savants ses observations personnelles.

Rien ne s'anéantit, tout se modifie. La nature et la matière revêtent chaque jour, à chaque heure, des formes nouvelles, résultats d'incessantes combinaisons. Rien de plus mobile, de plus changeant que notre planète, en apparence immuable, décrivant dans l'espace son cycle régulier, fouettée par les vents, ravinée par les eaux, chauffée par le soleil, refroidie par les neiges. Entre les forces qui la désagrègent et celles qui la recomposent, la lutte est incessante. Semblable au corps humain, elle se débat contre l'inévitable dissolution, comptant par siècles là où l'homme compte par heures, mais soumise comme lui à des lois éternelles.

Quand et comment s'est effondré ce continent tertiaire ou quaternaire dont les cimes surplombent encore l'immense Pacifique et sur les hauts plateaux sous-marins duquel les zoophytes édifient les puissantes assises d'un continent nouveau? Nul ne le sait. Le navigateur qui parcourt les solitudes marines sous lesquelles dorment à jamais les terres disparues voit se dérouler devant lui l'interminable horizon des vagues en mouvement. Il passe, sans soupçonner leur existence, sur des montagnes énormes, sur des abîmes profonds, sur des plaines et des vallées, sur un monde détruit dont nous ignorerons toujours la naissance, l'histoire et la ruine et que nos continents actuels iront peut-être rejoindre le jour où, suivant l'hypothèse de certains géologues, l'équilibre des pôles rompu par l'entassement des glaces amènera un cataclysme nouveau.

Dans l'océan Pacifique du sud nous verrons, d'une part, les débris d'un continent submergé, de l'autre le résultat de l'action lente et constante des zoophytes à l'œuvre, faisant surgir, du sein des flots, des îles nouvelles, puis des archipels, les reliant les uns aux autres, reconstruisant ce qui a cessé d'être, solidifiant la mer à laquelle ils empruntent, pour les sécréter et les fixer au roc, les molécules impalpables de matière solide qu'elle détient en dissolution. Au nord, nous verrons une autre force en mouvement, non plus lente et constante, mais violente et intermittente : les volcans, qui ont créé, avec les grands archipels d'Asie, ceux des Sandwich, et dont l'action soudaine soulève au-dessus des flots des îles de lave, fait osciller l'océan et pousse, d'un continent sur l'autre, à travers un espace de 2,000 lieues, des vagues de translation énormes et profondes.

Sans les volcans, les agents naturels qui s'acharnent à la destruction de notre globe :

la pluie, les fleuves, les glaciers, le vent, les vagues, finiraient par avoir raison du sol qu'ils minent avec persistance, entraînant dans les mers les parcelles de matière qu'ils dérobent à la terre, désagrégeant les montagnes, comblant les vallées, érodant les plaines. L'étendue des mers étant bien supérieure à celle des terres, le sol se nivellerait peu à peu jusqu'au jour où le linceul des vagues recouvrirait l'espace que les terres occupent. Les volcans, ces forces élévatrices, contrebalancent cette action en ramenant sans relâche, des entrailles de notre globe, des approvisionnements nouveaux de matière solide; seuls, il peuvent soulever les dépôts accumulés au fond des mers, surexhausser le sol, refouler l'océan. La plus grande partie du littoral de l'Amérique du Sud s'est élevée, en certains endroits, de plusieurs centaines de mètres à la suite de violentes secousses de tremblements de terre. Celui de 1822, d'après les calculs de sir C. Lyell, a accru le continent américain d'une masse rocheuse dont le poids dépasse 100,000 des grandes pyramides d'Égypte.

Faut-il admettre, avec certains géologues, que la cause de ces perturbations soit due au mouvement de retrait ou de contraction de notre globe, par suite du refroidissement de la planète, retrait qui provoque l'expulsion au dehors des blocs de matière rejetés par les volcans ou ramenés à la surface, sous forme impalpable, par les sources minérales? Convient-il de les attribuer, au contraire, à des affaissements locaux de l'écorce terrestre auxquels correspondraient des exhaussements sur d'autres points? La première de ces hypothèses semble la plus généralement admise, et, de l'ensemble des observations faites, il résulte que la force qui tend à surexhausser le sol et l'a soulevé en certaines localités à des milliers de mètres de hauteur, l'emporte en énergie sur les forces contraires.

La profondeur à laquelle se produisent ces actions dynamiques varie suivant l'orographie. La plus considérable qu'ait cru pouvoir constater M. R. Mallet ne dépasse pas 48 kilomètres, chiffre vérifié depuis par M. Oldham, lors du tremblement de terre de Cachar, aux Indes. Dans la plupart des cas, cette profondeur est bien loin d'être atteinte et c'est à quelques kilomètres seulement, et souvent moins, de la surface terrestre que se produisent ces phénomènes, ainsi que nous l'avons pu constater nous-même en Océanie. Quant à la vitesse de propagation de la secousse imprimée, elle subit, elle aussi, des variations considérables, suivant le relief orographique. De Humboldt l'estimait à 830 mètres par seconde. En 1843, lors du tremblement de terre de la Guadeloupe, M. Ch. Deville constata une vitesse moyenne de 2,426 mètres par seconde dans la transmission de l'oscillation à Cayenne. Certaines de ces secousses se propagent à de grandes distances. Celle qui détruisit Lisbonne, le 1^{er} novembre 1755, s'étendit en Italie, en Thuringe, aux îles Britanniques, en Finlande, jusqu'aux Antilles et au Canada. Au Chili, en 1822, l'oscillation se produisit instantanément sur 450 lieues de côtes. Lors de l'éruption du volcan de Cotopaxi, dans les Andes, en 1877, on entendait le bruit des détonations à Quito et à Guayaquil, situées à 350 kilomètres de distance. L'explosion du Krakatau ébranla l'océan depuis l'Asie jusqu'à l'Amérique et à l'Afrique.

La force de projection des volcans est parfois énorme. Le Cotopaxi a lancé des

blocs de rochers jusqu'à 13 kilomètres. La cendre, plus légère, parcourt des distances bien autrement considérables. Nous avons vu, en 1868, le volcan de Kilauea obscurcir l'atmosphère jusqu'à cent lieues au large.

*Vidi ego quod fuerat quondam solidissima tellus
Esse factum; vidi factas ex æquore terras.*

Nulle part les phénomènes volcaniques ne se manifestent avec autant de fréquence et d'intensité qu'en Océanie. Tout le pourtour du Pacifique n'est qu'un immense anneau de feu. Là se trouvent groupés, d'après le calcul de Humboldt, les sept huitièmes des volcans en activité sur notre globe, et, au centre de cet anneau de feu, les Mariannes, les Galapagos, les îles Havaï dressent leurs montagnes géantes, volcans en éruption constante qui ont soulevé ces archipels au-dessus de la mer et, sans relâche, entassent leurs prodigieux amas de roches plutoniennes, élargissant leurs ceintures de récifs, comblant l'océan de leurs scories brûlantes charriées par des fleuves de laves qui déroulent, sur plus de 20 lieues de longueur et une lieue de largeur, leurs flots rouges frangés d'écume noire.

Mais les volcans ne sont pas seuls à l'œuvre; parallèlement à ces forces irrésistibles s'en révèlent d'autres offrant avec celles-ci le plus étonnant contraste : les infiniment petits envahissant l'infiniment grand, les zoophytes invisibles subjuguant l'océan. A côté des cimes qui, surplombant les flots, atteignent, comme aux îles Havaï, des altitudes supérieures à celle du mont Blanc, à côté d'îles énormes, comme l'Australie, presque aussi grande que l'Europe, et située à 13,000 kilomètres en ligne droite sous nos pieds, s'élèvent lentement les *attols*, ces masses madréporiques aux assises puissantes, qu'entassent dans les vastes solitudes sous-marines des centaines de milliards d'infusoires microscopiques qui décomposent la mer elle-même, la figent et ne s'arrêtent qu'après l'avoir pétrifiée à fleur d'eau.

A quelles lois obéissent-ils? Ils ne sauraient vivre hors de leur élément, et dans cet élément même ils ne sauraient exister au delà d'une certaine profondeur. Dans ces abîmes, qui dépassent 10,000 mètres, ainsi que l'a constaté le lieutenant américain Walsh, dans ce royaume de l'asphyxie et de la mort, où règne, avec une température toujours égale et voisine de zéro, une immobilité sépulcrale, se déroulent en reliefs puissants des montagnes et des vallées, des collines et des plaines que tapisse une végétation étrange. Sur une montagne engloutie dont nul indice ne révèle l'existence à l'homme, sur une cime sous-marine, les infusoires fourmillent, se multiplient et, sans relâche, dans l'ombre nacrée, ils poursuivent leur incessant labeur. Cette eau de mer dont ils se nourrissent contient en dissolution du chlorure de soude, de magnésie et de potasse, des sulfates, du carbonate de chaux, du fer et jusqu'à de l'argent évalué à deux billions de kilogrammes, c'est-à-dire à mille fois plus que le produit annuel de toutes les mines connues. De ces substances diverses ils sécrètent une parcelle invisible de matière solide, la centième partie d'un grain de sable et l'incrustent dans le roc, poussière d'atomes qui, avec le temps, va former un écueil redoutable, affleurant à la surface de l'eau, affectant partout et toujours la même forme concentrique.

L'écueil grandit, ses contours s'accroissent. C'est, au début, une ceinture de corail encerclant plusieurs kilomètres de mer ainsi convertie en un lac. Autour de cette ceinture, une seconde s'élève. Sur elles, les vagues déferlent sans les entamer, rejetant dans l'espace qui les sépare des sables, des débris de coquillages, des varechs, des algues marines déracinées par les tempêtes, entraînées par les courants. Ces matières s'accumulent, masse boueuse et flottante, puis se tassent et se solidifient. Bientôt, à quelques pieds au-dessus de la mer, on discerne une côte basse, arrondie ; au centre, une lagune qui peu à peu se comble. L'écueil est devenu un embryon d'île.

L'insecte invisible a terminé son œuvre ; sur ce sol ainsi préparé, la végétation va paraître, le consolider et l'exhausser. Dans ce sable, le Pandanus dresse le premier sa tige noueuse et résistante, ses feuilles lancéolées qui bruissent au vent. De ses branches rabougries sortent des pousses vigoureuses qui, de haut en bas, descendent plonger dans le sol de nouvelles racines et lui donner la force de résister aux tempêtes. Il vit et prospère au milieu de ces débris de corail qui ont arrêté ses graines flottantes, de cette poussière humide sur laquelle il étend son épaisse ramure odorante. Sous son ombre poussent le papyrus et l'hibiscus. La lagune se comble ; par le chenal qui la met en communication avec la mer, chaque vague lui apporte son tribut de sable, de végétaux, de coquilles vides, d'animalcules. Dans cette oasis naissante, les hirondelles de mer, lassées de leurs longs parcours, s'arrêtent et déposent, avec un guano fécondant, des germes de plantes et de graminées. Les grands crabes, les crustacés, les mollusques, les tortues de mer viennent chercher un abri dans les anfractuosités des bancs de corail ou une plage unie pour y enfouir leurs œufs dans le sable.

Autour de cette île, l'infatigable zoophyte élève, parfois à plusieurs kilomètres de distance, une seconde, puis une troisième enceinte. Aux îles Fiji, aux îles des Amis, de banc en banc, de récif en récif, il a poussé jusqu'à 100 milles au large du noyau principal ses murailles de coraux dont les vides lentement se comblent. Ailleurs, dans l'*Archipel Dangereux*, il a relié les uns aux autres, par des récifs-barrières mesurant jusqu'à 400 lieues de longueur sur des centaines de mètres d'épaisseur, des îlots créés par lui, fermant les détroits qui les séparaient, édifiant ainsi sur les débris d'un continent disparu les puissantes assises d'un continent nouveau.

Il faut un an à ces industriels travailleurs pour exhausser leur massif de 0^m,003 et M. Dana a calculé que celui de Fiji, qui dépasse 600 mètres d'épaisseur, leur a pris vingt mille siècles à construire. Mais aussi leur œuvre est indestructible, et ces infusoires visqueux, sans consistance, presque diaphanes, à peine visibles à l'œil, ont aggloméré des masses capables de résister à l'effroyable pression de vagues qui atteignent parfois 30 mètres de hauteur et traversent le Pacifique avec une rapidité qui décuple leur force. Le 23 décembre 1854, nous avons été témoin d'un phénomène de cette nature. Une vague de plus de 400 kilomètres de largeur, partie des côtes du Japon, traversa l'océan Pacifique avec la vitesse vertigineuse de 150 lieues à l'heure. Après s'être heurtée à l'archipel Havaïen, où elle causa d'incalculables ravages, elle vint, cinq heures plus tard, se briser avec un épouvantable fracas sur les côtes de la

Californie, submergeant les rives, sapant les falaises, faisant voler en éclats des quartiers de roches.

Parmi les phénomènes dus à l'incessant travail de ces animalcules invisibles, l'un des plus surprenants est le déplacement des eaux, résultat de leurs créations qui, modifiant profondément le relief sous-marin, forcent la mer à se transporter ailleurs pour rétablir son niveau. Sollicité par cette force nouvelle, l'océan se déplace et laisse émerger d'autant les terres ainsi créées, hâtant l'heure où elles se rejoindront. Aux îles de la Société et dans le groupe Loyalty, on peut suivre facilement ce travail de retrait. La mer, peu sensible aux marées, a gravé sur les roches des lignes de niveau, des marches horizontales parfaitement visibles. On y constate quatre baisses successives de l'océan dont la dernière ne mesure pas moins de 15 mètres.

C'est à cette période que remonte l'apparition de l'archipel du Pomotou, immense réseau madréporique, alors enfoui à quelques mètres au-dessous de l'eau. Il ne fait encore qu'affleurer à la surface, mais déjà la végétation l'envahit, et lui donne l'aspect d'une vaste corbeille de verdure. Dans le groupe des Gambier le même retrait a mis à nu les bancs élevés par les polypiers sur les flancs de ces îles.

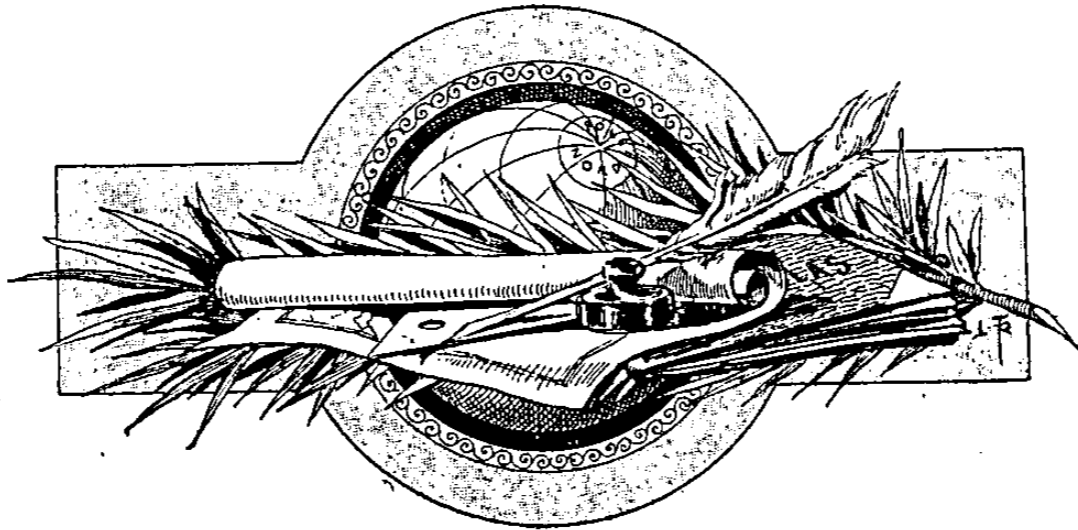
La même instinctive prévoyance qui pousse les grands États européens à prendre, dès maintenant, position et, devançant les événements, à procéder au partage de l'Afrique, les attire à l'autre extrémité du monde, dans l'océan Pacifique. Là, ce n'est plus un continent à se répartir qui éveille leurs convoitises ; ce continent, l'Australie, est pris, l'Angleterre le détient ; s'il lui échappe, ce sera pour affirmer son indépendance, pour revendiquer son incontestable prépondérance dans l'Océanie du Sud, pour y devenir un vaste et puissant empire. Mais, en dehors de l'Australie, que d'îles verdoyantes et fertiles, que d'archipels aux richesses connues ou entrevues que convoitent l'Angleterre et la France, les États-Unis et l'Allemagne, l'Espagne et la Hollande !

Elles y ont pris pied et, solidement assises, attendent l'heure, moins soucieuses encore de s'emparer de ces terres nouvelles que d'empêcher leurs rivales de les occuper : phase d'attente et de transition qui ne saurait longtemps durer, qu'une main mise par l'une d'elles convertira promptement en une ère d'annexions, de partages à l'amiable ou en luttes ouvertes. Déjà, en tous sens, s'exercent les influences avouées ou occultes, préliminaires obligés ; les escales navales se multiplient, chaque nation tenant à familiariser les indigènes avec la vue de son pavillon, à les impressionner par le déploiement de ses forces, à les amener par ses missionnaires et ses trafiquants, par la persuasion morale ou l'appât du gain, à se déclarer ses clients, en attendant de devenir ses protégés ou ses sujets. Chacune d'elles a sa pierre d'attente sur laquelle elle rêve d'asseoir sa grandeur coloniale.

L'Angleterre occupe l'Australie et la Nouvelle-Zélande, les Fiji et le sud de la Nouvelle-Guinée, dont l'Allemagne possède la partie septentrionale et aussi l'archipel Bismarck, les Salomon et les Marshall ; elle dispute les Samoa à l'Angleterre et aux États-Unis. La France a Tahiti, les Marquises, la Nouvelle-Calédonie, l'archipel de la Société et les Gambier. L'Espagne a les Philippines, les Mariannes et les

Carolines; la Hollande, la plus grande partie de l'archipel d'Asie, la partie occidentale de la Nouvelle-Guinée.

Les terres océaniques peuvent se ramener à cinq groupes principaux; 1° à l'ouest : l'Insulinde ou la Malaisie, l'archipel d'Asie comprenant les îles de la Sonde, les Philippines, Célèbes et les Moluques; 2° au sud-ouest, l'Australasie groupant autour de l'Australie, la Tasmanie, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Zélande; 3° la Mélanésie : archipels de l'Amirauté, de Bismarck, de Santa-Cruz, des Nouvelles-Hébrides, de la Nouvelle-Calédonie, des îles Loyalty et des Fiji; 4° la Micronésie, comprenant les archipels des Mariannes, des Carolines, des Palaos, des Marshall et des Gilbert; 5° la Polynésie : îles Tonga, Samoa, archipel de Cook, de la Société, des Pomotou, des Marquises, des îles Havaï. Nous commencerons l'étude de cette partie de notre globe par celle de l'Insulinde ou de l'archipel asiatique.





Un village des îles Moluques.

I. — ARCHIPEL D'ASIE

Au sud de la longue presqu'île de Malacca, à l'ouest de la Cochinchine et de l'Annam, l'Insulinde ou l'archipel asiatique déploie, entre l'Asie et l'Australie, ses milliers d'îles et d'ilots semés sur l'océan Indien, sur les mers de Java, des Célèbes, de Florès, de Banda, de Jolo, de Timor, mers intérieures que l'Insulinde enserme de ses contours bizarrement tourmentés, de ses longues plages effilées, capricieusement dessinées, comme celles de Célèbes et des Moluques, de Java, de Florès et des Philippines, soulevant au centre de ces archipels la massive et sombre corbeille de verdure de Bornéo, plus vaste que la France.

Orientées, les unes vers l'Asie, comme les Philippines, Bornéo, Java et Sumatra, les autres vers l'Australie, comme les Moluques, Célèbes et Timor, ces îles forment entre l'Asie et l'Australie un trait d'union analogue à celui de l'Archipel grec, entre l'Europe et l'Asie, à celui des Antilles entre les deux Amériques. A ces terres riches et fertiles entre toutes, la nature a prodigué les merveilles d'une faune et d'une flore incomparables. Sur cette mer azurée, dans ces îles aux noms doux et sonores, il semble que la vie atteigne l'apogée de sa puissance et de son intensité; îles aux parfums enivrants que la brise emporte au large, aux sommets couronnés de verdure, aux plages dentelées, coupées d'anses et de criques, frangées de rideaux de cocotiers

élançés, séparées par des détroits qui ressemblent à des fleuves gigantesques, comme celui de Banca, entre Java et Sumatra, dénommé *Banca street*, rue de Banca, tant la mer y est calme et unie, tant la circulation y est active.

Deux vastes courants enserrent cet Archipel d'Asie. Jetez les yeux sur une mappemonde et vous verrez que le pôle Nord encerclé de terres ne peut déverser ses eaux froides dans les mers équatoriales que par des issues resserrées : les détroits de Davis, d'Hudson, de Bering qui, avec une profondeur moyenne de cent mètres et une largeur peu considérable, ne présentent pas une issue suffisante pour la circulation méridienne, rejetée en deçà du bassin polaire vers le 67^e degré de latitude nord. Le Groënland, l'Amérique septentrionale, le Kamchatka, la Sibérie, la Russie opposent d'infranchissables barrières au mouvement de ces eaux entraînées vers les régions chaudes par l'évaporation constante qui abaisse le niveau de la mer sous la Ligne, alors que par la fonte des glaces ce niveau s'élève aux extrémités. Au pôle Sud il n'en est pas de même qu'au pôle Nord ; rien n'y fait obstacle à cette force d'attraction qui appelle sous l'Équateur les eaux froides. L'Amérique et l'Afrique y viennent finir en pointes effilées, laissant entièrement libres de vastes espaces.

C'est là, dans ces mers ouvertes, que se forme le grand courant connu sous le nom de courant de Humboldt. Il remonte vers le nord, pénètre dans le Pacifique en longeant les côtes du Chili et du Pérou, vient, à la hauteur de l'Amérique centrale, confondre ses eaux avec les flots tièdes du courant équatorial, contourne, par la mer de Timor, l'Australie septentrionale, se dirige vers Madagascar et Ceylan, double le cap de Bonne-Espérance, remonte la côte de Guinée et débouche dans le golfe du Mexique, d'où, changeant de nom et sous celui de *Gulf Stream*, il baigne les côtes septentrionales de l'Europe dont il élève la température. A l'est, le courant du Japon, ou *Kuro Sivo*, contourne l'archipel d'Asie, remonte vers le nord et vient rejoindre, à la hauteur de l'île Vancouver, les côtes de l'Amérique qu'il longe pendant près de 800 lieues jusqu'à la mer Vermeille.

Dans l'organisme de notre globe, ces courants qui l'encerclent et le sillonnent charrient des pôles à l'équateur les eaux glacées des mers arctiques et des mers antarctiques, les réchauffent et, dans leur mouvement circulaire, les entraînent du centre à la circonférence, de même que, dans l'organisme humain, les artères font affluer au cœur le sang qui reflue aux extrémités. Sous l'appel constant de l'évaporation solaire, ces eaux froides vont tempérer l'ardeur des climats tropicaux et porter ensuite aux régions moins favorisées la chaleur empruntée aux zones torrides, abaissant et relevant ainsi tour à tour le niveau de la température.

Agents puissants de locomotion, ils ne se bornent pas à répartir plus également la chaleur et le froid sur les divers points du globe, ils transportent encore d'une terre à une autre les graines et les semences que l'ouragan détache, que leurs eaux entraînent dans leur parcours et rejettent sur les *attols* en formation aussi bien que sur les plages des îles et des continents. La plupart des archipels de l'Océanie ont ainsi reçu des grands archipels d'Asie la faune et la flore qui les parent et dont les semences emportées par les cours d'eau flottent sur la mer jusqu'au moment où le courant les saisit et les charrie au large pour les rejeter sur les terres qu'il baigne.

M. H. Jouan a mis en relief cette action des courants. « Quand on parcourt, dit-il, le Grand-Océan, depuis l'archipel d'Asie jusqu'aux îles les plus rapprochées du continent américain, on est frappé de l'aspect uniforme de la végétation sur les terres répandues dans ce vaste espace. Tous les voyageurs ont fait cette remarque. Il y a, à la vérité, des exceptions à cette règle; ainsi beaucoup de plantes de certaines îles manquent dans les autres. On doit s'attendre *a priori* à ce que les îles basses corraligènes dont le sol, à peine élevé au-dessus de l'eau, n'est composé que de débris madréporiques, n'étaient pas le même luxe de végétation que des terres au relief plus considérable, au sol plus riche. Les naturalistes voyageurs ont constaté encore un autre grand fait, c'est que la flore de l'Océanie tropicale se compose en général d'espèces identiques ou analogues à des espèces du grand archipel d'Asie. D'après quelques-uns, cet archipel et les terres des Papous : Nouvelle-Guinée et îles limitrophes, seraient le centre d'une végétation qui se serait répandue dans le reste de l'Océanie, de l'occident vers l'orient. Le règne végétal, si pompeux sur ces terres, perd successivement de sa richesse à mesure que l'on avance vers l'est; ce fait est également démontré par les relations de tous les voyageurs. »

Au nord de l'Australie, le courant équatorial, resserré par le détroit de Timor, débouche dans la mer des Indes, contournant les îles de la Sonde pour remonter le golfe de Bengale jusqu'aux bouches du Gange. Toute cette mer de Java est parsemée d'îlots, massifs de verdure dans une ceinture de cocotiers. On est aux portes de l'Inde, la mystérieuse Catay des anciens, la source intarissable de vie, de chaleur, de population, de richesses. La végétation intense des tropiques envahit les anses aux contours sinueux, aux grottes profondes, aux golfes gracieux. C'est le royaume des épices, celui des trois grandes îles de Sumatra, Java et Bornéo dont la superficie atteint 2 millions de kilomètres carrés, dont la population dépasse 35 millions d'habitants. Sur ces 2 millions de kilomètres carrés, la Hollande en possède 1,462,400, plus de quarante fois la superficie de la métropole; une armée de 30,000 hommes, dont 15,000 Européens, suffit à maintenir dans l'obéissance ce grand empire colonial, cette riche proie ravie par la Hollande, alors le plus petit des États européens, au plus puissant des souverains.

C'était en 1580, Philippe II venait de poser sur sa tête la couronne de Portugal. L'Espagne, qui n'est jamais plus voisine des revers éclatants que lorsqu'elle semble à l'apogée de sa grandeur, ni plus près de se relever que lorsqu'on l'estime perdue, l'Espagne voyait alors affluer dans ses ports les galions d'Amérique et des Indes. Victorieux à Saint-Quentin, Philippe II croyait toucher à la réalisation de son rêve de monarchie universelle. Il tenait les Pays-Bas écrasés sous sa main de fer, il méditait l'assassinat du prince d'Orange, il préparait la folle expédition de l'Armada. Roi de Portugal malgré les Portugais, il ferma les ports de la péninsule aux Hollandais dont il voulait châtier la résistance et consommer la ruine. Mais ce peuple flegmatique et obstiné, qui se refusait à subir, avec son joug, celui de l'Inquisition, atteint tout d'un coup dans son commerce, dont il vivait, menacé à la fois dans sa conscience

et dans son existence, n'hésita pas à engager, avec le maître qui croyait le réduire à merci, une lutte inégale en apparence, mais dans laquelle son âpre ténacité devait triompher.

Il n'avait qu'un but; absorbé par mille affaires, Philippe II ne pouvait concentrer contre lui tous ses efforts. Ses vastes projets dépassaient ses forces; il avait à faire tête à la France; l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Amérique et les Indes que révoltaient son fanatisme religieux, sa politique sanguinaire et tyrannique. Les yeux fixés sur ces riches colonies portugaises de l'Insulinde dont ils achetaient les produits à Lisbonne pour les revendre au monde entier, les Hollandais n'eurent qu'une idée : se frayer, eux aussi, une route vers les Indes et, puisque leurs navires ne pouvaient plus s'approvisionner d'épices dans les ports de la péninsule, aller demander ces épices aux lieux d'origine et de production. Trafiquants de seconde main, ils voulaient devenir importateurs, au cabotage substituer la navigation à long cours et détourner à leur profit un commerce que Philippe II prétendait leur interdire. Mais les navires leur manquaient, et aussi les connaissances nautiques; ils construisirent des navires et étudièrent les cartes. La nécessité fit d'eux d'excellents marins; ils possédaient déjà toutes les qualités du négociant : la probité, l'intelligence et la volonté.

Au début, ils voulurent se frayer par les mers australes un passage plus court vers les Indes. Le rêve qui devait hanter sir John Franklin, Kane et Perry, les hantait déjà. Ils cherchaient le fameux passage du Nord-Ouest suggéré par Mercator; à deux reprises ils tentèrent de s'ouvrir la voie, se heurtèrent aux glaces, revinrent déçus mais non découragés.

Restait la voie du Cap, plus longue, pensaient-ils, et, pour eux, aussi peu connue. Ils se procurèrent des cartes portugaises, firent traduire des livres de bord et, munis de ces renseignements, équipèrent quatre navires qui leur coûtèrent la somme énorme alors, de 700,000 livres. Ils en confièrent le commandement à Cornelis de Houtman. Puis, quand ces navires eurent disparu à l'horizon, sans se lasser ils se remirent à l'œuvre, armèrent d'autres bâtiments prêts à suivre Houtman s'il réussissait, à chercher une autre voie s'il échouait.

Houtman revint après trois ans. Un de ses navires s'était perdu en route; les trois autres, fort éprouvés, rapportaient leur plein chargement d'épices. Il rendit compte de son voyage; non sans peine il avait trouvé la route. Huit bâtiments appareillèrent immédiatement pour l'archipel d'Asie. « On équipe ici pour y envoyer, écrivait alors le baron de Buzenval, ambassadeur de France auprès des États, d'autres navires qui se gouverneront mieux. Si ces gens le font, les Portugais sont en danger de ne pas jouir longtemps des richesses de l'Orient. Car ces pays, qui sont pleins de navires et de matelots, y courent comme au feu. C'est beaucoup qu'un navire ait fait le chemin aux autres et fait paroître qu'il ne tient qu'à entreprendre, qu'on soit aussi riche que les Espagnols. » Deux ans plus tard, le 20 février 1600, il écrivait à M. de Villeroy : « Il y a peu de temps, huit grands vaisseaux d'Amsterdam sont partis pour aller chercher du poivre aux Indes Orientales. Il n'y a pas de mois qu'il n'est parti quelque compagnie pour fureter quelque côte desdites Indes et y dresser quelque trafic. Et ce qui me fait croire

que les particuliers y profitent, c'est qu'ils ne sont pas sitôt de retour qu'ils n'équipent derechef pour y revoler. »

Ils en profitaient en effet, et les mesures aussi malencontreuses qu'arbitraires de Philippe II préparaient la grandeur de la Hollande. Une indescriptible animation régnait dans les ports de ce petit État; toute une flotte se construisait dans ses chantiers, s'armait dans ses arsenaux. Arraché à son flegme, le Hollandais n'en gardait que ce qu'il fallait pour parer aux échecs et diminuer ses risques, en intéressant à ses opérations les négociants d'Anvers auxquels, en loyal associé, il faisait la part belle dans le succès. Grâce à ce concours, en 1598, vingt-deux navires mettaient à la voile, Anvers ayant fourni un million de livres en or. En 1600, une partie de la flotte rentrait au port, rapportant une riche cargaison d'épices. L'ambassadeur de France ne se trompait pas en terminant par les appréciations suivantes le récit des ovations que l'enthousiasme de la population avait décernées à l'amiral Van Nek : « Vous verrez en bref que les richesses d'Orient prendront le cours de Hollande, laissant celui de Portugal qui les a possédées et gardées à clef d'icelles, il y a plus de six-vingt ans. Car ces gens-ci espèrent dorénavant de faire ledit voyage, aller et retour, en moins de trois ans. Voilà comment ces flegmatiques et patients Hollandais, quand on leur bouche un trou, comme on leur a fait celui des Espagnes, en trouvent toujours quelque'autre pour s'y fourrer et s'y échapper. Monsieur, vous ne sauriez croire combien ce fait apporte de fermeté et bonne espérance au dedans de cet État, lequel consistant principalement au fait de la marine, se perdait s'il n'eût trouvé moyen d'employer les forces qu'il a de ce côté-là. Maintenant le trafic d'Espagne ne sera plus regretté, ainsi, au contraire, on sera bien aise que chacun tire du côté desdites Indes et y trouve ses moyens, car cela apportera même à l'État un grand revenu par les impôts qu'ils mettront sur lesdites épices. »

Calculatrice et méthodique, la Hollande n'en était plus en effet à se contenter des réussites individuelles, contrebalancées par des échecs partiels. La haine aveugle de Philippe II l'avait poussée dans une voie où elle ne devait pas s'arrêter. D'une nation de petits trafiquants caboteurs, il avait fait, sans le savoir et le vouloir, une nation d'armateurs et de grands commerçants. Ils connaissaient la valeur de l'association; plus n'était besoin du concours incertain d'Anvers, largement rétribué; en unissant leurs efforts ils décuplèrent leurs forces. De cette idée, banale aujourd'hui, nouvelle et hardie pour l'époque, naquit la *Compagnie Unie des Indes Orientales*, à laquelle les États généraux de Hollande octroyèrent, en 1602, le monopole du trafic à l'est du cap de Bonne-Espérance et à l'ouest du détroit de Magellan. Gérée par 17 directeurs centralisant entre leurs mains tous les pouvoirs politiques, civils, militaires et judiciaires concédés à la Compagnie, elle fut constituée au capital de 6,440,000 florins, divisé en parts de 2,000 florins.

Les Hollandais ont la rancune tenace; ils l'ont prouvé à Louis XIV. Il ne leur suffisait pas d'avoir détourné à leur profit une partie du commerce des épices, ils entendaient chasser du grand archipel d'Asie ceux qui avaient prétendu leur interdire la vente de ses produits; ils voulaient déposséder les Portugais et les Espagnols. Politiques habiles autant que navigateurs audacieux, ils prirent pied à Java et aux Moluques

et hardiment attaquèrent les Portugais à Amboine, leur enlevèrent ce point important puis, redoublant leurs coups, leur arrachèrent successivement Ternatè, Batjan, les îles Benda, Malacca, Sumatra, Macassar, Célèbes, le cap de Bonne-Espérance.

Maîtres de Batavia, ils en firent un immense entrepôt. Leurs navires y amenaient, débarquaient et chargeaient le riz, le sucre, le café de Java, l'or de Palembang, les épices de Sumatra et de Bornéo, les nids d'hirondelles de Célèbes, la muscade et le girofle des Moluques, les perles et la cannelle de Ceylan. Leurs avant-postes commerciaux étaient au Japon, à Siam, à Moka ; ils enserraient l'Inde, accaparant ses produits, portant haut leur pavillon respecté et redouté des princes indigènes.

Leur succès prouvait leur force, mais à la force ils entendaient joindre la consécration du droit. Ils présentaient la valeur de l'opinion publique, puissance morale naissante et vague encore, qui s'imposait déjà comme un facteur nouveau aux préoccupations des diplomates et à la conscience des nations, puissance encouragée, sollicitée, tenue en éveil par la découverte de l'imprimerie, par les premières gazettes, par le besoin de savoir et de comprendre, de résumer dans une formule nette et précise le sens et la portée des événements.

Cette formule, leur compatriote Grotius la leur donna sous le titre retentissant de *mare liberum*, la mer libre. Simple et claire, sympathique et sonore, cette formule répondait aux aspirations de tous ; elle incarnait un principe de liberté, d'expansion qui, du premier coup, séduisait. La mer à tous et pour tous ; les trois quarts du globe ouverts à l'énergie humaine, aux audacieux, aux vaillants ; le grand espace sans frontière où Dieu n'a mis nulle barrière, la route universelle accessible à tous.

Grotius n'avait que vingt-cinq ans quand, préluant à sa célébrité future, et chargé par la Compagnie de justifier son refus d'accepter les conditions proposées par l'Espagne, il composa ce livre du *Mare liberum* où il posait en principe l'affranchissement du commerce. Avec une hauteur de vues et une hardiesse de pensée remarquables, il prouvait que les concessions pontificales, les découvertes et les conquêtes ne pouvaient ni supprimer les droits des nations à la liberté des mers, ni justifier un monopole inique pour ceux qui l'exerçaient, désastreux pour ceux qui le subissaient.

L'éclat de ce plaidoyer éloquent autant qu'habile rehaussait singulièrement le prestige et le rôle de la Hollande. Elle apparaissait comme l'avocat autorisé de l'Europe contre les prétentions excessives de la couronne d'Espagne, contre le partage arbitraire du nouveau monde. Elle réclamait au nom de tous contre un privilège injustifiable qui rendait l'univers tributaire de l'Espagne et du Portugal. Ce livre fit, pour la Hollande, plus et mieux que n'eût pu faire une flotte et, dans le grand silence des intérêts économiques, il retentit comme une voix proclamant un principe supérieur, une vérité perdue et retrouvée : la liberté des transactions commerciales.

Cette puissante Compagnie des Indes orientales à laquelle la Hollande fut en partie redevable de pouvoir résister à l'Espagne, de jouer un rôle important dans l'histoire et d'aider l'Europe à s'affranchir d'un joug odieux, vécut jusqu'en 1798, époque où ses possessions firent retour à la Hollande. Ce n'était déjà plus le grand empire commercial de 1720. Les Anglais occupaient Ceylan, Sumatra, Bornéo, le Bengale,

les Moluques et le Cap, mais ce qui restait aux Hollandais et ce qui allait leur faire retour constituait encore l'une des colonies les plus riches et les plus prospères qu'un peuple puisse ambitionner.

Sumatra, que le détroit de Malacca, large de 300 kilomètres au nord, de 100 au sud, sépare de la péninsule asiatique du même nom, occupe, entre l'océan Indien et la mer de Banka une superficie de 440,000 kilomètres carrés peuplés d'environ 3,700,000 habitants. Inférieure en étendue à Bornéo, supérieure à Java, elle n'a ni l'importance commerciale ni la population exubérante de cette dernière, aussi les Hindous la désignaient-ils du nom de « Petite-Java » ; peuplée comme l'est Java, Sumatra posséderait plus de 70 millions d'habitants.

Orientée du nord-est au sud-ouest, Sumatra mesure 1,700 kilomètres de longueur sur une largeur moyenne de 300. Au sud-ouest, le détroit de la Sonde la sépare de son île sœur, de Java, distante de 25 kilomètres ; au nord-est, les îles Nicobar et les îles Andaman décrivent une courbe régulière, reliant, ainsi que les piliers d'un pont dont le tablier se serait écroulé dans les flots, l'île de Sumatra au cap Negrais, pointe extrême de la Birmanie anglaise. Inclivée du côté de l'Asie et de la mer intérieure, la grande île profile au long de l'océan Indien une ossature rocheuse, qui semble continuer au sud le relief des monts indo-chinois de l'Arrakan, dont les Andaman et les Nicobar feraient partie. Cette ossature rocheuse que l'on désigne du nom de monts de Barisan, n'excède pas, au nord, 500 à 700 mètres ; elle se redresse brusquement au Selawa Djanten dont la cime volcanique atteint 1,700 mètres, à l'Abong-Abong qui en mesure 3,400, au Loesch 3,700.

Au sud du Loesch, la chaîne décroît et se ramifie en chaînons parallèles enserrant dans leurs replis le plateau et le lac de Toba que dominent des volcans. Plus bas, la chaîne se reforme, se maintenant toujours à peu de distance du littoral de l'océan Indien, soulevant à 1,500 mètres d'altitude le Malintang, à 2,900 la double cime du mont Ophir, point de repère des navigateurs, le Singalang à 2,600, le Merapi à 2,848, le Sago à 2,200, le Talang à 2,540. Entre l'Ophir et le Talang, la chaîne, coupée par la vallée du Mésang, de nouveau s'évase et se ramifie, dessinant les plateaux de Padang, enfermant le lac de Marrindjoe, fond de cratère éteint, et celui de Singkarah, vivier poissonneux. Au-dessous du Talang, l'arête se reforme, serrant de plus près la côte dont elle n'est distante que de 25 kilomètres. Sur sa ligne rigide se dressent le cône volcanique du Korindji mesurant 3,690 mètres et qui dispute au Loesch le premier rang parmi les montagnes de Sumatra, puis le Dempo 3,170, le Besaji, le Tebah, le Tangkamoës 2,260, enfin le Badja Bassa 1,341, qui termine au sud la longue rangée des 66 volcans de Sumatra et qui surplombe le cratère éventré de l'île de Krakatau.

Là se trouve le point de jonction de la grande faille volcanique qui sillonne Sumatra et de celle sur laquelle s'élèvent les redoutables cônes ignivomes de Java. On sait qu'en 1883 une éruption fit voler en éclats l'île de Krakatau, bouleversant l'aspect du détroit de la Sonde, soulevant à 30 kilomètres de hauteur des nuages de cendres



VEILLEURS DE NUIT JAVANAIS.

que les vents emportaient à 1,200 kilomètres au large, imprimant à l'océan une secousse telle qu'en treize heures la vague d'ébranlement partie de l'archipel d'Asie venait se heurter aux falaises du cap de Bonne-Espérance. Cette explosion formidable qui fracassait les deux tiers de l'île faisait surgir d'autres îles du fond de l'océan, et l'immense vague, affouillant les côtes de Java et de Sumatra dont elle modifiait les contours, engloutissait 40,000 êtres humains.

La longue saillie des monts de Barisan ne constitue pas la seule barrière que l'île de Sumatra soulève au long de l'océan Indien ; une chaîne d'îles : îles Babi, Banjak, Nias, Tanamassah, Tanah-Bella, Mentawei, Sikobour, Nassau, Engano, forme, à 100 kilomètres au long de sa côte occidentale, un gigantesque brise-lames. Autant de ce côté, par lequel Sumatra fait face à l'océan, la côte apparaît rigide et inarticulée, autant, à l'orient, sur le détroit de Malacca et la mer intérieure, le littoral s'échancre et s'effrange, les terres s'affaissent en molles ondulations, sillonnées par les eaux courantes. Ce sont ces eaux qui ont recouvert ce versant de l'île de leurs riches terres d'alluvions, élargissant son pourtour, refoulant les ondes tièdes et paisibles de cette Méditerranée malaise que leurs apports envahissaient. Dans son bassin se déversent : l'Asahan, effluent du lac Toba ; le Rokan bourbeux dont le cours est de 200 kilomètres ; le Siak et le Kampar qui se traînent paresseusement au travers de plaines insalubres ; l'Indragiri, issu des hautes terres de Padang ; le Djambi descendu de l'Indrapoera et navigable jusqu'à 600 kilomètres en amont de son embouchure ; le Moesi, ou rivière de Palembang, qui forme par ses nombreux canaux un marécageux réseau fluvial. Sur le versant occidental, plus étroit, les cours d'eaux sont aussi plus rares ; celui de Padang est le plus considérable.

Coupée par l'équateur, l'île de Sumatra renferme les régions les plus diverses, autant au point de vue de l'orographie du sol qui modifie profondément le climat et les productions, qu'au point de vue ethnique, la population se composant de races variées, depuis les peuplades idolâtres et anthropophages jusqu'aux musulmans fanatiques et aux Malais soumis. Au nord de l'île et de l'équateur, la pointe d'Atchi est habitée par des tribus aussi isolées, aussi inconnues du reste du monde que les tribus les plus sauvages de l'Afrique : les Battaks, les Gaïoux, les Allas, les Karo. Plus au sud se succèdent les provinces des États de la côte occidentale, de Benkoulén, de Palembang, plus vaste à elle seule que l'île de Java, et de Lampong. Ces provinces ont pour chef-lieu Padang, siège du gouvernement.

Pour le voyageur qui, de la mer des Indes gagne l'Océanie, cet archipel d'Asie est la porte ensoleillée du Pacifique. Pour celui qui, du cap Horn, remonte vers le nord-ouest, c'est encore la Malaisie, mais une Malaisie indienne, à la flore et à la faune exubérantes, aux pachydermes énormes, à la population dense. Les éléphants errent en liberté dans le royaume de Palembang, sur la côte sud-est de Sumatra ; les tapirs, les rhinocéros et les tigres gisent dans les forêts où paissent des troupeaux de cerfs et des bandes de sangliers. Les oiseaux y sont rares ; quelques faisans, cailles, perdrix et poules d'eau. Les *siamangs*, grands singes noirs, au poil frisé comme des moutons d'Astrakan, aux bras énormes, troublent de leurs cris mélancoliques le silence des

hautes futaies. C'est entre Palembang et Djambi que l'arche de Noë s'arrêta, dit la tradition.

Entre les populations insulaires de Sumatra les communications sont rares et difficiles ; l'escarpement des montagnes, la végétation intense des forêts peuplées d'animaux redoutables et les *pangdo* ou marais dans lesquels s'enlisent les voyageurs constituent d'efficaces barrières, aussi ne trouve-t-on d'agglomérations humaines que sur les côtes ; dans l'intérieur on ne rencontre que des villages. Au nord, la plus considérable de ces agglomérations est Groot Atjeh, autrefois *Kota Radja* ou « ville royale », capitale du royaume d'Atjeh, peuplée d'Atchinois et de Chinois qui se livrent à la culture du poivre dont Sumatra produit près des deux tiers de la consommation du monde entier ; toute cette côte occidentale porte le nom de « Côte du Poivre ». Sur le même littoral se trouvent les grottes de Klouat et de Klouang où se récoltent les nids comestibles de salanganes si appréciés des Chinois, et les pêcheries d'holothuries ou *tripang* que les indigènes vendent à haut prix aux mêmes Chinois. Plus bas, s'ouvre le petit port de Malaboeh, au sud duquel se déroule une plage malsaine bien nommée « Côte de la Peste ».

Padang, la ville importante de cette région, est dominée par les « hautes terres de Padang » et le fort de Kock, position stratégique de premier ordre. « Padang, écrit M. E. Reclus, la cité la plus prospère de toute la côte occidentale et l'un des marchés les plus actifs de Sumatra, a plutôt l'aspect d'un grand parc que d'une ville. A l'exception du quartier central où se groupent les édifices publics, les diverses parties de Padang habitées par des Niassi, Malais, Javanais ou Chinois, se composent de maisonnettes basses, ombragées de cocotiers ou de manguiers, entourées de jardins, de rizières, de vergers où croissent toutes les plantes tropicales utiles par leurs écorces, leurs gommes, leurs fleurs ou leurs fruits. Le cône fumant du Talang domine au loin ces campagnes parsemées d'habitations, tandis qu'au sud coule en serpentant la petite rivière de Padang et qu'au delà s'élève le mont des Singes ou Apenberg, ainsi nommé des quadrumanes familiers qui le peuplent. Le commerce d'exportation, qui est d'environ 15 millions par année, consiste presque uniquement en café, à destination des États-Unis : la production de cette denrée diminue peu à peu. »

Palembang, la seconde ville de l'île, occupe une superficie considérable. Située au long du Moesi, cette ville amphibie compte presque autant d'habitants sur les radeaux de son fleuve que dans les cases riveraines. Sur le Moesi sont ancrés les magasins et les boutiques, et nombre d'Européens préfèrent le séjour du fleuve salubre à la plaine brûlante. Déli est, sur cette côte orientale, le centre d'avenir. La culture du tabac y a fait de grands progrès ; en treize années, de 1873 à 1886, la production s'est élevée de 5 millions de francs à 60 millions et l'on a dû importer plus de 25,000 Chinois pour le travail des plantations qui, chaque année, s'étendent et se développent.

Au long de cette côte orientale et faisant suite à l'île anglaise de Singapour, s'étendent les archipels de Riouw et de Lingga, peuplés de Malais et de Chinois. Au sud s'allonge la grande île de Banka dont la superficie dépasse 12,000 kilomètres

carrés. Les Malais y dominent ; race amphibie, ils vivent dans leurs *praos* qu'ils ne quittent même pas au mouillage ; la mer est leur patrie ; ils se nourrissent de ses produits et se livrent au cabotage, abandonnant aux Chinois la culture du sol et l'exploitation des riches mines d'étain. Plus à l'est, l'île de Billiton renferme d'importants gisements d'étain et relève administrativement de l'île de Banka. Elle est située à égale distance de Sumatra et de Bornéo.

A l'est de Sumatra s'étend l'île de Bornéo, mesurant 1,368 kilomètres de longueur sur 966 de largeur, recouvrant une superficie de 728,000 kilomètres carrés, une fois et demie celle de la France. Après l'Australie qui est un continent, et après la Nouvelle-Guinée, Bornéo, qui occupe le centre de l'archipel malais, est la plus grande île du monde. Mais dans cette populeuse Insulinde aux contours souples, aux côtes effrangées, dont elle constitue le noyau central, Bornéo est la terre compacte, massive et relativement peu peuplée. Près de deux fois aussi grande que Sumatra, elle n'a pas la moitié autant d'habitants ; six fois plus vaste que Java, elle est dix fois moins habitée.

Découverte en 1521 par les Portugais, occupée en grande partie par les Hollandais en 1604, Bornéo n'est pas encore entièrement connue, sauf sur les côtes. Dans ce vaste archipel d'Asie la barbarie lutte encore contre la civilisation. Les pirates y pullulaient, et ce n'est guère que depuis 1876 que l'on a réussi à traquer et à détruire ces écumeurs de mer. Bornéo en abritait un grand nombre ; la férocité de ces Malais, leur mépris de la mort ont, pendant des siècles, inspiré la terreur aux navigateurs qui se hasardaient dans ces parages. On n'a que des renseignements incomplets sur l'intérieur de cette terre aux contours fermes et arrêtés. Ni golfes profonds, ni anses sinueuses ; les fleuves au cours lent et paresseux charrient des matières végétales en décomposition, obstruant leur parcours de troncs d'arbres et leurs embouchures de bancs de vase. Peu d'issues navigables par lesquelles le marin puisse pénétrer ; une côte de grès adossée à des marais et à d'inextricables forêts. Ces forêts abritent une vie animale intense, une incomparable végétation et des peuplades sauvages réfractaires à tout contact avec les Européens. Les orangs-outangs ou *mias* y abondent ; on ne les rencontre qu'à Sumatra et à Bornéo ; en quelques jours, M. A. Russel-Wallace en tua plus de dix. Le tigre, le léopard, le rhinocéros, l'éléphant, le tapir peuplent ces forêts où fourmillent avec des milliards d'insectes, des chauves-souris vampires et des crapauds volants.

On sait aussi que le sol est riche en mines d'or, d'étain, de fer, de gisements de diamants, que, sur les côtes, existent de nombreuses pêcheries de perles ; mais, sauf sur un très petit nombre de points, ces richesses ne sont pas exploitées. L'Européen a peine à pénétrer dans cet inextricable massif, gigantesque corbeille de verdure vénéneuse, sentinelle avancée de l'Inde radieuse, meurtrière et brûlante, jetée entre l'Océanie et la presqu'île de Malacca.

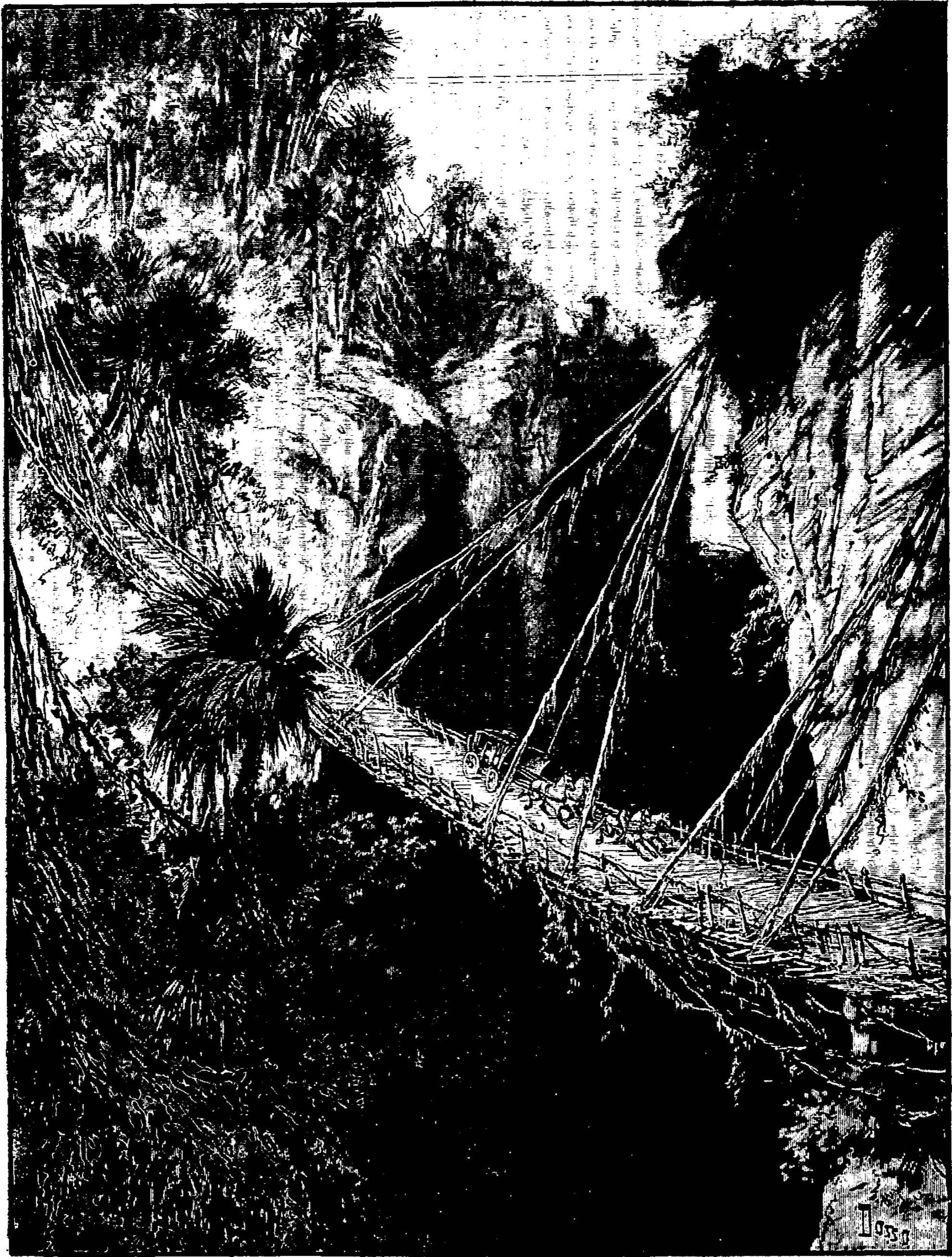
Ici, la vie est trop intense, le climat trop extrême pour notre race. L'équateur coupe en deux parties à peu près égales cette terre humide et fiévreuse, où le climat est cruel comme l'indigène, où la nature, d'une merveilleuse beauté, étouffe et tue

l'homme par ses parfums violents, brise son énergie et sa volonté et le livre sans défense, comme sans résistance, aux miasmes putrides de ses marais diaprés de fleurs étincelantes, peuplés de reptiles et d'animaux redoutables. Les Dayaks, les Malais, les Souilouans et les Négritos peuvent impunément respirer cet air empoisonné. Comme eux et mieux qu'eux, les Chinois y vivent, y prospèrent et s'y multiplient. Ici encore, comme à Sumatra et à Java, cette race résistante et prolifique travaille et s'enrichit, insouciante des conditions climatologiques, dédaigneuse de la souffrance physique, de la maladie, de la mort, bravant tout pour l'amour du gain.

Les Hollandais possèdent toute la partie de l'île située au sud de l'équateur et la moitié de la partie septentrionale. L'Angleterre occupe le reste, sauf l'enclave du sultan de Brunei. Bornéo affecte la forme d'un triangle dont l'ossature rocheuse consiste en un tronç orienté du sud-ouest au nord-est et projetant, de son axe central, des ramifications montagneuses aboutissant aux promontoires maritimes, s'irradiant ainsi qu'une étoile. C'est au nord que la chaîne maîtresse s'annonce par le soulèvement puissant du Kina Balou, dont Belcher estimait l'altitude à plus de 4,000 mètres et que des mensurations récentes ont ramené à 3,300 mètres. Au sud, cette chaîne s'affaisse brusquement, ouvrant un seuil de communication par 600 mètres, puis elle se relève et fuit à l'horizon, se maintenant à 2,000 mètres de hauteur. Elle est en grande partie inexplorée et, sous le nom des « Mille et cent Montagnes », forme la frontière entre les possessions hollandaises et le Sarawak, royaume que sir James Brooke se tailla dans le sultanat de Brunei. Actuellement ce royaume, d'un ancien officier de l'armée des Indes dont a hérité son neveu, officier de la marine anglaise, mesure 700 kilomètres de côtes et de 60 à 200 kilomètres de largeur. Sa population dépasse 300,000 habitants dont 70,000 Malais et 15,000 Chinois; Kuching, sa capitale, renferme plus de 20,000 âmes, parmi lesquels on compte un certain nombre de négociants européens.

La chaîne des « Mille et cent Montagnes » se termine au nord-ouest par le promontoire du Datoe, de même qu'au sud la chaîne orientale aboutit à celui du Satoï, et à l'est au promontoire de Lakoeroe. En dehors de ce squelette montagneux qui dessine les grandes lignes de l'île, Bornéo est semée de massifs montueux qui se dressent au milieu des plaines et dont les plus élevés ne dépassent pas 1,500 mètres. C'est dans ces régions accidentées que se trouvent les laveries d'or, les gisements de platine, de mercure, d'étain et de diamants.

Largement arrosée par les pluies, l'île de Bornéo possède de grands cours d'eau; le plus important, comme débit, est le Brunei ou Bornéo, à l'embouchure duquel est la capitale. Le Lupar, le Réjang sont accessibles aux embarcations; il en est de même du Kapoeas dont le delta ne mesure pas moins de 100 kilomètres. Au sud, les fleuves côtiers coulent entre des marécages, coupés dans leur cours supérieur par des rapides comme le Barito et déversant dans la mer des eaux boueuses. D'un parcours supérieur au Barito, le Mahakkam, long de 960 kilomètres, arrose un bassin moins étendu, 80,000 kilomètres carrés, alors que le bassin du Barito en mesure plus de 100,000, bien que son cours ne dépasse pas 920 kilomètres. Ces deux fleuves forment, avec le Kapoeas, long de 800 kilomètres, les plus grands cours d'eau de Bornéo.



PONT DE BAMBOU A BORNÉO.

Les autochtones, les Dayaks, connus sous le nom de Battas à Sumatra, de Tagals à Luçon, de Bizayas à Mindanao, constituent l'élément ethnique prédominant à Bornéo. Les Dayaks ont avec la race caucasique des analogies marquées : les cheveux noirs, lisses et épais, le teint presque blanc, le nez droit et légèrement aquilin, le visage ovale. Supérieurs aux Malais, au point de vue intellectuel et moral, mais moins énergiques, les Dayaks ont été refoulés dans l'intérieur par cette race hybride, envahissante de marins hardis, de pirates redoutables qui occupent les côtes et que leur mépris pour tout autre travail manuel que la navigation rend dépendants des Chinois, avec lesquels ils ont de nombreux traits communs. Comme les Chinois, ils sont de souche mongole ; le croisement avec d'autres races, notamment avec la race hindoue, a atténué chez eux certains signes caractéristiques : l'œil est moins oblique, le nez plus saillant, le menton plus pointu, mais l'origine commune se trahit dans la similitude du langage, dans la couleur de la peau, dans la cruauté naturelle et instinctive. Ce sont des demi-Mongols, des *mongoloïdes*, comme les désigne M. Vivien de Saint-Martin.

Ils vivaient de la piraterie, ils vivent encore de rapines. Ils exploitent, oppriment et volent les Dayaks qu'ils réduisent en esclavage et font travailler pour eux, exploités à leur tour par les Chinois qui lentement les déposèdent.

Nous retrouvons en effet ici cette race asiatique infatigable et souple, telle que nous l'avons déjà rencontrée dans l'Amérique septentrionale et méridionale, telle que nous la verrons dans l'Australasie et dans la Polynésie, telle que l'a vue, ainsi que nous, M. de Pina. « Malgré des précautions radicales, écrit-il, la population chinoise est restée dans les îles de la Sonde un épouvantail pour tous les gouvernements qui se sont succédé. Toujours surveillée, soumise à une police tracassière, entravée dans toutes ses entreprises, son développement est strictement maintenu dans la limite des services qu'elle peut rendre et ne peut dépasser le chiffre de 30,000 à Batavia. Précautions inutiles ; le travail, l'intelligence ont fini par prévaloir au profit même de ceux qui voulaient en contrarier l'essor. Résignés, mais infatigables, faits aux mépris comme aux labeurs, les Chinois continuent patiemment leur œuvre, défrichent les forêts, exploitent les mines de Banca et de Bornéo, pénètrent dans l'intérieur du pays et portent dans les grands centres de population, le camphre, le benjoin, la gomme, la gutta-percha et les mille produits que viennent y chercher les négociants d'Europe. Indifférents au climat, possédant la langue des naturels, se pliant à leurs mœurs, ingénieux et souples, ne se rebutant jamais, les Chinois semblent prédestinés à ce métier d'intermédiaire qui consiste autant dans le maniement des caractères que dans l'estimation de la valeur des choses. »

En donnant, en 1841, un coup de pied brutal dans cette fourmilière humaine qui a nom de Céleste-Empire, en faisant brèche dans les murailles derrière lesquelles il s'isolait du reste du monde, l'Angleterre n'a fait que devancer d'inévitables événements ; elle a hâté l'heure d'une invasion pacifique dont nul ne peut encore prévoir les résultats, mais qui marquera dans l'histoire de l'humanité et dont la date survivra à celle de bien des faits que nous estimons, à tort, plus importants et plus gros de conséquences.

La domination hollandaise est, à Bornéo, plus nominale qu'effective. La Hollande n'a pas entièrement enlevé aux Malais le gouvernement de cette île dont elle occupe les points importants, tels, Pontianak où elle est établie depuis 1856 et dont elle a fait un port franc, le principal marché de la région et sa capitale. Pontianak, située sur la côte ouest, s'élève sur les rives du Kapoeas, à quelques kilomètres de la mer. En arrière de Pontianak et sur les rives du fleuve se succèdent d'importants villages qui gravitent autour de ce centre important. Au sud de cette ville et à l'embouchure des fleuves qui se déversent dans le détroit de Karimata et la mer de Java se rencontrent des centres secondaires, capitales ou chefs-lieux de petits royaumes indigènes et dans lesquels un résident hollandais partage, avec le souverain, l'autorité administrative. Il faut toutefois descendre jusqu'à la pointe sud-est de Bornéo pour trouver, à l'estuaire de Barito, un centre considérable, le plus peuplé de l'île, Bandjermassin, dont la population de 40,000 habitants est double de celle de Pontianak. Bandjermassin, capitale des provinces du sud et de l'est, s'élève comme la Venise adriatique sur un réseau de canaux. Ses pittoresques maisons de bois sculpté s'allongent en façade sur des canaux couverts de barques, de chalands et de radeaux habités par une partie de la population. Ce fut longtemps le centre du commerce des diamants ; ceux de Bandjermassin étaient renommés pour leur pureté et cotés à haut prix. L'exploitation a cessé d'en être fructueuse.

Martapoera et Pangaron sont, à peu de distance de Bandjermassin, d'importantes agglomérations indigènes et des centres de laveries d'or et de gisements de houille. Plus au nord et dans l'intérieur des terres, Amoentaï, Negara et Margasari, sur le cours du Bahan et dans le bassin du Barito, voient s'accroître rapidement le chiffre de leurs habitants, se développer leurs industries locales et s'étendre leurs plantations. Cette partie de l'île de Bornéo renferme une population presque aussi dense que celle de Java. On y construit des barques, praos et sampangs, on y fabrique des tuiles et des poteries, on y exploite un sol merveilleusement fertile.

Au long de la côte occidentale qui s'étend sur le détroit de Macassar et en face de Célèbes, se succèdent de petits royaumes à demi indépendants. Pasir, capitale du royaume de ce nom, est le centre d'un trafic commercial actif avec Célèbes. Samarinda, plus au nord, capitale du royaume de Koeteï, est bâtie sur pilotis à l'estuaire du Mahakkam et exporte en Chine les bambous, le miel, les bois et les nids de salanganes qui proviennent de la région environnante. Sur la côte nord, les ports sont rares ; ceux de Kuching dans le Sarawak, de Brunei dans le sultanat de ce nom, de Sandakan et de Bongon dans le *North Borneo* anglais sont les plus importants. Ces derniers surtout semblent appelés à prendre un rapide essor entre les mains de l'Angleterre qui met en valeur les ressources de North Borneo, l'une des régions les plus riches de la grande île.

Si, par sa situation géographique et son étendue, Bornéo est l'axe central de l'Insulinde, Java, dont la superficie, en y comprenant l'île annexe de Madoera, n'est que de 131,733 kilomètres carrés, un cinquième de Bornéo, est, par sa population, son commerce et sa production, l'île maîtresse, le foyer de l'influence hindoue qui, par elle,

rayonne sur le vaste archipel d'Asie et le rattache aux péninsules gangétiques. Sa population a décuplé depuis un siècle ; elle dépasse 23 millions d'habitants et sa densité atteint 171 habitants par kilomètre carré, alors que cette densité n'est que de 2,5 à Bornéo, de 8,8 à Sumatra. Seule, la Belgique, où elle atteint 203, est relativement plus peuplée que Java.

Ainsi que Sumatra, dont le détroit de la Sonde, large de 25 kilomètres, la sépare, Java, longue de 1,000 kilomètres et dont la plus grande largeur n'excède pas 195, est sillonnée dans toute sa longueur, de l'ouest à l'est, par une chaîne volcanique qui tantôt se contracte et tantôt s'élargit, enserrant de hauts plateaux, soulevant à plus de 3,000 mètres d'altitude ses cônes et ses cratères. Sur cette terre de formation ignée, sur ces pics de laves et de cendres, la nature a jeté le manteau d'une éblouissante végétation, donnant à Java l'aspect d'une des îles les plus pittoresques et les plus curieusement accidentées qui se puissent voir. De là son nom de *Noesa Kendang* ou de « terre des grands monts » sous lequel on la désignait autrefois. Les Arabes la nommaient Zabedj ; l'appellation de Java que lui donnèrent les Hindous et que rappelle celle de Jabadiou reproduite par Ptolémée, lui est restée.

C'est dans la partie occidentale de l'île, la plus rapprochée de Sumatra, que les volcans s'entassent et se pressent ; on n'en relève pas moins de 45 dans toute l'île, de 14 dans un espace de 55 kilomètres de longueur sur 20 à 30 de largeur. Les plus considérables sont, de l'ouest à l'est : le Salak, distant de 60 kilomètres de Batavia, et mesurant 2,000 mètres d'altitude ; le Ghedèh, dont le cône le plus élevé atteint 3,030 mètres ; le Tikoraï, 2,800, et le Papandayang auquel ses exhalaisons léthifères ont valu à l'une de ses vallées le nom de *gouva oupas* « vallée du poison ». Non moins redouté des indigènes est le Telaga Rodas dont, affirment-ils, l'ombre seule des arbres qui croissent sur cette terre maudite donne la mort. Deux des essences forestières de cette région, l'Antjé, *Antiaris toxicaria*, et le Tjettek, *strychnos tacute*, contiennent en effet des poisons violents. Plus au nord surgissent les cônes volcaniques du Gountour, 1,982 mètres, et du Slammat, 3,400 ; à l'est apparaît un autre groupe de volcans : le Soumbing, 3,300 mètres ; le Merbahoe, 3,100 ; le Merapi, 2,860 ; le Willis, le Walisang-Lawou, 3,300 ; le Kawi, 2,900 ; l'Ardjouno, 3,300 ; le Tenggher, 2,500, et enfin le Semeroe, la plus haute cime de l'île, mesurant 3,700 mètres.

L'une des particularités des volcans de Java est d'être troués de fissures latérales par lesquelles s'échappent les vapeurs souterraines ; il en résulte que les éruptions violentes sont rares et aussi les tremblements de terre. En outre, ces volcans très rapprochés les uns des autres, ne laissent pas de place à des accumulations redoutables de gaz et de laves ; par leurs fissures latérales ils dégorgent parfois des torrents de boue, de grandes quantités de vapeurs d'eau et de vapeurs acides, mais peu de scories et de cendres.

Cette île volcanique et montagneuse de Java est l'une des mieux arrosées qui soient. Sur toutes les pentes ruissellent de nombreux cours d'eau et des torrents. L'île est trop étroite pour que ces eaux forment des fleuves importants. Le plus considérable, le Solo, descendu du Merapi, ne mesure que 260 kilomètres de longueur. Après lui

viennent : le Kediri ou Brantas, le Tji-Taroun qui se déverse dans la baie de Batavia, et le Manok.

Au nord et au sud de la longue chaîne montagneuse qui constitue l'arête dorsale de Java et descend le plus souvent en pentes ondulées, parfois abruptement sur les terres basses, les côtes se déroulent offrant un contraste marqué. Ici, comme à Sumatra, le sol s'affaisse doucement vers la mer intérieure, dite de Java; la plage septentrionale est basse et plate, abritée par des îles et des archipels, coupée par les baies de Bantam et de Batavia, par les rades de Tjiassem, d'Indramayou, de Cheribon et le port de Sourabaya. La côte sud, qui fait face à l'Océan Indien, est plus rigide et, contrairement à Sumatra, les îles latérales sont moins nombreuses; on ne relève que celles de Barung et de Kambangan; sur la côte nord se succèdent, outre Madoera et Bali qu'un étroit bras de mer sépare de Java, les îles Pandjang, Babi, Landjang, Ontong-Java, Karimon, Bavian, Rahas.

Comparativement sain, le climat de Java n'est redoutable pour les blancs que dans certaines parties marécageuses des côtes. L'île se divise en quatre zones distinctes : la zone torride qui comprend les terres basses du littoral et où la température moyenne se maintient à 27°5; la zone tempérée, s'étendant de 650 à 1,450 mètres d'altitude avec une moyenne de 21 degrés; la zone fraîche, de 1,450 à 2,400 mètres dont la température oscille entre 13 et 18 degrés, et enfin la zone froide avec une moyenne de 10 degrés. A chacune de ces zones correspond une flore particulière, atteignant dans chacune d'elles une extraordinaire intensité. Sur les côtes, le poivre et la vanille, les noix de coco et les bananes, les plantations de canne à sucre, de cannelle, d'indigo sont d'une incroyable fécondité. La zone tempérée est surtout riche en essences forestières; c'est aussi la zone du tabac et du caféier, du thé et des arbres fruitiers, du cinchona et des cultures vivrières. Dans la zone fraîche reparaissent les arbres d'Europe : chênes et châtaigniers, puis le laurier et une variété gigantesque d'érable. La zone froide possède le tek, *Tectona grandis*, arbre précieux pour les constructions navales. « Le voyageur qui côtoie le rivage de Java, écrit M. Temminck, a sous les yeux les palmiers aux cimes élevées qui bordent la côte dans presque toute son étendue. Derrière ces parasols de verdure, le sol de la plaine monte, par un plan doucement incliné, jusqu'au pied de la chaîne de montagnes dont est couronné le centre de l'île. Ces campagnes sont parfaitement cultivées et embellies de jolis villages, où les maisons construites en bambous sont entourées d'une haie et ombragées de bouquets d'arbres fruitiers étalant leur sombre verdure. Ces teintes présentent un contraste agréable avec la végétation vive et gaie des vastes champs de riz distribués en amphithéâtre sur les flancs des collines; de celles-ci s'échappent par intervalles des cours d'eau et des cascades auxquels les terres doivent leur étonnante fécondité. »

Entre les populations du nord et du sud de l'île, le contraste n'est pas moindre qu'entre les deux régions que sépare la longue arête rocheuse. Au nord, prédominent les Javanais proprement dits; ils sont de beaucoup d'ailleurs les plus nombreux dans l'île; au sud habitent les Soendanais, « hommes du sol » ou aborigènes, que les Javanais tiennent pour des demi-barbares et qui, cantonnés dans leurs montagnes, ont conservé



UN CANAL A BATAVIA.

leur race plus pure de mélanges extérieurs, mais aussi leur langue plus imparfaite, leurs coutumes plus grossières et leurs mœurs primitives. Ils ont eux-mêmes conscience de leur infériorité relative vis-à-vis des nobles Javanais affinés par la civilisation des Hindous. Doux et sobre, hospitalier et soumis, le Javanais de la classe inférieure, quelque peu apathique et indolent, mesure son travail et son activité à ses besoins qui sont peu compliqués; sa chaumière lui coûte de cinq à dix francs à construire; il tisse et fabrique lui-même ses vêtements; le sol lui fournit en abondance ce qui lui est nécessaire pour subsister, et l'ambition d'améliorer un sort, à tout prendre fort supportable, lui fait défaut. La nature lui prodigue les fleurs et les fruits, les beaux ombrages, la chaleur et la lumière; n'était la passion de l'opium et des combats de coq, le Javanais n'aurait guère besoin d'argent et ne ferait rien pour en gagner.

Les grands centres sont nombreux dans cette île populeuse. Batavia, capitale de Java et de toute l'Inde Néerlandaise, renferme plus de 100,000 habitants et recouvre une immense superficie. Fondée en 1619, la ville s'est successivement étendue, absorbant plusieurs cités distinctes groupées les unes auprès des autres, cité administrative, cité de villégiature, cité maritime et commerciale, converties en un jardin féérique, en un paradis de verdure, où de merveilleuses allées d'arbres remplacent les rues. « Les rayons ardents d'un soleil impitoyable, écrit M. de Beauvoir, ne pénètrent que par intervalles dans cette ombre tandis qu'ils dorent de reflets merveilleux tout ce qui la forme : ce sont les panaches multiples des cocotiers, les branches élancées des « flamboyants » qui sont tout fleurs et fleurs écarlates; les arbres à coton chargés de flocons blancs comme neige; les « palmiers du voyageur », éventails colossaux d'une élégance inouïe, enfin les banyans immenses dont il tombe des milliers de lianes verticales qui touchent terre, prennent vite racine, puis remontent jusqu'au sommet de l'arbre pour s'y marier en guirlandes noueuses et retomber encore. » Buitenzorg, près de Batavia, est la résidence du gouvernement. Là, se trouve l'un des plus beaux jardins botaniques qui soient au monde, la plus merveilleuse collection de plantes que l'homme ait jamais réunie.

Sur la côte nord, à l'est de Batavia, les ports, mal abrités, ouverts aux vents, ne sont guère que des lieux d'ancrage, tels Indramajoe sur le Manok, Chéribon sur le Ribon, Tégâl, chef-lieu de province, Pekalongan sur la rivière du même nom. Simurang, située au fond d'un golfe formé par le renflement du cap Boegel, n'est pas mieux protégée; les navires doivent mouiller au large; Japara a vu son port envahi par les coraux et il faut aller jusqu'à Soerabaja, protégée par l'île de Madoera et construite sur le Brantas, pour trouver une rade abritée des vents et accessible aux grands navires. Soerabaja, qui fut la capitale de l'Insulinde, est restée un centre actif et populeux, un grand arsenal maritime. En face d'elle, sur l'île de Madoera, s'élève la ville commerciale de Bangkalan, centre de l'exportation du bétail pour lequel l'île est renommée.

La côte sud est moins favorisée encore que la côte septentrionale en tant que seuils d'accès; Tjilatjap est le meilleur ancrage de cette plage redoutable. Magelang, plus à l'est, enfouie dans un nid de verdure, et Poerworedjo, située dans un site des plus pittoresques, sont par contre les deux villes de l'île les plus attrayantes par la grandeur

et la beauté de leur cadre. A quelques kilomètres de Magelang se trouvent les ruines colossales de Bœrœ-Bœdor, la plus étonnante manifestation que le génie bouddhique ait léguée à Java. Dans une série de bas-reliefs mesurant plus de cinq kilomètres de longueur, des artistes inconnus ont sculpté l'épopée de Bouddha; 25,000 personnages renfermés dans 1,636 cadres, célèbrent en style lapidaire l'histoire du Dieu; ces figures, au quart et à moitié de grandeur d'un haut relief, sont l'œuvre d'un art raffiné et d'une composition minutieuse.

Plus à l'est, Soerakarta est, par le chiffre de sa population, la seconde ville de l'île de Java. Le palais du souverain renferme, à lui seul, plus de 10,000 habitants; un fort hollandais domine cette grande cité qu'un résident administre discrètement. Il en est de même à Djokjokarta, chef-lieu de royaume indigène que gouverne nominalement un sultan oisif dans son harem. La Hollande excelle dans l'art de voiler son autorité; elle l'exerce sous le couvert d'un sultan, laissant à la population douce, mais fière, qu'elle gouverne, l'illusion qu'elle obéit à ses chefs héréditaires, auxquels elle alloue de généreux subsides. Cette politique habile et sage explique comment 15,000 soldats européens et une flotte de 25 vaisseaux montés par 3,000 marins suffisent à maintenir dans l'obéissance ce vaste empire colonial.

Le détroit de Bali, large de 4 kilomètres et profond de 16 mètres, sépare l'île de ce nom de celle de Java. Bali continue à l'est la longue courbe décrite par Sumatra et Java et qui, par les îles de Lombok, Soembawa, l'archipel des Flores et Timor, oblique vers le continent australien. Sur une superficie de 10,838 kilomètres, les deux îles de Bali et de Lombok renferment une population de 1,400,000 habitants, restée hindoue, tandis que celle de Java devenait mahométane, et conservant, avec le culte, la langue, les coutumes et les traditions du passé.

Volcanique et massive, l'île de Bali gravite autour de son axe central, le Batoe Kaœ, ou pic de Tabanan, dressant à près de 3,000 mètres d'altitude son massif principal, au nord-est duquel le cratère actif de Batoer vomit par son double orifice des laves et des vapeurs mugissantes. Plus à l'est, le Seraja, volcan effondré, atteste par ses débris gigantesques la violence des éruptions antérieures. La base seule a subsisté, déchirée de profondes fissures; toute la partie supérieure a volé en éclats, jonchant de ses blocs énormes les terres et les mers voisines.

Dépendance de Java, Bali comprend deux provinces gouvernées directement par la Hollande et sept autres nominalement administrées par des chefs indigènes protégés et subventionnés. Boeieleng, sur la côte nord, est la ville des fonctionnaires européens; Pabéan, son port, n'est qu'une rade ouverte et souvent dangereuse.

Lombok est séparée de Bali par un détroit d'un peu plus de 30 kilomètres, et dont la profondeur de 1,000 mètres indique que Lombok ne repose plus sur le même socle sous-marin que Sumatra, Java, Bornéo et Bali. Ici se termine la mer de Java et commence celle de Flores; la faune et la flore changent d'aspect, le voisinage de l'Australie se fait sentir. On ne retrouve plus à Lombok les forêts de tek, les orchidées, les hautes fougères des îles de la Sonde, non plus que leurs félins; mais

on y voit des oiseaux australiens, le *megapodos gouldii* dont les nids recouverts de terre et de branches mesurent jusqu'à 2 mètres de hauteur et 10 de circonférence. Lombok est la terre de transition entre deux régions distinctes ; elle est d'origine volcanique, comme l'Insulinde, mais ses volcans moins élevés sont aussi moins actifs ; il n'en subsiste plus guère que des buttes fumantes. Seul, le pic de Lombok, cratère éteint, rappelle par ses grandes proportions, 3,500 mètres, les hautes cimes de Sumatra et de Java.

Ici, la population est, de nouveau, mahométane, comme à Java ; on la désigne du nom de Sasak et elle est assujettie aux Balinois Hindous qui ont conquis l'île et en ont fait une dépendance de leur terre de Bali. Mataram, capitale de l'île, est située sur la côte orientale, la plus rapprochée de Bali, mais à quelques kilomètres dans l'intérieur. Elle a pour port Ampanan, centre commercial très actif, belle et grande cité, aux larges voies ombragées, mais n'offrant aux navires qu'un mouillage incertain par les vents d'ouest. Peu de terres sont aussi merveilleusement cultivées que les plaines de Lombok et surtout celles qui avoisinent Mataram ; ce ne sont partout que jardins touffus, plantations bien arrosées se déroulant à perte de vue ; le riz et le café sont les deux principales productions de l'île.

Le détroit d'Allas, large de quelques kilomètres seulement dans sa partie méridionale, sépare Lombok de l'île de Soembawa, bien autrement vaste, mais beaucoup moins peuplée. Sur une superficie de 14,000 kilomètres carrés, Soembawa renferme 150,000 habitants, de race malaise, eux aussi, mais que leur situation géographique et leur commerce ont surtout mis en rapport avec Célèbes qui s'étend au nord et dont leur île est une dépendance administrative. Très échancrée par la mer qui a découpé l'île en golfes si profonds qu'un mince pédoncule au centre relie seul les uns aux autres les plateaux volcaniques, cette terre rappelle, par sa configuration, la grande île de Célèbes et nullement les contours allongés de Sumatra et de Java.

On y compte plus de 20 cratères, éteints ou en activité. Ce sont eux qui ont soulevé à 1,633 mètres d'altitude le massif de Ngenges, à 1,600 celui du Lanteh et à 2,700 le Timboro. Ce dernier dépassait, dit-on, 4,000 mètres avant l'explosion du 5 avril 1815 qui fit voler en éclats toute sa partie supérieure, ensevelissant pendant 10 jours l'Insulinde dans une nuit profonde sillonnée d'éclairs et semant sur des millions de kilomètres carrés d'épaisses pluies de cendres. Douze mille habitants périrent dans ce cataclysme qui coûta en outre la vie à près de 100,000 autres, décimés par la famine.

Soembawa, capitale du royaume auquel elle donne son nom, est située sur la côte septentrionale, au fond d'une baie ouverte aux vents de nord-ouest. Sa population n'excède pas 8,000 âmes. Le massif du Timboro, formant péninsule, sépare le golfe de Soembawa de celui de Bima dont le port, l'un des meilleurs de toute l'Insulinde, fait un commerce actif avec Célèbes. Par Soembawa et Bima on exporte surtout des chevaux de prix, pour l'élevage desquels l'île est célèbre et que les marchands arabes se disputent.

Prolongement oriental de la longue fissure volcanique des îles de la Sonde, Flores et les archipels de Solor et d'Allor continuent entre l'océan Indien et la mer intérieure

aux dénominations multiples, ici mer de Flores et mer de Banda, la traînée d'îles verdoyantes, hachée de détroits, qui, du cap Négrais, par les Andaman et les Nicobar, par Sumatra et Java, par Bali, Lombok, Soembawa et Flores, effleure Timor et se termine aux îles sud-occidentales, après avoir décrit une courbe de 5,500 kilomètres. Ainsi qu'à Sumatra et à Java, les volcans se succèdent sur la côte méridionale de Flores, atteignant 2,000 mètres à l'Omboeoe-Soro, 2,800 au Romba, 2,170 au Laki-Laki, 2,260 au Perampoean, 2,280 au Kabalalo. La superficie de Flores et des archipels de Solor et d'Allor est de 21,900 kilomètres carrés ; leur population de près de 400,000 âmes.

A mesure que nous avançons vers l'est, les éléments ethniques se modifient, et aussi la faune et la flore ; nous voyons apparaître le type *papoua* de la Nouvelle-Guinée modifié par les croisements, mais reconnaissable au teint plus foncé des indigènes, surtout de ceux qui habitent l'intérieur des îles. La même population se retrouve en effet dans l'île de Flores et dans celles d'Andonaré, de Lomblen et de Solor, d'Allor, de Ombaai et de Pantar, les plus importantes des archipels auxquels Solor et Allor donnent leur nom. Larantoeka, située sur le détroit de Flores, est le siège des établissements hollandais dans cette région.

Soemba, au sud de Flores, bien que comprise dans les îles de la Sonde, ne fait pas partie de la longue chaîne, non plus que Timor. Soemba n'a ni la même orientation ni la même configuration. Elle fut, croit-on, l'*Ile d'or*, la célèbre île enchantée que célébraient à l'envi les légendes hindoues, arabes et malaises et que crut retrouver, en 1594, Godinho de Eredia. Il y gagna, outre le titre de *Descobridor*, celui d'*Adelantado* et la promesse du vingtième des revenus des terres dont il prendrait possession au nom du Portugal.

La conquête, par les Hollandais, des comptoirs portugais, vint mettre à néant ces beaux projets et ces brillantes perspectives. L'*Ile d'or* rentra dans le domaine de la légende, jusqu'au jour où la découverte des riches mines australiennes fit se demander si la terre mentionnée par Godinho de Eredia n'était pas le continent australien et si l'on n'avait pas entrevu, à la fin du xvi^e siècle, l'existence de ces placers. Il n'en était rien. La prétendue Ile d'or de Eredia n'était autre que Soemba où les indigènes recueillent encore aujourd'hui quelques parcelles d'or.

La Hollande et le Portugal se sont partagé Timor, « l'île orientale », l'*Ultima Thule* de l'Insulinde par delà de laquelle, à 500 kilomètres de distance, s'ouvrirait le continent australien. Sur une superficie de 30,295 kilomètres carrés, Timor renferme une population de près d'un million d'habitants. Île montueuse et accidentée, elle déploie au sud une côte rigide qui fait face à l'océan Indien, à la *mer virile*, comme la nomment les indigènes et qui bat de ses flots tourmentés les hautes falaises, alors qu'ils appellent *mer féminine*, la mer du Nord, la mer Intérieure, aux vagues plus calmes et au long de laquelle Timor, ainsi que toutes les îles de la Sonde, déroule ses longues pentes inclinées, ses versants adoucis.

A Timor, les volcans sommeillent, mais les hautes cimes rappellent les grandes îles orientales. Plusieurs pics dépassent 3,000 mètres et celui d'Alas atteindrait, dit-on,

3,700. Plus étroit, le versant méridional de l'île est aussi le moins arrosé; c'est sur le versant septentrional que s'épandent les eaux et que serpentent les rivières; il est le plus verdoyant et le plus fertile. Mais Timor est relativement pauvre en espèces animales et végétales; on n'y retrouve pas l'intensité de vie qui caractérise les grandes îles de la Sonde, on s'y sent plus près de l'Australie que de l'Asie, mais la race prédominante est encore malaise et c'est des Moluques que se disent originaires les Timoriens proprement dits.

Koepang est la capitale de la partie de Timor occupée par les Hollandais. Bien que le site soit peu salubre et la chaleur intense, Koepang prospère, grâce à son port très fréquenté pendant la mousson du sud-est. Cultivateurs et sédentaires, les Timoriens ne se hasardent pas volontiers en mer, ils laissent les marins de Solor et ceux de Célèbes exploiter les pêcheries de leurs côtes et charger à Timor le bois de sandal, les écailles et les holothuries qu'ils vendent aux Chinois. Atapoepoe, port hollandais, est, avec Koepang, le centre de ce commerce d'exportation. Moins fréquentée, Dilli, résidence du gouverneur portugais, est aussi moins peuplée. Dilli est plus insalubre encore que Koepang; il ne s'y fait pas moins un trafic de café et de bois de sandal qui se chiffre par 2,500,000 francs à l'année.

Au nord et à l'est de Timor s'étendent deux groupes d'îles, dites « sud-occidentales » et « sud-orientales », qui se rattachent : les premières à la longue chaîne des îles de la Sonde, les secondes à l'île de Timor, dont elles semblent des fragments détachés. L'île de Wetter est la plus grande des îles « sud-occidentales »; Timor-Laoet est la plus considérable de l'archipel « sud-oriental ». Entre ces deux groupes, le contraste est marqué. L'archipel sud-occidental est d'origine volcanique, montagneux et accidenté, plus peuplé bien que de moindre superficie; il comprend quinze îles, sans compter les îlots, et renferme environ 65,000 habitants. L'archipel sud-oriental n'en possède que 30,000; il est de moindre relief et sa plus haute cime n'excède pas 600 mètres.

II. — CÉLÈBES ET LES MOLUQUES.

Célèbes, la plus grande des îles de l'Insulinde après Bornéo et Sumatra, s'étend entre les Philippines au nord et les petites îles de la Sonde au sud, entre Bornéo à l'ouest et les Moluques à l'est. Elle baigne dans trois mers intérieures, celle de Célèbes au nord, de Flores au sud, de Banda à l'est. Le détroit de Macassar, large de 250 kilomètres, la sépare de Bornéo; celui des Moluques, de mêmes dimensions, de l'archipel de ce nom. Sa superficie, en comprenant celle des îles attenantes, est de 190,400 kilomètres carrés, sa population d'environ 800,000 âmes.

On prit longtemps pour un archipel cette île aux contours étranges, profilant sur les flots ses péninsules démesurées comme les branches d'une astérie difforme. Entre la configuration massive, la masse cyclopéenne de Bornéo et les formes bizarres de Célèbes, le contraste est grand. Dans ses golfes, largement échancrés, sortes de mers

intérieures, l'océan pénètre librement, enserrant de ses eaux bleues un énorme développement de côtes pittoresquement découpées. Les jungles marécageuses, les impénétrables forêts de Bornéo sont, ici, remplacées par de grandes plaines, tantôt unies, tantôt légèrement mamelonnées. Au centre et aux extrémités, l'origine volcanique s'accuse, le relief s'accroît et atteint au pic de Bonthain, par 3,100 mètres d'altitude, son point culminant. Ce massif accidenté, sillonné de vallées ombreuses où la couche de terre végétale dépasse 6 mètres de profondeur, est semé d'érables, d'upas, girofliers, muscadiers, palmiers. Sur les hauteurs, les cratères éteints, convertis en lacs, emmagasinent les eaux de pluie qui courent au long des ravins, entretenant la végétation. Le ciel est pur, l'air salubre; les grands pachydermes, les félins qui habitent les forêts de Bornéo ont disparu. Les singes de petite taille, le *cynopithecus nigrescens*, entre autres, spécial à Célèbes, remplacent le gigantesque mias; le « bœuf des bois », l'*anoa depressicornis* et le « cochon-cerf », le *babiroussa*, errent dans les forêts.

Tout diffère, sauf les éléments ethniques. Le plus important est désigné du nom de *Boughi*, mais sa parenté avec les Dayaks ne semble pas douteuse. Toutefois les Boughis sont plus blancs, plus grands et plus forts. Ils ont conservé plus pur le type caucasien; ils se sont moins croisés avec les Malais, les Chinois et les Négritos. À Java, à Sumatra, à Bornéo, l'invasion mongole a été plus considérable, les mélanges plus fréquents. Ces grandes îles ont ralenti et retenu l'immigration; l'avant-garde seule a débordé sur Célèbes, mais trop faible pour absorber ou dominer la race autochtone, elle n'a fait que se juxtaposer à elle sans la soumettre à ses lois, ses usages et ses coutumes. Les femmes Boughis sont remarquables par leur beauté, les hommes par leur courage et leur probité. Chevauchant la mer sur leurs praos rapides, ils ont tenu en échec les pirates malais, n'hésitant jamais à se mesurer avec eux, se faisant tuer pour défendre les chargements confiés à leur garde. Les Européens qui trafiquent dans ces îles se servent des Boughis comme d'intermédiaires avec les tribus indigènes et se louent de leur loyauté. Vifs, gais, braves, résolus, les Boughis, très fiers de la confiance qu'on leur témoigne, sont aussi très sensibles aux outrages et aux mauvais traitements; ils peuvent être vindicatifs à l'excès. M. de Rienzi, qui les a étudiés de près, exalte leurs bonnes qualités et les dépeint sous des couleurs attrayantes.

Autrefois sauvage et belliqueuse, divisée en tribus toujours en guerre, la population de Célèbes est aujourd'hui l'une des plus paisibles de l'archipel asiatique. Ce changement, qui date de 1822 et n'a fait depuis que s'accroître, est dû à l'introduction de la culture du café et au « despotisme paternel » du gouvernement hollandais. Le café réussit admirablement sur les plateaux de Célèbes; l'initiative prise par l'administration hollandaise, les encouragements et l'appui donnés par elle aux chefs indigènes amenèrent peu à peu la population à renoncer à ses habitudes nomades et à se livrer à la culture d'un produit dont elle était assurée de trouver dans le gouvernement un acheteur régulier, à des prix suffisamment rémunérateurs. L'établissement de contrôleurs d'origine européenne, chargés non seulement de recevoir et de payer le café, mais encore de régler à l'amiable les difficultés de village à village, d'individu à individu, mit un terme à d'incessants conflits. D'excellentes routes, bien entretenues, relient les loca-

lités les unes aux autres, assurant la sécurité des communications. Dans les villages, riches et prospères, les Hollandais ont introduit et enseigné aux indigènes leurs habitudes d'ordre, de propreté rigoureuse, de confort solide. M. Russel-Wallace nous décrit son arrivée dans un district indigène, sa réception par le chef. Dans une résidence vaste, bien aérée et bien construite, il retrouve un mobilier européen, un excellent repas bien servi. Son hôte porte avec aisance le costume européen et fait avec dignité les honneurs de sa table. A ses côtés, son père, ancien chef, portait autrefois un vêtement d'écorce, habitait une hutte grossière entourée de perches, à l'extrémité desquelles oscillaient au vent les têtes d'ennemis mis à mort de sa propre main.

« Cette population, dit-il, est aujourd'hui la plus industrielle, la plus paisible et la plus civilisée de l'archipel. Elle est aussi la mieux vêtue et la mieux nourrie. Je ne crois pas que l'on trouve ailleurs un exemple aussi frappant de résultats obtenus en un si court espace de temps. Ces résultats sont dus uniquement au mode de gouvernement adopté par les Hollandais. Sans doute, ce mode de gouvernement est, jusqu'à un certain point, despotique; il est opposé à nos idées de liberté de commerce, de travail et de circulation. Un indigène ne peut quitter sans permis son village, il lui faut vendre son café au gouvernement à un prix souvent inférieur à celui que lui en payerait un trafiquant, mais le gouvernement a défriché le sol et créé les plantations. S'il s'oppose à la liberté du commerce, s'il interdit l'importation des spiritueux, il est certain que, le jour où cette interdiction cesserait, l'ivrognerie et la paresse ruineraient la population au profit d'un petit nombre d'importateurs; les plantations, mal cultivées ou abandonnées, rendraient moins, et à la prospérité actuelle succéderait la misère générale. »

La conversion de peuplades sauvages à la civilisation est soumise à des lois invariables que l'on ne peut enfreindre, à des étapes régulières que l'on ne saurait forcer sans danger et sans hâter l'œuvre de dépopulation. Au début de cette évolution, toujours et partout nous voyons le despotisme, tantôt paternel, le plus souvent brutal et violent, mais nécessaire, soit qu'il s'agisse de grouper en une nationalité résistante et solide des tribus divisées et hostiles, soit qu'il s'agisse de fixer l'homme au sol, de substituer la vie sédentaire à l'existence nomade et d'unir en un faisceau commun des forces individuelles éparpillées.

Que ce régime s'appelle protectorat, tutelle d'une race inférieure exercée par une race supérieure, féodalité, esclavage ou despotisme, il répond à une nécessité impérieuse. Il ne devient un abus intolérable, il ne constitue une atteinte aux droits individuels que le jour où, n'ayant plus sa raison d'être, il prétend s'imposer et se perpétuer par la force. En Océanie, comme en Europe, le pouvoir despotique a toujours servi de transition entre l'état de barbarie, soit relative, soit absolue, et l'état de civilisation. Inconsciemment il a préparé les voies, aplani les obstacles en brisant les résistances.

Trois golfes profonds échancrent Célèbes et convergent vers le centre de l'île qu'occupe le lac Posso. Ces golfes sont : au nord-est, celui de Gorontalo ; à l'est, celui de Tolo ; au sud, celui de Boni. Sur la côte ouest, la baie de Mandar se creuse entre le

cap de ce nom et la presqu'île de Macassar. L'île n'est que langues de terre orientées au nord, à l'est et au sud ; de là un développement de côtes extraordinaire, près de 6,000 kilomètres ; de là aussi le fait d'une grande terre presque toute en littoral.

Les montagnes de Latimodjong, au centre même de l'île et au sud du lac de Posso, constituent l'axe montagneux de Célèbes. De ce nœud central rayonnent les chaînes qui n'atteignent leurs maxima d'altitude qu'à l'extrémité de la péninsule méridionale de Macassar et de la péninsule septentrionale de Gorontalo. Au large, elles semblent se continuer par les séries d'îles et d'îlots qui s'allongent dans la mer de Flores et dans celle de Banda, atteignant dans l'île de Saleijer des altitudes de 1,700 mètres. C'est, avons-nous dit, dans la presqu'île méridionale de Macassar que se trouve le point culminant de Célèbes, le pic de Bonthain mesurant 3,100 mètres. A l'extrémité de la presqu'île septentrionale, le Sapoetam s'élève à 1,800 mètres, le Donda à 2,900. Ici, les volcans sont encore en activité, volcans de boue et de vapeur qui se continuent au nord par des îlots volcaniques, permettant de suivre jusqu'aux îles Philippines le tracé de la longue fissure des feux souterrains.

Les rivières sont rares sur cette terre découpée en longues péninsules ; les torrents descendus du centre atteignent promptement la mer. Le Sadang, dans la presqu'île de Macassar, encaissé entre deux chaînes montagneuses et orienté dans le sens même de la longueur, mesure 400 kilomètres ; le Bahoe Solo, dans des conditions à peu près analogues, en a 250 ; partout ailleurs on ne rencontre que des cours d'eau d'un parcours restreint. Les pluies sont abondantes, mais la pente du sol en rend l'écoulement facile et l'absence des marécages fait le climat salubre. « Le beau ciel de Célèbes, écrit M. Temmink, ainsi que sa constitution physique, assurent aux habitants un séjour sain, exempt de ces miasmes délétères si communs sous les climats équatoriaux, et surtout dans les vastes districts côtiers, périodiquement inondés par les bouches nombreuses des fleuves qui s'y répandent en deltas boisés de plusieurs centaines de lieues, tels qu'il s'en trouve à Bornéo sur une grande étendue du littoral, de même que dans quelques districts côtiers de l'île de Sumatra. Ces masses épaisses de jungles et de bois de haute futaie, qui couvrent d'un réseau impénétrable une grande partie de Bornéo, ainsi que quelques districts dans l'île de Sumatra et s'étendent partout le long du cours des fleuves jusque sur le rivage de la mer, ne se rencontrent point à Célèbes. De vastes plaines unies ou légèrement accidentées, couvertes d'herbes ou de bruyères, occupent l'espace entre la mer et la limite des régions montueuses et boisées de l'intérieur du pays. »

Située sous l'équateur qui la coupe en deux parties inégales, Célèbes, arrosée par des pluies abondantes, inondée de chaleur, possède une incomparable végétation forestière, ses sites pittoresques rivalisent avec les plus beaux des grandes îles de la Sonde. Le nature lui prodigue tous ses dons ; son sol fertile produit en abondance tout ce qui est nécessaire à ses habitants : maïs, riz, sagou, tandis que ses plantations de caféiers, cannes à sucre, muscadiers, tabac, alimentent, avec les gommés, les écailles, le miel, la cire, les salanganes, un commerce d'échanges qui, pour le seul port de Mangkassar, dépasse 25 millions à l'année.

Mangkassar, ou Macassar, est, après Batavia, la ville la plus importante des Indes Néerlandaises, l'une des mieux situées, à l'entrée du détroit auquel elle donne son nom, à distance égale de Sumatra et des Philippines, de Bornéo et des petites îles de la Sonde. Dans cette Insulinde, si riche en productions naturelles, si pauvre en ports, l'excellence de la rade de Macassar et son heureuse situation attirèrent, dès 1538, l'attention des Portugais. Martin Souza y édifia, en 1545, un poste militaire dont les Hollandais s'emparèrent en 1665. Le quartier qu'ils habitent et auquel ils ont donné le nom de Vlaardingen est devenu le quartier européen auquel se juxtaposent la ville commerçante et la ville indigène peuplées de Boughis, de Malais et de Chinois.

En dehors de Macassar, 22,000 habitants, on ne rencontre guère que des agglomérations d'indigènes, des capitales de petits royaumes vassaux, telles : Maros, Goa, Badjoa, port du royaume de Boni ; puis, dans le golfe de Gorontalo, Parigi, qu'une route de 33 kilomètres met en communication avec le golfe de Palos, supprimant une traversée maritime de 800 kilomètres autour de la longue presqu'île de Minahassa. Au nord, Gorontalo, Menado et Tondano sont des marchés commerçants et des centres agricoles, dont la population n'excède pas 4,000 âmes.

Dépendances de Célèbes, les îles qui l'entourent sont, à l'exception de Boéton, Moena, Pelling et l'archipel de Soéla, de peu d'étendue et médiocrement peuplées. Saleijer, située à l'extrémité de la péninsule de Macassar, bien que d'une superficie de 685 kilomètres carrés, renferme près de 60,000 habitants ; l'archipel de Sangi, avec 939 kilomètres carrés, en possède plus de 40,000. Sauf ces deux exceptions, la densité des îles adjacentes de Célèbes n'excède pas 5 habitants par kilomètre carré.

Située aux confins de la Malaisie, de la Mélanésie et de l'Australasie, l'archipel des Moluques se déploie entre les Philippines au nord et la mer de Banda au sud, entre Célèbes à l'ouest et la Nouvelle-Guinée à l'est. Sa superficie est évaluée à 79,000 kilomètres carrés, sa population à environ 600,000 habitants. Semées au nombre de plus de 100, non compris les îlots, au seuil de l'océan Pacifique, ces îles affectent des formes diverses. L'une des plus grandes, Halmahera, ou Gilolo, rappelle, par ses contours bizarres, Célèbes dont elle semble un décalque réduit. Boeroe ; massive et compacte, est une réduction de Bornéo, de même que Céram l'est de Java et Amboine de Timor.

Le double socle sur lequel s'élèvent ces îles est limité, au nord et au sud, par des abîmes maritimes. Entre les Moluques et la longue trainée des petites îles de la Sonde, la mer de Banda se creuse à 6,000 mètres, séparant par une fosse profonde l'archipel de la longue fissure volcanique de l'Insulinde ; au nord-est, l'océan Pacifique atteint 4,900 mètres. Un autre gouffre sous-marin de plus de 3,000 mètres apparaît au centre même de l'archipel, séparant le socle des Moluques septentrionales de celui des Moluques méridionales. Au groupe septentrional appartiennent, pour ne citer que les plus étendues, Halmahera, Batjan, Morotai, Obi, Tafoeri, Majoe et les petites Moluques ; le groupe méridional comprend Céram, Boeroe, Amblaw, Goram, Amboine, les îles Oeliasser, le groupe de Céram et celui de Banda. De beaucoup le plus peuplé, ce dernier groupe est aussi le plus important.

Cette importance ne s'est, jusqu'ici, mesurée ni à l'étendue des îles, ni même à leurs ressources naturelles, mais à leur mouvement commercial, et ce mouvement s'est concentré dans les plus petites îles de l'archipel. Céram, dont la superficie est de 18,198 kilomètres carrés et dont la population dépasse 200,000 âmes, a été et est encore une dépendance administrative d'Amboine qui n'a que 683 kilomètres carrés de superficie et 33,000 habitants. Il en est de même d'Halmahera et de Boeroe, après Céram les plus vastes de ces îles. Amboine et l'île minuscule de Banda ont pris et gardé la prééminence, mais il semble peu douteux que l'axe de gravité ne se déplace et que, dans un avenir prochain, Céram et Boeroe ne prennent le premier rang, auquel leur donnent droit les ressources de leur sol et la supériorité de leurs ports.

Les Moluques sont en grande partie d'origine volcanique, mais si les feux souterrains ont fait émerger ces terres et soulevé les hautes cimes du Lamandang dans l'île de Boeroe, de Noesaheli dans celle de Céram, dont l'altitude dépasse 2,500 et 2,900 mètres, les zoophytes ont élargi les contours des terres, entourant Goram d'une ceinture de récifs, édifiant Manawoko et Matabello, reliant les îlots les uns aux autres, paraisant l'œuvre ébauchée de la création plutonienne. Ce sol accidenté est fertile; il se prête merveilleusement à la double culture qui a fait la réputation des Moluques, à celle du giroflier et du muscadier. Amboine est le centre de la première; les îles Banda celui de la seconde; de là, la supériorité de ces îles sur leurs voisines plus vastes et aussi fertiles. Mais ces deux cultures ne sont pas uniques; depuis quelques années les plantations de café, d'indigo, de coton, de tabac se sont multipliées et l'exploration des forêts de Boeroe et de Céram a fixé l'attention sur les riches essences qu'elles renferment. La faune de ces îles est une faune de transition: elle se rattache à celle de l'Insulinde par ses gigantesques pythons, à celle de la Nouvelle-Guinée par ses marsupiaux.

Par sa population, l'archipel relève également des deux. Sur les côtes, les Malais prédominent; dans l'intérieur des terres ce sont les Alfourous, d'origine Papoua. « Leur physionomie est ouverte et leur figure avenante, écrit M. Temmink. Leurs yeux sont grands, les lèvres larges sans être proéminentes, les cheveux longs et frisés. Ils sont généralement d'un naturel doux, serviable et fidèle; à ces bonnes dispositions s'unissent la bravoure et l'obéissance, qualités qui les rendent très propres au service militaire. » Par contre, ils redoutent le voisinage de la mer, ils la tiennent pour *tabou* et estiment de mauvais présage d'en entendre même le bruit.

Amboine et Ternate sont les principaux centres et les ports commerciaux de l'archipel. Amboine, située dans l'île du même nom, est la capitale ou le chef-lieu des Moluques. Cette ville, peuplée de 14,000 habitants, fut plus considérable autrefois qu'aujourd'hui. Dans son cadre de verdure que domine le massif du Soya, Amboine offre un abri sûr aux navires du plus fort tonnage. Ternate, capitale du sultanat de Tidore, est dans les Moluques du nord; elle aussi a perdu de son importance par suite de l'ouverture en franchise des ports de Célèbes et de Macassar, mais Ternate est encore un marché actif et un entrepôt commercial fréquenté.

Située au point de croisement de l'une des routes historiques et des voies commer-

ciales les plus importantes du monde, l'Insulinde a joué et joue encore un grand rôle économique. L'empire colonial de la Hollande est l'un des plus riches qui soient; et ce royaume des épices alimente un mouvement maritime considérable. Son budget, pour 1891, dépasse 580 millions de francs; son commerce général se chiffre par un total de 1 milliard 565 millions dont 630 millions à l'importation et 935 millions à l'exportation. Les principaux articles d'exportation sont le sucre, le café, le thé, le riz; l'indigo, le cinchona, le tabac et l'étain. Java est le centre de la production du thé qui dépasse déjà 3 millions de kilogrammes.

Ce commerce, dont la Hollande absorbe la plus forte part, s'effectue par environ 6,000 navires à l'entrée et autant à la sortie. Les voies ferrées des grandes îles de la Sonde offrent déjà un développement de 1,263 kilomètres. L'armée coloniale se compose de 15,000 Européens et de 18,000 indigènes.

Si la concurrence de l'Amérique a beaucoup déprécié, sur les marchés européens, la valeur des productions de l'Insulinde, notamment du sucre et du café, les efforts faits par les planteurs Hollandais ont prouvé qu'ils pouvaient lutter, et non sans succès, contre leurs rivaux. A une production accrue correspondent des besoins plus étendus et, loin de se ralentir, la consommation de ces articles de première nécessité est en progression constante.

III. — LES ILES PHILIPPINES.

Entre la mer de Chine au nord, et celle de Célèbes au sud, s'étend l'archipel des Philippines, aux formes bizarres et tourmentées, sillonné de détroits, profilant en tous sens ses presqu'îles minces et allongées, ses caps et ses anses: archipel aux baies profondes et multipliées, qu'une ligne d'îlots semblable aux assises d'un pont gigantesque relie à Bornéo, et qui projette jusque dans le voisinage de Formose et des côtes de la Chine sa poussière d'îles. La mer qui l'entoure est profonde; la sonde y atteint de 4,000 à 5,000 mètres. Le massif des terres, formé de roches éruptives, est depuis longtemps en voie de soulèvement. Sur la côte orientale de la grande île de Mindanao affleurent d'immenses bancs madréporiques, que la poussée souterraine fait surgir au niveau de l'Océan. Les flots en ont poli la surface, devenue lisse et unie. Au delà de ces miroirs de pierre, d'autres commencent à paraître, soulevés, eux aussi, par le même mouvement lent et continu.

C'est l'une des contrées les plus volcaniques du globe. A côté d'innombrables cratères éteints, nombre d'autres y sont en éruption constante. Manille, la capitale, maintes fois détruite par les tremblements de terre, s'est toujours relevée de ses ruines. La température moyenne oscille entre 29 et 39 degrés; les orages sont fréquents et redoutables, mais plus redoutables encore sont les *vaguios*, sortes de cyclones qui naissent à l'est des Philippines, prennent l'archipel en écharpe dans leur mouvement de translation et de rotation uniforme de droite à gauche et vont ou se perdent dans la

mer de Chine ou se briser sur le continent asiatique, refoulant leurs vagues démontées jusque sur les côtes du Japon. Leur vitesse de translation atteint 13 milles à l'heure en moyenne; leur diamètre extérieur mesure de 40 à 130 milles et leur diamètre intérieur de 8 à 15. Ces énormes masses d'eau soulevée causent sur leur passage d'incalculables désastres. Le *vaguio* du 23 septembre 1874, qui vint se heurter contre le rocher d'Hong-Kong, engloutit dans le mouvement de retrait de ses flots plusieurs milliers d'habitants; quatorze navires sombrèrent.

Par suite de la configuration de l'archipel, ouvert du côté de la mer de Chine, presque fermé vers le Pacifique, les marées y sont folles, *locas*, comme les désignent les habitants. La grande houle de l'Océan qui s'engouffre dans les étroites passes de San-Bernardino et de Surigao se brise sur des caps innombrables, remonte et s'attarde dans de vastes golfes, contourne des anses et des promontoires, se divise en ondes secondaires, fractionnées elles-mêmes par le relief des côtes, et crée dans les ports un régime de marées variables suivant le vent, la force d'impulsion et de translation. Parfois, deux courants de marées se heurtent en sens opposé, immobilisant dans le choc de leurs vagues, dont le fracas s'entend à grande distance, les navires en danger. Ce phénomène rend la navigation périlleuse dans ces parages, où, jusqu'à ces dernières années, le défaut de cartes s'ajoutait aux incertitudes des courants et à la multiplicité des écueils inconnus. Les relevés hydrographiques sont encore incomplets, notamment pour les côtes orientales.

Elles furent reconnues pour la première fois le 31 mars 1521, par Magellan. Il y mourut, léguant à sa patrie adoptive le souvenir du plus hardi navigateur connu; il lui léguait aussi l'une de ses plus riches colonies, à laquelle l'amiral de Villalobos donnait le nom d'archipel des Philippines, en l'honneur du prince des Asturies, depuis Philippe II. Son vrai nom devrait être celui de *Magellanie* que lui attribuèrent les explorateurs.

Sept millions d'habitants, dont 10,000 Européens et 50,000 Chinois, peuplent cet archipel que l'Espagne occupe avec 4,175 hommes de troupe et dont elle tient en échec les pirates frémissants et à peine domptés de Mindanao et de Soulou avec une escadre montée par 2,000 marins. Ici comme à Bornéo, à Sumatra, à Célèbes, nous retrouvons sur un même sol plusieurs races distinctes: les Négritos, dont M. de Quatrefages a fixé les traits caractéristiques: « vrais nègres à teint très noir, aux cheveux laineux naissant par touffes isolées; petitesse de la taille, atteignant rarement 1^m,52; forme racourcie du crâne. Cette race, ajoute-t-il, doit former une branche du tronc nègre égale en importance à la race papoue. Partout, du reste, la race négrito se présente comme des plus anciennés, peut-être comme la plus ancienne, sur le sol où on trouve ses restes purs ou mélangés. Partout, excepté aux Andaman, elle a été rompue et plus ou moins absorbée par des races plus fortes. Dans l'Inde, comme dans la presqu'île de Malacca, comme aux Philippines, ces contacts ont donné lieu à des mélanges et amené la formation de populations métisses. » A côté d'eux, comme eux pauvres et misérables, nous trouvons les Manthras, sorte de transition entre les Négritos et les Malais, descendants dégénérés des Saletes, race guerrière dont le *Descobridor* Godinho de Eredia

nous a conservé le nom et le souvenir, et qu'il dit avoir été vaincus par une invasion malaise dirigée en 1411 par le rajah Permicuci. Puis les Bicol, métis d'Espagnols et d'Indiennes, les Tagalas, les Bisayas et les Malais de Soulou, encore gouvernés par leur Sultan et leurs *Datos*, seigneurs féodaux, conservant sous la domination espagnole des pouvoirs assez étendus.

Dans cet archipel des Philippines, où les races, les mœurs et les traditions s'entrechoquent, le fanatisme de l'Espagne est venu, une fois de plus, comme en Europe et en Afrique, se heurter au fanatisme musulman. A 6,000 lieues de distance les mêmes haines mettaient aux prises l'Espagnol européen et le musulman asiatique. L'île de Soulou était, par sa situation entre Bornéo, Célèbes et Mindanao, le centre commercial, politique et religieux des sectateurs de Mahomet, la Mecque de l'Insulinde. De là ils rayonnaient sur les archipels voisins. Pirates redoutables, sectaires obstinés, ils semaient la terreur, promenant sur leurs légers praos la ruine et la mort, animés d'une haine implacable contre ces conquérants envahisseurs auxquels ils ne faisaient pas plus de quartier qu'ils n'en attendaient d'eux. Constamment vaincus en bataille rangée, constamment ils reprenaient la mer, éludant la poursuite des lourds bâtiments espagnols, se réfugiant dans les anses et les criques où on ne pouvait les suivre, pillant les navires isolés, surprenant les *pueblos*, massacrant les vieillards, emmenant en esclavage les femmes et les adultes, poussant à 100 lieues de Manille, au golfe d'Albay, leur pointes audacieuses, enlevant chaque année jusqu'à 4,000 captifs.

Entre le kriss malais et les caronades espagnoles, la lutte n'était pas égale ; elle n'en dura pas moins longtemps et, tout obscure qu'elle fut, n'en fut pas moins sanglante. De part et d'autre même bravoure et même cruauté. Il fallut toute la ténacité de l'Espagne pour purger ces mers des pirates qui les infestaient, et ce ne fut qu'en 1876 que l'escadre castillane s'embossa devant Tianggi, nid de pirates soulouans, débarqua un corps d'armée, cerna les issues, incendia la ville et ses habitants, le port et les esquifs qu'il contenait. Sur ces ruines fumantes, les troupes plantèrent leur drapeau et les ingénieurs édifièrent une ville nouvelle. Cette fois c'en était bien fini avec la piraterie, mais non avec le fanatisme musulman, exaspéré par la défaite. Les *juramentados* succédèrent aux écumeurs de mer.

L'un des traits caractéristiques des Malais est le mépris de la mort. Ils l'ont transmis, avec leur sang, aux Polynésiens, qui ne voient en elle qu'un des phénomènes multiples de l'existence, non l'acte suprême, et y assistent ou s'y soumettent avec une indifférence profonde. Maintes fois il nous est arrivé de voir, étendu sur sa natte, un Canaque homme ou femme, sans symptôme visible de maladie, attendant sa fin, convaincu qu'elle approchait, refusant tout aliment, s'éteignant comme on s'endort. Les siens autour de lui répétaient : « Il sent qu'il va mourir », et le soi-disant malade mourait, l'esprit frappé d'un rêve, d'une idée superstitieuse, fissure invisible par laquelle la vie s'écoulait. Lorsqu'à cette indifférence absolue de la mort se joint le fanatisme musulman, qui entr'ouvre au croyant les portes d'un paradis où les sens surexcités se détendent en des jouissances sans nombre et sans fin, l'idée du trépas s'empare de lui ; elle le jette comme une bête furieuse sur ses ennemis qu'il poignarde

et dont il appelle les coups. Le *juramentado* tue pour tuer et être tué, pour échanger une vie de souffrances et de privations contre l'existence voluptueuse promise par Mahomet à ses sectaires.

Les lois de Soulou font du débiteur insolvable l'esclave de son créancier. Il lui appartient, lui, et aussi sa femme et ses enfants. Pour les affranchir, il ne lui reste qu'un moyen, le sacrifice de sa vie. Réduit à cette extrémité, il n'hésite pas, il prête le serment inviolable. Désormais enrôlé dans les rangs des *juramentados*, il n'a plus qu'à attendre l'heure où une volonté supérieure le déchainera contre les chrétiens. Cependant les *Panditas*, ou prêtres, le soumettent à un régime d'entraînement qui fera de lui le fauve le plus redoutable. Ils surexcitent ce cerveau détraqué ; ils assouplissent encore ces membres huileux aux reflets d'acier, nerveux comme ceux des félins. Dans leurs mélées au rythme vibrant ils lui font entrevoir les sourires radieux des houris. A l'ombre des hautes forêts qui tamisent la lueur de la lune, ils évoquent les images de ces compagnes toujours jeunes et belles qui l'appellent.

Ainsi préparé, le *juramentado* est prêt à tout. Rien ne l'arrêtera, rien ne le fera reculer. Il accomplira des prodiges de valeur. Dix fois frappé, il restera debout, frappera encore, emporté par un irrésistible élan, jusqu'au moment où la mort le saisira. Avec ses compagnons, il s'introduira dans la ville qu'on lui désigne ; il sait qu'il n'en sortira pas, mais il sait aussi qu'il ne mourra pas seul et il n'a qu'un but, égorger le plus de chrétiens qu'il pourra. Le docteur Montano nous raconte l'entrée dans Tianggi de onze *juramentados*. Divisés en trois ou quatre groupes, ils franchissent les portes de la ville, pliant sous des charges de fourrage dans lesquelles ils ont caché leurs kriss. Prompts comme l'éclair, ils poignent les gardes. Dans leur course folle, ils frappent tous ceux qu'ils rencontrent. Aux cris de : *Los juramentados!* les troupes s'arment ; ils se ruent sur elles, le front haut, le kriss vissé à la main. Une grêle de balles éclate ; ils se couchent, rampent et frappent. L'un d'eux, la poitrine traversée, se relève et se jette sur les soldats. Transpercé par une baïonnette, il est encore debout, essayant d'atteindre son adversaire qui le tient cloué au bout de son fusil. Il faut qu'un soldat lui casse la tête d'un coup de feu à bout portant pour lui faire lâcher prise.

Quand le dernier a succombé, lorsque dans la rue, vidée par l'épouvante, on relève les cadavres, on constate que ces onze hommes armés de kriss ont haché quinze soldats, sans compter les blessés. « Et quelles blessures ! écrit le docteur Montano : tel cadavre a la tête tranchée, tel autre est presque coupé en deux ! Le premier blessé qui me tombe sous la main est un soldat du 3^e régiment qui montait la garde à la porte par laquelle sont entrés les assaillants ; son bras gauche est fracturé en trois endroits ; son épaule et sa poitrine sont littéralement hachées ; l'amputation paraîtrait le meilleur parti à prendre, mais dans ces chairs lacérées il n'y a plus de place pour tailler un lambeau. »

On voit combien, sur nombre de points de ce vaste archipel, la domination espagnole est précaire et nominale. Dans l'intérieur de la grande île de Mindanao, nul contrôle, nulle police. C'est le pays de la terreur, de l'anarchie et de la cruauté. Le meurtre y est à l'état d'institution. Un *Bagani*, ou homme vaillant, est celui qui

a coupé soixante têtes; on en vérifie soigneusement le nombre et le Bagani possède seul le droit de porter un turban écarlate. C'est le carnage organisé, honoré; aussi la dépopulation est-elle grande et la misère inénarrable. Les Mandayas en sont réduits à percher comme les oiseaux; mais leurs demeures aériennes ne les mettent pas toujours à l'abri de leurs ennemis. Sur des poutres hautes de 10 à 15 mètres ils édifient une case dans laquelle ils s'entassent pour passer la nuit et afin d'être en nombre pour repousser les assaillants qui, à l'improviste, viennent les attaquer, cherchant à incendier leurs toitures de bambous à l'aide de flèches enflammées. Souvent, abrités sous leurs boucliers, serrés les uns contre les autres et formant *la tortue*, les assiégeants parviennent jusqu'aux pieux qu'ils attaquent à coups de hache, pendant que les assiégés font pleuvoir sur eux une grêle de pierres. Mais, leurs munitions épuisées, ils assistent, spectateurs impuissants, à l'œuvre de destruction, jusqu'au moment où leur habitation s'effondre dans le vide. Alors on fait le partage des captifs; on achève les vieillards et les blessés, on emmène les femmes et les enfants, et l'incendie consume les débris.

Le génie de la destruction semble incarné dans cette race malaise. Plus nombreuse et plus forte, elle eût couvert l'Asie de ruines. Enfermée dans ces îles, elle tourne contre elle-même ses instincts de cruauté, son besoin d'anéantissement. Les missionnaires seuls s'aventurent au milieu de ces peuplades. Ils ont, eux aussi, fait le sacrifice de leur vie et, la tenant pour rien, parviennent à s'imposer, à évangéliser et à convertir. Ils amènent à la foi et à la soumission à l'Espagne les plus misérables et les plus pauvres, mais ce n'est qu'à la condition de les dépayser et de les transplanter. Ils les décident à les suivre, les entraînent à quelques journées de marche et fondent un *pueblo*. Ces établissements d'*infieles reducidos* se multiplient, formant, au milieu de la barbarie qui les entoure, des oasis de culture et de vie relativement paisible; ces pueblos sont ouverts à tous ceux qui viennent y chercher un abri. Plus le pueblo compte de néophytes, moins il est exposé à l'invasion. L'un de ces hardis missionnaires a converti et baptisé en une même année 5,200 *infieles*. Que bon nombre de ces conversions soient plus apparentes que réelles, que la misère y ait plus de part que la foi, cela se peut; il n'en est pas moins vrai que le résultat obtenu est considérable et que, pour gagner les âmes, il faut à tout le moins commencer par sauver les corps.

Si profondes que soient les mers qui séparent l'Insulinde des Philippines, elles sont sillonnées par trois chaînes sous-marines, jalonnées d'îlots et de récifs qui rattachent Bornéo d'une part et Célèbes de l'autre à l'archipel espagnol. La plus septentrionale de ces chaînes sous-marines sert de socle à la longue île de Paragua et aux îles Calamianes, voisines de Mindoro; la seconde est jalonnée par l'archipel de Jolo ou Sulu, la troisième, plus à l'est, forme le prolongement de la presqu'île de Minahassa dans l'île de Célèbes et, par les îles Sangi, remonte vers la pointe méridionale de Mindanao. Ces trois chaînes sous-marines émergent et se relèvent dans les Philippines dont elles constituent le relief montagneux. La première dessine les arêtes montueuses des îles Paragua, Calamianes, Mindoro et Luçon; la seconde, celles des Sulu, de Negros, de Cebu

et des Visayas; la troisième, celles de Mindanao, de Leyte et de Samar. L'axe central vers lequel ces chaînes convergent et leur point de rencontre se trouvent dans la grande île de Luçon, la plus septentrionale des Philippines dont elle constitue, au point de vue orographique, la clef de voûte.

Toutes ces îles sont d'origine volcanique; les cratères en action y succèdent aux cratères éteints ou assoupis, suivant un axe régulier, jalonnant dans leur orientation du sud au nord, la longue fissure sur laquelle, au sud, s'élèvent les îles de la Sonde et qui, plus au nord, a soulevé les terres insulaires du Japon et la longue traînée des Kouriles. Le premier anneau de cette chaîne volcanique est le volcan Babuyan, situé dans l'île du même nom, au nord de Luçon. Au sud, apparaît le cratère de Taal, près de Manille et dans la grande île de Luçon. Ici la chaîne se dédouble; le rameau oriental forme les volcans de Bulusan et de Mayon dans la province d'Albay; à l'extrémité sud-est de Luçon, le rameau occidental soulève le Camiguin dans l'île voisine de Mindanao. Au sud de Mindanao les deux rameaux se réunissent dans le massif que dominant le Matutun et l'Apo, le plus élevé des cônes volcaniques des Philippines. Le Dr Montano en a fait l'ascension et ses calculs lui assignent une altitude de 3,133 mètres.

Inégaux d'altitude, ces foyers volcaniques affectent les formes les plus variées. Le majestueux Bulusan rappelle le Vésuve, moins Naples; le Mayon, haut de 2,734 mètres, recouvre de sa base plus de 200 kilomètres carrés; il est aussi redoutable par ses pluies de cendres que par ses avalanches de boues que les eaux détachent de ses flancs escarpés et qu'elles épandent sur les champs et les villages situés à ses pieds. Le Taal ne mesure que 230 mètres, le San-Cristobal dépasse 2,300. Tout cet archipel frémit sous l'action des feux souterrains; c'est dans la grande île de Luçon qu'ils se font le plus sentir; c'est à Manille, plusieurs fois détruite, que leurs vibrations sont les plus fortes.

Largement arrosé par les pluies tropicales, l'archipel des Philippines renferme de nombreux cours d'eau, mais ce n'est que dans les deux grandes îles de Luçon et de Mindanao que l'orientation des chaînes montagneuses laisse apparaître un réseau fluvial de quelque importance et des rivières de quelque parcours. La plus longue, et aussi la plus considérable par son débit, la Rio Grande, dans l'île de Luçon, mesure environ 350 kilomètres; elle se déverse au nord, en face de l'îlot volcanique de Camiguin. Le Pampangan s'épanche dans la baie de Manille, ainsi que le Pasig, dont le parcours n'excède pas 20 kilomètres, mais qui sert de déversoir à la Laguna de Bay, grand lac d'eau douce, et roule des eaux abondantes. Manille s'élève sur les bords du Pasig. Plus au nord, l'Agno, riche en parcelles d'or, s'épanche dans la baie de Lingayen. Au sud, le Rio Taal relie à la mer la baie de Bombon convertie en lagune. Dans l'île de Mindanao, le fleuve du même nom sert d'effluent au lac de Magindanao et l'Agusan est accessible aux embarcations qui peuvent le remonter jusqu'à 100 kilomètres de son embouchure.

Les observations météorologiques de MM. Faura et Semper, donnent, pour Manille, une température moyenne de 27 degrés centigrades avec des maxima de 36 en septembre et des minima de 15 en février. La tranche de pluie annuelle dépassé 2 mètres et varie entre 2^m,27 et 2^m,76. Une température aussi élevée et des pluies

aussi abondantes avivent une végétation exubérante. Celle des îles Philippines rivalise avec la flore des îles de la Sonde ; à côté d'espèces qui lui sont propres, elle se compose d'autres qui appartiennent également à l'Insulinde et aussi d'espèces que l'on retrouve dans l'île chinoise de Formose. Mindanao, la moins connue encore de ces îles, paraît posséder la flore la plus originale, les plus riches et les plus belles essences forestières, entre autres la *Xanthostemum verdugonianum*, myrtacée dont le bois est presque incorruptible. Les arbres à épices des Moluques, le poivrier, le cannellier, le giroflier existent dans les îles méridionales des Philippines et l'arbuste à thé, de la flore chinoise, se rencontre dans l'île de Luçon.

Ni les grands fauves ni les félins de l'Insulinde ne gisent dans les forêts des Philippines ; par contre, les reptiles y abondent et sont particulièrement redoutables. Les gallinacés sont nombreux et fournissent les « coqs de combat » si appréciés par les amateurs. Au nombre des espèces animales particulières à ces îles, se trouvent le *Midaus*, rongeur à museau pointu, que l'on fuit comme la peste, à cause de l'odeur insupportable qu'il exhale ; l'écureuil volant, *sciuropterus pulverulentus*, différent de ceux que l'on connaît en Europe, en Asie et en Amérique. Les côtes sont poissonneuses et les huîtres perlières de Jolo sont très recherchées par les Chinois. Quant aux crocodiles, ils atteignent une taille considérable et M. de la Gironnière en a mesuré dont la longueur était de près de 10 mètres.

Le tabac, le sucre et le chanvre constituent les plus importants produits des îles Philippines et leurs principaux articles d'exportation. Les cigares de Manille sont renommés dans toute l'Océanie et dans les ports de mer de la Chine. La récolte du tabac s'élève annuellement à près de 10 millions de kilogrammes ; l'exportation des cigares dépasse le chiffre de 120 millions ; celle du sucre représente 7 millions de francs ; celle du chanvre excède 600,000 balles, près de 60 millions de francs. Délaissée pendant quelque temps, la culture du caféier commence à reprendre ; celle du bananier textile, qui fournit le chanvre, s'est rapidement développée ; avec les fibres les plus délicates on fabrique des tissus d'une incomparable légèreté, soyeux et résistants, très recherchés autrefois dans l'Océanie, aujourd'hui accaparés par les négociants Chinois. Ces différents produits alimentent un commerce d'échanges qui dépasse 200 millions à l'année et que dessert un mouvement maritime extérieur de plus de 800 navires.

L'île de Luçon et les Visayas renferment des centres importants. On compte dans la première 14 villes dont la population dépasse 10,000 âmes, sept en ont plus de 20,000. Manille, capitale de l'archipel, est de beaucoup la plus considérable. Dans cet archipel asiatique, aussi bien qu'en Europe et dans les deux Amériques, l'Espagne a donné aux localités occupées par elle sa marque indélébile. A Mexico comme à Panama, à Lima comme à Manille, sous toutes les latitudes, on retrouve l'aspect sévère et solennel, le cachet féodal et religieux que cette race imprime à ses monuments, à ses palais, à ses demeures. Panama conserve encore grand air avec ses églises et ses couvents délabrés, ses fortifications cyclopéennes, ses palais et ses arsenaux d'un autre âge. Dorées par le soleil des tropiques, rongées par le temps, criblées par les balles de cent insurrections, ces ruines restent imposantes par leurs vastes proportions.

Manille semble un fragment de l'Espagne transplanté dans l'archipel d'Asie. Sur ses églises, sur ses couvents, jusque sur son enceinte renversée par le tremblement de terre de 1863, le temps a mis sa patine brune et dorée. La « vieille ville », silencieuse et triste, allonge interminablement ses rues mornes, bordées de couvents aux façades unies, percées d'étroites fenêtres, gardant encore l'apparence austère d'une cité du règne de Philippe II. Entre l'antique Manille et la ville moderne, le contraste est grand. L'Escolta, avec ses attelages endiablés, avec sa foule bruyante de femmes Tagales, chaussées de hauts patins, ondulant du torse, presque toutes employées aux nombreuses fabriques de cigares dont Manille inonde l'Asie, l'Escolta avec ses *bodegas*; ses boutiques de bijoux étranges, d'articles de Chine, est le centre de la ville nouvelle, dans laquelle se coudoient des nationalités diverses : Européens, Chinois, Malais, Négritos, Tagales, 270,000 habitants de toutes races et de toutes couleurs. L'après-midi, dans la plaine de la Lunetta, les équipages se croisent, les piétons se pressent autour des concerts militaires, dans un cadre merveilleux qu'éclairent les rayons obliques du soleil couchant empourprant les hautes cimes de la sierra de Marivelès, déployant sur l'Océan sa longue traîne lumineuse, veloutant la sombre verdure des glacis de la ville en fête, qui respire après une journée brûlante.

Admirablement située, Manille, dont Lapérouse disait qu'elle occupait la plus belle position commerciale du monde, commande les routes maritimes qui, par le détroit de la Sonde, aboutissent au delta du Yang-Tsé-Kiang, du grand fleuve de la Chine. Dans sa vaste baie de 200 kilomètres de circonférence, mer intérieure dans laquelle débouche une rivière navigable, toutes les flottes du monde trouveraient place. Autour d'elle gravitent des centres importants : Malabon, son faubourg, dont la grande manufacture de cigares occupe jusqu'à 10,000 ouvrières; Bulacan, Cavite, ville de chantiers, de fabriques et d'entrepôts, Santa-Cruz, Luchan renommée pour ses chapeaux en paille de Manille, puis Balanga et Calumpit, centres agricoles.

Laoag, seconde ville de Luçon et peuplée de 37,000 habitants, est au nord de Manille, sur les rives d'un fleuve large et rapide dont l'estuaire lui tient lieu de port. Laoag est le chef-lieu d'un district riche en tabac et en mines dont on extrait l'amiante. Vigan, 20,000 habitants, est située sur le bord de la mer entre Manille et Laoag. Les Ilocanos, dont Vigan est la ville capitale, constituent l'une des principales peuplades de l'île; ils sont fiers, prompts à la révolte, mais travailleurs et industriels; ils cultivent le riz, l'indigo et surtout le tabac et le coton. Batangas, au sud de Manille, renferme 36,000 habitants et sa population s'accroît par suite de son heureuse situation sur le détroit de San-Bernardino qui relie Manille à l'île de Mindanao et à l'archipel des Visayas. Encadrée de verdure, Batangas fait face à Calapan qui, de l'autre côté du détroit, large de 25 kilomètres, s'élève sur la côte septentrionale de l'île de Mindoro.

A l'extrémité sud-est de l'île de Luçon, Albay, située au fond du golfe de même nom, est, malgré sa position excentrique, l'une des villes d'avenir des Philippines. La province dont elle est le chef-lieu est la plus anciennement soumise et aussi l'une des plus riches et des plus civilisées. Les vallées qui sillonnent cette région volcanique

sont prospères et les villages bien construits. La culture du bananier et la production de l'*abaca*, ou chanvre de Manille, y ont pris de grands développements et la colonisation ouvre chaque année des clairières nouvelles dans les forêts vierges qui couvrent la province et qu'elle convertit en vastes plantations. Ici, comme à Manille, comme partout où il y a de l'argent à gagner, une fortune à faire, le Chinois accourt, résigné aux plus rudes travaux. « Il se fait débardeur, balayeur de rues, commissionnaire, écrit M. J. Montano ; il dine d'une *camota*, sorte de tubercule, et quelques chiqués de bétel lui font attendre le repas du soir, auquel une cigarette suffit au besoin. Il est souvent sans chapeau, toujours sans chaussure ; son costume se borne à un caleçon dont la ceinture retient une bourse, souvent aplatie brusquement par les combats de coqs, par la loterie et le terrible *monte*, mais presque toujours elle répare les pertes subies et bientôt l'abject *coolie*, le balayeur crasseux, bien vêtu, les ongles roses et la queue artistement tressée, trône derrière un comptoir ou parcourt la ville en qualité de courtier. Parvenu à ce degré d'aisance, l'économe Chinois se résout à deux grandes dépenses. Il se fait baptiser en choisissant pour parrain un Européen dont le crédit puisse lui être utile ; puis il se marie. Les *Daragas* métisses de Chinois et d'Indiennes ne s'unissent pas très volontiers aux Chinois, mais une pluie d'or surmonte bien des répugnances. Désormais chrétien, marié, riche, le Chinois va devenir plus riche encore ; ce sera toujours sa grande préoccupation. » Moins importantes que celles de Luçon, les villes des Visayas sont aussi moins nombreuses. La plus considérable, Ilo-Ilo, renferme 25,000 habitants, Capiz 23,000, Sibalon et Cebu de 10,000 à 15,000.

Après l'île de Luçon, celle de Mindanao est la plus étendue des Philippines ; du nord au sud elle mesure 470 kilomètres, 490 de l'est à l'ouest. Sa côte méridionale baigne dans la mer de Célèbes ; elle est découpée par des baies profondes, notamment celle de Illana qui fut longtemps le rendez-vous des pirates de l'archipel. Nominale dans l'intérieur de Mindanao, la domination des Espagnols ne s'étend guère encore au delà des côtes ; 500,000 habitants peuplent cette superficie de 94,400 kilomètres carrés ; cette population se compose d'Indiens Bisayas, catholiques et soumis à l'Espagne, au nombre d'environ 150,000, de Malais ou *Moros* mahométans, cantonnés surtout dans le sud et dans le bassin du Rio-Grande, de Chinois, puis d'*Infielles*, sauvages idolâtres et indépendants disséminés dans l'intérieur. On évalue à 300,000 le nombre des *Moros* et des *Infielles*.

Les uns et les autres vivent sous un régime féodal qui fait du *Dato*, ou chef, le seul homme libre de la peuplade, celui dont l'autorité absolue s'exerce sur sa famille, sur ses *sacopes* ou sujets et sur ses esclaves. Ces tribus sont morcelées et les *Datos* sont nombreux ; le plus puissant d'entre eux, celui de la baie de Davao, ne peut mettre sur pied plus de 300 ou 400 guerriers. Toujours en guerre entre eux, ils vivent de pillage et de rapines. Ce n'est que sur les côtes que l'on trouve des cultures, des plantations, des postes de missionnaires, dont celui de Zamboanga est le plus considérable. Son port, accessible aux petits navires de cabotage, est un centre actif d'exportation de café.

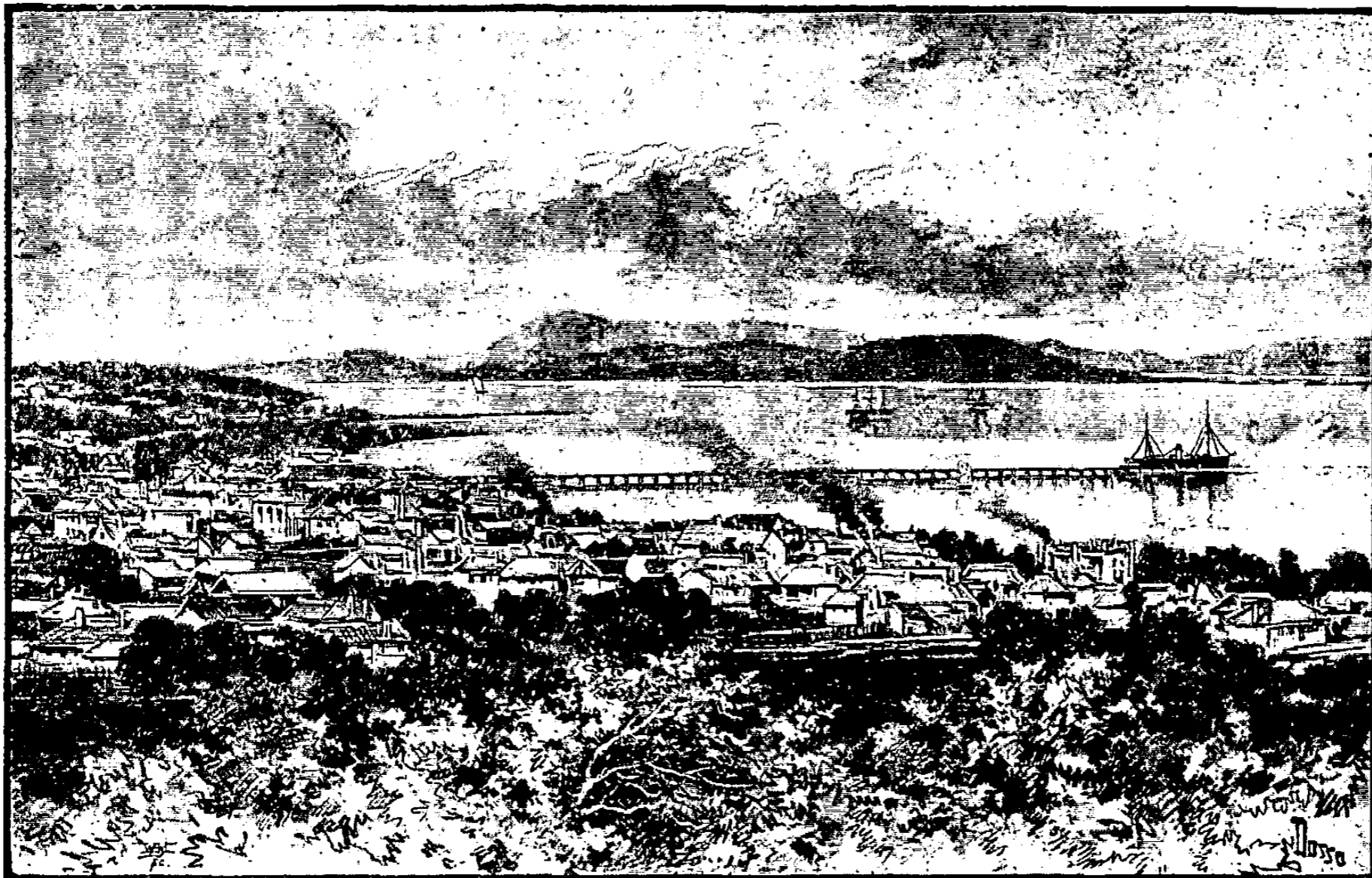
A l'ouest de Mindanao, l'île de Paragua ou de Palaouan s'allonge entre Bornéo, les Visayas à l'est et Luçon au nord. Très accidentée, elle offre l'aspect d'une chaîne

montagneuse orientée du sud-ouest au nord-est, longue de 520 kilomètres, large de 40 et trouée de passes peu élevées qui la divisent en plusieurs tronçons. Sur les côtes, échancrées de nombreuses baies, les ports sont fréquents, mais les bancs de sable et les roches madréporiques à fleur d'eau rendent la navigation dangereuse pour tous autres que les Malais. La population, à demi sauvage, vit des fruits de la forêt, de chasse et de pêche. Elle se compose de Tagbanuas, misérables et à peine vêtus, de Malais et de Négritos. Les quelques Européens qui habitent l'île résident à Tay-Tay et à Puerto-Princesa, colonie militaire, résidence du gouverneur et séjour de déportés, presque tous forçats. Dépourvue d'eau potable, Puerto-Princesa n'a pour ressource que l'eau de pluie recueillie dans des citernes et quelques puits saumâtres.

Divisé en 54 provinces, l'archipel des Philippines est administré par des gouverneurs militaires dans l'île de Mindanao et les Visayas, par des alcaldes civils dans l'île de Luçon. Un impôt de capitation de 10 francs pèse sur la population indigène; il sert de base pour évaluer le nombre des habitants. Les principaux postes militaires espagnols sont ceux de Manille et de Lingayen dans Luçon, de Polloc et de Zamboanga dans Mindanao.



Les animaux sauvages dans la brousse.



Vue générale de la ville d'ALBANY.

II. — L'AUSTRALASIE

L'Australasie, qui comprend l'Australie, la Tasmanie, la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Zélande, fut longtemps la moins connue et la moins peuplée des régions de notre globe; elle occupe une superficie de 8 millions de kilomètres carrés, peuplés d'environ 4 millions d'habitants; cette superficie est de peu inférieure à celle de l'Europe, mais la densité de population qui est de 24 par kilomètre carré en Europe, tombe ici à 0.5, chiffre auquel elle ne restera pas longtemps; étant donné l'afflux de l'immigration et les qualités prolifiques de la race anglo-saxonne.

La superficie totale du continent australien, terre océanienne la plus vaste du monde, est de 7,626,275 kilomètres carrés, soit des quatre cinquièmes de l'Europe. Bien qu'elle soit encore à peine peuplée, le commerce d'importation y dépasse 1,100,000,000 de francs à l'année et l'exportation 1,220,000,000. En moins d'un siècle, Melbourne avec ses 445,000 habitants, Sydney avec ses 381,000, Adelaïde avec 125,000, Brisbane, Sandhurst, Ballarat, sont devenus des centres importants de production et de consommation. Les trois millions de colons qui peuplent ce continent possèdent 8 millions de têtes de gros bétail, 86 millions de moutons, 7 millions d'acres de terre en culture. En 45 années ils ont extrait de leurs mines d'or près de 8 milliards de francs et, bon an mal an, ils exportent pour plus de 300 millions de laine.

Sur ce continent, découvert en 1542 par un Français, pilote provençal, Guillaume le Testu, entrevu ensuite par les Portugais, les Espagnols et les Hollandais, retrouvé par Cook en 1770, tout apparaît démesuré, excessif : la faune et la flore, la fertilité du sol et sa superficie, la sécheresse et ailleurs les cours d'eau, les réalités et les rêves, les ambitions et les visions. Ici, comme dans la plupart des pays neufs appelés à un grand avenir, confusément conscients de leurs hautes destinées, s'agite une force inconnue. Il semble que dans ce cadre plus vaste l'homme se sente plus grand, que ses pensées et ses aspirations se haussent au niveau des possibilités entrevues. Ce qui, dans un milieu autre, dans un cercle plus restreint, comme celui de nos sociétés modernes, semblerait imprudence et folie, devient une prévoyante audace ; ce qui passerait pour un défi jeté à la fortune n'est qu'une amorce tendue au succès. La foi dans l'avenir transporte les montagnes, écarte les obstacles et surmonte les difficultés.

Pour l'économiste, pour l'observateur désireux de remonter aux sources, soucieux de se rendre compte des causes de la prospérité des nations, l'Australie offre un champ d'études intéressant. Longtemps on a cru, sur la foi de récits apocryphes ou de cas exceptionnels, qu'elle était redevable aux *convicts* déportés d'Angleterre de la prodigieuse impulsion qui l'a si rapidement portée à son point actuel de richesse et de prospérité. Cette impulsion date au contraire du jour où les colons libres se sont sentis assez nombreux et assez forts pour exiger de l'Angleterre qu'elle cessât de déverser sur la colonie nouvelle le trop-plein de ses prisons et l'écume de ses criminels. Ce n'est pas à dire cependant que les 120,000 *convicts* qu'elle a successivement déportés sur ce continent lointain depuis 1788 n'aient été d'aucune utilité. Ils ont servi d'assises à cette construction puissante. Ils ont joué le rôle de ces blocs sacrifiés, enfouis dans les fondations, sur lesquels l'édifice s'élève et dresse sa façade de pierres équarries, taillées et sculptées. Ces *convicts* ont fouillé et défriché le sol, tracé les routes, rejeté les indigènes dans l'intérieur, déblayé le terrain sur lequel 1,300,000 émigrants libres sont ensuite venus planter leurs tentes. Qu'un grand pays comme l'Angleterre ait trouvé chez lui, en près d'un demi-siècle, 120,000 criminels à expédier à l'autre bout du monde, cela n'est pas pour surprendre ; mais qu'il ait trouvé plus d'un million d'émigrants libres désireux de s'établir dans une colonie à laquelle sa population primitive donnait un aussi mauvais renom, cela serait plus extraordinaire, si l'on ne tenait compte de l'accroissement du nombre de ses habitants, de leurs instincts migrateurs, de la fertilité du sol de l'Australie et enfin de la découverte des mines d'or.

C'est en 1837, à l'avènement au trône de la reine Victoria, que remontent les tentatives sérieuses de colonisation du continent australien. Le facteur principal fut l'élevage du mouton. Les premiers essais faits par les colons libres donnèrent d'excellents résultats. Londres était le grand marché des laines ; elle absorbait à des prix rémunérateurs les produits de la tonte australienne. Ce genre d'élevage exigeait peu de capitaux ; le sol était favorable et sans limites, les concessions de terres peu onéreuses.

Puis et surtout ce genre d'exploitation n'exigeait ni éducation spéciale préalable ni long apprentissage ; en quelques mois on acquérait l'expérience nécessaire. Cette vie quasi nomade, toujours en plein air, souriait à une population d'émigrants jeunes,

actifs, passionnés pour les exercices du corps, pour l'équitation, et que n'effrayait nullement la solitude des *stations*. Peu sociable par nature, avide d'indépendance et d'espace, le colon anglais, le cadet de famille surtout, retrouvait là sous un ciel plus doux, dans un pays plus fertile, la vie de campagne, les longues chevauchées dont il avait, tout enfant, contracté le goût et l'habitude dans le domaine paternel.

Sous ce climat propice, les moutons se multipliaient avec une prodigieuse rapidité. Pour trouver des terres vacantes, les nouveaux venus devaient pousser toujours plus avant dans l'intérieur, refoulant les autochtones, irrités d'être dépossédés, se vengeant par le vol, parfois l'assassinat, et traqués sans pitié par les envahisseurs qui les traitaient comme des chiens sauvages à l'affût de leurs animaux. L'absence de toute clôture rendait les déprédations faciles. Il fallait donc s'assurer de vastes espaces défendus par des barrières naturelles : cours d'eau ou plaines sablonneuses, pour retenir les troupeaux. On ignorait aussi les procédés employés depuis pour convertir la viande en conserves, procédés qui ont permis aux éleveurs de ne rien perdre de leurs produits et de se contenter d'espaces plus restreints pour un moindre nombre d'animaux. La laine était alors leur unique revenu, et leur richesse se mesurait au nombre d'animaux qu'ils possédaient. L'organisation actuelle de ces grandes fermes pastorales est curieuse. Nous empruntons à M. Bourdil la description suivante qui donne une idée très exacte du genre de vie des éleveurs et des hommes à leur solde. Il s'agit de la station de Bell-Trees :

« Deux cent quatre-vingt mille arpents de terre divisés, par 6,000 kilomètres de barrières, en prairies d'environ 3,000 à 4,000 arpents chacune. Sur cette superficie, une population de 80,000 moutons, 8,000 têtes de gros bétail et 25 à 30 hommes. L'état-major est composé d'un gérant et d'un garde-magasin. Les hommes se divisent en pâtres, *shepherds*, bouviers ou *stockmen*, et cavaliers de ronde, *boundary riders*; ces derniers tendent à prédominer quand les propriétés sont closes. Montés sur de bons chevaux, munis de quelques outils et de meules de fils de fer, ils surveillent et réparent les barrières. Les pâtres et bouviers, tous à cheval, font mouvoir d'une prairie à l'autre les animaux quand l'herbe est broutée. Les moutons reviennent à la ferme, *station*, une fois l'an, au moment de la tonte. On les classe alors et on les renvoie aux champs faire pousser de nouveau une toison dont on les a dépouillés et dont on les dépouillera à pareille époque. La halle de tonte contient 2,500 moutons, la provision d'un jour. Vingt-cinq tondeurs agiles expédient ces toisons dans une journée, et un classeur de laines, spécialiste important, classe ces mêmes toisons destinées au marché de Londres et aux fabriques françaises. Les Irlandais s'acquittent bien de leurs fonctions pastorales; ils sont logés, nourris, bien payés et ils ont un travail monotone et uniforme qui convient à leur insouciance et à leur imprévoyance. »

Ces grandes exploitations ont presque toutes débuté modestement. Quelques milliers de francs permettant à l'émigrant de se procurer les animaux qui, en peu d'années, lui donneront un troupeau considérable, et de louer à l'État, au prix modique de 30 à 50 francs le kilomètre carré, le terrain nécessaire pour le pâturage. Le plus souvent, le colon débute par s'engager sur une station déjà en pleine exploitation. Une année lui suffit pour se mettre au courant et, fort de l'expérience acquise, il achète à son

tour un certain nombre d'animaux, les amène sur son terrain et commence, avec un ou deux aides, à se livrer pour son compte à l'élevage. Les exemples de fortunes ainsi rapidement acquises sont nombreux en Australie ; ils expliquent les chiffres énormes de grosses et menues têtes de bétail que possède la colonie, chiffres qui sont hors de toute proportion avec ceux que l'on retrouve ailleurs.

Les États-Unis, en effet, avec 62 millions d'habitants, ne possèdent, si riches qu'ils soient, que 43 millions de moutons, la moitié de ce qu'en nourrit l'Australie. Ils ont 36 millions de têtes de gros bétail ; proportion gardée, ils devraient en avoir 133 millions pour égaler la production australienne. A mesure que les procédés de conservation de la viande s'amélioreront et se perfectionneront, l'importance de l'Australie grandira avec les débouchés assurés à ses produits.

Étant données les conditions particulières que nous venons d'indiquer, on comprendra que, contrairement à ce qui se passe dans les pays nouveaux, le prix de la vie matérielle soit peu élevé en Australie ; cette considération importante détermine beaucoup d'émigrants à venir s'y établir. Les objets importés coûtent, il est vrai, plus cher qu'en Europe, mais pour le colon des *stations*, pour l'ouvrier des villes, pour les gens de condition inférieure, la consommation de ces objets est restreinte, et la différence de prix, assez modique après tout, est compensée, et au delà, par des salaires plus élevés.

La découverte des mines d'or en 1851 n'a pas causé en Australie et en Angleterre la même perturbation que celle des mines de la Californie aux États-Unis et en Europe. On s'y est vite remis de l'émotion produite, et, après une forte hausse des prix de la main-d'œuvre et des objets de première nécessité, on est assez promptement revenu à un niveau que la production agricole ne permettait pas de dépasser. Les hausses fantastiques dont on fut témoin à San-Francisco de 1848 à 1855 n'étaient pas possibles dans un pays où le sol produisait au delà de ce que la population pouvait consommer. La spéculation n'avait pas de raison d'être et forcément se limitait aux actions minières, sans pouvoir provoquer ces accaparements de vivres qui, en Californie, enrichirent un certain nombre de spéculateurs au détriment des mineurs.

Cette découverte de l'or provoqua toutefois un afflux considérable d'émigrants européens, mais ils se recrutèrent principalement parmi la population de la Grande-Bretagne. La Californie avait déjà, peu d'années auparavant, détourné à son profit tout ce que l'Europe et le Nouveau-Monde comptaient d'esprits aventureux. Cette terre nouvelle, alors inconnue, sans gouvernement et sans lois, offrait aux ambitions un champ plus vaste et plus séduisant qu'une colonie anglaise au sein de l'Océanie. Néanmoins, Melbourne et Sydney virent tripler le nombre de leurs habitants ; Ballarat et Sandhurst surgirent dans les districts miniers. De cette époque aussi date l'introduction en Australie d'un facteur nouveau, l'apparition de la race chinoise. Cet empire de 400 millions d'habitants dont l'Europe forçait les portes à coups de canon, laissait échapper par ces brèches le surplus d'une population famélique. Elle étouffait derrière les barrières que la politique asiatique avait élevées entre l'Empire du Milieu et le reste du monde.

Elle déborda sur la Californie, comme, plus tard, sur l'Australie, poussant toujours plus avant ses flots d'émigrants humbles, patients, travailleurs, économes, vivant de rien, commerçants dans l'âme, trouvant à récolter là où le blanc ne peut même plus glaner, race prolifique par excellence, envahissante comme la fourmi, industrielle comme elle. Nous la retrouvons ici, partout la même, réfractaire à toutes les influences de climat et de milieu qui agissent si puissamment sur toutes les autres races. Ici aussi elle s'est rendue indispensable, accaparant tous les petits métiers, même les plus rebutants. Les Chinois en vivent; mieux encore, ils entassent piastre sur piastre, jusqu'au jour où, donnant l'essor à leur ambition comprimée, ils peuvent se livrer au commerce, acheter et revendre, grossir leur capital. N'était l'opium, ils conquerraient le monde par la puissance de l'épargne, de l'économie, de l'absence de scrupules et d'amour-propre.

Cette civilisation européenne au milieu de laquelle ils vivent n'a pas prise sur eux. Ils sont cependant trop intelligents pour n'en pas apprécier la force et les puissants moyens d'action. Ils les étudient et, dans la mesure du possible, se les approprient; mais; au fond de leur cœur, ce qui domine, c'est la haine et le mépris. L'Européen est et sera toujours un parvenu né d'hier pour eux, dont l'antiquité se perd dans la nuit des temps. A la mobilité constante de nos institutions politiques ils opposent l'immobilité séculaire des leurs, les rites transmis de génération en génération, tout un ensemble de traditions philosophiques et religieuses qu'ils tiennent pour le dernier mot de la sagesse et de l'expérience humaine.

Dans leur marche en avant, les nations occidentales sont venues enfin se heurter à ce grand corps inerte et immuable; elles ont remué cette fourmilière qui comprend un quart de la population de notre globe. L'Angleterre par les Indes, la Russie par la Sibérie, la France par l'Indo-Chine la trouvent sur leur route. La Chine est redevenue ce qu'elle prétendait être: l'*Empire du Milieu*, le point de convergence. Par l'émigration elle prend contact avec les États-Unis, l'Océanie, les républiques espagnoles, et répond aux agressions violentes dirigées contre elle par l'invasion pacifique et lente de sa population. Si l'Angleterre lui a arraché par la force, en 1842, le rocher d'Hong-Kong, elle prend pied dans l'Australie du Nord et la Nouvelle-Zélande au nom même des traités qu'on l'a contrainte de signer, et le Parlement australien cherche les moyens d'écarter cette invasion redoutable.

La tâche est difficile parce que ces émigrants sont devenus nécessaires. Toute la partie nord de l'Australie se trouve sous le tropique du Capricorne, et depuis que l'abolition de l'esclavage a supprimé le travail forcé des nègres, les Chinois les remplacent. Originaires des provinces méridionales de l'empire, ils résistent à ce climat chaud qui paralyse l'énergie des blancs. Dans les districts miniers ils se chargent de tous les gros travaux; l'ingénieur ne saurait se passer d'eux, et les Irlandais qui réclament leur renvoi sont hors d'état de les suppléer, même au prix d'un salaire double et triple. Race exigeante et vorace, à la tête froide et aux conceptions hardies, la race anglo-saxonne se rend compte de l'utilité de ces travailleurs asiatiques; ils s'adaptent à tous les climats, ils personnifient la main-d'œuvre à bas prix, sans laquelle certains travaux

deviennent impossibles. On l'a bien vu quand il s'est agi de construire le chemin de fer du Pacifique à travers les neiges et la rigoureuse température des sierras; on l'a vu aux îles Chinchas où, sous un ciel brûlant, sur des rochers dépourvus d'ombre et d'eau, ils ont pu, seuls, résister à la poussière aveuglante et malsaine des gisements de guano.

De quel droit les chasser? Ils émigrent en vertu de traités qu'ils n'ont ni voulus ni désirés, qu'on leur a violemment imposés. Comment les remplacer? Aucune race ne voudrait et ne pourrait travailler à aussi bon compte, aucune ne saurait vivre d'aussi peu, se contenter d'une poignée de riz et de poisson séché; aucune ne réunit au même degré ces qualités nécessaires de docilité et d'intelligence pratique qui font d'eux d'incomparables manœuvres. Certes, ce sont de rudes travailleurs, ces Anglais, ces Écossais, grands, robustes, blonds et froids, mais ce sont aussi de rudes consommateurs. Ils ont conscience de leur valeur intellectuelle; ils sont nés pour commander et non pour obéir et accomplir œuvre servile. Ils sont la tête qui pense et qui dirige; le Chinois exécute. Un seul d'entre eux suffit pour mener une escouade de ces ouvriers asiatiques, sans le concours desquels l'or coûterait aussi cher à extraire des entrailles de la terre qu'il vaut rendu à Londres. Un Chinois se contente de 30 francs par mois: on paie 8 francs par jour un manœuvre européen.

Quel concours attendre des indigènes, réduits à la plus extrême misère et aujourd'hui au nombre infime de 50,000 pour l'Australie? Ils ont perdu jusqu'au souvenir de leurs traditions et de leurs ancêtres. Et pourtant leur antiquité n'est pas douteuse. A l'entrée même du port de Sydney, on retrouve des bas-reliefs taillés dans la roche trachytique, des kangourous sculptés, des lances d'obsidienne, les traces d'une population nombreuse et relativement avancée dont les descendants dégénérés n'ont pas gardé mémoire. Encore quelques années et les derniers d'entre eux auront disparu, n'ayant connu de la civilisation que l'eau-de-vie qui empoisonne et les armes à feu qui tuent.

L'Australasie est bien nommée; géographiquement elle est le prolongement méridional de l'Asie dans l'océan Pacifique, et le continent insulaire australien en forme l'axe central. Autour de lui se groupent la terre de Tasmanie au sud, les îles de la Nouvelle-Zélande à l'est et de la Nouvelle-Guinée au nord. Sauf la Nouvelle-Guinée que l'Angleterre, l'Allemagne et la Hollande se partagent, le reste de l'Australasie constitue, avec les îles Viti ou Fiji, le domaine océanien de l'Angleterre. Les Portugais le découvrirent, les Hollandais l'explorèrent, l'Angleterre le prit et le colonisa.

Nous en aborderons l'étude par celle du continent australien, terre étrange entre toutes, paradoxale dans sa flore et sa faune, riche en or et en argent, en laines et blé, en vins et en cuirs, en essences forestières et en minerais, terre qui inspire à ses habitants une foi ardente, un amour passionné. « Quand on voit, écrit M. Julien Thomas, les progrès réalisés dans cette colonie qui ne compte pas encore un siècle d'existence, on se demande ébloui, fasciné, où s'arrêteront ces merveilles de civilisation et de bien-être. Nos pères ont beaucoup fait; à nous d'achever ce qu'il reste à faire

dans ce beau pays d'or et de soleil. Les tours de nos édifices, les clochers de nos cathédrales, nous redisent l'histoire du passé, les labeurs de nos devanciers et nous prédisent ce que l'avenir nous réserve. L'avenir ! Il est là, devant nous, plein de promesses. Il nous laisse entrevoir qu'un jour existera une région bénie où le paupérisme sera inconnu. Dans les siècles futurs, des millions d'êtres humains béniront la mémoire du capitaine Cook qui a retrouvé cette terre de la Croix-du-Sud et l'a léguée à leurs ancêtres. Debout, Australiens, et en avant ! »

Rêve ou vision, qu'importe ? Dans sa marche laborieuse vers l'avenir inconnu l'espérance précède, l'humanité suit.

I. — L'AUSTRALIE.

Primitivement désignée sous le nom de Nouvelle-Hollande, l'Australie fut, primitivement, explorée par les Hollandais. Ils firent le relevé des côtes orientales ; Tasman fit celui des côtes occidentales. Près de deux siècles s'écoulèrent, 1606 à 1798, avant que Bass, franchissant le détroit qui porte son nom, complétât ce relevé, dégageant la pointe méridionale de l'Australie de la Tasmanie que l'on croyait en faire partie. A peu près à la même époque commençaient les explorations dans l'intérieur par le sud-est. Elles s'arrêtèrent longtemps aux montagnes Bleues. Cet obstacle franchi, en 1813, il fallut la découverte de l'or, en 1851, pour attirer les mineurs vers le sud, mais les véritables explorateurs du continent, ceux qui en révélèrent l'orographie et l'hydrographie, furent autres : Lanson, qui, le premier dépassa les montagnes Bleues, Evans et Oxley, Howel et Hume, le comte Strzelecki qui parcourut les Alpes Australiennes et le massif du Kosciuszko, les frères Gregory, Leichardt qui périt en 1848 dans sa tentative pour traverser l'Australie de l'est à l'ouest, Mac Douall Stuart qui réussit à la traverser dans sa plus grande largeur, du golfe Saint-Vincent à la côte nord en face de l'île Melville, et dont l'expédition décisive permit d'établir une ligne de stations, point de départ d'excursions transversales ; Burke enfin qui marcha sur ses traces et mourut de soif et de privations ; ainsi que lui périrent Leichardt, Cuninghame, Wills, Gray et bien d'autres, victimes de la science et de leur audace.

Grâce à leurs travaux et à leurs efforts, la plus grande partie du continent australien est aujourd'hui connue. Les sondages effectués dans les eaux qui l'entourent ont permis de reconstituer le socle sur lequel ce continent repose, de constater qu'au nord, au sud et à l'est, ce socle se prolonge et que les terres qu'il porte, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Zélande et la Tasmanie en faisaient autrefois partie, et qu'ici, comme en Afrique, c'était sur le rebord extérieur du continent que s'élevaient les massifs montagneux, que se dressaient les plus hautes cimes. L'Australie offre en effet l'aspect d'un noyau central, d'une altitude médiocre, ourlé de terres élevées et dont la déclivité rapide a fait conjecturer quelque temps qu'une mer intérieure recouvrait le centre du continent.

Compact et mal articulé, ce continent que le détroit de Torres, large de 150 kilo-

mètres, sépare de la Nouvelle-Guinée, que celui de Bass, large de 200, isole de la Tasmanie, baigne à l'ouest dans l'océan Indien, à l'est dans l'océan Pacifique ; de ce côté et parallèlement au littoral, règne, sur près de 2,500 kilomètres de longueur, du cap Sandy à la presqu'île d'York, le *Great Barrier Reef*, le « grand récif barrière » ; il se maintient à 100 kilomètres de distance au large du littoral, décrivant une courbe identique à celle du continent. Au nord, le golfe de Carpentaria, au sud la grande baie australienne échancrent profondément la masse compacte de terre aux contours monotones et rigides, aux anses rares, sauf sur la côte ouest, aux promontoires plus rares encore.

Le plateau australien est incliné du nord au sud et de l'est à l'ouest ; c'est au sud-est qu'apparaissent les hautes saillies ; elles longent la côte et forment les Alpes Australiennes, *Australian Alps*, s'étendant par le travers du cap Howe, entre Melbourne et Sydney, sur 450 kilomètres de longueur et 300 de largeur. Leur point culminant se trouve au Townshend, dans le massif des monts Kosciuszko, par 2,200 mètres. D'accès comparativement facile, les Alpes Australiennes n'offrent nulle part de redoutables barrières. Les neiges y sont abondantes mais n'y séjournent toute l'année que dans quelques vallées ouvertes au nord. A l'ouest, et orientés du nord au sud, s'allongent les Grampians et les Pyrénées que les hauts plateaux de Victoria séparent des Alpes. Ces hauts plateaux forment une plaine accidentée et fertile que longe, au sud, une série de monticules volcaniques récemment éteints. Plus au nord se déroulent les montagnes Bleues, bordées à l'est et à l'ouest par de riches pâturages. Leurs plus hautes cimes n'excèdent pas 1,800 mètres ; leur versant abrupt fait face à la mer ; l'autre, mollement incliné, s'affaisse vers le bassin du Murray, semé de plaines lacustres, riches et fertiles, parmi lesquelles les *Liverpool plains* sont renommées pour leur aspect pittoresque et riant.

Au nord, dans la Nouvelle-Galles du Sud et dans le Queensland, la saillie montueuse s'abaisse, les hauteurs descendent à 600 mètres pour reprendre à 1,000 sous le tropique du Capricorne et soulever la longue presqu'île d'York. Des chaînes de montagnes moins élevées, se rattachant à ces chaînes principales, s'étendent de l'est à l'ouest sur des centaines de kilomètres. On les retrouve, sous forme de massifs isolés, dans l'intérieur, surplombant des terres basses, arides et dont quelques-unes, d'après les calculs des géomètres seraient inférieures au niveau de la mer. Au nord-ouest de l'Australie occidentale, les montagnes cessent ; les dernières explorations ont révélé l'existence, dans cette vaste région, de grandes plaines fertiles, de hautes forêts composées de différentes variétés d'eucalyptus fournissant des bois de construction d'une grande valeur. D'abondants pâturages recouvrent la plus grande partie de ces plaines et, dans celles que l'on tenait pour impropres à l'élevage, on a reconnu que les moutons se nourrissaient avec avantage d'une plante qui croît dans ce sol trop chaud pour l'herbage et que l'on désigne du nom de *salt bush*, « brousse salée ».

Peu de terres sont aussi dépourvues d'eau que l'intérieur de l'Australie ; les fleuves y sont rares et espacés, les sources plus rares encore et les lacs y sont salés d'ordinaire. Ces lacs constituent une région spéciale, particulière à l'Australie, et qui commence immédia-

tement au nord du golfe Spencer situé sur la côte méridionale. Orientés du sud-est au nord-ouest, ces lacs se succèdent, remontant dans l'intérieur jusqu'à 1,800 kilomètres du littoral ; ce sont, d'abord, le lac Torrens, long de 170 kilomètres ; le lac Eyre, beaucoup plus vaste ; à l'ouest, les lacs Mac Farlane, Gairdner et Everard ; à l'est, les lacs Blanche, Gregory, Frome. D'autres, de moindre étendue, reposent dans des cratères de volcans éteints. Presque tous sont salés et de superficie variable, laissant à découvert, dans leurs mouvements de contraction, des terres basses qui en d'autres saisons disparaissent sous les eaux. Il serait difficile d'imaginer, sur ce continent aux contrastes heurtés, un paysage plus nu, plus aride et plus triste que celui qui encadre ces bassins lacustres. Le sol se déroule, ridé de sables et de dunes, alternativement nu ou recouvert de brousse. Au nord du lac Eyre, et au centre même de l'Australie, s'étend le lac Amadeus, bordé de marécages et d'immenses steppes que recouvre sur des centaines de kilomètres l'« herbe porc-épic », le *Triodia irritans*, qui atteint trois et quatre pieds de hauteur et dont les aiguilles lacèrent les vêtements du voyageur et blessent les pieds des chevaux.

La brousse, ou *scrub*, se retrouve partout sur ce continent. Elle est, à l'Australie, ce que les steppes sont à l'Asie, les prairies à l'Amérique, les déserts à l'Afrique, l'un de ses traits caractéristiques. Elle est essentiellement australienne, mais il existe deux variétés très distinctes de *scrub* : l'une que l'on désigne du nom de *mallee scrub*, l'autre le *mulga scrub*. La première consiste en une variété naine de l'eucalyptus, *eucalyptus dumosa*, que les indigènes appellent *mallee*. Elle offre l'aspect de joncs et atteint 14 pieds de hauteur sans branches. Un sentier taillé dans le *mallee scrub* ressemble à une tranchée ouverte entre deux talus. Vues d'une hauteur, les plaines que cette brousse recouvre se déroulent comme une mer de verdure sombre et triste, ondulant au vent ; aucun oiseau n'y chante, aucun animal n'y gîte. Ces plaines, monotones et plates, s'étendent à l'infini ; l'une d'elles, dans le sud-est, occupe une superficie de plus de 15,000 kilomètres carrés.

Plus redoutable pour l'explorateur est le *mulga scrub*, heureusement plus rare que le *mallee*, et formé par les buissons épineux de l'acacia. Dans certaines régions, cette brousse constitue une impénétrable barrière. Ça et là apparaissent d'autres *scrubs* : le *triodia irritans* dont nous avons parlé plus haut, le *melalanca*, ou arbuste à thé des colons, et le *Heath* que recouvre une végétation forestière naine, n'excédant pas deux pieds de hauteur, mais dans laquelle piétons et chevaux s'embarrassent les pieds.

Les fleuves sont peu nombreux. Le plus considérable, le Murray, prend sa source dans les *Victorian Alps* et forme, sur une grande étendue, la ligne frontière entre la province de Victoria et la Nouvelle-Galles du Sud. Dans son cours sinueux de 2,092 kilomètres, le Murray sillonne l'une des plus pittoresques régions de l'Australie. Il forme, avec le Darling, un réseau fluvial qui peut rivaliser avec les plus étendus de l'ancien et du nouveau monde. Ainsi que l'Amazone, le Murray détache en tous sens ses rameaux multiples, drainant un bassin d'un million de kilomètres carrés, plus vaste que celui du Danube et du Saint-Laurent, égal à celui du Gange ; mais son débit est de

beaucoup inférieur à celui de ces deux fleuves et, à l'exception du Darling et du Lachlan grossi du Murrumbidgee, ses affluents sont peu importants.

Sur la côte orientale de Queensland et de la Nouvelle-Galles du Sud, les cours d'eau, plus nombreux, sont de moindre parcours ; les plus considérables, le Burdekin et le Fitzroy, manquent d'espace suffisant pour se développer. Dans le golfe de Carpentaria se déversent le Roper, l'Albert, le Leichardt, le Flinders, le Norman, le Gilbert, le Mitchell, fleuves de maigre débit mais dont les cluses profondes attestent qu'autrefois ils roulaient de grandes masses d'eau. Dans le nord-ouest, les fleuves sont plus pauvres encore et ont peine à atteindre la mer, tels le Fitzroy, le Grey, l'Ashburton, le Murchison, la Gascoyne. Quant à la côte sud-ouest, elle déroule sur 1,800 kilomètres son interminable plage monotone et plate qu'aucun fleuve n'arrose, qu'aucune embouchure ne coupe.

La distribution des eaux sur le continent australien offre des traits caractéristiques. Parfois, des rivières profondes et rapides parcourent, pendant la saison des pluies, quelquefois pendant l'année entière, des centaines de kilomètres, et vont se perdre dans un lac sans issue. Quelquefois on se procurera de l'eau saumâtre à une profondeur de 10 à 24 mètres, alors qu'en creusant plus avant, l'eau douce s'élèvera à quelques pieds, bien qu'aucune pluie ne soit tombée depuis des mois et peut-être même des années aux environs du bassin. Dans ces mêmes régions se trouve une variété de petit arbre dont on peut extraire de l'eau en le déracinant, en coupant sa racine et la mettant dans un récipient. L'eau qui s'en échappe est douce et limpide. Au long de la côte on se procure l'eau en creusant dans le sable un peu au-dessus du niveau de la marée haute. On a foré avec succès des puits artésiens dans les terres plates de la Nouvelle-Galles du Sud et les mineurs de la colonie de Victoria ont retrouvé, à des profondeurs de 30 à 60 mètres, d'anciens lits de rivières enfouis sous des couches de lave.

Le climat est variable et caractérisé, dans l'intérieur, par la sécheresse. La température moyenne oscille entre 26 degrés à l'extrême nord rapproché de l'équateur, et 12 à l'extrême sud. « Le climat de l'Australie, dit M. E. Reclus, est écrit à la surface de son sol. A la vue de ces roches dénudées, de ces plaines sans arbres, de ces dépressions sans eau qui occupent la plus grande partie du continent, on constate les traits dominants de la météorologie australienne. Bien qu'environnée d'eau, l'Australie est de forme trop massive pour que son climat soit insulaire comme celui de l'Europe ; par la sécheresse de l'air, due aux contours des rivages et au relief du sol, c'est une terre essentiellement continentale. »

C'est surtout une terre aux contrastes marqués ; c'est aussi l'un des beaux climats du monde. L'hiver, dans le sens européen du mot, y est inconnu ; il est la saison où les pluies sont plus fréquentes et les chaleurs moins fortes. Peu d'Australiens ont vu de la neige ; on ne la rencontre que dans les montagnes de l'intérieur. Les arbres indigènes sont toujours verts et leurs feuilles ne tombent pas pendant l'hiver qui n'est qu'une forme modifiée de l'été. On ne rentre pas le bétail et on ne le nourrit pas à l'étable. Le bélier mérinos, qui donne la plus belle laine connue, passe l'hiver dans les

pâturages, le gros bétail se comporte de même et non seulement il vit dans les prairies pendant toute la saison pluvieuse, mais il y engraisse. Les pluies sont fréquentes sur le littoral de la colonie de Victoria, et même dans le bassin du Murray. On y cultive avec succès le blé, l'avoine et l'orge; le gazon anglais y prospère et aussi les tubercules et les racines. Dans un climat plus sec que celui de Victoria, dans l'Australie du Sud, la culture du blé donne un bon rendement, grâce à cette sécheresse de l'air qui permet de faire usage du *stripper*, faucheuse et batteuse mécanique qui fauche et bat le blé sur place. Puis ce climat est remarquablement salubre et la durée moyenne de l'existence y est supérieure à ce qu'elle est en Europe.

Il n'existe pas de flore aussi originale que la flore australienne, ni d'aussi variée; sur les 12,250 espèces végétales classées jusqu'ici, 7,000 ne se trouvent que dans cet étrange continent qui déploie, au long de ses interminables plages, une végétation d'arbres dont les feuilles, disposées verticalement, n'abritent pas des rayons du soleil, alors que du large ils offrent l'aspect d'une barrière épaisse et sombre. L'eucalyptus est ici l'essence dominante; il atteint 250 pieds de hauteur. M. Walcot en a mesuré un qui dépassait 120 mètres; quatre hommes à cheval pouvaient s'abriter dans son tronc creux et s'y mouvoir à l'aise; près des sources de la Yarra on en cite qui ont 150 mètres d'élévation. Le *Casuarina* est l'un des arbres les plus curieux de l'Australie; il ne porte pas de feuilles mais des brindilles rigides et son bois a la couleur de la viande de bœuf, d'où le nom de *Beefwood* que lui donnent les colons. Le *Xanthorrea*, « l'arbre à herbe », appartient également au monde australien. Sur une tige rugueuse mesurant de un à trois mètres de hauteur, s'étale une ombelle ressemblant à une touffe d'herbe d'où surgit un long roseau qui, l'hiver, à l'époque de sa floraison, se couvre de fleurs blanches en forme d'étoiles.

Dans leur solitaire magnificence, les forêts australiennes, aux troncs lisses et superbes, portant fièrement leurs hautes ramures, font un étrange contraste avec les plaines de brousses que nous avons décrites plus haut. Là, les palmiers déploient à 100 pieds de hauteur leurs verdoyants panaches; les fougères arborescentes, les lianes, l'*arbre bouteille* au tronc ventru, le *flame tree*, « l'arbre flamboyant » couvert d'éclatantes fleurs rouges, l'arbre à feu, *fire tree*, aux pétales orangées, le *stenocarpus cunninghami* aux étamines jaunes et pourpres, le *Warratah*, gigantesque pavot de deux mètres de hauteur, le *Rock Lily*, dont le tronc porte à dix mètres une couronne de lis gigantesques, étonnent les regards par leur tonalité violente et embaument l'air de leurs parfums. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la région tempérée de l'Australie est plus riche en espèces originales que la région tropicale, et l'Australie occidentale, au sol plus pauvre, au relief moins accidenté, est plus favorisée sous ce rapport que l'Australie orientale.

L'étonnant assemblage de plantes inconnues ailleurs, et si singulièrement groupées à l'extrémité sud-ouest du continent, dans un espace relativement restreint et enserré par les steppes de l'intérieur, est un curieux problème pour le naturaliste. Ces espèces ne viennent pas du dehors; elles ont dû en outre s'étendre sur une superficie bien autrement considérable que celle qu'elles occupent actuellement; elles constituent,

on n'en saurait douter, les débris d'une flore puissamment riche et variée, aujourd'hui réduite à d'étroites limites et condamnée peut-être à disparaître puisqu'elle cesse de s'étendre et de se multiplier. Non moins étrange est le fait constaté par M. Hooker, à savoir que si l'Europe ne possède aucune des espèces spéciales à l'Australie, par contre, on retrouve en Australie, et cela sur le sommet de montagnes récemment explorées, où elles n'ont pu être importées et acclimatées, 37 espèces bien caractérisées, existant en Europe et en Asie.

La faune australienne offre des contrastes plus étonnants encore que la flore. Si l'on examine la classe des mammifères, on en arrive à conclure qu'à aucune époque relativement récente, l'Australie n'a été reliée à l'Asie. On ne rencontre ici ni singes, ni bœufs, ni antilopes, ni daims; les chats, loups, ours, éléphants, cochons, rhinocéros, écureuils font défaut. Les kangourous dominent, on en relève plus de 50 espèces; la plus grande, celle du kangourou rouge, atteint plus d'un mètre et demi et pèse jusqu'à 100 kilogrammes. Les marsupiaux, les mammifères ovipares ou monotrèmés sont les plus nombreux.

Dans l'intérieur de ce continent presque aussi vaste que l'Europe et dont certaines parties sont encore inexplorées, dans ces forêts solitaires, la nature revêt un étrange aspect. Tout est mystère et silence dans la faune australienne. Les oiseaux, parés des couleurs les plus brillantes, sont le plus souvent sans voix; ni chant joyeux, ni pépiement n'éveillent les échos de ces hautes voûtes de ramures; le kangourou au cri rauque, l'opossum, le *dingo* ou chien sauvage, le serpent noir et le serpent sourd qui se confond avec la branche d'arbre et dont la morsure est mortelle; peuplent ces solitudes. Le regard de ces animaux est triste comme celui des indigènes. L'eau manque et les pluies sont rares; parfois des sécheresses terribles déciment les troupeaux. Dans le district de Wagga-Wagga, M. Crawford mentionne l'absence de pluies dans les plaines pendant quatorze années. Certaines stations perdirent jusqu'à 100,000 animaux tués par la soif.

A ce fléau les colons en ont ajouté un autre, contre lequel ils luttent encore. Enrichis subitement par la guerre de sécession aux États-Unis, qui fit hausser le prix des laines en arrêtant la production américaine, ils se trouvèrent tout à coup disposer de revenus considérables. Des goûts de luxe et de dépense s'introduisirent parmi eux. Imitateurs zélés des coutumes anglaises, ils se prirent de passion pour la chasse et fondèrent en Australie et en Nouvelle-Zélande des sociétés d'acclimatation pour importer d'Europe des lièvres et des lapins. Ce fut une véritable rage, un vent de folie qui souffla sur la colonie. Empruntant à la législation anglaise ses mesures les plus rigoureuses; le parlement vota des lois contre la destruction de ces animaux qui, introduits en nombre considérable, multiplièrent avec une prodigieuse rapidité. Tout grand propriétaire n'eut plus qu'une idée: se créer une chasse réservée. Le sol et le climat convenaient si merveilleusement aux lapins qui, en Angleterre, ont de quatre à six portées de trois à quatre petits, qu'en Australie ils eurent jusqu'à dix portées par an, de huit à dix petits chacune. L'animal lui-même subit une transformation; de petite taille et d'un poids moyen de deux livres et demie, il devint énorme et atteignit



VUE GÉNÉRALE DE SYDNEY.

jusqu'à 10 livres. Vainement on tenta d'enclore les terrains de treillis de fer, ils creusaient par-dessous et gagnaient le large, au grand désespoir des propriétaires qui redoublaient de soins pour en accroître le nombre.

Ils y ont si bien réussi, qu'aujourd'hui cette peste désole la Nouvelle-Zélande et l'Australie. Les jardins maraîchers sont dévastés, des terrains qui produisaient, quelques années auparavant, 150 boisseaux d'orge, et 75 à 80 de blé à l'hectare, durent être abandonnés, toute culture, dans certains districts, étant devenue impossible. M. Crawford cite l'exemple d'un grand propriétaire qui, après avoir dépensé 40,000 livres sterling, un million de francs, pour se débarrasser de ce fléau d'un nouveau genre, fut obligé d'y renoncer. Sur certaines fermes on évalue le nombre des lapins à des centaines de mille et, chaque année, ce nombre augmente. D'une voracité extraordinaire, ils mangent l'herbe jusqu'à la racine et convertissent de vastes pâturages, qui nourrissaient 25 à 30 moutons à l'hectare, en terrains dénudés et poussiéreux. Des vignobles ont été ruinés, et jusqu'ici les moyens employés pour détruire ces animaux n'ont pas abouti à un résultat appréciable. On les chasse, on les tue, on les empoisonne et ils fourmillent. M. Williamson raconte que, dans une excursion qu'il fit avec un délégué du gouvernement, ils reconnurent que dans tout un district l'herbe avait disparu. Des bandes d'énormes lapins parcouraient le pays, s'écartant à peine pour faire place à leur voiture. Le sol, raviné de terriers, ne permettait d'avancer qu'avec précautions. « Partout des lapins, dit-il; sur la route et dans la plaine; ils gambadent en troupes, se poursuivent dans les sables; on les voit assis par centaines à l'entrée de leurs trous. Plus prolifiques que la famille royale, ils sont aussi rusés que des Indiens quand une fois ils ont entendu un coup de fusil. A la Nouvelle-Zélande, on réussira peut-être à les détruire, mais en Australie, j'en doute. Le continent est trop vaste; traqués sur un point, ils se réfugient sur un autre, et ils se multiplient avec une telle rapidité, qu'un cataclysme de la nature pourrait seul en avoir raison. »

Les fermiers, désespérés, ont bien essayé de tirer quelque parti de leurs peaux, mais elles n'ont qu'une minime valeur, qui ne saurait aucunement compenser celle de la laine et des céréales perdues. On a cependant triomphé de plus redoutables adversaires que ceux-là, et, en dépit des pronostics fâcheux, on finira bien par réparer la faute commise. En attendant, elle inflige à certaines parties de l'Australie et à la Nouvelle-Zélande des pertes considérables.

Repoussés partout et presque partout traqués comme des bêtes fauves, les indigènes australiens dont le seul crime fut de n'être pas les plus forts et de n'avoir pu défendre le sol qu'ils occupaient, sont dégradés par la misère, déformés par les privations et la mauvaise nourriture. Leurs jambes grêles, leurs ventres déprimés ou démesurément exagérés, leurs corps grassex et malpropres font, de ceux que l'on rencontre auprès des stations anglaises, des êtres abjects que ceux-là même qui les ont réduits à ce degré d'abjection affectent de classer entre l'homme et le singe, plus rapprochés du dernier que du premier. Tel n'était pas l'Australien avant l'arrivée des blancs. Tel n'était pas Yuranigh, le guide, le compagnon, l'ami de Mitchell dans ses explorations.

« Quel animal civilisé, dit-il, eût pu se comparer à lui, rivaliser avec lui pour la beauté des dents, la puissance de la digestion, la perfection des organes de la vue, de l'ouïe, du flair, du goût, du toucher, pour la marche et la course, pour la santé robuste et fière, pour l'intensité de la vie? » Il loue sa fidélité, son jugement et son intelligence.

On ne saurait mettre en doute celle des primitifs Australiens quand on a vu leurs descendants manier avec une merveilleuse habileté l'arme étrange qu'ils ont inventée et que l'on ne rencontre qu'en Australie : le *boomerang*. « On sait, écrit M. Cortambert, que cette arme singulière est un morceau de bois recourbé qui, lancé avec adresse, revient à son point de départ. M. Depping a rassemblé quelques exemples curieux de la dextérité des Australiens. Tel indigène lance le *boomerang* de la main droite, et le rattrape dans la main gauche, et réciproquement. Avec ce projectile, on atteint, de la manière la plus précise, des objets cachés par d'autres corps, par exemple des oiseaux et des petits animaux blottis derrière un arbre et derrière une maison. Les objets plus rapprochés, on les atteint également par un certain coup de revers, *backstroke*, en ayant soin de jeter le *boomerang* sous un angle particulier. On a fait l'essai de le lancer autour du grand mât d'un navire, de manière à ce qu'il revint, après un long trajet, tomber auprès du mât de beaupré. On pourrait calculer mathématiquement la courbe que décrit le *boomerang*. Le commodore Wilkes, qui commandait la célèbre expédition scientifique des États-Unis autour du monde, fit lui-même des expériences avec cet instrument et, dans son grand ouvrage, il a tracé la figure des courbes décrites par le projectile quand on le lance sous des angles de 22, de 45 et de 65 degrés. Le mouvement le plus singulier est celui qui s'accomplit sous l'angle de 45. Le vol du boomerang s'effectue alors en arrière; l'individu qui le lance, tourne le dos à l'objet qu'il veut frapper. »

Plus avancés à certains égards que nombre d'autres peuplades sauvages, les Australiens avaient des notions d'astronomie; ils se guident d'après la position relative des astres et, de nuit, reconnaissent les heures avec une merveilleuse précision. Sculpteurs habiles, ils ont taillé dans les roches de grès des bas-reliefs curieux, et l'on a retrouvé, sur les rives du Glenelg, des peintures polychromes enduites d'un vernis qui en avivait les couleurs tout en les protégeant contre les intempéries. Aujourd'hui ils meurent de faim sur leur sol natal. Les Anglais ont, dans leur langage énergique, *cleaned out*, « nettoyé » la Tasmanie de ces propriétaires du sol, dépossédés mais gênants. Des 7,000 Australiens qui l'habitaient, lors de l'apparition des blancs, et dont ces mêmes blancs vantèrent la douceur et les vertus hospitalières, il ne reste plus trace. Leurs derniers descendants furent capturés, comme des fauves, par une bande de chasseurs d'hommes conduite par un nommé Robinson, auquel ce haut fait valut une ferme de plusieurs centaines d'hectares et un don national de 200,000 francs. Le dernier des Tasmaniens mourut en 1869 et, dans l'Australie colonisée, on ne compte pas 30,000 aborigènes.

C'est naturellement sur les côtes que se groupe la population européenne et que s'élèvent les grandes villes. Cette population s'étend peu à peu dans l'intérieur, remontant, au sud, du golfe Spencer vers la région des lacs, à l'est franchissant les montagnes

Bleues. Brisbane, Sydney, Melbourne, Adélaïde sont les points de départ de cet exode dont la zone de pénétration s'élargit chaque année, dépassant 600 kilomètres au nord d'Adélaïde, 300 à l'ouest de Sydney. Les colonies de Queensland, de la Nouvelle-Galles du Sud, de Victoria et de l'Australie du Sud, situées à l'est et au sud, sont les plus peuplées et les plus avancées.

Au début, l'Australie tout entière ne formait qu'une dépendance de la couronne, c'est-à-dire qu'elle était administrée par les représentants du gouvernement de la métropole, qu'elle ne possédait ni parlement ni ministres responsables. Le gouverneur résidait à Sydney; il était sous le contrôle direct du cabinet de Saint-James. Aujourd'hui, ce continent est divisé en cinq colonies : Australie Occidentale, Australie du Sud, Victoria, Nouvelle-Galles du Sud et Queensland, et un territoire : l'Australie du Nord. Les cinq colonies ont chacune leur gouverneur nommé par la reine d'Angleterre, mais, à l'exception de l'Australie Occidentale, elles jouissent toutes de leur autonomie et possèdent chacune leur gouvernement parlementaire. L'île de Tasmanie, que le détroit de Bass sépare de l'Australie, forme une colonie distincte également autonome. Nous les parcourrons successivement, en commençant par la Nouvelle-Galles du Sud, la plus ancienne et la première colonisée.

La Nouvelle-Galles du Sud, bornée au nord par le Queensland, à l'est par l'océan Pacifique, au sud par la colonie de Victoria, recouvre une superficie de beaucoup supérieure à celle de la France, 800,750 kilomètres carrés, sa population dépasse 1,400,000. Colonisée dès 1788, elle fut, jusqu'en 1829, l'unique centre des établissements anglais. Son orographie est simple. Une longue chaîne montagneuse, plus large que haute, se déroule parallèlement à la côte et à 50 kilomètres de l'océan; elle forme la ligne de partage des eaux et consiste en une série de massifs d'inégale altitude et d'appellations diverses : monts de la Nouvelle-Angleterre, de Liverpool, montagnes Bleues, Alpes Australiennes, monts de la Côte. Leurs points culminants se trouvent au mont Kosciusko, dans les Alpes Australiennes, 2,200 mètres, au Seaview, 2,000 mètres. A l'est, cette chaîne descend en pentes ondulées vers la mer, formant une longue plaine étroite que sillonnent de nombreux cours d'eaux. A l'ouest, vers l'intérieur du continent, la chaîne se raidit, dessinant de hauts plateaux, encadrant de larges prairies : les *Liverpool plains*, les *Manaeroo plains*; puis, peu à peu elle s'affaisse et va mourir en longs plissements de sol dans les terres plates de l'intérieur.

Les cours d'eau se déversent, à l'est dans le Pacifique, à l'ouest dans le bassin du Murray. Leur régime est irrégulier, leur cours torrentueux. La côte, bien que rigide, est çà et là échanquée par les flots et découpée en anses et en baies dont la plus considérable est celle de Port-Jackson, rade de Sydney, l'une des plus sûres, des plus profondes et des plus belles qui soient. Elle égale, si elle ne la surpasse, celle de Rio-Janeiro. Le climat de la Nouvelle-Galles du Sud est salubre, l'hiver doux, l'été chaud; les coups de vents et les tempêtes sont rares, la faune et la flore variées ainsi que les produits du sol. Le principal est la laine; la colonie possède 40 millions de moutons, plus que tout le reste de l'Australie, et la laine de la Nouvelle-Galles du Sud est la

plus estimée ; l'exportation dépasse 120 millions de livres à l'année. Au nombre des produits accessoires de l'élevage figurent le suif, les peaux, les cuirs et les conserves de viande. L'agriculture fournit les céréales, le tabac, le sucre, le vin et la soie.

Cette région est riche en or. En janvier 1849, un berger employé par M. J. Wood Beilby, propriétaire d'un établissement agricole, trouva de l'or dans une crique de la Nouvelle-Galles du Sud. Il le vendit à un nommé Brentani, bijoutier de Melbourne, mais il refusa d'indiquer le lieu de provenance ; plus tard, malade et soigné par son maître, il lui révéla son secret que M. Beilby communiqua au gouverneur Latrobe, lequel n'en dit rien jusqu'à ce que la découverte des placers de Clunes par Esmond, mineur californien, et celle des gisements de quartz de Buninyong et de Ballarat eussent inoculé à l'Australie entière la fièvre de l'or. Depuis 1851, la production totale d'or de la Nouvelle-Galles du Sud s'élève à près d'un milliard. Le cuivre, le fer et le plomb abondent dans les districts d'Orange et de Monaro ; on a trouvé le cinabre sur les rives du Cudgegong ; la houille est exploitée dans les massifs montagneux du bassin du Hunter, et l'extraction dépasse 3 milliards de tonnes à l'année.

La viticulture et l'arboriculture semblent appelées à jouer un rôle important dans l'avenir de cette colonie et de celle de Victoria. On entrevoit le jour où, sur les coteaux, la vigne remplacera les forêts et où le gigantesque projet conçu par M. Chaffay, projet appuyé par les hommes d'État et les capitalistes des deux colonies et de la mère patrie, ouvrira à l'Australie, par l'irrigation des *settlements* de Mildura et de Renmark, 500,000 acres de terres merveilleusement appropriées à la culture de la vigne, de l'olivier et des arbres fruitiers. Ces hardis colonisateurs n'en sont pas d'ailleurs à leurs débuts. En 1882, leur intelligente initiative créait en Californie un district actuellement occupé par 2,500 agriculteurs, une ville qui se peuple rapidement. Forts de leur expérience, disposant de capitaux importants, l'œuvre qu'ils ont entreprise est appelée à donner à l'immigration australienne une impulsion nouvelle.

L'un des traits saillants de notre fin de siècle, l'un de ceux que les grandes expositions modernes mettent le plus en relief, est l'ardeur avec laquelle les États nouveaux de l'Amérique et de l'Océanie s'efforcent d'attirer à eux le surplus de la population de l'Europe. Aux anciennes notions qui faisaient de l'émigrant sans ressources un hôte incommode pour une communauté naissante, un indigent à charge à tous ou un concurrent qui, réduisant le prix de la main-d'œuvre, portait préjudice au colon artisan, ont succédé des idées plus justes et plus saines. On s'est rendu compte que l'homme, arrivé à son plein développement, représentait un capital actif ; on a chiffré ce capital et on l'a évalué, en moyenne et au plus bas, à 7,500 francs ; on en a conclu que tout émigrant sain, débarquant sur une terre nouvelle, y apportait avec lui, ne possédât-il rien, un capital immédiatement utilisable et que son intelligence pouvait décupler. L'apparente non-valeur devenait une valeur réelle. En attirant en Australie 50,000 nouveaux colons, MM. Chaffay doteront la colonie d'une plus-value de 375 millions. Les bras et la terre ne suffisent pas, il est vrai, mais ils ont le troisième facteur : des millions pour première mise de fonds, et, ici, les capitaux abondent.

Sydney, capitale de la Nouvelle-Galles du Sud, est la plus ancienne cité de

l'Australie, elle est aussi la plus pittoresque; sa merveilleuse situation, ses parcs, ses monuments, son port et sa rade mesurant 54 milles de développement lui ont valu le surnom de « Reine du Sud ». Sa population dépasse 382,000 âmes, en comprenant les faubourgs. Peu de villes possèdent des jardins botaniques aussi bien entretenus et, dans ses environs immédiats, des sites aussi riants. Sur l'emplacement où fut le pénitencier de Botany-Bay, s'élèvent aujourd'hui des villas faisant partie de la banlieue de Sydney. Située à l'extrémité méridionale de la vaste rade de Port-Jackson, échancrée de baies profondes, découpée d'anses et de promontoires boisés, la grande ville australienne, fille de la vieille Angleterre, déploie majestueusement dans son cadre semi-tropical son paysage à demi anglais; elle fait face à l'Océanie et, par delà les îles verdoyantes de la Polynésie méridionale, à l'Amérique du Sud dont 9,000 kilomètres la séparent.

Au nord de Sydney, Maitland, sur la rivière Hunter et à 30 kilomètres de la mer, renferme 15,000 habitants. Les terres d'alluvion qui l'entourent sont d'une prodigieuse fertilité; elles ont valu à Maitland le surnom mérité de « grenier de la Nouvelle-Galles du Sud ». Newcastle, à l'embouchure du Hunter, est le port de Maitland et de toute cette riche région. Par Newcastle, peuplée de 53,000 habitants, s'exportent les produits agricoles et la houille du bassin du Hunter; son mouvement maritime égale presque, comme tonnage, celui de Sydney. Paramatta, sur la rivière de ce nom qui déverse ses eaux bleues dans la baie de Port-Jackson et la prolonge à l'ouest, est, après Sydney, la plus vieille ville de ce jeune continent. Paramatta est renommée pour ses fruits et surtout pour ses oranges. Bathurst, 10,000 habitants, est à l'ouest des montagnes Bleues, sur les rives du Macquarie, tributaire du Darling, et à 50 kilomètres des gisements aurifères; une voie ferrée relie Bathurst à Sydney. Les autres villes de la colonie, villes d'avenir: Albury, Armidale, Bourke, Dubbo, Goulburn, Kiama, Orange, Tamworth, Wagga-Wagga, Wallsend, Yass, renferment de 5,000 à 12,000 habitants.

Victoria, la moins vaste des colonies australiennes, mais la plus peuplée, s'étend au sud de la Nouvelle-Galles du Sud. Le détroit de Bass la sépare de la Tasmanie et l'Australie du Sud la borne à l'ouest. Sa superficie est de 227,610 kilomètres carrés, sa population de 1,150,000 âmes. L'orographie en est montueuse et accidentée; une longue chaîne montagneuse, irrégulière et large, orientée de l'est à l'ouest, coupe cette région en deux parties inégales; du versant méridional descendent les cours d'eau qui appartiennent à proprement parler à la colonie de Victoria; ils se déversent dans la mer; les eaux du versant méridional vont grossir le bassin du Murray. Cette chaîne montagneuse porte des noms différents: à l'est, celui d'Alpes Australiennes; à l'ouest celui de Pyrénées; les ramifications septentrionales forment les Grampians, dont le point culminant, le mont William, approche de 2,000 mètres. Dans les Alpes Australiennes, le Bagong dépasse 2,200 mètres.

Les grandes plaines sont plus rares ici que dans la Nouvelle-Galles du Sud; celles de Wimmera qui s'étendent des Pyrénées et des Grampians aux rives du Murray sont les plus considérables; elles déploient, sur une superficie de 30,000 kilomètres carrés,

leurs terres plates, mieux appropriées à l'élevage qu'à l'agriculture et que découpent des forêts de Casuarina, de Banksia et d'Eucalyptus. Dans les parties inférieures le sol est marécageux, mais les eaux courantes sont rares et les sécheresses sont fréquentes.

A l'exception du Murray, Victoria possède en effet peu de rivières navigables. L'hiver, les eaux descendent, impétueuses et torrentueuses, des montagnes, inondant les terres basses, mais promptement tarées dès le début de la saison sèche. Sur 900 kilomètres de longueur, le Murray borne au nord la colonie de Victoria. Dans son bassin s'épanchent le Goulburn, d'un parcours de 250 kilomètres; le Glanelg, de même longueur, descendu des Grampians, le Loddon, le Wimmera, l'Avoca, le Hopkins, l'Owens, le Yarra-Yarra. Les bassins lacustres sont nombreux, peu étendus, sauf le lac Hindmarsh, et généralement salés.

L'aspect de cette région est infiniment varié et pittoresque; les Alpes Australiennes y soulèvent leurs hautes cimes dénudées au sommet, verdoyantes sur les flancs, sillonnées de cascades écumantes. Les cônes volcaniques se découpent à l'horizon, affectant les formes les plus bizarres; une épaisse verdure recouvre leurs sillons de laves et de cendres depuis longtemps refroidies et converties en humus. De grands troupeaux de bœufs, de chevaux, de moutons paissent ces riches pâturages dont l'idyllique parure contraste singulièrement avec les violentes convulsions du passé. Peu de sites sont aussi pittoresques que la haute vallée du Moorabool entre Ballarat et Geelong. La rivière fuit entre de hautes forêts, découpant çà et là des promontoires grandioses, plus loin promenant ses eaux bleues dans des plaines d'une incomparable fertilité, semées de collines verdoyantes, parc gigantesque et merveilleux dont tout l'art de l'homme ne saurait rehausser la beauté.

C'est à la découverte de l'or que Victoria est redevable de son rapide peuplement et de son prodigieux essor. Jusqu'en 1851, la colonie se développait lentement. L'*Australia Felix*, comme on l'appelait alors, ne pouvait, malgré la salubrité de son climat et ses sites riants, rivaliser avec la Nouvelle-Galles dont les pâturages plus étendus attiraient les éleveurs, non plus qu'avec l'Australie du Sud, région de grande culture, riche en céréales. Les mines d'or de Ballarat détournèrent vers elle le courant de l'émigration qui, jusque-là, se portait au nord et à l'ouest. Les émigrants affluèrent, arrachant l'or des entrailles de la terre, faisant surgir du sol des villes nouvelles, enrichissant Melbourne dont la population dépasse 450,000 âmes. En 1850, la colonie de Victoria ne renfermait que 76,000 habitants, 312,000 en 1854, 726,000 en 1870, 862,000 en 1881; elle en compte actuellement 1,150,000 et le mouvement ne se ralentit pas, non plus que l'accroissement plus significatif de la population coloniale résultant de l'excédent des naissances sur les décès.

L'or est, pour Victoria, ce qu'est la laine pour la Nouvelle-Galles du Sud, le principal article d'exportation. Depuis la découverte des placers, Victoria a extrait de ses mines plus de 1,200,000,000 d'or, sans compter l'argent, l'étain, l'antimoine, le cuivre, le plomb, le zinc, le fer, le charbon. Elle possède aussi des gisements de saphirs. L'afflux des bras a donné en outre une puissante impulsion à

l'agriculture et Victoria a conquis le premier rang. Si elle n'a pas dépassé la Nouvelle-Galles du Sud pour la production de la laine, elle a considérablement accru le nombre de ses troupeaux, et ses exportations de cuirs, de suif, de viandes de conserve, beurre, fromage et vins ont augmenté dans une proportion considérable.

Aussi le mouvement commercial annuel de Victoria dépasse-t-il actuellement 950 millions à l'importation et à l'exportation. Dans ce total, l'or figure pour près de 70 millions, la laine pour un chiffre presque égal. Le commerce d'échange alimente un mouvement maritime de 5,600 navires à l'entrée et à la sortie des ports.

Les villes importantes sont plus nombreuses ici que dans les autres colonies australiennes. Melbourne, capitale de la province, renferme, avons-nous dit, 450,000 habitants. Ainsi que la Rome antique, elle s'élève sur sept collines dominant le cours du Yarra-Yarra. « Cette ville, avec ses faubourgs, écrit M. de Hubner, s'étale sur deux coteaux, monte, descend, s'éparpille sur d'autres collines. De quelque côté que vous jetiez les yeux, vous n'apercevez que maisons et jardins, et sur l'horizon, semblables à des nuages d'un coloris tendre qui varie avec les dispositions de l'atmosphère, les contours peu accentués d'une ligne de montagnes. Le jardin botanique avec ses bosquets et ses pavillons, ses ruisseaux et ses pièces d'eau, ayant à côté le palais du gouverneur, qui est imposant et qui serait joli n'était la tour qui ne l'est guère, mérite sa réputation et me semble unique dans son genre. Sa verdure, aussi fraîche que variée, contraste agréablement avec les masses rose-gris des maisons et des flèches de la ville qui forment l'arrière-plan du tableau. Le Yarra-Yarra vous sépare du quartier principal de la ville. Le reste s'évapore dans le lointain, et ce n'est que par la dégradation de la lumière que vous pouvez juger des dimensions de l'espace énorme que couvre cette jeune métropole. » On a peine à se figurer, dans le *Magnificent Melbourne*, dans la « cité magnifique » d'aujourd'hui, le Melbourne d'il y a cinquante ans, la « ville de toile » *Canvass' Town*, dans les fondrières de laquelle s'engloutissaient chariots et attelages. Ces fondrières ont fait place à Collins-Street, l'artère principale et la voie luxueuse de la grande ville, parcourue, à l'heure du *Block*, par de brillants équipages, par une foule élégante que les colons d'alors montrent avec orgueil aux nouveaux débarqués, étonnés d'un changement si rapide.

Ballarat, la ville de l'or, le centre des districts miniers, est, après Melbourne, le centre le plus important de Victoria. Sa population dépasse 45,000 âmes. C'est une ville bien construite, située à 150 kilomètres au nord-ouest de Melbourne et par 500 mètres d'altitude; mais la ville de l'or est aussi un grand centre agricole et pastoral, les terres qui l'entourent produisent d'abondantes récoltes et nourrissent de nombreux troupeaux. Sandhurst est, comme Ballarat, et plus encore que Ballarat, une ville de mineurs, peuplée de 40,000 habitants et autour de laquelle on ne compte pas moins de 778 placers exploités. Geelong, la quatrième ville de la colonie, renferme 24,000 âmes. Elle est située à 60 kilomètres au sud-ouest de Melbourne et possède de nombreuses manufactures de lainages, draps, cuirs, ainsi que d'importantes fabriques de conserves. Son port, sûr et profond, est accessible aux plus grands navires. Moins peuplées, les autres agglomérations urbaines de Victoria contiennent de

5,000 à 10,000 habitants ; ce sont Castlemaine et Clunes, villes minières, Daylesford, sur le Wombat-Creek, centre agricole et aurifère, Eagleshawk où l'on exploite des dépôts de quartz, Stawell, à la fois minière et pastorale.

La colonie de l'Australie du Sud, mal nommée puisque, avec son annexe le Territoire du Nord, elle traverse le continent dans toute sa largeur, confine, à l'ouest, à l'Australie Occidentale, à l'est au Queensland, à la Nouvelle-Galles du Sud et à Victoria, au nord à la mer d'Arafura, au sud à l'Océan. Avec le Territoire du Nord, elle mesure 2,339,775 kilomètres carrés et renferme une population d'environ 350,000 âmes. Cette population se groupe sur la côte méridionale et ne s'accroît guère au nord ; le climat est chaud, la mortalité des enfants excessive, et la sécheresse redoutable pour les cultivateurs. Puis la découverte des mines d'or de Victoria a, en partie, dépeuplé cette région. Les terres fertiles et les plateaux montueux n'y font cependant pas défaut, mais le sol est généralement plat et la plus haute cime n'excède pas 1,000 mètres. A l'exception du Murray on ne rencontre pas de grands cours d'eau. Le Gawler, le Torrens et les autres rivières secondaires qui se déversent dans le golfe Saint-Vincent n'ont qu'un faible débit et tarissent dans la saison sèche.

Par contre, les lacs abondent sur ce sol à l'orographie plate, mais ils ne sont que de faible ressource ; la plupart sont salés, les autres s'évaporent et peu sont navigables. Le lac Torrens offre l'aspect d'un vaste marécage ; le lac Gairdner est une immense nappe d'eau salée perdue dans un désert ; le lac Eyre et les petits lacs avoisinants ne sont, l'été, que des marais salants boueux, de même que l'Amadeus, situé au centre même du continent ; seuls, les lacs disséminés dans la région du mont Gambier avoisinent des terres fertiles.

Ici, l'agriculture domine, et bien que la surface cultivée ne dépasse guère un million d'hectares, la centième partie de ce que l'on pourrait exploiter, la récolte de céréales laisse un surplus considérable à l'exportation. La viticulture donne aussi d'excellents résultats et le sous-sol est riche en cuivre, en bismuth, en plomb et en or.

Adélaïde, capitale de l'Australie du Sud, renferme 140,000 habitants. Elle s'élève dans une plaine, sur les rives du Torrens, souvent à sec, et à quelques kilomètres des monts Lofty qui fournissent de l'eau à la ville. Adélaïde possède, à elle seule, plus du tiers de la population de cet immense territoire, quatre fois aussi vaste que la France. En dehors d'Adélaïde, il n'existe, comme dans les pays essentiellement agricoles, que de petits centres ; tels sont Gawler, Kadina, Kapunda, Kooringa, centre minier d'où l'on a extrait, depuis trente-cinq ans, pour 100 millions de cuivre ; Moonta qui en a produit pour 75 millions et Port-Adélaïde, port commercial de l'Australie du Sud.

A peine peuplée, l'Australie Occidentale, sur une superficie de 2,527,530 kilomètres, n'a pas 50,000 habitants. Confinant à l'Australie du Sud, elle occupe tout l'ouest du continent et baigne dans l'Océan du Sud, l'Océan Indien et la mer de Timor ; son développement de côtes excède 4,500 kilomètres. Son littoral est généralement plat et sablonneux, son relief peu accidenté ; des plages basses on remonte insensiblement

dans l'intérieur sans que le sol semble se relever; sur les longues pentes s'étendent de grandes forêts de l'*Eucalyptus marginata* dont le bois dur et résistant défie les attaques des termites. De longues rivières sillonnent cette région, mais dans leurs lits vides coulent à peine quelques minces filets d'eau; ce sont le Blackwood, le Swan, le Murchison, le Gascoyne, l'Ashburton, le Fortescue et l'Oakover. Les lacs sont des marécages ou des lagunes égarées dans des steppes et ces steppes sont nombreux dans l'Australie Occidentale. Dans le nord se déroulent de grands pâturages, mais les éleveurs s'en tiennent à l'écart à cause des herbes vénéneuses qui s'y trouvent et qui les rendent impropres à l'élevage du bétail.

Dans le sud, il n'en est pas de même; là, encore, l'élevage est la principale industrie de la population et la laine le principal produit d'exportation. A celui-ci l'Australie occidentale en ajoute deux autres: la nacre et le bois de sandal. Les huîtres perlières abondent sur la côte nord-ouest et si les perles qu'elles renferment sont de peu de valeur, la nacre en est recherchée. Outre le bois de sandal, qui est exporté en Chine et aux Indes, on exploite aussi l'*Eucalyptus marginata*, très recherché pour les constructions maritimes.

Sur un sol aussi vaste et avec une population aussi clairsemée, les centres sont peu peuplés. Perth, capitale de la colonie, n'a pas 8,000 âmes. Elle est située sur le Swan, à 16 kilomètres de son embouchure. Freemantle, son port maritime, renferme 5,000 habitants; ce port laisse à désirer, il est exposé aux vents du nord et les navires sont souvent obligés de chercher un refuge dans l'abri de Garden-Island, à 20 kilomètres de distance. Bunburg au sud et Geraldton au nord sont les deux autres ports de la colonie. Par le premier s'exportent les bois de sandal et d'eucalyptus; par le second: la laine, le cuivre et le plomb. Les petites villes de l'intérieur, Guildford, Greenough, York, ne renferment que quelques centaines d'habitants.

La plus jeune des colonies australiennes, Queensland, date de 1859, époque à laquelle elle fut détachée de la Nouvelle-Galles du Sud. Elle occupe l'angle nord-est du continent et confine: au sud à la Nouvelle-Galles, à l'ouest à l'Australie Méridionale. Sa superficie est de 1,730,630 kilomètres carrés, sa population de 410,000 habitants. Terre au relief accidenté, elle soulève, parallèlement au littoral, une série de massifs montueux d'une altitude moyenne de 750 à 1,000 mètres; au nord se dressent des pics plus élevés. Une chaîne transversale, orientée du nord-ouest au sud-est, coupe cette ligne de hauteurs, formant ainsi quatre versants distincts: celui du golfe de Carpentaria au nord-ouest, de l'océan Pacifique à l'est, du bassin du Darling, affluent du Murray, au sud, et enfin, au sud-ouest, du bassin lacustre de l'intérieur dont le principal tributaire est le Victoria, ou Barcoo, qui se déverse dans le lac Eyre.

De ces quatre versants, celui de l'est ou du Pacifique est le plus pittoresque, le plus fertile et de beaucoup le plus important. Il a pour lui un climat salubre, un sol riche, de hautes montagnes, des sites riants, des pluies abondantes, des forêts ombreuses, des côtes semées d'îles et des baies profondes. C'est là que se concentre la population et que s'élèvent les villes. Plus découvert et plus pastoral, le versant du

Darling est mieux adapté à l'élevage, bien que, comme partout ailleurs en Australie, les sécheresses y soient toujours à craindre. Le versant du golfe de Carpentaria est essentiellement tropical; celui de l'intérieur ou du bassin lacustre est aride, presque inhabité et peu connu. Par le versant du Pacifique s'écoulent les eaux du Burnett, du Fitzroy, et du Burdekin; le golfe de Carpentaria reçoit le Flinders, l'Albert, le Mitchell, le Gilbert et le Norman; dans le bassin du Darling s'épanchent le Dumaresque, le Condamine et le Wannego. La Victoria, ou Barcoo, est, avons-nous dit, le principal affluent du lac Eyre.

La végétation du Queensland est plus tropicale que celle des autres colonies australiennes; les pandanus et les araucarias dominant; les côtes rappellent celles de l'Inde et la flore, dans l'intérieur, évoque le souvenir du grand archipel d'Asie; toutefois les bambous et les orchidées y sont plus rares. Ici, l'on retrouve l'oiseau de paradis de la Nouvelle-Guinée et quelques-uns des merveilleux papillons des Moluques.

L'or et la laine constituent les deux principaux produits du Queensland, mais sa production d'or et de laine est inférieure à celle de Victoria et aussi de la Nouvelle-Galles du Sud; par contre le Queensland l'emporte par ses cultures tropicales, par sa production sucrière et cotonnière. On y cultive aussi, et avec un succès croissant, l'arrowroot et le tabac. L'exportation du Queensland s'élève, en moyenne, à 125 millions par an.

Brisbane, capitale de la colonie, est située sur la rivière du même nom et à 40 kilomètres environ de son embouchure dans Moreton-Bay. Ce fut, au début et jusqu'en 1842, une colonie pénitentiaire; c'est aujourd'hui une ville de plus de 100,000 habitants, y compris les faubourgs, possédant de beaux monuments, un jardin botanique très curieux, des parcs publics. Comparée à Melbourne et à Sydney, la capitale du Queensland est une cité de second ordre, mais le Queensland renferme plus de petites villes que la Nouvelle-Galles du Sud et Victoria. Ipswich, l'une des plus importantes, s'élève sur le Bremer, affluent du Brisbane. Agricole, industrielle et minière, Ipswich est un entrepôt de céréales et de houilles et possède des fabriques de lainages. Rockhampton, 14,000 habitants, sur le Fitzroy et à 60 kilomètres de son embouchure, est au centre d'une région minière. Maryborough, sur la Mary, exploite la canne à sucre; Cooktown, à l'estuaire de la rivière Endeavour, est l'un des ports importants du Queensland, l'escale de plusieurs lignes interocéaniques. Gympie, ville de mineurs, est située sur le cours supérieur du May; ses mines d'or donnent un bon rendement et l'on a découvert dans les collines avoisinantes des gisements de cuivre, d'antimoine, d'argent, de cinabre et de nickel.

II. — LA TASMANIE.

A 360 kilomètres au sud de Melbourne, par delà le détroit de Bass, la Tasmanie, la terre de Tasman, la Suisse Australienne, dresse au-dessus des flots son plateau montueux et pittoresquement accidenté. Le socle sur lequel elle repose s'élève entre deux fosses maritimes profondes: la fosse de Jeffreys à l'ouest, à l'est celle de Thomson

qui la sépare de la Nouvelle-Zélande. Elle affecte la forme d'un triangle dont la base fait face à l'Australie, dont le sommet est au sud. Sa superficie, de 68,309 kilomètres carrés est quelque peu supérieure à celle de la Grèce; sa population est d'environ 160,000 habitants. Sous le nom de Tasmanie on comprend, outre la grande île principale, 55 autres îles secondaires dont les plus importantes sont : Flinders-Island et Barren-Island à l'est du détroit de Bass, King-Island à l'ouest, les îles Robbins, Hunter et Hummocks sur la côte nord-ouest, Schouten et Maria sur la côte orientale et l'île Bruny au sud.

Bien qu'affectant des formes rigides dans son ensemble, l'île de Tasmanie est, en fait, échancrée de baies nombreuses, d'anse multiples formant de bons ports; bien que ne possédant pas de hautes et longues chaînes de montagnes, elle est l'une des îles les plus montueuses de l'Océanie; ses hautes cimes n'atteignent pas 2,000 mètres, mais sa surface est hérissée de pics verdoyants, creusée de vallées profondes, sillonnée de cours d'eau et de rivières, et ces pics, ces vallées, ces rivières font d'elle une terre infiniment variée, aux sites alpestres, tour à tour riants et sauvages, toujours pittoresques. Son climat salubre, sa température égale, en font aussi le sanatorium de l'Australie du Sud dont les colons énervés viennent demander aux frais ombrages de la Tasmanie de rétablir leur santé ébranlée.

L'île formait autrefois un haut plateau, massif et compact, incliné du nord-ouest au sud-est. Les eaux l'ont découpé et creusé, effritant les roches molles, dégagant les contours des roches résistantes. Sur cette page verte on peut suivre le séculaire labeur, les lentes excavations des agents atmosphériques et aussi des forces souterraines qui ont soulevé la côte occidentale et abaissé la côte sud-orientale. C'est dans l'ouest et le nord-est que se trouve la région la plus montagneuse et que surgissent les plus hauts sommets de la Tasmanie : le Cradle-Mountain, 1,680 mètres, et le Ben-Lomond, 1,670.

De nombreux cours d'eau arrosent l'île; dans leur cours sinueux ils serpentent à travers de hautes forêts et de riches vallées, coupés de rapides et de cascades dans leurs bassins supérieurs et généralement navigables près de leur embouchure. Le Derwent, issu du plateau central, est la plus considérable de ces rivières; orienté du nord au sud, il atteint la mer à Hobart-Town. Puis le Tamar, dans le vaste estuaire duquel s'épanchent le Macquarie et l'Esk; le Heron, au sud, bien que d'un faible parcours, est d'un large débit; à l'ouest, le Gordon et le King se déversent dans la baie de Macquarie; au nord-ouest coulent le Pieman et l'Arthur; au nord : le Forth, la Mersey et le Ringamora; au sud-est : le Swan, le Prosser et le Coal river. Partout ici on rencontre des lacs alpestres; les plus étendus sont le Grand Lac, recouvrant 14,000 hectares, le Saint-Clair dont le Derwent est l'effluent, le lac Arthur et le lac Écho d'une superficie de 5,000 hectares.

Le sol est fertile. La vallée centrale qui sillonne l'île du nord au sud est admirablement cultivée. C'est là que l'on rencontre les riches fermes, les belles résidences et les meilleures routes, et aussi les vergers plantureux qui faisaient dire à Trollope que l'île de Tasmanie pouvait alimenter l'univers de conserves de fruits.

Cette longue et large vallée est un parc anglais merveilleusement dessiné. « A mesure que nous la descendions, écrit M. William Howitt, le paysage gagnait encore en beauté ; la vallée se rétrécissait, les pics se multipliaient ; je n'avais rien vu de comparable en Australie. Ce n'étaient plus des huttes de bois dans une forêt défrichée, mais une succession ininterrompue de bourgs et de hameaux, de maisons élégantes, de champs fertiles, de pâturages d'un vert intense où paissaient de gras troupeaux. C'était l'Angleterre avec ses villas, ses jardins, ses serres, ses parcs et ses prairies. Les cultures escaladaient les flancs des coteaux et, jusque sur leurs sommets conquis, les riches moissons ondulaient au vent. »

La flore rappelle celle de l'Australie et surtout celle de la région montagneuse de Victoria qui fait face à la Tasmanie. L'*Eucalyptus globulus* y domine, atteignant 100 mètres de hauteur, et aussi le *Dacrydium Franklini*, très recherché pour les constructions navales. Dans les forêts on a découvert 80 espèces d'orchidées, dont quelques-unes sont des plus rares et des plus belles que l'on connaisse.

L'analogie qui existe entre les formes végétales de la Tasmanie et de l'Australie ne se retrouve pas toutefois dans le monde animal. On rencontre ici deux mammifères qui n'existent pas en Australie : le loup-tigre des colons, *Thylacinus cynocephalus* ; il a la taille d'un loup, mais il est zébré sur le dos et cause de grands ravages parmi les troupeaux ; puis le *Sarcophilus ursinus*, tenant du chat et de l'ours, et, bien que plus petit que le loup-tigre, aussi redouté des éleveurs.

Découverte en 1642 par Abel Tasman, la Tasmanie fut convertie, en 1804, en un établissement pénitentiaire dont Hobart-Town était le centre administratif. Ce n'est qu'en 1841 que la colonie, cessant d'être l'exutoire des geôles anglaises, prit un rapide essor. Mais la découverte des mines d'or de l'Australie faillit la dépeupler ; elle se releva lentement de ce coup et depuis plusieurs années sa population suit une marche ascendante ; plus de la moitié des habitants sont nés dans l'île et la presque totalité sont d'origine anglaise, ce qui n'est pas le cas pour les autres colonies australiennes où la proportion des nationalités étrangères est relativement assez élevée. Quant à la race indigène, elle a complètement disparu ; son dernier représentant, une vieille femme de 73 ans, mourut en 1876.

La principale production de la Tasmanie est la laine ; celle des fruits prendrait le premier rang si l'île produisait le sucre nécessaire pour les conserver. Nulle part les fruits ne sont aussi beaux, aussi parfumés et surtout aussi abondants ; ils le sont à tel point que la plupart des récoltes pourrissent sur les arbres faute de consommation et d'écoulement. L'île produit aussi le houblon, les céréales, le fromage et le beurre ; du sous-sol on extrait l'étain et l'or, le charbon, le cuivre, le bismuth et le plomb. Le mouvement commercial dépasse annuellement 75 millions de francs, dont 36 millions pour l'exportation. Dans ce total, l'étain figure au premier rang, puis viennent, par ordre d'importance : la laine, les essences forestières, les fruits et l'or. Ce mouvement commercial, dont l'Angleterre et l'Australie absorbent la presque totalité, alimente un mouvement maritime de plus de 1,600 navires, qui s'effectue par les ports de Hobart-Town et de Launceston.

Hobart-Town, capitale de la Tasmanie, renferme une population de 30,000 habitants. Elle est pittoresquement située à l'embouchure du Derwent, large de trois kilomètres et qui forme un excellent port, et au pied du mont Wellington dont la cime de 1,500 mètres d'altitude est souvent couronnée de neige. « C'est, dit A. Trollope, l'une des plus jolies villes que je connaisse. La nature a beaucoup fait pour elle et l'homme a complété l'œuvre de la nature. Du sommet des collines et des montagnes on découvre une vue incomparable. L'air est d'une idéale pureté. Dans ce paradis des fruits, les fraises, les framboises, les pêches, les poires sont bien autrement parfumées qu'en Europe. L'homme, ou pour mieux dire les *convicts*, ont fait d'Hobart-Town une ville charmante, propre, bien bâtie et bien arrosée. »

Launceston, la seconde ville de l'île, s'élève sur le Tamar, à 60 kilomètres de son embouchure, et au confluent du Tamar avec l'Esk, dans une vallée fertile que domine à l'horizon le mont Barrow. Sa population est d'environ 18,000 âmes, mais bien que moins peuplée qu'Hobart-Town, Launceston, qui fait face à la côte australienne, rivalise par le chiffre de son commerce et par son mouvement maritime avec la capitale. En dehors de ces deux centres importants, la Tasmanie ne possède que de petites villes agricoles : Westbury, Campbelltown, Deloraine, Franklin, New-Norfolk, Stanley, renferment peu d'habitants.

III. — LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

Découverte en 1642 par Abel Tasman, la Nouvelle-Zélande, située à 2,000 kilomètres au sud-est de l'Australie, offre, malgré son caractère profondément océanien, une certaine analogie de faune et de flore avec l'Australie. Colonisée par la même race, elle fait partie du grand empire colonial anglais dans l'océan Pacifique du sud. On désigne du nom de Nouvelle-Zélande les deux grandes îles du Nord et du Sud, séparées par le détroit de Cook, large de 25 kilomètres, et les petites îles circonvoisines d'Auckland, Campbell, Macquarie au sud, de Chatham et des Antipodes à l'est, du groupe des Kermadec, de l'île Norfolk et des îles Philippe au nord. Découpées en ports profonds, en anses nombreuses, les côtes offrent d'excellents mouillages. De formation essentiellement volcanique, le sol des deux grandes îles du Sud et du Nord se relève en hauts plateaux accidentés qui viennent aboutir à une chaîne de montagnes abruptes, sorte d'épine dorsale et centrale qui se renfle, s'abaisse sous l'Océan pour reparaître dans l'île du Sud où le mont Cook, qui domine le glacier de Tasman, atteint 3,760 mètres d'altitude. Terre très boisée, la Nouvelle-Zélande est en outre bien arrosée et offre, sous ce rapport, un contraste marqué avec l'Australie. Sa superficie totale est de 269,957 kilomètres carrés, sa population de plus de 600,000 habitants.

Bien qu'elles ne soient séparées que par un étroit bras de mer, les deux grandes îles présentent un aspect très différent. L'île du Nord, découpée en vallées fertiles, sillonnée de nombreux cours d'eau, offre presque partout de longues pentes verdoyantes,

d'épaisses forêts, de gras pâturages. Au centre de l'île ces forêts et ces pâturages font place à des lacs, à des sources minérales, à des geysers. Au sud s'élève un haut plateau que dominant le mont Ruapehu et le cône volcanique du Tongariro. De ce plateau descendent la plupart des rivières de l'île qui se déversent, à l'est, dans Hawke-Bay, au sud dans le détroit de Cook.

Plus longue et plus large, l'île du Sud est d'un relief bien autrement mouvementé. Elle est sillonnée par une chaîne de montagnes que l'on désigne du nom d'Alpes méridionales et dont l'altitude varie de 3,000 à 3,500 mètres. Ce montagneux massif est, jusqu'à la limite des neiges, recouvert de forêts. L'extrémité méridionale de l'île, découpée en fiords profonds, rappelle le littoral norvégien.

Située sous la zone tempérée, la Nouvelle-Zélande est parfaitement adaptée aux cultures de cette zone, notamment le blé, l'avoine, l'orge. Occupée par la Grande-Bretagne en 1839, élevée au rang de colonie en 1841, elle donna de suite des résultats remarquables au point de vue de l'agriculture et de l'élevage. Ses hauts plateaux, couverts d'épais pâturages, étaient, quoique moins étendus que les plaines de l'Australie, également propres à ce genre d'exploitation.

Entre les deux races indigènes de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie, le contraste était aussi heurté qu'entre le relief du sol et le climat. Doux, craintif, timide, l'Australien ne songeait nullement à entrer en lutte avec la race nouvelle qui envahissait son continent, le dépossédait et le refoulait dans l'intérieur, ne lui laissant pour subsister que les terres les plus arides et les plus désolées. Le courage, la force et les armes lui manquaient pour résister. Race grêle et chétive, aux membres frêles, au ventre énorme, au visage aplati, au front bas et étroit, disgraciée de la nature, dégénérée et condamnée, elle se soumit humblement, avec une résignation fataliste.

Il n'en fut pas de même pour le *Maori*, pour l'indigène de la Nouvelle-Zélande. Grand, vigoureux, bien découplé, expert dans l'art de fabriquer des armes, habile à s'en servir, courageux et dur à la fatigue, il offre une analogie frappante, par ses traits physiques, ses qualités et ses défauts, avec les Canaques de l'archipel Havaïen. Sa langue est la même, même aussi l'origine. D'après ses traditions il est originaire d'*Havaïki*. Est-ce de la grande île d'Havaï ou de Savaï, dans l'Archipel Samoa, qu'il est venu coloniser la Nouvelle-Zélande? En tous cas, son histoire, sur ce sol, ne remonte pas au delà de vingt-cinq générations, soit 500 ans. Sa religion se rapproche de celle des Havaïens. Comme eux, il avait érigé le *Tabou* en institution. Un être *Tabou* était sacré, une rivière, une demeure déclarées *Tabou* ne pouvaient être franchies ni envahies. Étant donnés les instincts belliqueux de ces deux races, les causes si fréquentes et souvent si fertiles de conflit entre les tribus, le *Tabou* avait toute la valeur d'une sorte de droit d'asile. Il permettait de mettre à l'abri des combattants les femmes et les enfants renfermés dans les enceintes sacrées; il prévenait d'effroyables massacres et des destructions irréparables.

Envahis, les Maoris résistèrent; attaqués, ils se défendirent, et avec succès, gravant à coups de hache, dans le crâne des Anglais, la somme exacte du respect qui leur était due. Réfugiés dans leurs montagnes, abrités par leurs forêts, ils ont, au nombre de

3,000 combattants, tenu, pendant quatre années, dix régiments anglais en échec et la guerre ne s'est terminée que par un compromis qui laissait aux Maoris le *Cercle du Roi*, c'est-à-dire des terres considérables dans l'intérieur du pays où ils se retirèrent avec leur chef Tawhia. Ils y ont gagné de prolonger leur existence, mais le terme de cette existence est marqué. L'Angleterre n'a que faire de se hâter. La dépopulation est fatale, constante et régulière. Dans peu d'années le dernier des Maoris aura disparu, sans lutte. Chaque année, l'excédent des morts sur les naissances est d'un millier; la civilisation tue aussi sûrement par le contact de ses vices que par ses puissants moyens de destructions. Aujourd'hui, on compte tout au plus 40,000 Maoris contre 600,000 blancs.

Leurs envahisseurs rendent hommage aux qualités qui distinguent ces indigènes. Assurés de les voir disparaître, ils se montrent équitables dans leurs appréciations. « Le Maori, écrit M. J. Crawford, est à beaucoup d'égards plus intelligent que la moyenne des Européens. Il ignore forcément ce qu'enseignent les livres, il n'a pas de notions philosophiques, mais il n'existe pas un arbre, un arbuste, une plante dans son pays dont il ne sache et ne vous dise le nom, les propriétés et l'usage; pas une rivière, pas un cours d'eau, pas un lac qu'il ne connaisse et ne désigne. Industriel, ingénieux, fertile en ressources, il excelle dans l'art de la chasse et de la pêche et pourvoit largement à son alimentation là où le blanc mourrait de faim. Nul mieux que lui ne s'entend à construire rapidement un abri, à improviser un canot ou un radeau pour franchir une rivière et un lac... Le Maori est remarquable par la dignité naturelle de ses manières et son excellent caractère; il est à la fois courtois et fin observateur, doué de beaucoup de bon sens et fort capable de donner des conseils judicieux et pratiques. Il est intelligent et bon cultivateur, très courageux et tenace de ses droits, respectueux de ceux de son voisin. Il ne maltraite jamais sa femme; pour ses enfants il est d'une indulgence excessive; on ne saurait lui reprocher que de les trop gâter. »

L'appréciateur se montre bienveillant, mais il a longtemps vécu à la Nouvelle-Zélande; il y a perdu ce fonds de mépris que professe la race anglaise pour les races de couleur et qu'elle dissimule mal sous des apparences philanthropiques, cette inconsciente antipathie de colons essentiellement commerçants contre des populations exclusivement agricoles. Ce que les premiers émigrants anglais ont été demander en effet aux terres lointaines, ce furent l'or du Nouveau-Monde, les pierres précieuses de Ceylan, de l'Afrique Australe et des Indes, les épices de la Jamaïque, l'écaille des Bahamas, les bois de teinture de Bélize, l'acajou du Honduras, les fourrures du Canada et les phosphates du Pérou, en un mot tous les produits que l'on récolte sans culture. Si, plus tard, ils ont exploité la canne à sucre dans la Guyane et aux Indes occidentales, à Maurice, à Natal et aux îles Fiji; s'ils ont demandé le coton aux Indes, la laine à l'Australie et à la Nouvelle-Zélande, ce n'a été ni comme agriculteurs, ni comme laboureurs, mais comme commerçants, en compte courant avec la mère patrie, acheminant sur ses ports les matières premières, important de ces ports les matières fabriquées, employant au labour manuel les indigènes des pays conquis, les remplaçant, là où ils les supprimaient en tant que réfractaires à la domination britannique ou incapables d'un travail régulier, par d'autres plus souples et plus dociles, nègres, Hindous, Chinois.

Pour l'Angleterre, la valeur d'une colonie se mesure au chiffre de son commerce d'échange avec la métropole, et surtout à sa consommation de produits d'origine anglaise. Dans le siècle dernier, dès 1776, elle exportait déjà dans ses colonies américaines pour 150 millions d'objets fabriqués, un peu plus du tiers de son exportation totale. Un siècle plus tard, en 1876, son exportation atteignait le chiffre de 5 milliards, dont 1 milliard 625 millions, près du tiers, s'écoulait dans ses colonies. La proportion était donc restée, à peu de chose près, la même, et si, dans cet intervalle, elle a perdu les États-Unis, elle a, en revanche, colonisé une partie de l'Océanie, étendu sa domination en Asie.

Mais certains symptômes qui ne sauraient échapper à ses yeux clairvoyants la font redoubler d'efforts. Elle sent que sa situation commerciale n'est plus la même, que son incontestable suprématie est aujourd'hui menacée, d'abord par ses anciens colons américains devenus ses rivaux, puis par l'Allemagne qui, sur tous les points, en Océanie surtout, lui fait une sourde et redoutable concurrence. Pendant un séjour de quatorze années dans cette partie du monde, nous avons pu suivre de près le développement et les progrès de l'immigration allemande. C'était avant la guerre de 1870. L'Allemagne n'avait pas encore conquis le renom militaire qui double ses forces en doublant son prestige, et cependant déjà l'impulsion était donnée. Sur toutes les côtes, dans les ports les moins connus comme dans les plus considérables, on voyait surgir des comptoirs allemands alimentés d'abord de produits germaniques, pacotilles modestes empruntant le pavillon anglais ; puis, peu à peu, ces comptoirs prenaient plus d'importance, étendaient le cercle de leurs opérations. Aux navires de commerce anglais succédaient les baleiniers d'Oldenbourg, à la fois trafiquants et pêcheurs ; derrière eux apparaissaient les navires de Brême et de Hambourg. Ces comptoirs prospéraient, gérés par des hommes jeunes, négociants dans l'âme, préparés à ces opérations multiples par une éducation spéciale et une expérience préalablement acquise dans les grandes villes hanséatiques. L'Allemand a sur l'Anglais d'incontestables avantages en tant que commerçant dans ces pays lointains. Tout d'abord il acquiert facilement et promptement la connaissance des langues étrangères, il se plie sans effort aux conditions de climat et de milieu, il ne s'impose pas ; mais surtout, à la raideur et à l'exclusivisme britannique, qui froissent et aliènent les races que l'Anglais considérera toujours comme inférieures et traite comme telles, l'Allemand substitue une bonhomie calculée, une faculté d'assimilation et d'adaptation qui font de lui, en peu de temps, un résident connu, accepté, au courant de la langue, des usages, des intérêts de la population au milieu de laquelle il habite, avec laquelle il s'identifie et dont il adopte le mode de vie.

Quiconque a vécu en Océanie a pu, comme nous, observer cette substitution lente des comptoirs allemands aux comptoirs anglais, cette invasion qui, peu à peu refoule le commerce de la Grande-Bretagne et ne lui laisse plus guère, sur les points qu'elle n'occupe pas en maîtresse, qu'une existence précaire. Là où ses capitaux accumulés ne permettent pas aux maisons allemandes de lui disputer le premier rang, elle se heurte aux comptoirs américains soutenus par les banques de San-Francisco. Ce sont ces dernières qui lui ont disputé d'abord, puis enlevé la prépondérance commerciale aux

îles Havaiï, qui ont créé une ligne de bateaux à vapeur américains de San-Francisco à Sydney par Honolulu, une autre de San-Francisco au Japon et en Chine qui détourne au profit de la Californie et des États-Unis une partie notable du trafic de l'extrême Orient. Aux îles Havaiï, le point le plus important et la clef de l'Océan Pacifique du nord, le haut commerce est aux mains des Américains, celui du demi-gros aux mains des Allemands, et l'Angleterre, autrefois prépondérante, n'occupe plus, au point de vue commercial, que le troisième rang. Dans nombre d'îles de l'Océanie il en est de même, et ce mouvement ne fait que s'accélérer depuis que l'Allemagne a officiellement pris pied dans le Pacifique par l'occupation d'une partie de la Nouvelle-Guinée et des archipels adjacents de la Nouvelle-Irlande, des îles du Duc-d'York, des Salomon septentrionales et des îles Marshall.

Par ses Alpes dont l'altitude dépasse de beaucoup la limite des neiges persistantes, par ses névés qui recouvrent des milliers de kilomètres carrés, par ses fleuves de glace dont quelques-uns, comme le Tasman, mesurent plus de 15 kilomètres de longueur sur 3 de largeur, la Nouvelle-Zélande semble appartenir encore à l'époque glaciaire. Par ses lacs innombrables, dont plusieurs mesurent plus de 100 kilomètres carrés, par ses étangs et ses bassins, par ses plaines, elle appartient à la période lacustre. Par ses massifs volcaniques et ses cratères actifs, par ses geysers et ses solfatares, par ses jets de vapeurs brûlantes et ses sources chaudes, elle est plutonienne. Ses glaciers et ses lacs évoquent l'idée de la Suisse, ses fiords rappellent la Norvège, ses paysages l'Écosse; son climat est celui de l'Italie, mais sa faune et sa flore sont océaniques et, par certains côtés, se relie plus à la faune et à la flore de l'Amérique du Sud, dont 10,000 kilomètres la séparent, qu'à celles de l'Australie dont la Nouvelle-Zélande n'est distante que de 2,000.

Sa région lacustre constitue l'un de ses traits caractéristiques les plus accentués. Le lac Taupo, situé au centre de l'île septentrionale, forme une mer intérieure qu'alimentent 17 rivières dont la plus considérable, le Waikato, descendu des plateaux neigeux du Ruapehu, ne fait que traverser le lac, comme le Rhône traverse le Léman. A 40 kilomètres en aval de sa sortie du Taupo, le Waikato déroule dans un cadre merveilleux son cours sinueux et ses eaux d'opale. L'étroite et profonde vallée dans laquelle il s'engage est bordée de geysers, de cascades mugissantes, de sources d'eau bouillante. Des nuages de vapeurs blanches enveloppent ce paysage étrange, ces énormes jets d'eau qui jaillissent de cônes innombrables et, par des séries de cascades, se déversent dans le fleuve écumant, dont le grondement est dominé par le sifflement continu d'un geyser que l'on entend à plus de 60 kilomètres de distance.

Au nord-est du lac Taupo apparaît une autre région lacustre, semée de seize lacs, qu'entourent des sources chaudes, des solfatares, et des centaines de petits volcans de boue. De ces lacs, le plus grand est le Tarawera, le plus pittoresque est le Rotorua. « Ce lac, écrit M. E. Reclus, d'une superficie d'environ 80 kilomètres carrés, est charmant à voir avec sa petite île, les collines et les promontoires de ses bords, les bosquets et les forêts des rivages; mais ce qui fait de cette région un lieu de merveilles, ce sont

les sources variées à l'infini par la forme, la périodicité, la composition chimique, qui jaillissent du sol au sud-ouest du lac; l'espace sans cesse vibrant occupe une zone de 5 à 6 kilomètres au bord de l'eau et de 1,600 mètres dans l'intérieur. Fontaines intermittentes, jets errants, vasques tranquilles où l'eau pure est à peine troublée par quelques bulles, sources froides, tièdes, chaudes ou brûlantes, sulfureuses, solfatares, fumerolles, geysers, la vallée du Rotorua montre à côté les uns des autres tous ces phénomènes. Un des geysers jaillit à 20 mètres de haut d'un cône siliceux de 15 mètres; la vapeur s'échappe en sifflant et l'eau qu'elle soulève bruit comme le tonnerre. Les eaux thermales et minérales avaient attiré de toutes parts les malades maoris; maintenant les blancs néo-zélandais et même des Européens s'y rendent à leur tour; un sanatoire s'élève sur les bords du lac. »

Cette terre vibre encore, secouée par les tremblements de terre; elle obéit en outre à un mouvement de bascule qui exhausserait sa partie méridionale, tandis que la partie nord s'affaisserait; la poussée souterraine a soulevé, dans l'île du Sud, fort au-dessus du niveau des plus hautes marées, la carcasse d'un navire naufragé en 1814. Quand on l'a retrouvé, en 1847, un arbre avait poussé à travers l'une des fissures de sa carène. Terre de formation volcanique dans sa partie septentrionale où, sur un périmètre de 20 kilo mètres autour d'Auckland-City, on ne compte pas moins de 60 cônes ignivômes de 100 à 300 mètres d'altitude, elle est, dans sa partie méridionale, riche en gisements de houille et d'or. Le métal précieux se trouve jusque dans les moraines, et les sables de la plage en contiennent de nombreuses parcelles. Le mont Rangitoto est argentifère; on extrait le cuivre de l'île Barrier, l'étain du Buller, mais, malgré la découverte des mines d'or qui attira dans la Nouvelle-Zélande de nombreux immigrants, l'agriculture est restée, avec l'élevage du bétail, la principale industrie de la population; on évalue à 600,000 hectares la superficie des terrains cultivés, à près de 5 millions d'hectares celle des terres d'élevage et de pâturage.

La Nouvelle-Zélande est administrativement divisée en neuf provinces dont quatre dans l'île septentrionale et cinq dans l'île méridionale. Ces provinces, d'inégale étendue, correspondent aux groupements primitifs des colons. Les villes sont peu nombreuses. Wellington, la capitale, renferme environ 30,000 habitants et s'élève dans l'île du Nord sur le détroit de Cook, en face de l'île du Sud. Elle n'est ni la plus peuplée ni la plus importante des cités maritimes néo-zélandaise. Ce rang appartient à Auckland à laquelle sa situation dans le nord fit préférer Wellington comme siège du gouvernement. Auckland renferme 60,000 habitants, en comprenant ses faubourgs; son port est sûr et son commerce très actif; elle est en outre au centre de la région la plus pittoresque et la plus curieuse. Au sud d'Auckland et sur la côte orientale se trouve Napier, dont le port, difficilement abordable aux grands navires, n'en fait pas moins un trafic dépassant 20 millions.

Blenheim, dans l'île du Sud, fait face à Wellington. Le détroit de Cook qui sépare les deux villes et les deux îles est peu praticable; les vents et les courants, les flots tourmentés en rendent la navigation incertaine et souvent périlleuse. Mieux située, Westport est plus prospère; mais les deux cités principales de l'île méridionale sont

Christchurch et Dunedin sur la côte orientale. Christchurch est dans une vaste plaine que sillonne l'Avon et à 13 kilomètres de Lyttelton, son port, dont la valeur des échanges dépasse 75 millions. Christchurch renferme, avec ses faubourgs, 45,000 habitants. Elle est la seconde ville de la Nouvelle-Zélande. Dunedin est la troisième, avec un chiffre à peu près égal de population; elle est redevable de sa prospérité à la découverte des mines d'or. Invercagill, Campbelltown, Queenstown, centres secondaires, sont appelés à devenir des villes importantes.

La production de l'or a subi, depuis dix années, une baisse assez forte à la Nouvelle-Zélande; cette production n'excède guère 20 millions à l'année; par contre l'extraction du charbon s'est accrue et atteint 600,000 tonnes. Le commerce général de la Nouvelle-Zélande se chiffre par un total d'environ 400 millions de francs, dont 250 millions à l'exportation et 150 à l'importation. La laine figure au premier rang parmi les produits exportés pour une valeur de 100 millions, puis les céréales pour 30 millions; viennent ensuite, par ordre d'importance : l'or, les viandes congelées, la gomme de kauri, le beurre et les fromages, les peaux, les cuirs, les bois, les conserves, le suif et le bétail. Depuis la découverte de l'or, les placers de la Nouvelle-Zélande ont produit plus d'un milliard et demi.

Dans le mouvement commercial de l'Archipel, Lyttelton a conquis le premier rang; Dunedin vient ensuite, puis Wellington et Auckland; mais, dans le mouvement maritime, Auckland reprend le premier rang et par le nombre de ses navires et par la quotité de son tonnage. Ce mouvement maritime se chiffre par un total d'environ 1,300 navires, dont près de 500 pour le seul port d'Auckland.

IV. — LA NOUVELLE-GUINÉE.

Séparée de l'Australie par le détroit de Torrès, la Nouvelle-Guinée, ou la terre des Papous, est la plus grande île du monde; sa superficie, de 785,362 kilomètres carrés, de 814,839, en y comprenant les terres fragmentaires adjacentes, telles que l'archipel d'Aroe, est de quelque peu supérieure à celle de Bornéo; elle égale une fois et demie celle de la France. On évalue à 500,000 le nombre de ses habitants.

Jorge de Menezes, navigateur portugais, découvrit, en 1528, la grande île qu'avant lui, en 1515, releva peut-être le Florentin Corrali qui se borna, dans une lettre à Julien de Médicis, à faire mention d'une terre étendue qu'il aurait longée à l'est des Moluques. Après Menezes, Alvaro de Saavedra mouilla dans la baie de Geelwink, puis Rétis prit possession, au nom de la couronne d'Espagne, de cette région dont la situation insulaire ne fut reconnue que plus tard par Torrès, pilote espagnol. Ni l'Italie, ni le Portugal, ni l'Espagne ne devaient bénéficier de cette découverte qui fut la leur et dont la Hollande, l'Angleterre et l'Allemagne profitèrent. Dès 1828 la Hollande occupait le nord-ouest. Au sud la côte de la Nouvelle-Guinée fait face à la péninsule d'York, pointe extrême de l'Australie, et le détroit de Torrès peut-être franchi en quelques

heures de navigation. Un voisinage aussi rapproché rendait dangereuse pour la grande colonie britannique l'occupation, par une puissance étrangère, de la Nouvelle-Guinée ; aussi l'Angleterre crut-elle devoir s'établir sur la côte méridionale par mesure de précaution.

A peine était-elle en possession de ce nouveau territoire que l'Allemagne s'empara officiellement du district de Makata, sur la côte nord, qu'elle baptisait Kaiser Wilhelm's Land, de la Nouvelle-Irlande et de la Nouvelle-Bretagne auxquelles elle donnait le nom d'archipel de Bismark et du groupe des îles Salomon. L'émotion fut vive en Australie de se voir ainsi gagner de vitesse. La presse coloniale prit feu et réclama vivement auprès de la métropole pour qu'elle obtint de l'Allemagne l'abandon de ces points importants. Elle représentait, et non sans raison, qu'en 1883 le pavillon anglais avait été hissé sur ces îles par l'ordre de sir Thomas Mac Ilwraith, président du conseil Australien, en vue, précisément, de prévenir une occupation allemande dont on se croyait menacé ; que cette mesure avait reçu l'approbation de sir Arthur Kennedy, gouverneur de la colonie, et qu'en la désavouant sous prétexte qu'aucune puissance européenne ne songeait à occuper ces archipels, lord Derby avait laissé le champ libre à l'Allemagne et compromis la sécurité de l'Australie. Lord Derby, interpellé peu avant dans le Parlement, affirmait, en effet, avoir reçu du gouvernement allemand les assurances les plus positives qu'il ne se proposait nullement d'occuper ces côtes, ajoutant même qu'il considérerait comme un acte discourtois vis-à-vis de l'Angleterre tout établissement de ce genre. Et cependant, quelques mois après le retrait du pavillon anglais, l'Allemagne hissait le sien sur ces territoires abandonnés.

Les Australiens ne s'en tenaient pas là. Ils insistaient avec force sur la situation que leur créait l'indifférence coupable de la métropole. L'occupation de ces archipels par l'Allemagne complétait l'investissement de leur continent commencé, disaient-ils, par l'établissement de la France à la Nouvelle-Calédonie, puis aux Nouvelles-Hébrides. Au nord et à l'est, sur une étendue de 800 lieues, un demi-cercle de colonies étrangères enserrait l'Australie, lui barrant la route dans le nord-est, vers Panama, vers Vancouver, tête de ligne du chemin de fer du Pacifique par le Canada, construit tout entier sur le sol anglais, et, en cas de guerre, unique voie de communication militaire entre l'Atlantique et le Pacifique. L'Australie se sentait isolée et menacée. Vainement, avec une désinvolture imitée de M. de Calonne, les ministres anglais répondaient aux réclamations de la colonie que, pour la satisfaire, ils ne se brouilleraient pas avec M. de Bismark, et que l'Allemagne était une alliée dont on ne pouvait suspecter les intentions, M. Julian Thomas répliquait par les vers de Tennyson :

*It is true we have a faithful ally,
But only the devil knows what he means.
(Oui, je veux croire notre alliée sincère,
Mais Satan seul pénètre ses projets.)*

Et, de fait, le traité conclu entre l'Angleterre et l'Allemagne à Berlin, le 6 avril 1886, par l'entremise de sir Edward Baldwin Malet, ambassadeur anglais, et du comte Herbert

de Bismark, sous-secrétaire aux Affaires étrangères, n'est pas de nature à donner satisfaction aux réclamations de l'Australie, ni à calmer ses inquiétudes. Il abandonne virtuellement à l'Allemagne, outre ce qu'elle a pris, ce qu'il lui plaira encore de prendre au nord d'une ligne de démarcation, qui, partant d'un point situé près de Whiterock, sur la côte nord-ouest de la Nouvelle-Guinée, à 8 degrés de longitude méridionale, coupe les îles Salomon de façon à ce que les trois grandes îles septentrionales de ce groupe : îles Bougainville, Choiseul et Isabelle, restent à l'Allemagne, et se dirige ensuite vers le nord-est, du côté des îles Marshall. Il stipule, il est vrai, que les deux parties contractantes s'engagent à ne pas occuper les Samoa et les Tonga, considérées comme terres neutres, mais l'influence de l'Allemagne prédomine dans ces deux archipels.

Ces faits expliquent la désaffection chaque jour croissante des colons australiens, leurs tendances séparatistes et l'idée d'une vaste confédération australienne, idée qui gagne du terrain parmi eux. L'exemple du Canada les séduit; comme lui, ils réclament le relâchement des liens qui les unissent à la mère patrie, la suppression des gouverneurs spéciaux nommés par la couronne et leur remplacement par un gouverneur général, lequel désignerait en conseil colonial les lieutenants gouverneurs. C'est le prélude de l'affranchissement complet par la substitution du pouvoir du conseil colonial à celui des gouverneurs uniformément choisis parmi les membres éminents du Parlement ou les hauts fonctionnaires de la diplomatie, de l'armée et de la marine.

Les prétentions officielles des colons australiens ne vont pas au delà, pour le moment; mais la polémique soulevée par la prise de possession d'une partie de la Nouvelle-Guinée, des îles de la Nouvelle-Bretagne et des îles Salomon, a révélé les ambitions secrètement caressées par les hommes politiques de l'Australie et qui ne visent à rien moins qu'à la création d'un empire embrassant la Mélanésie tout entière, de l'île de Diémen à l'équateur; au centre de cet immense espace, le continent australien rayonnant sur des archipels nombreux : par les Célèbes, Bornéo et les Philippines se frayant une route vers la Chine, par Java et Sumatra vers les Indes.

N'est-ce là qu'un rêve? L'avenir le verra-t-il se réaliser, et par quelles mains? Un conquérant sauvage, homme de génie perdu dans une île au nord de l'océan Pacifique, Kaméhaméha, l'avait conçu, lui aussi. Des plages volcaniques et brûlantes d'Havaï, il voyait, comme dans un mirage, par delà l'horizon lointain où disparaissaient, irisés d'or, les grands nuages floconneux des vents alizés, des archipels verdoyants peuplés d'hommes de sa race. Il rêvait leur conquête. Vainqueur de ses ennemis, maître absolu de l'archipel Havaïen, il voulait, ignorant des distances, dédaigneux des obstacles, lancer sur l'Océan ses pirogues de guerre, disparaître, lui aussi, comme Lono, son fabuleux ancêtre, ne rentrer dans ses États qu'après avoir réuni sous son sceptre les descendants épars de sa race et fondé un empire qui s'étendrait sur 2,000 lieues de mer. Le temps lui fit défaut. Kaméhaméha ne put qu'appeler à la vie nationale un peuple dompté et façonné par lui. Son œuvre subsiste et nous verrons, aux îles Havaï, ce que peuvent devenir, au contact de notre civilisation européenne et de nos idées religieuses, les Canaques qui peuplent encore les îles du Pacifique.

La Nouvelle-Guinée, souvent dénommée, avec ses îles adjacentes, *Papouasie* ou « terre des Papous », affecte une forme irrégulière. Orientée au nord et au sud-ouest, elle présente au centre un renflement considérable, aux contours extérieurs massifs et compacts, aux lignes rigides. A l'ouest et à l'est, les extrémités s'allongent et s'effilent, les côtes s'échancrent, des baies profondes se creusent. A l'ouest, celles de Geelwink et de Mac-Clure se rejoignent presque et la péninsule septentrionale qu'elles forment ne se relie à la grande île que par un mince pédoncule. Il en est de même entre la baie de Geelwink et celle de Briton qui dessinent, à l'est, un second isthme, par delà lequel l'île s'évase brusquement. A l'extrémité orientale, la Nouvelle-Guinée se contracte de nouveau; au sud, le golfe de Papua, au nord celui de Huon pénètrent dans les terres; des anses et des baies creusent les côtes qui se terminent, au cap Sud, par une double pointe, de même qu'à l'extrémité occidentale par le double cap Tanjong-Ram et Tanjong-Sele dénommés cap Spencer et cap Anglais. Les ports et les anses sont nombreux; les plus connus sont le port Dorey, les baies de Humboldt et de l'Astrolabe, le golfe Huon, les baies de Collingwood et de Goodenough au nord; à l'extrémité sud-est, la baie Milne; puis, au sud, la baie de Hood, Port-Moresby, les anses de Redscar et de Hall-Sound et l'estuaire de la Fly à l'est du détroit de Torrès; sur la côte ouest, les baies du Triton, de Kamran et de Goens. Autour des côtes, de nombreuses îles offrent des abris aux navires.

Encore mal connu dans l'intérieur des terres, le relief orographique de la Nouvelle-Guinée se révèle bien différent de celui de l'Australie dont le détroit de Torrès, large de 60 kilomètres, la sépare. Au cœur de l'île, le sol déprimé s'allonge monotone et plat, mais on ignore si ces terres basses occupent tout l'espace entre la côte méridionale et la côte septentrionale. Au nord du golfe de Mac-Clure la péninsule massive soulève partout des massifs montueux; ils se succèdent au long de la côte septentrionale, atteignant leur point culminant au sud de la baie de Dorey, au mont Arfak, dont l'altitude dépasse 3,000 mètres. Au sud et à l'est de la baie de Geelwink, les chaînes montagneuses se multiplient, dominant la baie profonde d'Argoeni où le Genoffo atteint 1,500 mètres. Interrompue par les échancrures de la baie du Triton et de la baie de l'Etna, la chaîne côtière se relève au mont Lakahia, 1,390 mètres, puis, se renflant brusquement, soulève, au-dessus de la limite des neiges, des cimes de plus en plus puissantes. C'est là que le mont Charles-Louis dresse à 5,100 mètres ses crêtes étincelantes, point de repère des navigateurs et qui, plus à l'est, se relie au massif que d'Albertis a relevé au nord du bassin de la Fly.

Plus facile d'accès, la péninsule sud-orientale est aussi la mieux connue, étant plus voisine de l'Australie. Une série de massifs s'y succèdent, orientés du nord-ouest au sud-est. Ce sont les monts Albert, le mont Yule, 3,062 mètres, l'Owen-Stanley dont la cime de 5,024 mètres, gravie pour la première fois en 1888 par un Australien, W. Martin, domine le double versant de la péninsule. A l'est de l'Owen-Stanley, la chaîne s'abaisse, dessinant la pointe orientale de l'île, disparaissant sous les flots et soulevant successivement au large, dans son remous montueux, les îles Moresby et Massim. Le détroit qui les sépare a reçu le nom de *China-Straits*, détroit de Chine;

il est en effet la route la plus directe entre l'Australie et l'Empire du Milieu.

C'est à ses hautes cimes qui arrêtent les nuages et retiennent les pluies que la Nouvelle-Guinée est redevable du contraste qu'offrent avec celles de l'Australie ses plaines et ses vallées arrosées par de nombreuses rivières. Elles roulent des eaux abondantes ; tel le Fly que découvrit Blackwood en 1845 et qu'Albertis a remonté jusqu'à 800 kilomètres de son embouchure ; tel aussi l'Amberno ou le Rochussen, descendu des monts Charles-Louis et qui se déverse dans la baie de Geelvink. Terre chaude et humide, la Nouvelle-Guinée, dont la température moyenne s'élève à 26 degrés, possède une flore de transition entre la flore australienne et celle des Moluques. De l'Australie, elle tient les acacias et les eucalyptus ; des Moluques, les muscadiers, les palmiers, les cocotiers ; par sa faune, elle est australienne ; on y retrouve le kangourou, non plus sauteur mais grimpeur, le chien *dingo*, qui n'aboie pas et dont la chair est comestible. Les oiseaux sont surtout remarquables ; l'oiseau de paradis abonde et aussi les pigeons et les perroquets, depuis le grand cacatoès noir jusqu'au *Nasiterna* nain.

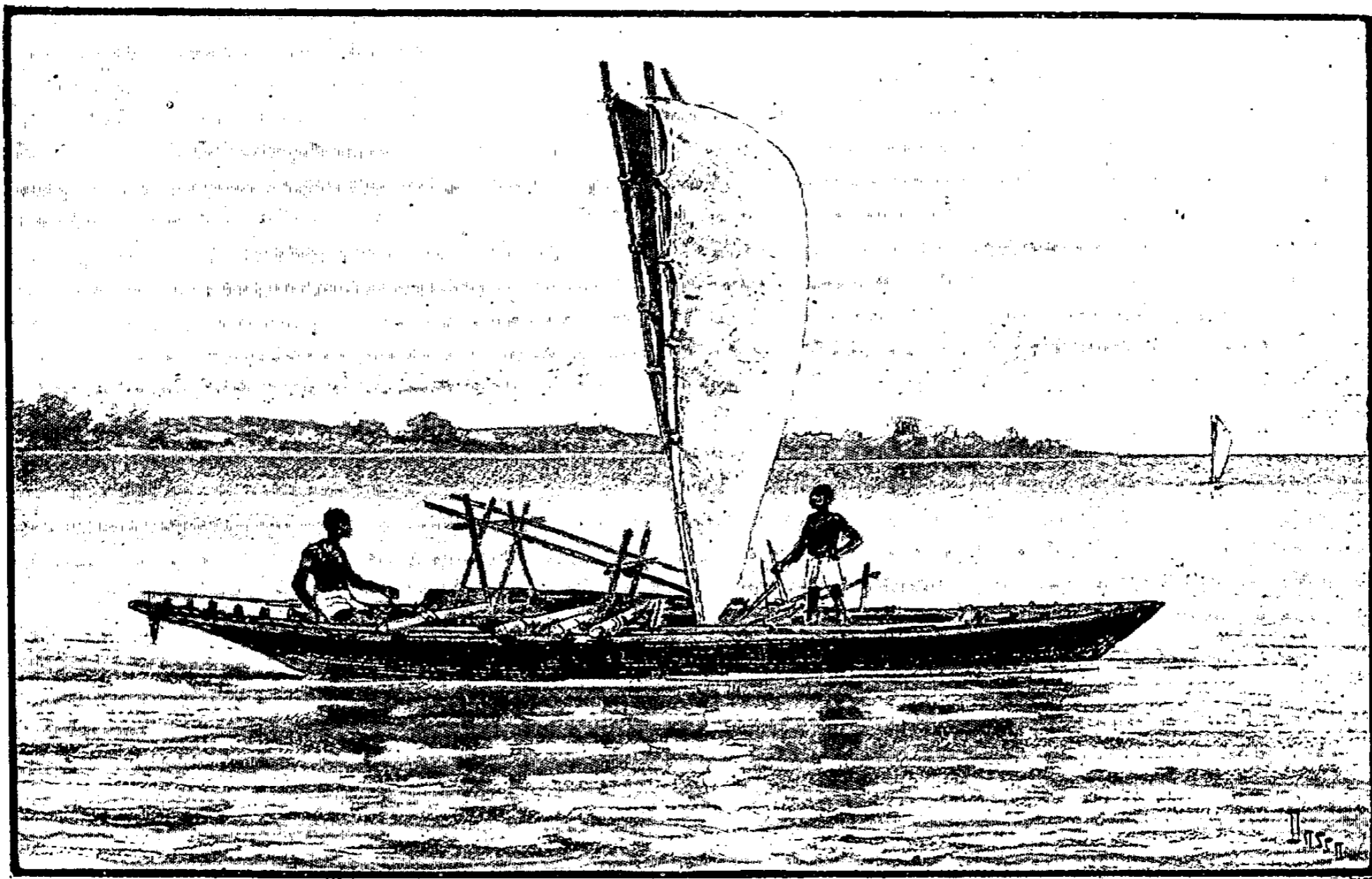
Trois races distinctes se juxtaposent sur ce sol : les Papoua, ou Papous, les Négritos et les Polynésiens. Les plus nombreux sont les Papoua, noirs, de taille moyenne, souples et agiles. Leurs traits caractéristiques sont les cheveux naturellement frisés, le nez busqué, long et pointu, et la forme allongée du crâne. Si certaines tribus en sont encore à l'âge de la pierre et vivent uniquement de chasse et de pêche, d'autres, riveraines de la mer et en contact avec les blancs, se construisent des huttes, défrichent la forêt, cultivent le bananier, le taro, le tabac et échangent le surplus de leurs récoltes contre des articles européens, surtout des armes à feu et des outils en fer. Dans l'intérieur des terres, là où les blancs n'ont pas encore pénétré, M. d'Albertis a trouvé les indigènes doux, simples et crédules. « Hommes, femmes et enfants, dit-il, accourent en foule et je m'amuse à les électriser avec ma petite machine. Les rires partent comme des fusées, mais la détonation successive des six canons de mon revolver met bien vite les curieux en fuite. Je réussis à les rappeler, non sans peine. Tirant alors de ma poche une fiole d'alcool, j'en verse une partie dans une coquille empruntée aux spectateurs, puis j'approche une allumette. Le soleil empêche d'apercevoir la flamme mais ils en sentent la chaleur ; lorsque je l'ai placée dans l'ombre et qu'ils en distinguent la fugitive lueur blanche, leur étonnement ne connaît plus de bornes : « Une eau qui brûle comme le feu ! » Je descends sur la plage, toujours suivi de mes visiteurs, je prends une autre allumette, la frotte sur la boîte et me penche au-dessus des vagues comme si j'allais aussi les enflammer. A cette vue, ils se précipitent vers moi, me conjurant de m'arrêter ; je fais mine de céder à leurs prières et souffle gravement la bougie. Ils m'expliquent alors, avec force gestes d'effroi, que si j'avais brûlé la mer, plus ils ne se seraient servis de leurs canots, plus ils n'auraient eu de poissons à manger. Mais toute gloire a fatalement son ombre et les naturels me redoutent terriblement, les femmes surtout ; dès que je m'approche d'une plantation, elles viennent me supplier de retourner sur mes pas. » Quand, plus tard, M. d'Albertis tenta de pénétrer

dans l'intérieur, il lui fallut, à maintes reprises, livrer combat aux indigènes et s'ouvrir une route par la force.

Il n'existe pas de villes proprement dites dans la Nouvelle-Guinée. Sur le vaste territoire occidental qui appartient à la Hollande on ne rencontre que de simples escales où résident quelques traitants européens. La plus importante, Dorëï, située sur la côte septentrionale, à l'entrée de la grande baie de Geelwink, est un centre missionnaire fréquenté par les trafiquants. A l'ouest, se trouve Amberbaki, le « pays de l'Ambre », dont les indigènes habitent des demeures aériennes édifiées sur des tiges de bambous. Relativement pacifiques, sédentaires et cultivateurs, ils ont pour voisins des peuplades belliqueuses, comme les montagnards des Arfak, anthropophages comme les Karou, d'origine négritienne, et les Gébar campés au sud sur les rives du golfe de Mac-Clure. Entre la baie de Geelwink et celle de Mac-Clure, sur l'isthme étroit qui les sépare, s'élève le village de Wairoer, fréquenté par les Malais qui y viennent trafiquer des noix de muscadè. Mais la côte est ici moins visitée par les traitants que les îles et îlots qui la bordent. Ces îles ont pour eux plus d'importance commerciale; celles d'Aroe au sud, sont riches en écailles de tortues, en perles, holothuries, plumes d'oiseaux de paradis, nids de salanganes. Dobbo est le centre de ce trafic qui attire, chaque année, de nombreux bateaux malais venus de l'Insulinde et qui se chiffre par plus d'un demi-million.

Ce n'est que dans la Nouvelle-Guinée anglaise que l'on rencontre une ville européenne naissante. Sur cette côte qui fait face à l'Australie, l'Australie reflue; ses colons s'établissent sur les riches terres d'alluvion du bassin du Fly. La capitale, Port-Moresby, s'élève plus à l'ouest, au pied du massif grandiose d'Owen-Stanley; un fil télégraphique sous-marin la relie au continent australien. Outre la résidence du gouverneur et quelques factoreries, Port-Moresby possède un séminaire protestant d'où, chaque année, de jeunes missionnaires indigènes partent pour les villages de l'intérieur, catéchisant et instruisant, défrichant et plantant, élargissant la zone d'une civilisation relative. Cette partie de l'île est la plus peuplée, et ses habitants, moins réfractaires à l'influence extérieure, semblent être d'origine polynésienne. Port-Moresby n'est pas, d'ailleurs, le seul point de cette côte occupé par les blancs. Sur le promontoire de Hula, au sud-est de la capitale, sont établies quelques factoreries; on en rencontre d'autres, et aussi des plantations européennes, dans les îles et îlots adjacents et dans les Louisiades.

La Nouvelle-Guinée allemande possède déjà trois centres; l'un, Finsch-Hafen, situé à l'extrémité de la péninsule au-dessous de laquelle se creuse le golfe Huon, port accessible aux plus forts navires, est la capitale de la colonie. A l'ouest, et dans la baie de l'Astrolabe, se trouve Friedrich-Wilhems-Hafen, le plus abrité et le plus sûr des ports de cette région, et enfin celui de Hatzfeldt, presque aussi bon et plus salubre. Une mission protestante fondée à Finsch-Hafen paraît appelée à donner, sur cette côte septentrionale, des résultats analogues à ceux que les Anglais ont obtenus de la mission de Port-Moresby.



Pirogue indigène des îles de Fiji.

III. — MÉLANÉSIE

On désigne du nom de Mélanésie les terres océaniques situées au nord et à l'est de l'Australie et de la Nouvelle-Guinée; ce sont: au nord, les îles de l'Amirauté et l'archipel de Bismarck; au nord-est les îles Salomon et Santa-Cruz; à l'est les Nouvelles-Hébrides, le groupe des îles Loyauté, la Nouvelle-Calédonie et, plus au large et confinant à la Polynésie méridionale, l'archipel des Viti ou Fiji. La superficie totale de ces terres dépasse 145,000 kilomètres carrés, leur population est évaluée à 700,000 âmes.

L'appellation de Mélanésie donnée à ces îles fut dictée par des considérations plus ethnographiques que géographiques; la race qui les habitait était plus noire que les races polynésienne et micronésienne; elle se distinguait de celles-ci par d'autres caractères encore et leur était inférieure en beauté physique; plus tard un examen moins superficiel, une étude plus approfondie permirent de constater des analogies nombreuses de langage, de coutumes et de croyances entre ces races. Les communications plus fréquentes, l'instinct migrateur des Polynésiens stimulé par l'exemple des blancs, le trafic dit des *engagés* auquel se livrent les armateurs européens en vue de fournir aux colons et aux planteurs la main-d'œuvre nécessaire à leurs défrichements, ont eu pour résultat de multiplier les croisements de races, d'affaiblir les

divergences et d'accentuer les ressemblances. En même temps que les navires d'engagés transportaient en Australie des Micronésiens, les Polynésiens émigraient en Micronésie, aux Nouvelles-Hébrides et aux îles Loyauté; la fusion s'opérait lentement mais sûrement.

Pour s'être ainsi modifié, le type mélanésien pur n'a pas entièrement disparu et, dans l'intérieur des terres occupées par cette race, on retrouve encore les traits caractéristiques qui frappèrent les premiers explorateurs européens et leur firent classer ces indigènes parmi les plus laids de l'Océanie. « Les traits du visage des Mélanésiens, écrit M. Vivien de Saint-Martin, ont un caractère simiesque assez prononcé; ils ont le front petit et fuyant, les yeux très enfoncés, le nez généralement large et aplati, la bouche grande, les lèvres épaisses et proéminentes; les dents, qui sont naturellement belles, sont gâtées par l'usage du bétel. Les cheveux, dont l'apparence broussailleuse est souvent un effet de l'art, paraissent laineux comme ceux des nègres, mais ne sont que très fortement frisés. Chez beaucoup, le corps est très velu; les épaules sont étroites, les bras et les jambes sont grêles, mais les mains et les pieds assez gros; la peau n'est pas noire, mais seulement d'un brun foncé; toutefois on a rencontré en Nouvelle-Guinée, en Nouvelle-Bretagne, des Mélanésiens de couleur claire. » Par contre, cette race est l'une des plus résistantes à la fatigue, l'une de celles qui fournit les meilleurs travailleurs; aussi les archipels qu'elle habite furent-ils, de bonne heure, fréquemment visités par les navires d'engagés.

L'Europe se partage la Mélanésie, de même qu'elle se partage l'Afrique. Ici, nous retrouvons la France à la Nouvelle-Calédonie et aux îles Loyauté; l'Angleterre occupe les Fiji; l'Allemagne possède les îles de l'Amirauté, l'archipel Bismarck et les îles Salomon. L'Espagne, qui découvrit ces îles, n'y possède rien. Mendana de Neyra débarqua, en 1568, aux îles Salomon; satisfait du résultat de ses explorations, mais à court de vivres, il revint sur ses pas chercher des approvisionnements et des renforts. La mort le prit et, après lui, deux siècles s'écoulèrent avant que Carteret, en 1767, Bougainville, en 1768, et Surville, en 1769, retrouvassent et la route suivie par Mendana et l'archipel découvert par lui. Chemin faisant, leurs prédécesseurs et eux-mêmes relevèrent d'autres terres, les îles de l'Amirauté et celles de la Nouvelle-Bretagne; de nos jours, d'autres appellations se sont substituées aux anciennes: la Nouvelle-Bretagne est devenue l'archipel de Bismarck, Tombara s'appelle Neu-Mecklenburg, l'île d'York Neu-Lauenbourg, les « vingt-cinq îles » archipel de l'Amirauté.

Ces terres sont pour la plupart d'origine volcanique; l'île Vulcain fume encore; il en est de même de l'île Lesson, et lorsque le navigateur anglais William Dampier franchit le détroit qui sépare la Nouvelle-Bretagne de la Nouvelle-Guinée et qui porte son nom, il dut naviguer entre des cônes ignivomes dont la fumée obscurcissait l'atmosphère et dont les flammes l'éclairaient la nuit. Dans l'île Bougainville, le Balbi, ancien volcan de 3,100 mètres d'altitude, semble éteint, mais le Bagana vomit des cendres et des scories. A côté des îles volcaniques qui dressent au-dessus des flots leurs hautes cimes, apparaissent les *attols*; ces îlots à peine émergés dessinent, au nord des îles Salomon, un long brise-lames mesurant plus de 200 kilomètres de

longueur, troué de passes; ailleurs ils forment des ceintures de récifs redoutables qui rendent inaccessibles une partie des côtes qu'ils bordent. Massifs coralligènes, ils s'élèvent sur des socles sous-marins de 700 à 800 mètres de profondeur; ils s'exhausent et s'étendent, et les milliards de zoophytes invisibles qui les édifient font surgir du fond des mers les assises d'un continent nouveau.

Déjà ces atolls se couvrent d'une abondante végétation; les courants et les oiseaux y apportent les graines; déjà les bancs de coraux sont semés de cocotiers et de pandanus. Des pluies abondantes activent ce travail de la nature. Dans l'archipel des Salomon, Guppy évalue à 3 mètres 50 centimètres la tranche d'eau pluviale annuelle; sur les hauts sommets, par 2,000 mètres d'altitude, cette épaisseur dépasse 10 mètres et peu de terres sont autant arrosées que ces îles situées dans la zone des vents alizés du sud-est, auxquels, lors du renversement de saison, succèdent les vents indécis, mais saturés d'humidité, du sud-ouest. Aussi les versants des montagnes et des collines sont-ils revêtus d'épaisses forêts dans lesquelles le figuier banyan se fait une large place, enserrant de ses fils souples et résistants les autres arbres qu'il étouffe.

De même qu'aux îles Moluques nous avons constaté une faune de transition entre la faune de l'archipel d'Asie et celle de l'Australie, de même la Mélanésie nous offre une faune de transition entre la faune australienne et la faune polynésienne. Si, sur certains points, on retrouve les singes anthropoïdes, on retrouve aussi les reptiles et les grands sauriens, puis les porcs, les chiens, les sarigues et surtout les pigeons, infatigables agents de dispersion des semences végétales.

Le type mélanésien domine dans ces îles auxquelles il a donné son nom, mais, pour les causes indiquées plus haut, les traits primitifs s'atténuent. On a noté une certaine analogie de race avec les Papouas de la Nouvelle-Guinée. Si les Mélanésiens résistent mieux que les Polynésiens aux influences morbides qui résultent pour eux du contact avec la race blanche, ils ont, comme les Polynésiens, érigé l'infanticide en système, aussi la dépopulation fait-elle ici, comme en Polynésie, de rapides progrès. Les guerres incessantes qu'ils se livrent, tantôt pour se procurer des captifs, tantôt pour décorer de têtes humaines la demeure de leur chef ou leurs canots de guerre, activent encore cette dépopulation que pourront seules arrêter, si elles l'arrêtent à temps, l'influence et l'intervention de l'Europe.

C'est que, il faut bien en convenir, notre civilisation européenne, telle qu'elle se révèle à l'Océanien, telle qu'elle va le relancer dans ses îles lointaines, sur ses plages ou dans ses forêts, n'est pas toujours pour lui inspirer un grand respect. Elle se présente d'ordinaire à lui sous la forme du trafiquant, débitant d'eau-de-vie ou d'objets sans valeur, spéculant sur ses passions ou sur son enfantine naïveté, habile à le tromper ou à le corrompre, luttant de ruse avec lui, entant sur les vices du sauvage ceux de l'homme blanc. Parfois elle lui apparaît sous la forme de navires baleiniers, d'équipages qui se croient tout permis là où la loi n'existe pas et où ils ont pour eux, sinon la supériorité du nombre, du moins celle des armes et des moyens d'intimidation. Ce n'est que plus tardivement, plus lentement que s'exerce l'influence du missionnaire, catholique ou protestant, la seule qui ait donné des résultats et amené quelques-

unes de ces peuplades à un état de civilisation déjà avancée, et encore à quel prix !

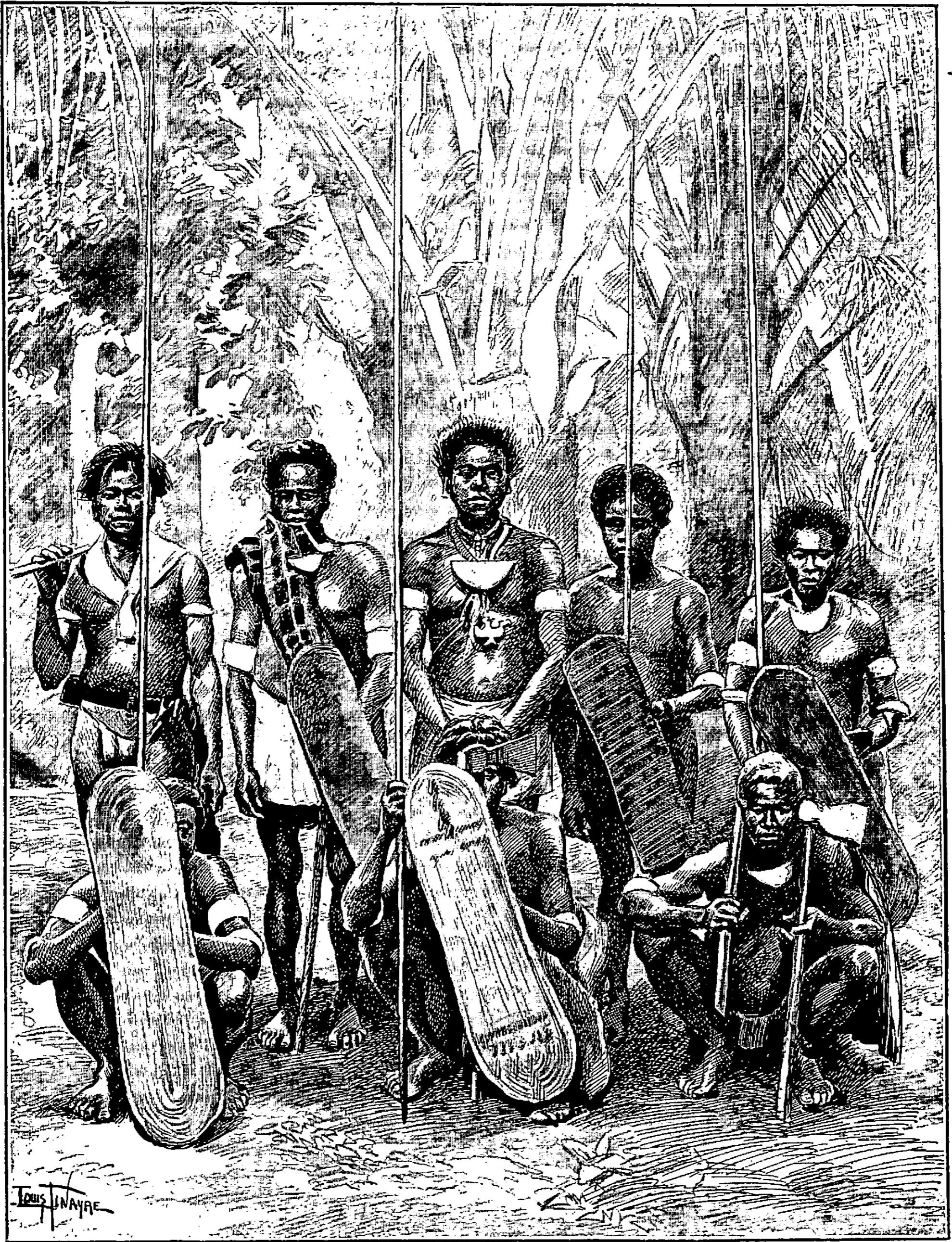
Pour quiconque a vécu en Océanie, il n'est pas douteux que les conquêtes, même les plus pacifiques de la civilisation, ont été aussi meurtrières que les guerres les plus terribles. Si l'on prend parmi ces races, non les moins réfractaires à nos idées, mais les plus ardentes à se les assimiler, celles qui, loin de repousser notre civilisation, l'accueillaient et l'appelaient, si l'on étudie l'histoire de quelques-uns de ces archipels, d'Havai, de Tahiti, on verra que jamais conquête à la civilisation ne fut plus rapide que dans ces archipels. Et pourtant c'est par centaines de mille que se comptent les victimes. En moins de deux années les habitants passent d'un état de nudité complet à l'usage des vêtements européens; dans ces deux années, la dépopulation dépasse 50,000. Le milieu climatologique est changé pour eux; ils contractent des maladies nouvelles. Puis, l'eau-de-vie, le plus redoutable des poisons dans ces climats chauds, les décime. En un peu plus d'un demi-siècle la dépopulation atteint, aux îles Havai, un chiffre énorme : 325,000 décès en excédent des naissances; aux îles de la Société : 240,000. Il en fut et il en est encore de même, bien que dans de moindres proportions, parmi les archipels de la Mélanésie, dépeuplés surtout par le trafic des engagés.

Nous diviserons en deux parties notre étude de la Mélanésie. La première, celle de la Mélanésie occidentale, comprendra les îles de l'Amirauté, l'archipel de Bismarck, les îles Salomon et les Nouvelles-Hébrides. La seconde, celle de la Mélanésie orientale, sera consacrée au groupe des îles Loyauté, à la Nouvelle-Calédonie et aux îles Viti ou Fiji.

I. — MÉLANÉSIE OCCIDENTALE : ILES DE L'AMIRAUTÉ. — ARCHIPEL DE BISMARCK. ILES SALOMON. — NOUVELLES-HÉBRIDES

Situé au nord-est de la Nouvelle-Guinée, dont 50 kilomètres le séparent, le groupe des îles de l'Amirauté fait, ainsi que la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée, ainsi que l'archipel de Bismarck et les îles Salomon, partie de l'empire colonial allemand. Ce groupe se compose d'une grande île qu'entourent de nombreux îlots; il forme l'extrémité nord-ouest de la longue chaîne de terres océaniques qui, du sud-est au nord-ouest, se déploie autour de la Nouvelle-Guinée sur un axe parallèle.

Découvertes, en 1616, par Le Maire et Schouten, qui leur donnèrent le nom des « Vingt-cinq îles », ces îles ne furent visitées qu'en 1767 par le capitaine Philippe Carteret, navigateur anglais. Mal accueilli par les indigènes qui attaquèrent ses embarcations, il n'y fit qu'un très court séjour. En 1792, d'Entrecasteaux, à la recherche de Lapérouse, visita l'archipel, dont il détermina la position. Près d'un siècle s'écoula avant que l'exploration du *Challenger*, en 1875, et les documents publiés par M. H. N. Moseley donnassent sur les îles de l'Amirauté et leurs habitants des renseignements précis. Leur superficie totale n'excède guère 1,900 kilomètres carrés; leur population ne dépasse pas 3,000 âmes. Terres basses, humides et chaudes, situées à deux degrés



INDIGÈNES DES ILES SALOMON.

au-dessous de l'équateur, ces îles disparaissent sous une végétation exubérante qui leur donne l'aspect de vasques de verdure semées sur le Pacifique. Leur relief orographique ne comporte pas d'altitudes supérieures à 500 mètres. Sur ce sol légèrement mamelonné, arrosé par des pluies abondantes, coulent de nombreux cours d'eau; sous ces ombrages épais vit une population clairsemée, d'origine Papoua, mais au type moins accentué; par sa langue, elle se rapproche des indigènes des îles Carolines; elle a, des Papoua, la taille moyenne, le teint brun très foncé, presque noir, les cheveux frisés, la barbe rare, le corps poilu. Comme les Fijiens et les Samoïens, ces indigènes se tatouent.

La terre et la mer leur fournissent, sans travail, une nourriture abondante : les noix de coco, le taro, les bananes, les poissons, des cochons et des pigeons. Pêcheurs habiles, ils sont aussi d'excellents chasseurs et capturent le gibier pendant la nuit. Sur un point, ils diffèrent toutefois des autres habitants de la Mélanésie : leurs armes, lances et traits, sont offensives, ils n'en ont pas de défensives et ne font usage ni de boucliers, ni de frondes, ni d'arcs; par contre, ils fabriquent des filets qui sont entre leurs mains des armes redoutables. Leur organisation politique réalise l'idéal des anarchistes. Ils n'ont pas de chefs; l'égalité la plus absolue règne parmi les membres de la tribu, égaux en droits et délibérant, sans maître, sans président, sur les intérêts communs.

Plus important par sa superficie, qui est de 47,000 kilomètres carrés, et par sa population de 180,000 habitants, l'archipel de Bismarck, longtemps connu sous le nom de Nouvelle-Bretagne, se compose de deux grandes îles : Tombara, dénommée Neu-Mecklenburg, et Birara, autrefois Neu-Britain, aujourd'hui Neu-Pommern, et de plusieurs autres, plus petites, parmi lesquelles les plus importantes sont Neu-Hanover et Neu-Lauenburg. Un étroit bras de mer sépare l'extrémité de Neu-Pommern de la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée; entre Neu-Pommern et Neu-Mecklenburg la distance est moindre encore et ces deux îles, qui semblent n'en former qu'une seule, affectent la forme d'un large croissant ouvert vers l'ouest.

Leur découverte est due, ainsi que celle des îles de l'Amirauté, à Le Maire et à Schouten qui se crurent sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée. En 1643, Tasman eut la même illusion. En 1706, William Dampier, le premier pénétra dans ce dédale de bras de mer et de détroits de la Mélanésie dans laquelle les précédents explorateurs ne voyaient que des péninsules de la grande terre de la Nouvelle-Guinée et non des archipels distincts. Il note, en passant, que ces îles lui parurent montagneuses et boisées, sillonnées de vallées ombreuses et de cours d'eau; sur la plage les rideaux de cocotiers masquaient des cultures primitives. Les indigènes, ajoute-t-il, étaient vigoureux et bien découplés; ils avaient le nez aplati et les cheveux frisés; leurs armes consistaient en épées, lances, frondes, arcs et flèches. Plus tard, Carteret, Bougainville, Hunter, d'Entrecasteaux et Dumont d'Urville visitèrent ces côtes, mais leur exploration méthodique ne date que de 1884, époque où l'Allemagne en prit possession.

Birara, la Nouvelle-Poméranie allemande, mesure 440 kilomètres de longueur

sur 150 de largeur maximum. Elle consiste en une série de montagneux massifs que relient des seuils bas et dont quelques-uns, affectant la forme péninsulaire, comme la partie nord-est, dite de la Gazelle, ne tiennent à la terre ferme que par un mince pédoncule. Par delà la côte basse et boisée, le sol se renfle ; des volcans éteints, le *Père* et les *Fils*, la *Mère* et les *Filles* s'élèvent à 600 mètres ; d'autres, plus petits, fument encore et, sur la côte occidentale, des cônes ignivomes sont en activité. Mieux connue, la côte orientale est profondément échancrée par la baie Jacquinot, la baie Spacieuse et la Blanche Bay, où se concentrent les établissements européens. Sur la côte nord, que bordent de petites îles, les courants maritimes et les récifs rendent la navigation dangereuse.

Cette côte, peu habitée, ne se peuple que temporairement et à certaines saisons, quand la pêche y attire les indigènes. Par contre, le littoral du sud, celui de l'est et de l'ouest sont semés de villages que voilent des rideaux de cocotiers. En arrière de ces villages s'étendent des forêts ombreuses, aux teintes variées, et dont l'exubérante végétation reflue sur les pentes des montagnes aux contours élégants et purs.

Le canal de Saint-Georges, que Dampier crut être une baie et que Carteret franchit le premier, sépare la Nouvelle-Poméranie du Nouveau-Mecklenbourg, la Tombara des indigènes. Par sa forme recourbée et symétrique elle rappelle son île sœur. Bien que de moindre étendue, elle est plus montagneuse et plus haute, surtout dans sa partie méridionale où ses sommets atteignent 2,000 mètres ; au nord de l'île ils n'en dépassent pas 1,000 et, sur la côte orientale, le sol se déroule en longues plaines. C'est dans cette île qu'une société française tenta de fonder, en 1878, la colonie de *Port-Breton*. On sait comment échoua cette aventure, mal conçue et plus mal dirigée.

En dehors de ces deux grandes îles, celle du Nouveau-Hanovre a seule quelque importance, mais l'accès en est difficile. Le détroit de Byron, qui la sépare du Nouveau-Mecklenbourg, est semé d'écueils, de récifs, de bancs de sable qui lui ont valu le surnom mérité d'*Intricate Strait*, « détroit compliqué ». Les grands bâtiments ne s'y hasardent pas et la navigation n'en est possible qu'aux pirogues indigènes.

Les établissements européens sont clairsemés dans cet archipel dont le commerce est encore très restreint, les principaux produits d'échange consistant en copra, écailles de tortues, et holothuriés. Le trafic le plus actif est celui auquel se livrent les navires *d'engagés* qui viennent recruter des travailleurs, soi-disant libres, pour les plantations australiennes et les îles orientales. Ce trafic, qui, par certains côtés, rappelle l'ancienne traite des nègres, est de date comparativement récente. A mesure que la civilisation s'étend et que les défrichements se multiplient, le besoin de travailleurs se fait de plus en plus sentir. Il en faut pour les fermes et les stations du Queensland, pour les plantations de sucre et de coton, et naturellement on tourne les yeux vers ces îles peuplées de sauvages vigoureux et solides. Transplantés, disséminés, bien encadrés et bien dirigés, ce sont en effet d'excellentes recrues, habituées au climat, faciles à nourrir. Aussi, sur certains points, et notamment dans la Mélanésie, les navires *d'engagés* se livrèrent-ils à une véritable chasse à l'homme. Les abus furent tels, et telles aussi les représailles exercées par les tribus exaspérées sur des équipages parfois

innocents, que les autorités européennes durent intervenir, non pour empêcher, mais pour réglementer ce genre d'industrie. Si le contrôle officiel n'est pas absolument efficace pour réprimer tous les excès, il en a du moins considérablement diminué le nombre et les capitaines ont, aujourd'hui, plus souvent recours à la séduction qu'à la violence pour décider les indigènes à émigrer à leur bord. Dans certaines îles ils s'entendent avec les chefs, désireux de se débarrasser d'adversaires inquiétants, de partisans trop exigeants ou de malfaiteurs dont ils ne savent que faire. L'Allemagne, ainsi que l'Angleterre et la France, surveillent ce trafic, dont l'extension dépeuplerait leurs colonies océaniques.

Le groupe des îles Salomon s'étend à l'est de la Nouvelle-Guinée et au sud-est de l'archipel de Bismarck. Il se compose d'une double série d'îles orientées du nord-ouest au sud-est et déployées sur près de 1,000 kilomètres de longueur. Au nord, se succèdent les îles Bougainville, Choiseul, Yzabel et Malaïta; elles varient en longueur de 150 à 200 kilomètres et sont séparées les unes des autres par des détroits de 20 à 60 kilomètres. Parallèlement à cette série d'îles septentrionales, s'allongent les îles méridionales de New-Georgia, Guadalcanar et San-Cristobal. Entre New-Georgia et Guadalcanar, se trouve la petite île de Russell, et de nombreux îlots bordent les côtes des grandes terres. On évalue à 44,000 kilomètres carrés la superficie totale du groupe des Salomon et à près de 200,000 le chiffre de sa population.

Mendaña de Neyra, navigateur espagnol, découvrit, en 1568, ces terres d'origine volcanique que peu d'explorateurs visitèrent après lui, vu la réputation de férocité faite aux indigènes qui les habitaient. L'intérêt toutefois devait l'emporter sur la crainte; les îles étaient riches en bois de sandal, dont le trafic avec la Chine procurait de gros bénéfices. Ce bois précieux abondait, ainsi que l'ébène, dans les hautes forêts qui font de ces îles les terres les plus ombrées de l'océan Pacifique; les fougères arborescentes y atteignent 12 mètres de hauteur, et les cimes boisées dépassent 2,000 mètres d'altitude, comme dans Guadalcanar. La faune des îles Salomon rappelle celle de la Nouvelle-Guinée, mais les espèces spéciales à la Papouasie s'y confondent avec les espèces de la Polynésie. On retrouve, affirment les indigènes, les singes anthropoïdes dans les îles de Malaïta et de Guadalcanar. Les reptiles sont nombreux et aussi d'énormes crapauds auxquels les Mélanésiens rendaient un culte. Les Espagnols retrouvèrent et détruisirent, dans l'île Yzabel, des temples élevés en l'honneur de ces batraciens.

Ici, la race indigène n'a ni les traits saillants et caractéristiques de la race Papoua, ni la physionomie ouverte et intelligente des Fijiens. Les habitants des îles Salomon sont de petite taille, trapus et vigoureux, aux cheveux laineux; marins habiles, ils excellent dans l'art de construire et d'orner leurs pirogues, qui ne ressemblent en rien à celles des insulaires des mers du sud. Leurs canots de guerre sont, au dire des connaisseurs, des modèles de construction navale, et attestent un art décoratif très original. Eux-mêmes se plaisent à se parer d'ornements, de colliers, bracelets, ceintures, plaques d'écaïlle curieusement travaillées. Dans leurs armes offensives et défensives,

dans leurs lances, leurs arcs et leurs boucliers se retrouve le même goût d'ornementation.

Aux îles Salomon, comme dans la plupart des îles de l'Océanie, nous voyons érigées en loi la soumission complète de la femme, la domination brutale du sexe fort sur le sexe faible. Presque partout nous y voyons la femme esclave des caprices d'un maître, maintenue par lui dans un état de révoltante infériorité, auquel rien ne réussit à la soustraire et qu'aggravent encore les désirs qu'elle peut inspirer. Dans une tribu sauvage, les jeunes années d'une femme remarquable par sa beauté ne sont qu'une série ininterrompue de captivités auprès de différents maîtres, de terribles blessures, de fuites, de mauvais traitements. La Grèce avait atteint déjà un état de civilisation avancée à l'époque où Homère, dans ses vers immortels, chantait l'enlèvement d'Hélène et la guerre de Troie. Ramené aux réalités prosaïques de la vie primitive, l'épisode d'une Hélène ravie à son époux, ne comporte peut-être pas moins de luttes, de colères soulevées et de sang versé ; mais l'hommage rendu à sa beauté, le dévouement chevaleresque de héros prêts à mourir pour sa défense, supposent un raffinement de civilisation dont on chercherait vainement la trace dans une tribu de l'Océanie.

La pauvreté du langage est un indice de l'absence de certains sentiments. Si une langue est impuissante à les exprimer, c'est que ceux qui la parlent les ignorent. Chez la plupart de ces peuplades les mots « amour, aimer » n'existent pas. Les expressions de « chère, » de « bien-aimée » sont complètement inconnues. « J'essayai vainement, raconte le capitaine Lefroy, de les expliquer à Nanette, en supposant une phrase telle que : ma chère femme, ma chère fille. Quand, à la fin, elle eut compris, elle me répondit avec beaucoup d'emphase : I' disent jamais ça ; i' disent : ma femme, ma fille. »

Mais la preuve la plus évidente est le fait que nombre de dialectes ne possèdent pas de mot pour dire « aimer », et que les traducteurs de la Bible sont obligés d'en forger un. Tous les missionnaires de l'Océanie se sont heurtés à la même difficulté. Les mots manquent pour exprimer des idées qui font défaut et que l'on classe souvent, et à tort, au nombre des idées innées. Pour la plupart de ces insulaires, le terme de femme est synonyme d'esclave, ou tout au moins de propriété. Comme Shakespeare le fait dire à Petruchio, de Catherine, dans sa pièce *Taming of the Shrew* : « Je veux être le maître de ce qui m'appartient. Elle est mon bien, ma chose ; elle est ma maison, mon ameublement, mon champ, ma grange, mon cheval, mon bœuf, mon âne, mon tout. »

Elle est surtout le bœuf et l'âne. Demandez à un naturel de l'Océanie pourquoi il désire prendre femme ; il vous répond invariablement : « Pour qu'elle me procure du bois, de l'eau et des aliments, et pour qu'elle porte les fardeaux. » Dans les tribus où il y a plus d'hommes que de femmes, par suite de l'accaparement des chefs, ceux qui veulent se donner le luxe d'en posséder une se trouvent dans la nécessité d'aller voler quelque autre tribu. Quand, dans leurs expéditions, ils découvrent aux environs d'un village ou d'un campement, une femme isolée, ils l'étourdissent d'abord d'un coup de *dowak* sur la tête, puis la saisissent par les cheveux et la traînent dans le bois le plus voisin pour attendre qu'elle revienne à elle. Dès qu'elle a recouvré ses sens, ils la forcent à les accompagner, et comme, après tout, elle ne fait qu'échanger un maître

brutal pour un autre, elle se résigne, bien convaincue qu'une résistance inutile ne ferait que multiplier les coups de *dowak*.

Au début de tout ordre social, antérieurs à lui, le vol, la rapine, la violence sont et font la loi; mais de ce chaos informe se dégage peu à peu une organisation rudimentaire affectant généralement la forme despotique, le pouvoir absolu du plus fort, du plus habile ou du plus cruel. Il en fut ainsi aux îles Salomon où les chefs gouvernent, sans contrôle, des tribus sans droits politiques. Usant du procédé adopté par l'Angleterre, l'Allemagne s'efforce, et non sans succès, de se rallier ces chefs par la crainte ou les faveurs et de les convertir en vassaux subventionnés.

Entre les îles Salomon au nord-ouest et les groupes des îles Loyauté et de la Nouvelle-Calédonie au sud-est, se succèdent les archipels de Santa-Cruz, de Banks, de Torrès, et des Nouvelles-Hébrides. Leur superficie totale dépasse de peu 13,000 kilomètres carrés et leur population est évaluée à environ 60,000 habitants.

Terres de transition entre la Mélanésie et la Polynésie, ces archipels renferment des éléments ethniques distincts, mais également réfractaires à toute civilisation. Terres d'origine volcanique, situées entre l'équateur et le tropique du Capricorne; abondamment arrosées et merveilleusement fertiles, leurs cimes verdoyantes évoquent dans la pensée du voyageur l'idée de retraites ombreuses, paisibles et riantes. Leur histoire, cependant, n'est qu'une monotone et sombre série de meurtres, de rapt, de guerres obscures, de monstrueux sacrifices humains, suivis de scènes de cannibalisme et d'orgies. « La nature, livrée à elle-même, écrit le docteur Monin, a déployé sur ce sol constamment chaud et humide, ses productions les plus diverses et les plus remarquables; fougères arborescentes, palmiers de toute sorte, pandanus et bambous se mêlent aux arbres les plus vigoureux, tamanous, arbres de fer, inocarpes et figuiers élastiques. Ces derniers couvrent des espaces considérables de leurs branches horizontales supportées par des racines droites et lisses comme des colonnes; à leur ombre poussent les mousses les plus délicatement découpées et des fouillis d'arbustes aux feuilles panachées et aux fleurs éclatantes. Partout les troncs disparaissent sous la riche végétation des plantes parasites et sont réunis par des lianes flexibles qui couronnent leurs cimes et retombent en festons. La richesse et la variété du premier plan n'enlèvent rien à la beauté du fond formé par des rangées de collines dont les plus éloignées se perdent dans un horizon bleuâtre. »

Alonzo de Mendana découvrit, en 1595, l'archipel de Santa-Cruz; Quiros, son pilote, releva, en 1600, les côtes des Nouvelles-Hébrides; Bligh, abandonné en mer par son équipage révolté, aborda, en 1789, aux îles Banks, près desquelles, sur l'îlot de Vanikoro, était venu se briser, l'année précédente, le navire qui portait Lapérouse. Ce ne fut que 39 ans plus tard que Dillon retrouva les épaves du naufrage.

Dans ces archipels de Santa-Cruz et des îles Banks et, il y a peu d'années encore, dans celui des Nouvelles-Hébrides, se rencontraient les tribus anthropophages les plus redoutables de l'Océanie. La persistance de cette coutume révoltante s'explique par la nature et les productions du sol. Les peuplades sauvages passent d'ordinaire par trois phases suc-

cessives avant d'être mûres à la civilisation. Au début, elles vivent de chasse, puis de l'existence nomade du pasteur et enfin de l'agriculture, qui forcément les groupe en villages, les attache au sol et, en créant la propriété, crée du même coup des usages et des coutumes que le temps convertit en lois. L'état social apparaît alors en embryon. Cette progression dont on a pu constater les phases régulières dans toutes les agglomérations humaines, suppose toutefois la préexistence, sur le sol occupé ou envahi, du gibier pour le chasseur et du bétail pour le pasteur nomade. Ce fut le cas en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique, dans quatre des parties du monde sur cinq, mais ce ne fut pas le cas pour l'Océanie, où le gibier est rare et où le bétail n'existait pas. Il en résulta ceci : à défaut de gibier, le sauvage chassa son semblable et s'en nourrit ; à défaut de bétail, il fit de ses prisonniers du sexe le plus faible une sorte de troupeau de réserve d'abord, puis des esclaves ensuite, le jour où, parvenu à la troisième phase et devenu prévoyant, il s'avisa de les employer à la culture du sol, à la pêche, à la récolte des ignames et des bananes.

Tout le cannibalisme est là, et si, lors de l'apparition des missionnaires dans les îles de l'Océanie, il était déjà dans sa période décroissante, c'est que le gibier humain se faisait rare ; que, plus méfiant, il se défendait mieux ; qu'on ne pouvait sacrifier les femmes sans rester seul à planter les ignames et à cueillir les bananes et que le sauvage a horreur du travail manuel qu'il estime indigne de lui. La polygamie naquit, moins de ses appétits sensuels que de la préoccupation de s'assurer, par le labeur des femmes, une existence à sa guise et une nourriture plus abondante.

Dans l'île de Tanna, les tribus qui habitent sur le bord de la mer, en rapport plus fréquents avec les trafiquants, ont à peu près renoncé à la chair humaine. Celles de l'intérieur en sont encore friandes et apprécient surtout les blancs. Aussi, quand leurs voisins réussissent à attirer sur la plage et à tuer quelque matelot, s'empressent-ils d'expédier le cadavre aux gens de l'intérieur qui en donnent un bon prix. Ces occasions se font de plus en plus rares ; les blancs sont armés et se tiennent sur leurs gardes.

De tous les indigènes de l'Océanie, ceux d'Api, d'Ambrym et de Tanna sont parmi les plus réfractaires à la civilisation. Grands, forts, bien découplés, ils sont essentiellement belliqueux par nature, toujours prêts à se battre, tous pourvus de fusils, de poudre et de balles qu'ils achètent aux trafiquants en échange de copra. Le *copra*, dont il se fait un grand négoce dans ces îles, est la noix de coco découpée en tranches puis séchée au soleil sur des claies en bambou. Le copra se payait aux indigènes, il y a peu d'années encore, 175 francs la tonne ; il valait 375 francs à Sydney, 500 à Londres. Quant aux 175 francs que l'indigène était supposé recevoir en marchandises, c'était une pure fantasmagorie ; ce qu'on lui remettait en tabac, allumettes, armes et poudre n'en représentait pas le quart. Il est vrai que son travail se bornait à surveiller celui de ses femmes et à stimuler leur zèle à coups de bambou.

Tout belliqueux que soient les indigènes de Tanna et d'Ambrym, leurs instincts guerriers n'excluent pas une forte dose de prudence. Ils tendent des pièges à leurs ennemis, dressent des embûches, mais attaquent rarement à découvert. Depuis peu, séduits par les offres des trafiquants, ils commencent à émigrer, soit comme travailleurs

à gages, soit comme marins. Ils visitent alors les Fiji ou Sydney et reviennent dans leur île avec un petit pécule et quelques notions rudimentaires de civilisation acquises au contact des blancs.

Orienté du nord-ouest au sud-est, l'archipel des Nouvelles-Hébrides déploie sur 800 kilomètres de longueur sa traînée d'îles qui continuent, au sud, la courbe décrite par les îles Salomon et que la fosse maritime profonde, dite de la Gazelle, sépare de la Nouvelle-Zélande. La superficie de cet archipel dépasse 13,000 kilomètres carrés, sa population est évaluée à 65,000 habitants. Il se compose de 39 îles, non compris les îlots ; les îles Banks en forment l'extrémité septentrionale. C'est au centre que se trouvent les plus grandes terres : Saint-Esprit, Mallicolo, Sandwich, Eromanga.

De formation ignée, ces îles sont presque toutes montagneuses, mais leurs plus hauts sommets ne dépassent pas 1,500 mètres. Situées sur la longue fissure volcanique qui s'étend, en forme de croissant, de la ligne au tropique du Capricorne, elles reposent sur un socle étroit, à droite et à gauche duquel l'Océan se creuse brusquement. Les récifs coralligènes qui entourent les Fiji et la Nouvelle-Calédonie à l'est et à l'ouest des Nouvelles-Hébrides, font ici défaut, les éruptions sous-marines élevant la température de l'eau à un degré tel que les zoophytes n'y sauraient vivre. Sur les hauteurs boisées, plane en tout temps un voile de vapeurs que la brise soulève sans le dissiper. « Nous remarquons, écrit le D^r Monin, que bien que le ciel se soit éclairci et que la brume ait disparu de l'horizon, il n'en reste pas moins, sur plusieurs points, des amas de vapeur suspendus aux arbres ou attachés aux sommets ; nous ne tardons pas à reconnaître que ces vapeurs proviennent d'un grand nombre de fumerolles dont les jets saccadés s'échappent des crevasses du sol à intervalles courts et réguliers. Il n'est pas un point de la côte qui ne présente ce phénomène d'autant plus curieux que ces fumerolles sortent au niveau même de l'eau ou du milieu des touffes de cocotiers qui restent frais et verts parmi les gaz qui les enveloppent. »

Peu de terres océaniques sont aussi riches que les Nouvelles-Hébrides en productions de toute nature. Dans quelques-unes de ces îles que recouvrent d'immenses forêts vierges, abondent les plus précieuses essences forestières, notamment les myrtes, les cèdres et le sandal. Markham signale comme des plus curieuses et des moins connues la faune et la flore de cet archipel enrichi par les semences végétales que les courants et les vents y ont apportées. Les oiseaux, les papillons, les insectes y sont nombreux ; plus nombreux encore et plus variés les poissons. « La belle eau transparente et profonde dans laquelle baignent ces îles, écrit Markham, abonde en poissons de diverses espèces. A Tanna les indigènes nous mirent en garde contre un poisson vénéneux qui causa de terribles ravages parmi les matelots de Quiros et de Cook. A Foutouna, qu'entoure une eau limpide et profonde, je ne pouvais me lasser de regarder du haut d'une falaise les évolutions, parmi les roches, de grands poissons du plus beau bleu et du vert le plus brillant. »

Au long du littoral fertile et boisé s'ouvrent de beaux ports naturels. Le port aSandwich, dans l'île de Mallicolo, est l'un des meilleurs havres connus ; masqué du côté

de la mer, il apparaît comme un fiord découpé par des canaux maritimes naturels aussi sûrs et aussi tranquilles que des docks. Dans l'île Sandwich, on rencontre les ports de Pepita, d'Havannah et d'Evakor; dans l'île d'Aneitium, celui d'Ingany; dans l'île Saint-Esprit, la baie du Requin et le port Olvy. De tous ces ports, celui d'Havannah paraît avoir le plus d'avenir, sa configuration se prêtant à de grands établissements commerciaux et maritimes.

La cruauté des indigènes des Nouvelles-Hébrides est restée proverbiale. Ils passent, et non sans raison, pour les plus féroces de l'Océanie, mais on n'a pas assez tenu compte des procédés dont les blancs ont souvent usé à leur égard pour se procurer le bois de sandal que l'on exportait en Chine. En 1842, un équipage anglais abattit à coups de fusil, une trentaine d'insulaires qui s'opposaient à la destruction de leurs forêts. D'autres, réfugiés dans une grotte, furent enfumés. Nombre de faits analogues expliquent la haine des indigènes et les mauvais traitements qu'eurent à subir les matelots dont ils réussissaient à s'emparer.

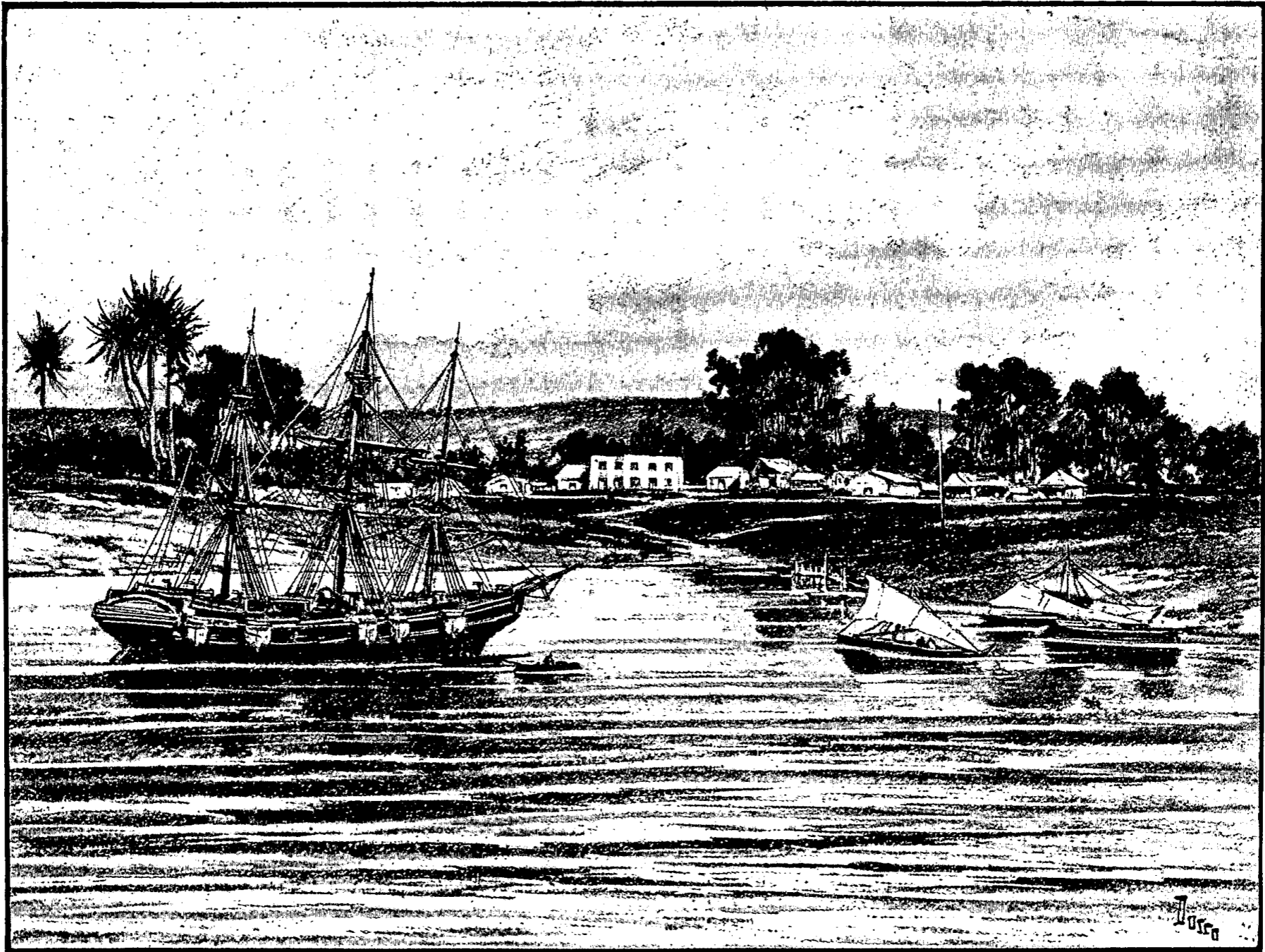
Le climat est le plus redoutable obstacle que la colonisation européenne ait à vaincre dans ces îles. Si belliqueux et si cruels que soient les insulaires, on aurait promptement raison de leurs résistances, mais la chaleur et l'humidité, les changements brusques de température, les hautes forêts et les marécages, les pluies abondantes et la végétation intense, entretiennent des fièvres redoutables et rendent meurtrier pour les blancs cet archipel aux sites enchanteurs.

II. — MÉLANÉSIE ORIENTALE : ILES LOYAUTÉ. — NOUVELLE-CALÉDONIE. — ILES VITI OU FIJI. — ILE NORFOLK:

Dépendance de la colonie française de la Nouvelle-Calédonie, dont la sépare un détroit profond, large d'environ 100 kilomètres, le groupe des îles Loyauté se déroule, parallèlement à la côte calédonienne, sur une longueur de 248 kilomètres, formant une série d'anneaux orientés du nord-ouest au sud-est. Au nord apparaissent les récifs de l'Astrolabe, reconnus par d'Entrecasteaux et que les navigateurs évitent avec soin, et au-dessous desquels l'île d'Ouvéa ou Halgan dresse son plateau circulaire, soulèvement de corail auquel donnent accès des canaux navigables creusés par les flots à travers les récifs. Sur ce sol de corail mort les pandanus ont seuls pris racine.

Plus étendue qu'Ouvéa, l'île Chabrol ou Lifou est un massif de formation coralligène dont les étages superposés indiquent quatre exhaussements successifs. La végétation y est plus abondante et plus variée qu'à Ouvéa; le sol de corail est creusé de cavernes et de grottes; les côtes plongent abruptement dans l'Océan à de grandes profondeurs. La longueur de l'île n'excède pas 60 kilomètres et son altitude moyenne ne dépasse pas 100 mètres. Une série de petits îlots : Vauvilliers, Tika, Ouo et Léiogat relie l'île de Lifou à l'île méridionale de Maré.

Ici, la superposition des plateaux est plus accentuée encore qu'à Lifou. Parfaitement



PORT-HAVANNAH, DANS LES NOUVELLES-HÉBRIDES.

horizontaux, ces plateaux, au nombre de cinq, et qui correspondent à un nombre égal de soulèvements géologiques, atteignent, comme à Lifou, une altitude d'environ 100 mètres. Au centre de l'île se déroule une vaste plaine à deux étages, formée par le deuxième et le troisième plateaux, et que recouvre une végétation assez abondante; certaines parties sont boisées. « Les îles Loyauté, dit un rapport officiel, sont d'une conformation tout à fait particulière; elles présentent sur le rivage une zone plus ou moins étendue couverte de cocotiers, mais sans aucune culture; puis vient ce que les indigènes appellent le *Souît*. Cette partie du territoire est formée de corail qui se projette en pyramides très inégales comme hauteur et comme volume. Entre ces pyramides, entre ces blocs de corail, il y a des fissures profondes, remplies d'un humus assez fertile, et c'est là que l'indigène prépare ses cultures. Vient ensuite la forêt, puis un plateau défendu sur presque tout son pourtour par des falaises à pic. Ce plateau ayant pour base un corail absolument uni et sans aucune fissure n'est recouvert que de quelques centimètres de terre; il forme une vaste plaine sans arbres, sans autre végétation qu'une herbe dure que l'on s'efforce d'utiliser pour l'élevage du mouton. »

La flore des îles Loyauté offre une grande analogie avec celle de la Nouvelle-Calédonie. On retrouve ici le bois de sandal, les plantations de bananiers, d'ignames, taro, *arum esculentum*, de papayers, patates douces, communes à presque toutes les îles de l'Océanie, mais les eaux font défaut dans ces îles, le sol y étant très perméable et les eaux ne pouvant séjourner à la surface, aussi les indigènes n'ont-ils eu longtemps d'autre boisson que le lait de coco et de l'eau saumâtre qu'ils puisaient dans les grottes et dont les Européens ne sauraient s'accommoder. Depuis quelques années on a réussi à forer des puits de 25 à 40 mètres de profondeur donnant une eau potable. La constitution géologique de ces îles ne se prête pas à une colonisation étendue et leur sol rocailleux a peine à nourrir une population évaluée à 13,000 ou 14,000 habitants, appartenant à la race polynésienne et à la race mélanésienne confondues par de fréquents croisements.

Au sud-ouest des îles Loyauté, la Nouvelle-Calédonie, l'une des îles les plus importantes de la Mélanésie orientale, s'étend entre le 20° et le 22° degré de latitude sud. Terre élevée, sol tourmenté, hérissé de hautes montagnes, ramifications de la chaîne centrale qui forme son arête principale, la Nouvelle-Calédonie fut découverte en 1774 par le capitaine Cook. Visitée successivement par La Pérouse, qui périt à Vanikoro, puis par d'Entrecasteaux, évitée pendant quarante ans par les navigateurs, qu'effrayaient les dispositions belliqueuses des habitants et leur réputation de cannibalisme, cette île devint possession française en 1853.

L'Angleterre ne vit pas sans dépit la France s'établir à 1,400 kilomètres à l'est du continent australien, ce voisinage l'inquiétait. Ombrageuse et méfiante, elle n'entendait pas que la France fit de la Nouvelle-Calédonie ce qu'elle-même avait fait de l'Australie, et créât dans l'Océanie du Sud un établissement pénal. Certes, ni les temps ni les procédés n'étaient les mêmes, mais un établissement pénal comporte un établissement militaire, une garnison, un port de ravitaillement, et l'Australie y voyait une menace pour le présent, un danger pour l'avenir. Cet afflux soudain de population augmentait

l'importance de Nouméa, assurait la soumission des indigènes, contrariait la propagande politique et religieuse des missions anglaises. Puis les mesures adoptées par la France vis-à-vis des Canaques, aussi bien à Tahiti, aux Marquises que dans la Nouvelle-Calédonie, contrastaient étrangement avec celles au moyen desquelles l'Angleterre avait assuré sa domination sur l'Australie, où l'indigène constamment refoulé par l'immigration, dépossédé du sol qui lui appartenait, décimé par l'eau-de-vie et les balles anglaises, traînait dans les solitudes inexplorées de l'intérieur une existence misérable et précaire.

L'extension, par la France, à ses possessions océaniques, de la méthode de colonisation déjà appliquée à l'Algérie, démentait l'assertion qu'en respectant la nationalité et les coutumes des peuples protégés ou conquis, la France obéissait moins à des sentiments d'humanité qu'à des considérations politiques et à la crainte de provoquer des insurrections redoutables. On la voyait, à Tahiti, comme à la Nouvelle-Calédonie, soucieuse du bien-être de ses nouveaux sujets, de leurs droits et de leurs traditions et, loin de demander à la suppression de la race autochtone la paix et l'affermissement de sa conquête, admettre cette même race à l'égalité des droits civils et adopter les mesures propres à combattre une dépopulation rapide. Un pareil contraste était une perpétuelle critique. L'Angleterre s'en irritait d'autant plus qu'elle y devinait pour la France un puissant moyen de propagande qui devait, dans un temps donné, accroître son influence dans l'Océanie.

Comme la plupart des races océaniques, la race Canaque est fière, sensible aux bons procédés, irritable et violente par accès. Elle reconnaît la supériorité du blanc; elle n'éprouve à son égard aucun des sentiments de haine et de dédain que la race chinoise dissimule sous sa stricte observance des rites et sa servilité asiatique. Ses qualités, comme ses défauts, la rendent facilement accessible à l'influence de l'exemple et la prédisposent à l'imitation. Indolents, là où le climat les y convie et le leur permet, les Canaques sont industriels et travailleurs là où la nature l'exige, et l'on ne saurait porter sur eux un jugement définitif si on ne les a vus que dans quelques îles privilégiées où, la terre produisant sans culture, l'homme récolte sans labour. Dans certaines parties de l'Océanie ils ont dû au contraire suppléer par un travail opiniâtre à la stérilité d'un sol volcanique, détourner à grand'peine les cours d'eau pour fertiliser des plaines arides, convertir leurs récifs en bassins artificiels pour y conserver le poisson. Leurs travaux d'irrigation sont remarquables et dénotent une rare intelligence de l'art de l'ingénieur.

Ainsi que presque tous les peuples primitifs, les Canaques sont surtout imaginatifs. Ils ont le culte et le don de la parole. Leurs discours, éloquents et concis, rendent nettement leur pensée, et le plus habile dans l'art de bien dire est le plus influent parmi eux. Aussi les chefs ont-ils su de tout temps s'attacher les orateurs de leur tribu et leur faire, soit comme conseillers, soit comme prêtres, une part dans le gouvernement. Quand, par suite des progrès de la civilisation, le pouvoir despotique des chefs et des prêtres s'est écroulé, les Canaques ont accepté sans répugnance les divers essais de gouvernement parlementaire tentés sur plusieurs points et qui ont abouti, aux îles

Havai, à l'organisation d'un gouvernement constitutionnel représenté par un souverain indigène, un cabinet responsable, une Chambre des nobles héréditaire et une Chambre élue par le peuple.

Crête de montagnes émergeant de l'Océan, la Nouvelle-Calédonie ressemble à ce que serait la chaîne des Pyrénées si l'on supposait la France et l'Espagne submergées par les eaux, et si l'exubérante nature des tropiques déployait sur le montueux squelette les couleurs éclatantes et l'épaisse verdure des terres aimées du soleil. Découverte en 1774 par Cook, visitée en 1790 par d'Entrecasteaux qui en releva les côtes, la Nouvelle-Calédonie est, de toutes parts, environnée de terres et d'îles anglaises. Orientée, comme l'archipel des îles Loyauté, du nord-ouest au sud-est, l'île mesure 400 kilomètres de longueur sur 50 de largeur moyenne. Sa superficie, de 16,712 kilomètres carrés, est couverte de montagnes, de massifs et de mamelons que séparent des plaines parfaitement horizontales, des lacs, et, çà et là, des bois épais.

Vue à vol d'oiseau, l'île offrirait l'aspect d'une longue terre accidentée, bordée sur chacune de ses deux faces latérales d'une chaîne dont la hauteur se maintiendrait entre 1,200 et 1,700 mètres d'altitude; entre ces deux chaînes parallèles apparaîtrait un sillon de 10 à 15 kilomètres de largeur, creusé de vallées profondément ravinées par les eaux, semé de plaines d'alluvion riches et fertiles et dominé par des escarpements abrupts couverts de forêts. Au long des côtes, pittoresquement découpées, une ceinture de récifs enserre des eaux paisibles, voies de navigation intérieure qui relient les uns aux autres les ports et les anses. Çà et là les cours d'eau ont ouvert cette ceinture madréporique, creusé des passes par lesquelles la lagune intérieure communique avec l'Océan. Plus au large enfin, des îles d'importance secondaire dessinent, au nord, un brise-lames troué de détroits; ce sont les îles Belep, Yande, Néba, Paaba, Boualabio; au sud apparaissent l'île Ouen et celle des Pins.

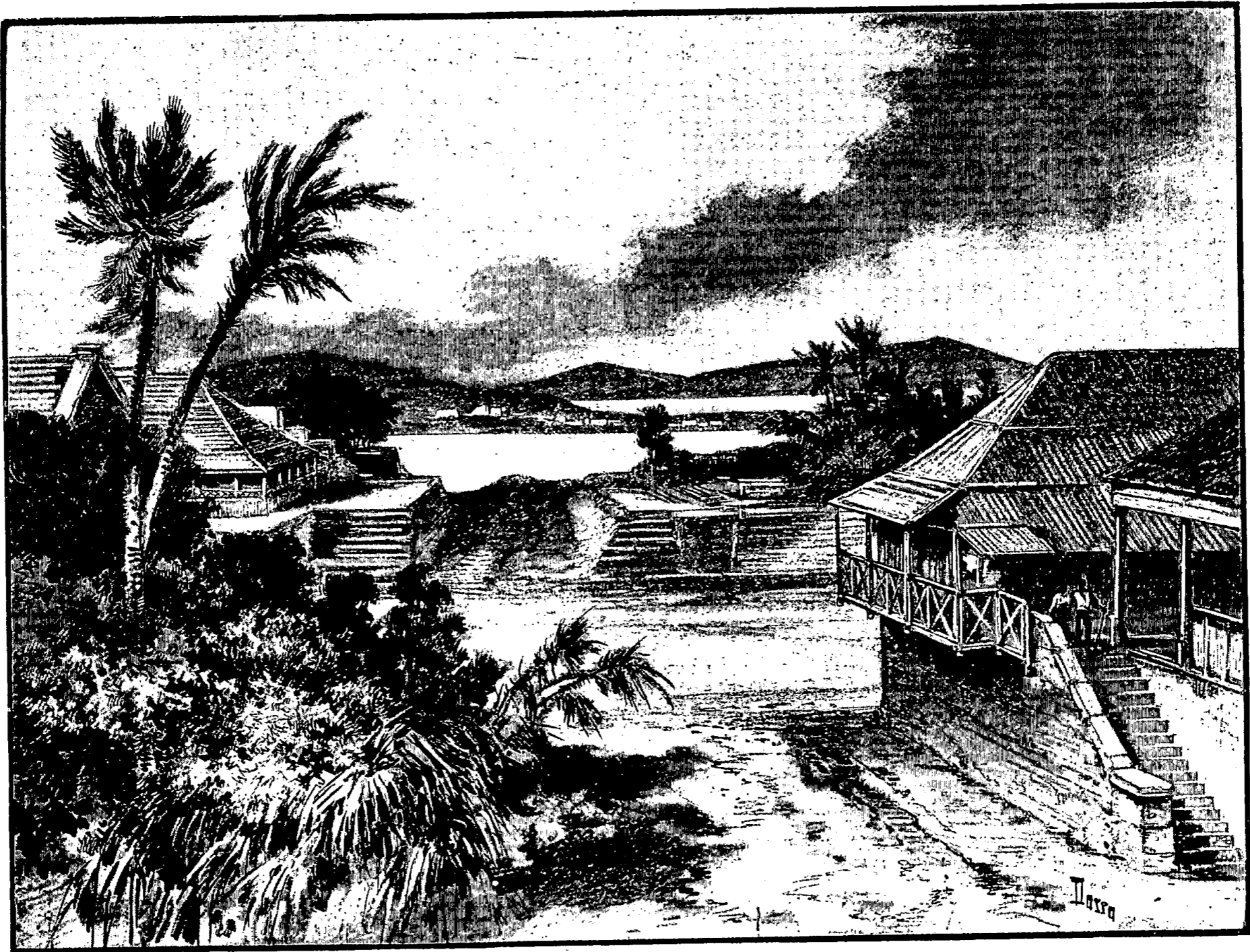
Nulle part les sommets n'excèdent 1,700 mètres. Les mieux connus sont le pic de Humboldt, 1,642 mètres; le Panié, de même altitude, le pic de Saint-Vincent, 1,547, puis le pic Table et les sommets de Mu, de Homédeboua et de Couaoua. De ces hauteurs ruissellent de nombreux torrents au cours rapide; ils forment quelques rivières, mais la plupart d'entre eux se perdent directement dans la mer. La plus considérable de ces rivières, le Diahot, ne mesure guère que 80 kilomètres de longueur; elle se déverse dans la baie d'Harcourt. Bien inférieurs au Diahot, les autres cours d'eau sillonnent des vallées ombreuses et fertiles, tels la Tamoia, la Dumboa, le Tontouta, la Foa, le Pouébo, l'Outième, le Hougape, le Canala, le Yaté, larges ruisseaux, presque rivières, aux eaux claires et abondantes et dont le volume semble parfois hors de proportion avec la quantité de pluie que reçoivent les hauts plateaux. La Tontouta en est un exemple. « La source de cette rivière, dit M. Faure-Biguet, est une puissante cascade qui jaillit brusquement, par une large fente horizontale, du rocher, au sommet d'une énorme falaise près du pic de Humboldt. D'où vient un pareil volume d'eau pour sortir à une pareille hauteur? Il n'y a pas, comme dans nos Alpes, des glaciers et des neiges dont la fonte pourrait alimenter une semblable source,

et les infiltrations des pluies, même pendant l'hivernage, ne sauraient suffire à son entretien. Il n'est pas téméraire de supposer que la source de la Tontouta n'est autre chose que l'extrémité libre d'un gigantesque siphon dont l'autre branche plonge dans une nappe souterraine. Des phénomènes semblables à celui du Tontouta ne sont pas rares dans le massif du Humboldt, où l'on entend, en maints endroits, l'eau courir et se précipiter en cascade sous le sol que l'on parcourt; aussi ces montagnes paraissent-elles privées d'eau, les ruisseaux qui coulent à ciel ouvert étant relativement très rares. Il n'en est pas de même dans le nord de l'île, où les ruisseaux sont au contraire extrêmement nombreux; on en rencontre jusqu'à trois ou quatre sur une longueur de grève de 400 mètres; et ils présentent cette particularité que parfois deux ruisseaux, tombant à la mer à cinquante pas l'un de l'autre, donnent l'un de l'eau presque tiède, l'autre de l'eau glaciale. »

Bien que située entre le 20° et le 22° degré de latitude sud, la Nouvelle-Calédonie jouit d'un climat salubre et modéré. Elle doit sa température relativement fraîche à son peu de largeur, aux brises de l'Océan qui la prennent par le travers et aux pluies régulières. Elle doit sa salubrité à la porosité de son sol, à l'absence de marécages et aux forêts de *niaouli*, bois balsamique dont les propriétés sont analogues à celles de l'Eucalyptus, et qui remplace aujourd'hui les bois de sandal et les bois de rose, autrefois très abondants dans l'île et que l'on a gaspillés avec une coupable imprévoyance. Il faudra bien des années pour reconstituer cette source de richesses.

Deux races distinctes, dont la fusion tend à effacer les traits caractéristiques, peuplent la Nouvelle-Calédonie: ce sont les Négritos océaniens et les Polynésiens. « La plupart des voyageurs, écrit M. A. Bourgaret, constatent que la race calédonienne n'est pas une, et les naturels eux-mêmes ont parfaitement conscience de ce fait; pour moi l'île est peuplée par deux races. L'une, appartenant au type nègre océanien proprement dit, et se rapprochant un peu du type éthiopien, se fait remarquer par une couleur très foncée de la peau, des cheveux courts et très crépus, une petite stature, des membres grêles et disproportionnés, un grand aplatissement du crâne en travers, un nez très épaté et profondément déprimé à sa racine, un prognathisme très prononcé et des pommettes très saillantes. L'autre, outre la coloration plus claire de la peau, se distingue de la première par un front plus large et plus droit, des yeux moins injectés et moins enfoncés sous les orbites, un nez moins épaté, des lèvres plus minces et moins proclives, des pommettes moins saillantes; une stature et un développement musculaire plus avantageux, caractères qui tous la rapprochent du type polynésien. Mais c'est surtout dans le crâne qu'on trouve de grandes différences entre les deux races. »

Les indigènes de la Nouvelle-Calédonie ont passé longtemps pour être plus réfractaires à la civilisation que leurs congénères de l'Océan Pacifique. Aujourd'hui que l'Océanie est mieux connue, on peut constater que cette assertion est erronée. Chez ces races primitives, les instincts belliqueux sont en raison directe de la pauvreté du sol et de la difficulté de pourvoir à leur subsistance. Les Néo-Calédoniens sont, à cet



LA RADE DE NOUMÉA.

égard, moins bien partagés que les naturels de Tahiti, des Marquises et des îles Havaiï. Ils se nourrissent des produits de la terre, de poissons, d'oiseaux et quelquefois de porcs. Les produits de la terre se sont accrus depuis que l'agriculture s'est développée avec la sécurité. La culture des ignames, espèces de longues pommes de terre du poids moyen d'une livre à deux, a fait de grands progrès. Ils cultivent aussi le *niambi*, salsifis vénéneux, que l'on râpe, presse et fait sécher pour le réduire en une farine qui peut se conserver fort longtemps. Le taro, *arum esculentum*, le *mayoré*, ou arbre à pain, le coco, le maïs, complètent leur alimentation ordinaire.

Le chiffre de la population indigène a considérablement décru, s'il était primitivement, comme on l'affirme, de 60,000. Mais on ne saurait trop se défier de ces appréciations approximatives des navigateurs. Cook et Vancouver ont donné à maintes reprises des renseignements erronés sur la population des îles qu'ils ont découvertes ou visitées. La curiosité des indigènes, surexcitée par l'apparition de ces gigantesques *pirogues de guerre* qu'ils n'avaient pas encore vues, faisait affluer sur la plage une foule nombreuse accourue des villages les plus éloignés. Après avoir lentement et prudemment contourné l'île, les Européens retrouvaient, sur les divers points où ils mouillaient, la même affluence, et attribuaient à chacun des districts qu'ils visitaient un chiffre d'habitants bien supérieur au chiffre réel. D'autre part, il n'est pas douteux que les mêmes causes qui accélèrent la dépopulation des îles de l'Océanie n'aient produit les mêmes effets à la Nouvelle-Calédonie où le chiffre de la population indigène est tombé à 23,000. On y compte en outre 6,000 colons européens, dont près de 4,000 Français, 3,400 soldats et fonctionnaires et 11,000 déportés et libérés.

Que la présence de cette dernière catégorie de résidents soit un obstacle aux progrès de l'immigration, ce n'est pas douteux. En cinq années l'émigration libre n'a fourni qu'un contingent de 751 colons, dont 330 Français, 382 Anglais et 39 de nationalités diverses. L'abbé Raynal, dans son *Histoire philosophique et politique des Européens aux Indes*, représentait les malfaiteurs déportés contractant dans leur exil « le goût du travail et aussi des habitudes qui les remettaient sur la voie de la fortune ». Imbu de la phraséologie humanitaire et sentimentale de la fin du XVIII^e siècle, il essaye en vain de montrer combien « cette modération dans les lois pénales, conforme à la nature humaine qui est faible et sensible, capable du bien même après le mal, s'accorde avec l'intérêt des États civilisés ». Les résultats obtenus en Amérique et en Australie n'ont pas confirmé les assertions de l'abbé Raynal, auxquelles d'ailleurs les colonies américaines ne voulaient rien entendre, protestant énergiquement contre un système qui convertissait alors le Maryland en un vaste établissement pénitentiaire.

L'insurrection des États-Unis affranchit l'Amérique de cette humiliante servitude, de même que les énergiques protestations de l'Australie contraignirent l'Angleterre à renoncer à un système de transportation pénale qu'aucune de ses colonies n'a, depuis, consenti à subir. La France sera-t-elle plus heureuse dans ses tentatives et l'application de la loi de 1885 donnera-t-elle les résultats qu'en attend le législateur? Il est encore trop tôt pour se prononcer sur cette grave question.

C'est autour de Nouméa, chef-lieu de la colonie et résidence du gouverneur, que se groupent les pénitenciers, que se trouvent les postes militaires et les centres de population. Nouméa, nommée d'abord Port-de-France, et à laquelle on restitua son nom indigène, est le principal entrepôt de l'île. Fondée en 1854, après la soumission de la tribu du même nom, Nouméa, écrit M. E. Reclus, « occupe une belle position commerciale vers l'extrémité méridionale de l'île, sur la côte tournée vers l'Australie. Elle est située sur une péninsule montagneuse, découpée de baies et de criques et entourée d'îles et d'ilots; une grande brèche ouverte dans la barrière extérieure des récifs communique avec plusieurs rades, toutes parfaitement abritées; la principale, qui s'ouvre au nord-ouest entre l'île Nou et la presqu'île Ducos, pourrait recevoir une flotte. » Tout le commerce de la Nouvelle-Calédonie se concentre dans ce port. Ce commerce s'élève, en moyenne, au chiffre de 12 millions par année, dont 9 à l'importation et 3 à l'exportation. Cette dernière est alimentée surtout par le nickel, dont on exploite d'importants gisements dans la vallée du Diahot. A l'extrémité méridionale de la grande terre, se trouvent l'île des Pins, les îles Pott et Art, toutes trois habitées.

Nouméa est le seul port et aussi la seule ville de la Nouvelle-Calédonie. En dehors de Nouméa, on ne rencontre que des centres secondaires, dont quelques-uns, toutefois, semblent appelés à une certaine importance. Tels sont Paita, où l'élevage du bétail se développe; Bouloupari, la Foa et Moindou, où l'on cultive le tabac, le café et le maïs; Gomen, Manghine et Bonghi, centres miniers; Kanala, pourvue d'une belle baie; Saint-Louis et Mont-d'Or, stations de missionnaires.

Le sol et le climat de la Nouvelle-Calédonie se prêtent bien à l'élevage du bétail : bœufs, moutons et chevaux, mais jusqu'ici on s'est surtout occupé de l'élevage des bœufs, dont le nombre dépasse 120,000. Au début de l'occupation, des concessions considérables de terres ont été faites aux colons qui ont négligé l'agriculture pour se livrer à la production, plus lucrative, de la viande, mais l'accroissement rapide du bétail n'a pas tardé à appauvrir les pâturages surmenés. « L'élevage du gros bétail, dit un rapport officiel, n'est pas normal dans la Nouvelle-Calédonie; il est au contraire absolument surmené. La meilleure preuve en est que la production dépassant sensiblement la consommation, les éleveurs en sont venus à se préoccuper de la question des débouchés et à préconiser la création d'une société ayant pour but la préparation de la viande conservée. C'est là un terrain sur lequel ils auront bien de la peine à lutter avec leurs concurrents australiens et américains. »

Les prix qui font cours à Nouméa ne permettent guère, en effet, d'autoriser ces espérances. « Ces prix, constate le même rapport, constituent une cherté excessive par rapport surtout avec l'Australie. Puis les trois quarts des bœufs sont errants à l'état sauvage et ravagent les cultures environnantes, d'où réclamations incessantes des propriétaires et hostilité des indigènes qui en sont les premières victimes sur leurs réserves. Ce fut même là une des causes indéniables de l'insurrection canaque en 1878. » L'élevage des moutons n'a donné que de médiocres résultats, par suite de l'existence d'une graminée, *andropogon allionii*, dont les piquants blessent ces animaux et les font mourir.

A l'est des Nouvelles-Hébrides et à 1,220 kilomètres de la Nouvelle-Calédonie, l'archipel des îles Viti ou Fiji se déploie en un vaste cercle dont le diamètre dépasse 600 kilomètres, entre le 15^e et le 19^e degré de latitude sud. Leur superficie totale est de 20,806 kilomètres carrés, leur population de 124,919 habitants, dont 110,000 indigènes, 2,000 Européens, le reste composé de métis, de travailleurs hindous et d'émigrants polynésiens. L'Angleterre prit possession, en 1874, de ces terres découvertes par Tasman, successivement visitées par Cook, Bligh, Wilson, Dumont-d'Urville et Wilkes.

C'est toujours un sujet d'étonnement quand on côtoie ces archipels si riants, si riches et si fertiles de l'océan Pacifique, de penser que l'on a sous les yeux les dernières citadelles de la barbarie ; qu'elle s'est cantonnée là, dans ces forêts verdoyantes, qu'elle y règne depuis un temps immémorial, et que sous ce climat voluptueux et doux, où tout semble à souhait pour la vie indolente, règnent les passions les plus violentes et les appétits les plus brutaux. Les côtes sont poissonneuses, la terre se couvre de fleurs et de fruits ; pour vivre, l'indigène n'a souvent qu'à recueillir sa nourriture ; le sol produit sans travail et l'homme récolte sans efforts. On s'imaginerait que l'histoire de ces peuplades, ignorantes du froid, de la faim et des privations, n'est qu'un long poème de paresse et de vie contemplative. Peu d'histoires au contraire contiennent autant de récits dramatiques, de crimes et d'excès, de vices et de misères, de tortures et de souffrances que celle de ces pays aimés du soleil et favorisés entre tous. Il semble qu'affranchi de la nécessité de pourvoir, par un labeur incessant, à ses besoins multiples et quotidiens, l'homme n'applique son intelligence qu'à nuire à ses semblables, à les asservir aux exigences des monstrueux caprices d'une imagination oisive et cruelle.

L'histoire des îles Fiji en fait foi. Situé sous les tropiques, l'archipel des Fiji comprend environ deux cent cinquante îles ou îlots dont 80 seulement sont habités. Perdues dans cet immense océan Pacifique, ces îles font, sur la carte, l'effet de points minuscules à peine visibles ; mais Viti-Levu, l'une d'elles, est aussi grande que la Corse ; Vanua est trois fois plus étendue que l'île Maurice et dix fois plus que la Barbade ; la superficie de cet archipel dépasse celle des îles anglaises des Indes occidentales, y compris la Trinité. Sur les flancs arrondis des collines, d'épaisses forêts aux nuances variées déroulent au long de la côte leur verdure éternelle ; dans les vallées, à l'humus riche et profond, sillonné de nombreux cours d'eau, croissent en abondance bananiers, arbres à pain, orangers, citronniers. Çà et là des anses sablonneuses, couvertes de cocotiers, servent d'estuaires à des rivières navigables jusqu'à une certaine distance dans l'intérieur, mais que défendent les récifs madréporiques.

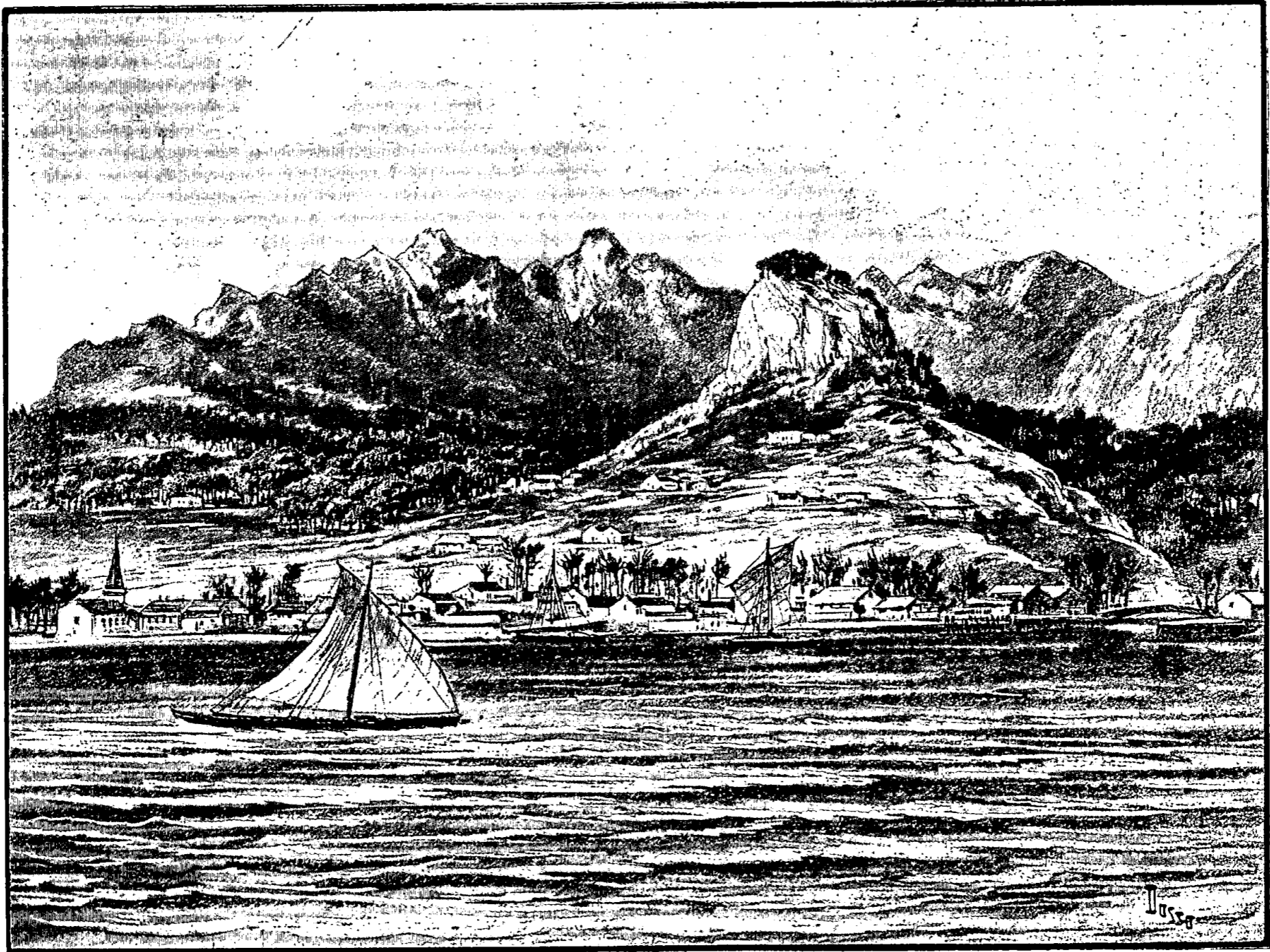
Dumont-d'Urville tenait cet archipel pour l'un des plus dangereux du Grand Océan à cause de ces récifs de corail qui rendent ses abords difficiles. « Ces récifs, dit le Dr Rochas, forment çà et là de petites îles couvertes d'une puissante végétation ; ils accroissent la circonférence d'autres îles d'une constitution différente, en formant dans tout leur pourtour une plage marécageuse, recouverte de palétuviers, où s'accumulent les sables, la vase et les détritiques d'une végétation intense. » Ces îles ont une double origine : volcaniques au centre, elles sont entourées d'une barrière madréporique élevée par les zoophytes.

Dans l'île de Viti-Levu, la plus considérable, et dont la superficie est de 10,645 kilomètres carrés, les volcans éteints se succèdent, soulevant à 1,200 et à 1,500 mètres d'altitude leurs sommets verdoyants. De nombreux cours d'eau l'arrosent et aussi une rivière navigable, le Waï-Lévu, que les embarcations remontent jusqu'à 120 kilomètres de son estuaire. Sur les deux rives du Waï-Lévu se déroulent de vastes plaines qui vont rejoindre la chaîne montueuse dessinant l'arête dorsale de l'île. Les villages se groupent au long de son cours et sur les côtes. Viti-Levu est, en outre, entourée d'une ceinture d'ilots et de petites îles, dont la plus importante est Ovalaou; son port, Suva, est le centre de la population européenne, la résidence des consuls et des missionnaires.

Ce n'est pas sans quelques appréhensions que les navigateurs pénètrent dans la lagune qui forme le port de Suva. Des récifs de corail, épouvantail du marin, la séparent de l'Océan qui mugit au dehors et va se briser sur la muraille sous-marine. La ville de Suva est de construction récente. Les maisons neuves se détachent sur un fond de verdure épaisse. A l'est, sur une hauteur, apparaissent les constructions de l'hôtel du gouverneur. « L'ensemble du paysage, écrit M. de Hubner, produit l'effet d'une idylle. Rien de saisissant, rien qui parle à l'imagination, rien même qui soit pittoresque, mais tout est paisible, gracieux, étrange. Tournez vos regards vers l'ouest, et vous découvrirez tout un dédale de dômes, de pics, de rochers qui, comme contraste avec les coteaux bas qui sont devant vous, rappellent, malgré leur peu d'élévation, les chaînes des Alpes, des Pyrénées, du Caucase. Un pic d'une forme bizarre est appelé par les marins le *Pouce*. Le nom n'est pas poétique, mais il rend bien l'idée de la chose. C'est la terre inhospitalière et inaccessible qui montre le poing aux navigateurs. L'ensemble du dessin fantastique et du coloris magique retient l'œil, excite la curiosité, vous fascine, vous enlève insensiblement aux réalités de la vie et déroule devant vous les horizons nouveaux d'un monde idéal. » Suva, la ville moderne, a remplacé Levuka, autrefois capitale des Fiji, assise au pied d'une montagne aux assises superposées. Sur ces assises, de petites villas se détachent dans un cadre de verdure sombre. Au long de la plage se succèdent des maisonnettes en bois recouvertes de toitures en fer plissé.

Au nord-est de Viti-Levu, et séparé d'elle par un détroit de 75 kilomètres, Vanua-Levu, la seconde île du groupe comme superficie, renferme une population d'environ 20,000 âmes. Volcanique comme sa voisine, Vanua-Levu dessine au nord-est deux larges péninsules qui ensèrent dans leurs bras repliés la large baie de Nateva aux eaux paisibles. Autour de cette terre gravitent les petites îles de Vouna, Yendoua, Rambé et Kamia. Au sud-est de Vanua-Levu apparaît Taviuni, surnommée le jardin des Fiji; le détroit de Somo-Somo sépare ces deux îles, toutes deux salubres et d'une rare fécondité. Les cultures tropicales y réussissent admirablement, et les forêts abondent en essences rares et variées; les côtes sont des plus poissonneuses et le sous-sol recèle d'importants gisements de cuivre et de nickel. Les autres îles de l'archipel, Goro, Ngan, Kandavu, Ovalau, sont de moindre étendue et de moindre importance.

La race qui peuple ce groupe d'îles est d'origine mélanésienne, intelligente, industrielle, mais peu courageuse. Courbée sous un joug despotique, elle a longtemps subi



SEVUKA, DANS LES ILES FIJI.

celui de Thakambau, le « roi des Cannibales », comme on le désignait alors, chef habile et rusé qui façonna son peuple à l'obéissance et comprenant son impuissance à résister aux blancs, ménagea la transition qui amena la prise de possession par l'Angleterre. En 1854 il fit profession publique de christianisme et abjura le cannibalisme. Ce ne fut que trois ans plus tard qu'il consentit à renoncer à la polygamie et reçut le baptême. Peu après, l'influence des étrangers, séduits par sa conversion, le faisait reconnaître par l'Angleterre roi des îles Fiji et le vieux païen cannibale octroyait à ses sujets une constitution des plus libérales, mais dont ces derniers se gardèrent bien de réclamer les bénéfices. En septembre 1874, il abdiquait et cédait officiellement son royaume à l'Angleterre. Cet acte d'abnégation, motivé par les sérieuses appréhensions que lui inspirait Maafu, roi de Tonga, fut récompensé par une pension que lui alloua le gouvernement anglais. Affranchi des soucis du pouvoir, Thakambau accepta l'invitation que lui adressa Sir Hercules Robinson, de visiter Sydney. Il s'y rendit à bord d'un bâtiment de guerre mis à sa disposition et passa un mois à Sydney, fort étonné de tout ce qu'il y vit, puis il rentra chez lui. Mais la civilisation devait lui être fatale; il revint d'Australie avec la rougeole et mourut peu après, non sans avoir communiqué son mal à son entourage. L'épidémie importée par lui sévit avec violence dans tout l'archipel et coûta la vie à plus de 40,000 Fijiens.

Aux îles Fiji se trouve le point de rencontre et de jonction des deux races qui ont peuplé l'Océanie : la race négrito, aux cheveux crépus et au nez aplati, et la race bronzée, au type caucasique et aux cheveux lisses. « La population des Fiji, écrit le Dr Berthold Seeman, semble, d'après les traits physiques, provenir d'un mélange de Malais et de Papous. Les indigènes n'ont pas la beauté régulière de ceux de la Nouvelle-Zélande, des îles Havaï et de Tahiti, mais ils n'ont pas non plus le caractère d'abjection des Mélanésiens purs de l'Australie et de la Nouvelle-Calédonie. Ils sont grands, agiles, vigoureux ; le haut du visage est large, le nez gros et aplati, la bouche grande ; les yeux, farouches, sont surmontés de hauts sourcils ; les lèvres sont épaisses, les dents blanches, les cheveux abondants et crépus ; le ton de la peau est d'un noir jaunâtre assez semblable à la fumée et très différent de la teinte cuivrée des Polynésiens. Tel est le type général ; toutefois, beaucoup d'indigènes en diffèrent par la coupe de la figure et la couleur de la peau ; ce sont des métis issus des relations de l'archipel polynésien de Tonga avec les Fijiennes, car les vents soufflant de l'est à l'ouest pendant dix mois de l'année poussent les migrations dans cette partie de l'Océanie. »

Bien que situées sous le tropique du Capricorne, les îles Fiji jouissent d'un climat relativement tempéré et salubre, grâce aux brises régulières et aux pluies abondantes. Le sol y est d'une merveilleuse fécondité et des plus aptes aux cultures intertropicales. Les forêts abondent en essences variées et de qualité supérieure et aussi en arbres fruitiers. « La variété des produits végétaux est infinie, écrit M. Vivien de Saint-Martin ; à côté des racines comestibles, des plantes médicinales, des parfums, le tabac, le tamarin et le café y réussissent, ainsi que la patate douce, le maïs, la canne à sucre ; celle-ci a dû être importée, la canne indigène étant de médiocre qualité ; on remarque cependant une variété de canne à sucre de couleur pourpre qui atteint la hauteur de

5 mètres. » Lors de la guerre de sécession aux États-Unis, la culture du cotonnier prit, dans ces îles, une grande extension, mais la paix qui mit fin à la crise amena une baisse considérable de prix et la plupart des plantations de coton des Fiji furent abandonnées ; la production du copra et aussi de la noix de bancoule, très commune dans l'archipel, a remplacé celle du coton.

Depuis que l'Angleterre occupe les Fiji, le commerce de l'archipel a pris un essor rapide. Il se chiffre actuellement par un total de 15 millions, dont 5 à l'importation et 10 à l'exportation. Cette exportation, qui consiste principalement en sucre, copra, bananes et fruits tropicaux, est desservie par 60 vapeurs et 30 navires à voile. La presque totalité de ce commerce s'effectue avec la Nouvelle-Zélande et l'Australie. En prenant possession de cet archipel et en le civilisant, l'Angleterre a fait œuvre utile ; elle a surtout fait une excellente affaire.

Au sud de la Nouvelle-Calédonie et des Fiji, à égale distance de ces deux groupes et aussi de la Nouvelle-Zélande, se trouve l'île Norfolk, moins importante par sa superficie et ses ressources que par son étrange histoire qui résume en quelques traits saisissants ce que fut, ce qu'est aujourd'hui et ce que peut devenir cette Océanie encore peu connue.

Nous avons dit plus haut qu'avant d'être une ville riche et prospère de près de 400,000 habitants, Sydney débuta par être le grand exutoire de l'Angleterre, le lieu d'internement des *convicts*. Parmi ces malfaiteurs que la Grande-Bretagne expédiait aux extrémités du monde, se trouvaient des criminels tellement endurcis et corrompus qu'aucune discipline, même la plus rigoureuse, n'avait prise sur eux. Ils tuaient pour tuer ou se faire tuer ; ils assassinaient leurs gardiens et suscitaient parmi leurs compagnons de misère des révoltes terribles. Pour en avoir raison, le gouverneur Phillips fit transporter les plus dangereux à l'île Norfolk. Là, courbés sous le fouet de geôliers impitoyables, fusillés au premier signe de résistance, à peine nourris, on les employa aux travaux les plus rudes. Traités comme des bêtes de somme, punis pour la moindre faute avec une rigueur implacable, ils vivaient peu de temps, mais de nouveaux envois comblaient les vides. La menace d'être envoyés au pénitencier de Norfolk terrorisait à Sydney les plus récalcitrants. Ils savaient que l'on n'en revenait jamais ; pour eux, c'était l'enfer avec toutes ses horreurs. On se racontait en frémissant qu'exaspérés par les mauvais traitements qu'ils subissaient, à bout de forces et sans espoir, les *convicts* de Norfolk tiraient entre eux au sort à qui tuerait son compagnon de chaîne.

L'Angleterre a la main lourde. Ce régime de compression farouche et de répression sans merci ne régnait pas seulement alors dans ses pénitenciers, mais jusque dans son armée, soumise aux châtimens corporels, et à bord de ses navires. Insultés, frappés, mis aux fers, privés de nourriture, souvent pour le plus léger délit, les équipages se soulevaient parfois et peuplaient de déserteurs les îles de la Polynésie. Assurés d'être pendus s'ils étaient repris, ils préféraient à la certitude du sort qui les attendait une existence misérable au milieu des indigènes.

Ainsi raisonnèrent les marins du bâtiment de guerre *Bounty*, quand, en 1789,

après leur révolte, ils se virent maîtres du navire et de leur capitaine Bligh, dont les violences et les mauvais traitements avaient épuisé leur résignation. Ils se sentirent perdus et n'eurent plus qu'une pensée : disparaître. Mais où se cacher, si ce n'était parmi ces îles sans nombre, encore inconnues, peuplées de sauvages féroces et cannibales? Abandonnant à leur sort, en haute mer, dans une embarcation approvisionnée de vivres et d'eau, le capitaine et les officiers qu'ils ne voulurent pas tuer, ils naviguèrent de leur mieux à travers l'océan Pacifique et abordèrent aux îles de la Société. Là, ils enlevèrent de force un certain nombre de femmes et s'engagèrent avec leur navire dans le dédale des îles Pomotou, au débouché desquelles ils découvrirent l'île inhabitée de Pitcairn, aux abords escarpés, aux côtes dénudées, à l'aspect menaçant. Ici, du moins, on ne viendrait pas les chercher. Ils se savaient aux antipodes de l'Europe, hors de toute route maritime. Ils débarquèrent avec leurs captives, déchargeant le navire de tout ce qui pouvait leur être utile; puis, pour anéantir tout indice de leur existence, résolus à ne plus rien voir ni savoir du reste du monde, à s'enlever tout moyen et toute tentation d'y reparaitre, ils incendièrent le navire et les embarcations.

Au début, les rixes, les querelles furent fréquentes; elles durèrent, dirent les survivants, aussi longtemps que dura l'eau-de-vie. Ils s'en disputaient la possession, le partage des provisions, le droit de commander. Puis, quand l'eau-de-vie fut épuisée, les vivres réduits, force fut de se mettre au travail et tout alors changea d'aspect. Les femmes canaques, violemment arrachées à leur sol natal, se révélèrent ce qu'elles étaient, des créatures résignées et douces, auxquelles ils s'attachèrent et dont l'influence se fit sentir sur ces natures rudes et violentes. La nécessité leur apprit à s'entr'aider. L'intérieur de l'île était fertile; le sol, bien cultivé, donnait un bon rendement. Ils défrichèrent et plantèrent; ils se construisirent des demeures et se donnèrent des lois. En peu d'années la population s'accrut.

Longtemps on les chercha sur toutes les mers. Ordre était donné de les traiter en pirates; mais comme, malgré toutes les enquêtes, on ne retrouva nulle part la trace d'aucun d'eux non plus que du navire, on en conclut que, dirigé par des mains inexpérimentées, le *Bounty* avait dû sombrer sur quelque'un des innombrables récifs de l'océan Pacifique et s'était perdu corps et biens. On ne pensait plus à eux, et la révolte du *Bounty* n'était plus qu'une de ces légendes qui défrayent les récits du gaillard d'avant, quand on apprit, longtemps après, que l'île de Pitcairn, que l'on avait cru inhabitée jusqu'ici, contenait une population d'apparence métisse. Elle était gouvernée, ajoutait-on, par un vieillard d'origine européenne, patriarche obéi et respecté de la communauté. On sut enfin que ce vieillard était le dernier survivant de l'équipage du *Bounty*. Le temps avait passé et l'on ne songea pas à l'inquiéter. Puis, quand les faits se précisèrent, quand on connut l'ordre parfait qui régnait parmi cette population, la douceur et la pureté de ses mœurs, le respect dont les enfants entouraient leurs parents, l'égalité complète qui existait entre tous, on s'émut en Angleterre de cette étrange série d'événements, de ce roman océanien né d'un drame maritime, de cette idylle ébauchée par des matelots en révolte accouplés à des femmes sauvages, et réalisée par leurs descendants.

D'autre part, les mœurs s'adoucissaient en Angleterre. L'opinion publique s'était enfin prononcée contre les atroces traitements infligés aux détenus de Norfolk; le gouvernement avait ordonné l'évacuation de l'île et inaugurerait, à la Nouvelle-Galles du Sud, un régime humain. Aussi, lorsqu'on sut que, par suite de l'accroissement de la population à Pitcairn, la terre manquait et ne pouvait nourrir ses habitants, eut-on l'idée, en 1856, de leur offrir de coloniser Norfolk abandonné. Ils acceptèrent. Plus de deux cents d'entre eux vinrent s'y établir, le gouvernement leur faisant l'abandon gratuit du sol, de 80 constructions qui y étaient édifiées, et leur fournissant, en outre des vivres, des semences et des instruments d'agriculture.

Il y a de cela 36 ans, et déjà la population a plus que triplé. On retrouve à l'île Norfolk les traditions de Pitcairn, le même mode de vie. Comme à Pitcairn, les familles sont nombreuses et les descendants y portent avec orgueil les noms de leurs ascendants, des matelots révoltés du *Bounty* : les Young, Christian, Adams et Quintel y abondent. La race est de haute taille, bien découplée, aux yeux et aux cheveux noirs, au teint olivâtre. Les femmes surtout sont belles; elles ont conservé l'usage des Polynésiennes d'orner leurs cheveux de guirlandes de fleurs naturelles. Leur costume est le même : un long peignoir flottant montant jusqu'au cou. Chose singulière, les enfants, malgré des mariages fréquents entre parents assez proches, sont forts et vigoureux; rien n'indique encore une dégénérescence de la race.

Certaines particularités frappent tout d'abord l'étranger qui visite l'île Norfolk : les maisons sont ouvertes : elles ne ferment qu'au simple loquet; le vol est inconnu et nul ne songe à mettre ce qu'il possède à l'abri des convoitises; puis une indifférence complète à ce qui se passe au dehors de l'île. Les événements extérieurs n'intéressent en rien ces descendants d'hommes qui, résolument, se sont isolés du monde, cloîtrés dans leur îlot et détachés brusquement de la vie commune, de cette vie active et fiévreuse dont la vapeur et l'électricité transmettent à toutes les parties de l'univers les pulsations quotidiennes, qui mettent New-York et San-Francisco, Calcutta et Hong-Kong, Yeddo et Bombay à portée de Paris et de Londres, qui apportent aux antipodes le récit d'une séance de Parlement, d'un événement ou d'un incident politique à l'heure même où le lecteur européen le parcourt dans son journal.

Ils ont aussi conservé le gouvernement patriarcal; leur magistrat est élu annuellement. Laissés libres de s'administrer, ils ne tolèrent parmi eux ni vins ni liqueurs spiritueuses. Ils vont même, par crainte de l'ivrognerie, jusqu'à interdire aux équipages de débarquer sur leurs côtes. Essentiellement agricoles, ils ne s'occupent de commerce que pour échanger le surplus de leurs produits contre des objets manufacturés d'Europe, surtout des étoffes et des effets d'habillement. Ils n'ont gardé de leur origine anglaise qu'une tendance très marquée pour les pratiques religieuses. Par contre, ils tiennent de leur ascendance maternelle une nature quelque peu indolente et rêveuse qui tempère en eux la rudesse du sang anglo-saxon.

C'est un contraste étrange de voir cette île, il y a un demi-siècle encore souillée de sang, théâtre des vices les plus infâmes et des répressions les plus cruelles, habitée aujourd'hui par une population issue d'hommes mis hors la loi, et vivant là paisible,

isolée du monde, presque inconnue de lui et ne le connaissant pas, indifférente à ce qui nous passionne, repliée sur elle-même, s'administrant sans lois écrites, sans code, sans force armée et sans autre gouvernement qu'un vieux patriarche, le plus souvent oisif.

Bien que, nominalement, sous la juridiction de la Nouvelle-Galles du Sud, l'île Norfolk est en réalité une commune qui se gère elle-même, sans aucune intervention du dehors, réalisant ainsi, à l'extrémité de l'Océanie, le rêve de nos utopistes européens. Le sol est équitablement partagé entre les habitants. Lorsqu'un couple se marie, la communauté lui alloue 25 acres de terrain, environ 12 hectares, et les matériaux nécessaires à la construction d'une habitation. Deux hectares en culture suffisent largement, vu la fertilité du sol et la douceur du climat, aux besoins matériels de la famille; le surplus sert au pâturage.



Un village indigène aux îles SAMOA.



L'île de YAP, l'une des îles CAROLINES.

IV. — MICRONÉSIE

L'ensemble des terres océaniques que l'on désigne du nom de Micronésie se déploie au nord-est de la Mélanésie, dont le sépare la fosse maritime de Nares, à l'est des Philippines, au sud-est du Japon ; à l'ouest une nappe d'eau d'une superficie d'environ 200,000 kilomètres carrés, libre d'écueils, profonde de 2,000 à 3,000 mètres, s'étend vers les Philippines et la mer de Chine ; au nord, l'Océan se creuse, déroulant ses flots solitaires jusqu'à la fosse du Tuscarora et jusqu'au seuil de la mer de Behring. De l'archipel de Magellan, son extrémité septentrionale, à celui des Gilbert au sud, on compte plus de 4,000 kilomètres, sur lesquels la Micronésie sème les îles de peu d'étendue qui lui valent son nom et les nombreux îlots qui les relient. La superficie totale de ces terres insulaires n'excède pas 4,000 kilomètres carrés que peuplent environ 100,000 habitants. Les terres principales de la Micronésie sont : l'archipel de Magellan, les Mariannes, les Carolines, les îles Palaos, Marshall et Gilbert.

Lorsque, après avoir heureusement franchi, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le détroit qui porte son nom, Magellan déboucha enfin dans l'océan Pacifique, une seule idée hantait ce cerveau puissant : regagner le temps perdu, forcer de voiles et atteindre le grand archipel d'Asie. Ignorant des distances qui l'en séparaient, des myriades d'îles dont était semé cet océan nouveau sur lequel il s'engageait, il fit

route au nord-est, naviguant pendant des mois sans se lasser, décrivant une courbe immense, mais suivant d'instinct la route qui devait le conduire au terme, favorisé par les vents et les courants de cette mer, sur laquelle il ne devait rencontrer ni cyclones ni tempêtes, comptant les jours qui le séparaient de sa conquête, et aussi de la mort.

Le 6 mars 1521, il relevait au large un groupe d'îles, le premier archipel de la Micronésie entrevu par un Européen. Au centre, l'île de Guam, la plus importante des Mariannes, dressait au-dessus des flots ses hauts sommets couverts de forêts, ses côtes envahies par une abondante végétation. La longue chaîne d'îles, orientée du nord au sud, semblait lui barrer la route, lui masquer les Philippines. C'était au delà, à 500 lieues dans l'ouest, que se trouvaient Luçon et Mindanao, le seuil de cet archipel asiatique cherché sur tant de mers. Les Mariannes ne l'arrêtèrent pas; il les contourna; suivi par toute une flotte de canots, aux grandes voiles carrées, montés chacun par 50 à 100 indigènes. Frappé du spectacle curieux qu'offrait cette multitude d'embarcations dont la mâture et la voilure lui rappelaient les felouques de la Méditerranée, il baptisa d'abord ces îles du nom de *Islas de las Velas latinas*, « îles des Voiles latines »; puis, ayant accueilli à son bord quelques indigènes qui, séduits par la vue du fer qu'ils voyaient pour la première fois, cherchèrent à en dérober des fragments, il les appela *Islas de los Ladrones*, « îles des Larrons ». Plus tard, enfin, se conformant à un vieil usage espagnol, il les porta sur ses cartes sous la dénomination d'*Archipel Saint-Lazare*, d'après l'évangile du jour où il les découvrit.

A leur retour en Europe, ses compagnons firent une si merveilleuse description des pays qu'ils avaient visités, que Charles-Quint conçut le projet de joindre l'Orient à l'Occident par la conquête de toutes ces îles dont, pour la première fois, l'existence était révélée à l'Europe. Maître du Mexique et de l'Amérique centrale, de 800 lieues de côtes sur le Pacifique, le tout-puissant empereur, arbitre de l'Europe, ne voyait pas de bornes à sa domination. Entre les rives du Mexique et l'archipel d'Asie, l'imagination surexcitée des hardis marins espagnols rêvait une succession ininterrompue d'archipels riches en or et en épices, séparés par des bras de mer faciles à franchir, étapes préparées par la nature et destinées à relier les deux continents. Tout un monde nouveau s'ouvrait à leurs yeux éblouis. On ajoutait foi aux récits les plus surprenants, aux assertions les plus étranges. L'or du nouveau monde, les produits précieux de l'Asie affluaient et levaient tous les doutes; ce que l'on voyait, ce que l'on touchait, autorisait à tout croire.

Sur l'ordre de Charles-Quint, le général Ruy Lopez de Villalobos mit à la voile. Il devait vérifier le rapport des compagnons de Magellan, compléter ses découvertes, achever ses conquêtes. Villalobos reconnut les Carolines orientales, les Palaos, Luçon, Saragan; mais, à court de vivres et de munitions, ne pouvant ni combler les vides de son effectif ni remplacer ou réparer sa flottille, échoué, comme une épave, à Amboine, il y mourut à bout de forces, rongé par le chagrin, désespéré de ne pouvoir rentrer triomphateur en Espagne. Il avait cependant accompli des prodiges avec les faibles ressources dont il disposait. Lancé ainsi aux extrémités du monde, il avait tenté

l'impossible : conquérir avec une poignée d'hommes des archipels peuplés de millions d'indigènes, planter et maintenir sur ces terres inconnues le pavillon confié à sa garde.

La mort de Villalobos n'était pas pour décourager ses successeurs. Jamais l'Espagne ne fut plus riche en hommes qu'à cette époque. Un souffle ardent soulevait ce peuple enfiévré de sa grandeur, ne doutant de rien, convaincu qu'il était appelé à conquérir et à gouverner le monde. Jamais la fierté castillane ne fut plus et mieux justifiée ; jamais autant de héros, illustres ou obscurs, n'allèrent plus hardiment au-devant de l'inconnu, à l'encontre de tous les obstacles, emportés par une force irrésistible, mélange singulier de soif de l'or, d'amour des aventures, de ferveur religieuse et d'orgueil patriotique.

Après Charles-Quint, Philippe II. Après Magellan et Villalobos, Michel Lopez de Legaspe. Philippe II reprit les projets de son père, Legaspe fut chargé de les exécuter. Sur l'ordre du roi d'Espagne, le gouverneur du Mexique, don Luis de Velasco, équipe une nouvelle flotte dont Legaspe prend le commandement. Parti en 1563, au moment de la mousson, les vents d'ouest le poussent rapidement sur la route déjà suivie en partie par Magellan. Il relève l'archipel de Saint-Lazare qui, débaptisé une fois de plus, en 1668, devait recevoir, en l'honneur de la feuë reine d'Espagne, Marie-Anne d'Autriche, le nom d'îles Mariannes qui lui est définitivement resté. Il y débarqua et planta sur la plage, à côté de l'étendard d'Espagne, la croix chrétienne, prenant possession de ces îles au nom du roi son maître. Bien accueilli par les habitants, auxquels il promit d'envoyer des missionnaires pour les instruire, il n'y fit qu'un court séjour et se dirigea sur les Philippines dont il compléta la conquête. Plus importantes et plus riches que les Mariannes, les Philippines l'absorbèrent, lui et ses successeurs. Ce beau fleuron ajouté à la couronne d'Espagne leur fit oublier longtemps l'archipel voisin. Ils l'eussent entièrement négligé sans le zèle des missionnaires, aussi impatients de porter dans ces contrées la croix du Christ que ces intrépides soldats l'étaient de les soumettre.

Un de ces missionnaires a joué un grand rôle dans l'histoire des îles Mariannes. Don Luis Diego de Sanvitores, descendant d'une illustre maison de Burgos, comptant le Cid parmi ses aïeux, était entré dans la Compagnie de Jésus et avait professé à l'Université d'Alcala. Le clergé espagnol d'alors se recrutait fréquemment parmi les plus grandes familles du royaume. L'Église, et surtout la Compagnie de Jésus, était une armée enflammée du zèle de Dieu, impatiente d'étendre son empire, aspirant, elle aussi, à l'universelle domination. Passionnés pour la conquête des âmes, assoiffés de martyre, les missionnaires affrontaient les dangers avec la même intrépidité que les marins et les soldats. Les supérieurs de la Compagnie avaient peine à modérer le zèle de leurs ardents acolytes qui, tous, brûlaient du désir d'illustrer leurs noms et de conquérir une place dans le martyrologe déjà long du xvi^e siècle. Sanvitores obtint d'eux d'être envoyé au Mexique, où le vice-roi, comte de Baños, essaya vainement de le retenir, séduit par son éloquence et frappé des conversions nombreuses qu'il faisait. Si vaste que fût ce champ nouveau, il ne satisfaisait pas encore les vœux de Sanvitores. Pionnier du christianisme, il aspirait à le prêcher là où le nom du Christ était

encore inconnu. Les Philippines l'attiraient ; il sollicita et obtint la permission de s'y rendre.

Parti d'Acapulco le 5 avril 1662, il abordait aux Philippines le 10 juillet suivant, après avoir fait escale dans l'archipel des Mariannes, où les indigènes lui rappelèrent la promesse de l'amiral de Legaspe de leur envoyer des missionnaires d'Espagne. Touché par leur accueil, par le désir qu'ils manifestaient de le voir se fixer au milieu d'eux, saisi d'un grand trouble religieux à la pensée qu'ils attendaient depuis des années l'exécution d'un engagement solennel, il crut en outre entendre, dans le silence de la nuit, une voix mystérieuse l'appeler par son nom et lui dire qu'il avait reçu la mission de faire connaître l'Évangile à ces pauvres insulaires. A peine débarqué aux Philippines, il fit part de cet appel d'en-haut à son supérieur ecclésiastique, don Michel Solano, qui essaya vainement de le dissuader, charmé, lui aussi, du zèle religieux de ce nouvel apôtre qui, en peu de temps, apprenait la langue tagale et conquérait, par sa douceur persuasive, une grande influence parmi ces populations jusqu'alors rebelles aux enseignements des missionnaires.

Pour triompher de la résistance qu'il rencontrait, Sanvitores s'adressa à Philippe IV et à la reine. Dans deux mémoires touchants qu'il leur adressa, il représenta avec force l'état d'ignorance et d'abandon de ces malheureux indigènes, leur ardent désir de recevoir les enseignements et les consolations de l'Église, leur foi naïve et vague ne sachant à quoi s'arrêter et se fixer, le danger qu'ils couraient « d'être infectés du mahométisme qui se répand de tous côtés, et qui fait tous les jours de nouveaux progrès, à la honte du catholicisme ».

Philippe IV se mourait quand ce mémoire lui parvint. Devançant l'événement et le prédisant, le hardi missionnaire n'hésitait pas à lui rappeler ses devoirs et « l'heure fatale où le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, doit l'appeler au jugement et lui dire ces paroles redoutables : « Rendez compte de votre administration. » Le 24 juin 1665, Philippe IV donnait ordre au gouverneur des Philippines de fournir au nouvel apôtre « tous les vaisseaux et les secours nécessaires pour travailler à la conversion des indigènes des îles Mariannes ». Lui-même succombait le 17 septembre de la même année.

Malgré ces ordres formels, le mauvais vouloir des autorités des îles Philippines entrava, plus de deux ans encore, le zèle de Sanvitores, mais la reine lui vint en aide. Le 15 juin 1668, il débarquait aux Mariannes où il devait jouer un si grand rôle, convertir les indigènes et obtenir, le 2 avril 1672, cette palme du martyre à laquelle il aspirait de toutes les forces de son âme.

Sa mort fut le prétexte et le point de départ d'une de ces guerres d'extermination dans lesquelles se révélait le sombre et fanatique génie de l'Espagne. Doux et humble de cœur, Sanvitores en avait retardé l'explosion. Vénéré comme un saint par les indigènes aussi bien que par ses compatriotes, sa haute autorité, son éloquence persuasive, son amour pour ses ouailles, avaient prévenu l'inévitable conflit entre la race conquérante et la race convertie à la foi, mais non soumise par la force. Les *Chamorro*s, issus d'un fonds indonésien mélangé de Papouas et de Négritos, étaient fiers,

soucieux de leur autonomie et de leur indépendance. Sur un sol fertile, sous un climat chaud mais salubre, dans leurs épaisses forêts et au milieu d'une végétation luxuriante, ils vivaient heureux et paisibles au sein de l'abondance. Contenues par le respect que leur inspirait Sanvitores, les convoitises des Espagnols se déchaînèrent à sa mort. Pour le venger, il ne fallait rien moins que la conquête.

La lutte éclata, âpre, furieuse, entre une poignée d'envahisseurs disciplinés et bien armés, et 60,000 indigènes sans autre moyen de défense que des arcs, des flèches et des lances. La guerre fut longue, mais le résultat n'en fut pas douteux un instant. Écrasés, décimés, les *Chamorros* ne se soumièrent pas, ils moururent. En 1710 on n'en compte plus que 3,539; en 1741 il n'en restait que 1,816. Rarement vit-on dépopulation aussi rapide; rarement aussi modifications plus profondes se produisirent chez un peuple dans un aussi court espace de temps. On aurait peine à reconnaître, dans le portrait que Sanvitores et ses contemporains ont tracé des Chamorros, les descendants éteints et dégénérés de cette race brillante. Vifs, gais, intelligents, pleins d'énergie et de fierté, agriculteurs habiles, hardis marins, robustes et de haute taille, experts dans l'art de conduire et diriger leurs canots, les anciens Chamorros étaient en tout supérieurs aux indigènes des Philippines. Quand le gouvernement espagnol prit des mesures pour arrêter enfin l'œuvre de dépopulation, il était trop tard. Épuisés par la misère et les mauvais traitements, les survivants n'avaient ni la force de réagir ni celle de se remettre au travail. L'Espagne dut faire venir des Philippines un certain nombre de familles tagales et repeupler lentement une contrée dépeuplée en quelques années.

Race conquérante, dure à elle-même et aux autres, intrépide et fanatique, la race espagnole n'a pas été une race colonisatrice. Semblable à ces hardis pionniers de l'Amérique du Nord qui s'enfoncent chaque jour plus avant dans les solitudes du Far-West, détruisant les Indiens, faisant de larges trouées dans les forêts, frayant la voie à la civilisation dont ils sont les enfants perdus, l'avant-garde inconsciente, à laquelle ils empruntent surtout ses moyens de destruction, l'Espagnol du xvi^e et du xvii^e siècle a pénétré dans le nouveau monde et dans l'Océanie comme la cognée dans l'arbre séculaire qu'elle couche à terre. Éblouie par l'éclat et la rapidité de ses conquêtes, par cette audace inouïe et cette fortune sans pareille qui, de l'Orient à l'Occident, de l'Amérique à l'Asie, faisaient flotter son drapeau victorieux sur des ruines entassées et des peuples décimés, l'Europe vit longtemps dans l'Espagne, comme plus tard dans l'Angleterre, la puissance colonisatrice par excellence.

L'or cachait le sang; l'éclat de la domination voilait la misère et l'abjection des autochtones asservis. Partout où l'Espagnol passait comme un vent de colère et de tempête, le vide se faisait, et, sur le sol en friche, les rares survivants erraient affamés et traqués. Conquérir n'est pas coloniser, supprimer n'est pas édifier, et, de ces immenses contrées à travers lesquelles l'Espagne a promené son génie conquérant, à peine lui reste-t-il aujourd'hui quelques possessions, incertaines comme Cuba, précaires comme les Philippines. Elle a perdu tout le nouveau monde, du Texas et de la Floride au cap Horn, et ce n'est pas à elle qu'ont profité le génie d'un Colomb, les prodigieuses audaces

d'un Cortès, d'un Pizarre, d'un Almagro, la ténacité d'un Magellan, les vertus d'un Sanvitores. Elle a cherché à se substituer aux races vaincues, non à les élever à elle, à les instruire, à les civiliser. Là où elle a réussi dans son œuvre, elle a vu se dresser devant elle, menaçants et haineux, ses sujets révoltés, et, après des luttes fratricides, elle a vu lui échapper ses plus belles conquêtes. Là où elle avait semé la ruine, elle a récolté la tempête. Les descendants de ceux qui avaient vaincu pour elle se sont armés contre elle; ils ont hérité des colères des indigènes dépossédés et les ont vengés.

Terres d'origine volcanique au nord, d'origine madréporique au sud, les îles Mariannes sont au nombre de dix-sept. Le groupe du nord dont les îles principales sont Pagan, Grigan, Anatagan et Gugan, est montueux et accidenté, ses plus hauts sommets n'excèdent toutefois pas 800 mètres. Plus basses, les îles du sud : Guam, Rota, Aguigan, Tinian et Saypan, sont aussi plus étendues et plus fertiles; Guam, ou Guajam, est la plus importante et la plus peuplée. Par sa structure géologique elle participe à la double origine de l'archipel: un récif madréporique borde ses côtes escarpées; à l'intérieur, le sol se soulève, formant un large plateau que recouvrent des savanes étendues et que dominent de hautes collines envahies par les forêts. Dans la partie la plus étroite de l'île se trouve la ville d'Agana, le seul centre un peu considérable. Sur la côte inhospitalière les ports sont rares; celui de Tarafoto est situé sur la côte orientale, ouverte aux vents et peu fréquentée. La plage occidentale est défendue par une barrière presque ininterrompue de récifs, au travers desquels s'ouvrent les baies de Mérizo et de Oumatai, le port de San-Luis de Caldera, et celui d'Agana accessible seulement aux embarcations.

Un détroit de 50 kilomètres sépare l'île de Rota ou Sarpan de l'île de Guam. On n'y rencontre qu'un seul centre de population, Sossanhaya, et les rives escarpées n'offrent que deux ancrages dangereux. Tinian, île madréporique, n'a ni cours d'eau ni sources, mais de petits lacs dénommés *Jagois* par les indigènes et que remplit une eau abondante. Le sol est fertile, les forêts recouvrent les collines, mais le climat est insalubre. Il n'en est pas de même de l'île Saypan qui possède un bon port, Tanapac, sur sa côte occidentale, et un centre, Anaguan, le plus considérable de l'archipel après celui d'Agana.

Le climat des îles Mariannes est généralement salubre, bien que la température très élevée se maintienne, en moyenne, à 27 degrés. « La flore, écrit M. Vivien de Saint-Martin, se rapproche de celle de l'archipel asiatique, et plus particulièrement de celle des Philippines, dont plusieurs espèces ont en outre été directement importées par les Espagnols et sont devenues sauvages. Le riz et la canne à sucre croissaient déjà dans l'archipel avant l'arrivée des Européens; il y a diverses espèces de palmiers, parmi lesquelles le cocotier est la plus répandue; l'arbre appelé *Ifil* donne un bois d'une grande dureté, employé à la construction des maisons; les autres familles de plantes les plus représentées sont les orchidées, les urticacées, les euphorbiacées. Les plantes alimentaires sont celles que l'on retrouve dans toute l'Océanie. Parmi les arbres frui-

tiers, on trouve à Guam le *Rima* ou *Lemay*, grand figuier dont le bois sert à faire des planches et des canots, et dont le fruit, gros comme un melon, donne une nourriture saine et agréable, puis des orangers, des limoniers et des cacaoyers. Parmi les céréales, on trouve en premier lieu le maïs; très abondant à Guajam, le riz, la patate et l'igname. » La faune est pauvre, très inférieure à celle des îles Carolines, plus rapprochées de l'équateur.

Au sud des îles Mariannes et à 220 lieues dans l'est des îles Philippines, on relève un groupe d'îles, les Palaos ou Pelews, suivant que l'on adopte l'appellation espagnole ou anglaise. Ce sont les avant-postes de l'archipel des Carolines, avec lequel elles se confondent, et qui déploie sur un espace de 3,000 kilomètres de l'est à l'ouest et de 600 du sud au nord, son vaste éventail de cinq cents îles ou îlots, semés comme des émeraudes sur l'Océan Pacifique.

Orienté du nord-est au sud-ouest, l'archipel des Palaos se compose d'une grande île, Baobeltaob, dont la superficie n'excède pas 300 kilomètres carrés, et de nombreuses îles minuscules qui s'élèvent sur un socle sous-marin que bordent à l'est et à l'ouest des abîmes dépassant 2,000 mètres de profondeur. Elles se succèdent sur une longueur de 900 kilomètres et sur une largeur de 400, donnant le nom de mer des Palaos à la vaste étendue d'eau qui les enferme et qui recouvre une superficie de 100,000 kilomètres carrés.

Une population de 40,000 à 45,000 indigènes habite ces terres que sépare les unes des autres un labyrinthe de détroits semés de récifs. La plupart de ces îles sont basses et de formation madréporique; seule, celle de Baobeltaob dresse au-dessus des flots des collines d'origine éruptive recouvertes de forêts ou *Palos* qui valurent à l'archipel le nom de Palaos que lui donnèrent les Espagnols. Selon Semper, l'archipel contenait autrefois une population bien autrement considérable et qu'il évalue à 100,000 âmes; les guerres intestines, les maladies importées par les blancs, et le contact avec la civilisation européenne ont décimé cette population et l'ont réduite à son chiffre actuel.

Les produits principaux des Palaos consistent en nacre et en *balaté* ou écaille de tortue. Dans la grande île de Baobeltaob et dans l'île plus petite de Korrer, on récolte d'excellent tabac et le sol produit en abondance les fruits des tropiques. Le riz forme avec le poisson qui pullule sur les côtes la base de l'alimentation des indigènes.

Sur le même piédestal sous-marin, et à l'est des Palaos, apparaît l'archipel bien autrement vaste des Carolines. On évalue, avons-nous dit, à 500 environ, le nombre des îles et des îlots qui le composent, et à 1,600,000 kilomètres carrés la surface maritime sur laquelle ils sont semés; leur superficie terrestre ne dépasse cependant pas 1,000 kilomètres carrés, peuplés d'environ 30,000 habitants. Trois de ces îles seulement, Ponapé, Oualan et Ruk dressent à plus de 800 mètres leurs sommets couronnés de verdure sur lesquels s'effrangent les nuages rosés du contre-courant équatorial. Une végétation intense tapisse le sol jusqu'au bord de la mer. Les cocotiers bordent la plage; les *Nipas*, palmiers sans tronc et dont les feuilles gigantesques naissent de la racine, entrelacent



UN VILLAGE DES ILES CAROLINES.

leurs puissants rameaux. Le pandanus, l'arbre des atolls et des terres volcaniques, le bananier, le figuier, l'arbre à pain, abondent. Mais plus abondantes encore sont les fougères, dont on retrouve dans ces îles toutes les variétés, depuis la fougère arborescente, si commune dans l'archipel havaïen où elle atteint 8 et 9 mètres de hauteur.

Tout le reste de cet archipel se compose d'îles basses, d'atolls édifiés par les zoophytes, lentement surexhaussés pendant des siècles par l'Océan, et atteignant déjà une altitude qui les met à l'abri des raz de marée et des vagues de translation. Situées entre le courant et le contre-courant équatorial qui les ensèrent, dans la zone des vents d'ouest qui entraînent vers les côtes asiatiques les nuages du tropique du Cancer, arrosées par des pluies abondantes et fréquentes, ces îles, sillonnées de cours d'eau, jouissent d'une température égale qui oscille toute l'année entre 22 et 29 degrés. Cette chaleur continue est tempérée par la brise de mer. L'action du soleil et de l'eau sur ce sol de détritrus d'une grande épaisseur entretient une végétation abondante et fournit aux indigènes tout ce qui est nécessaire à leur alimentation. Vivant sans besoins, ils vivent aussi sans commerce et, seuls peut-être parmi les peuples de l'Océanie, ils ignorèrent longtemps la guerre et la chasse. La pêche est leur principale industrie ; les côtes, semées de récifs qui se prolongent au large, sont très poissonneuses et abondent surtout en *Narwalls*, licornes de mer. Les dangers de la navigation ont fait d'eux d'intrépides marins. Sur leurs pirogues, habilement construites, ils n'hésitent pas à s'aventurer à de grandes distances ; ils excellent à capturer le poisson volant, et pourchassent même les baleines qu'ils forcent à s'échouer dans les récifs, où ils les tuent et les dépècent. « Leurs voyages maritimes, écrivait le capitaine Lutké, sont faits pour exciter l'étonnement. Outre une grande audace et de la témérité même, ils exigent la connaissance détaillée des lieux. Les insulaires des Carolines déterminent avec une exactitude surprenante la position respective de toutes les îles de leur archipel ; mais, quant aux distances, leurs indications sont beaucoup plus vagues. Ainsi que tous les peuples dans l'enfance de la civilisation, ils n'ont pour cela qu'une seule mesure, incertaine et variable : la durée du voyage. »

La moelle de certains arbres, les fruits du bananier et de l'arbre à pain forment, avec le poisson et les tortues, la base de leur nourriture. Le bambou leur fournit les matériaux nécessaires pour construire leurs habitations et les rares meubles dont ils font usage. Presque toujours nus, ils ne portent de pagnes que dans les grandes occasions. Ces pagnes, fabriqués avec les fibres d'une herbe longue et souple, sont soyeux et teints avec goût ; ils rappellent, par leur tissu fin et léger, les étoffes confectionnées en Chine avec les fils des feuilles d'ananas. Leur costume ordinaire se compose d'une ceinture en écorce de bananier. Les femmes y ajoutent par derrière une sorte de coussin épais et pendant, qui leur permet de s'asseoir où elles se trouvent, mais qui leur donne une apparence bizarre et une démarche grotesque. Cette mode, qui prévaut dans l'île d'Oualan, n'est cependant pas générale dans tout l'archipel.

M. Auguste Gouts fait des habitants du groupe d'Hogolou un portrait qui, sauf quelques modifications peu importantes, s'applique à la plupart des indigènes des Carolines. « Les hommes, dit-il, sont de haute stature, bien proportionnés, musculeux et actifs ;

leur poitrine est large et saillante, leurs membres bien tournés, leurs pieds et leurs mains petits ; leurs cheveux sont beaux et bien frisés, sans être semblables à ceux des Africains. Le front est haut et droit, les pommettes saillantes, le nez bien dessiné et les lèvres assez minces. Ils ont les dents belles et blanches, le menton large, le cou court et épais. Les yeux sont noirs, vifs, brillants et perçants. Les femmes sont petites, douées de jolis traits ; elles ont la taille élancée, les attaches fines et les extrémités fort petites. » Le Révérend L. H. Gulick, fils d'un missionnaire américain des îles Havaï, missionnaire lui-même aux îles Carolines où il a passé de longues années, fait des femmes de l'île Ponapé la description suivante : « La plupart, dit-il, ont le teint d'une couleur olive claire, rarement plus foncé que celui de nos brunes foncées. Cette couleur est encore rehaussée par une application journalière du jus de curcuma qui, avec les tresses longues et couleur de jais de leurs cheveux élégamment noués et retenus par une guirlande de fleurs, complète le beau idéal de la nymphe de Ponapé. »

De l'étude de leurs traditions religieuses, il semblerait résulter que ces insulaires ont eu, dans des temps reculés, des rapports avec les Japonais. On retrouve en effet, chez eux, certaines pratiques religieuses dérivées du culte que les Japonais rendent aux esprits invisibles, et les formules mêmes de ce culte sont évidemment empruntées à la langue asiatique.

Entrevu, en 1526 et 1528, par don Diego da Rocha, navigateur portugais, reconnu en 1542 par Ruy Lopez de Villalobos, chargé par Mendoza, vice-roi du Mexique, de visiter les îles à l'ouest de l'Amérique, l'archipel des Carolines reçut, en 1686, son nom actuel, de Francesco Lazeano, marin espagnol, qui le baptisa ainsi en l'honneur du fils de Philippe IV et de Marie-Anne d'Autriche, Charles II, depuis roi d'Espagne. Vers 1721, des pères Jésuites du collège de Manille y firent un court séjour et publièrent les premiers renseignements sur ses habitants. Ils dressèrent aussi des cartes de leur situation géographique, mais ces cartes fourmillent d'erreurs et c'est au capitaine russe Lutké, depuis amiral, que l'on fut redevable d'indications exactes et précises. Lutké a laissé aux îles Carolines la réputation méritée d'un bienfaiteur.

Il y a quelques années à peine, l'occupation, par les Allemands, de l'île Yap, l'une des plus importantes de ce groupe, faillit amener entre l'Espagne et l'Empire Germanique un conflit qui, déféré à l'arbitrage du Saint-Siège, se termina par une décision en faveur de l'Espagne. Tous les droits étaient de son côté, mais on ne saurait toutefois se dissimuler qu'elle avait singulièrement négligé ses devoirs en s'abstenant de notifier officiellement sa prise de possession d'un archipel découvert, depuis plus de trois siècles, par elle, et d'y créer un établissement. Réveillée de sa torpeur par cette alerte, elle s'est empressée de réparer sa faute, et cet incident amena un rapprochement inattendu de l'Espagne avec l'Angleterre. L'entrée en scène, dans le Pacifique, de l'Allemagne maritime et commerçante, s'emparant brusquement d'une partie de la Nouvelle-Guinée, de l'archipel de Bismarck et de la Nouvelle-Islande, portant une main hardie sur les Carolines, réclamant l'archipel des Marshall, celui de Samoa, le groupe des Salomon, les îles des Amis, était en effet de nature à éveiller les appréhensions.

Nous avons relaté plus haut les craintes conçues en Australie, les réclamations des colons anglais, leurs menaces et leurs rêves ambitieux. Les conventions intervenues entre l'Allemagne et l'Angleterre n'ont pas résolu, mais ajourné la question; si elles n'accordent pas à l'Allemagne tout ce à quoi elle prétendait, elles consacrent ses prises de possession dans une large mesure, laissant à ses ambitions coloniales une porte largement ouverte et lui assurant des avantages commerciaux très sérieux. L'Espagne a dû également, en échange de la reconnaissance de ses droits sur les Carolines, concéder à la navigation allemande un traitement de faveur et, aux émigrants allemands, les mêmes facilités d'achat de terres, les mêmes privilèges et les mêmes droits qu'à ses nationaux. Étant données l'activité prodigieuse des Allemands et l'apathie des colons espagnols, il est à craindre que, dans peu d'années, les premiers n'aient conquis aux Carolines une véritable prépondérance et ne laissent à l'Espagne qu'une suzeraineté nominale sans force et sans racines.

Déjà, ils occupent en nombre l'île Tamil, résidence du gouverneur et centre du mouvement commercial. Ils en exportent le copra et les biches de mer. On les retrouve à Yap, l'île la plus rapprochée des Philippines et celle qui renferme le plus d'Européens, et aussi à Ponapé où ils possèdent des plantations, et à Malan, d'où leurs missionnaires, nonobstant l'opposition de l'Espagne, qui a dû reconnaître la libre propagation du protestantisme, se répandent sur les diverses îles de l'archipel.

A l'est des Carolines, sur une mer transparente et calme, l'archipel des Marshall soulève au-dessus de l'Océan ses trente-trois îles, que relie, les unes aux autres, des récifs sous-marins tapissés de sable et de madrépores. De formation coralligène, elles se rattachent au groupe des Gilbert, avec lequel elles se confondent, et qui, au dire de certains navigateurs, tendrait à disparaître, par suite d'un affaissement du sol. Cette hypothèse ne repose sur aucune observation précise. Ce qui paraît plus vraisemblable, au contraire, c'est l'exhaussement continu des bancs de coraux qui, prolongeant toujours plus au large la superficie des îles basses des Gilbert, semble leur enlever en altitude ce qu'il leur ajoute en étendue. Les zoophytes poursuivent, là encore, leur incessant travail de construction, et les prodigieux massifs créés par eux amortissent à ce point la houle de l'océan, qu'entre ces îles, la mer acquiert une translucidité prodigieuse. On navigue sur des eaux paisibles qui permettent de discerner, jusqu'à une grande profondeur, le relief du sol sous-marin, les arêtes aiguës des récifs, les bancs madréporiques, la flore océanique, les coraux aux formes bizarres et contournées, entre lesquels se meuvent capricieusement des poissons étranges, sillonnant, comme de rapides éclairs qui emprunteraient au prisme de l'arc-en-ciel ses couleurs variées, l'eau immobile dans laquelle ils se jouent.

A mesure que nous nous éloignons du grand archipel d'Asie, la flore et la faune s'affinent. A la végétation sombre et monstrueuse de Sumatra et de Bornéo succèdent des forêts dans lesquelles l'air circule, sous lesquelles pénètre la lumière tamisée du soleil des tropiques, brûlant encore, mais moins écrasant que celui de l'équateur. L'impénétrable ramure qui recouvre les marécages croupissants fait place aux troncs

élancés, aux verts panâches des cocotiers et des palmiers, aux tiges noueuses, aux feuilles lancéolées et bruissantes du pandanus. La faune est pauvre en animaux terrestres : quelques oiseaux de terre et de mer et aussi d'innombrables moustiques, fléau de ces régions.

Wallis, prédécesseur de Cook, découvrit cet archipel en 1767; mais, on a pu le remarquer, c'était rarement alors à celui qui découvrait une terre nouvelle qu'en revenait l'honneur. Bien que la postérité ait cassé l'injuste arrêt qui attribuait à Amerigo Vespucci la gloire d'avoir abordé le premier au nouveau monde, son nom n'en reste pas moins attaché à tout un continent. Marshall, qui devait donner le sien à ce groupe d'îles, y aborda en 1778, revenant de Port-Jackson en Chine, avec ses vaisseaux le *Scarborough*, commandé par le capitaine Gilbert, dont le nom est resté à l'archipel voisin, et la *Charlotte* qu'il commandait lui-même.

L'archipel des Marshall se subdivise en deux groupes principaux : celui de Balik, dont la plus grande île habitée, Yalouit, ne mesure que 90 kilomètres carrés, et celui de Ratak, dont Arono, Majomo et Mulgrave sont les plus importantes. « Le groupe Mulgrave, écrit le capitaine Bérard, dont la description peut s'appliquer aux autres îles de l'archipel, se compose d'un grand nombre d'îles basses, petites, extrêmement étroites, et couvertes de végétation. Presque toutes sont réunies par des récifs de corail sur lesquels on peut marcher quand la mer est basse. La mer intérieure est parsemée de quelques plateaux de récifs qui sont très aisés à distinguer de loin. Le fond est partout composé de sables et de madrépores; le sable forme des taches blanches qui s'aperçoivent à une grande profondeur; on les distingue très bien à 20 brasses. Les eaux de cette mer intérieure étant toujours tranquilles, acquièrent une transparence remarquable. Les productions végétales sont très bornées et ne fournissent à la nourriture des naturels que des cocos, des fruits du pandanus et de l'arbre à pain. Aussi remarque-t-on, sur les bancs et les récifs, des constructions de bassins et de réserves pour prendre le poisson, qui est la principale ressource de ces îles. »

On évalue à 55,000 le chiffre des habitants des îles Marshall, Gilbert et Ellice. Entre ces indigènes et ceux de l'archipel des Carolines, l'analogie est frappante. Les femmes y sont belles et gracieuses, les hommes bien faits, le front développé, les cheveux longs et parfois bouclés. Les habitations, les coutumes, les mœurs sont les mêmes. Les chefs pratiquent la polygamie, mais leurs inférieurs n'ont d'ordinaire qu'une femme. Par une coutume singulière, ils limitent eux-mêmes l'accroissement de la population par l'infanticide, n'admettant pas qu'une femme puisse avoir plus de trois enfants et mettant à mort ceux dont elle pourrait devenir mère, ce chiffre atteint. Contrairement aussi à la plupart des tribus polynésiennes, ils n'ont ni culte ni temples, et n'admettent que les ancêtres au rang des divinités. Lorsqu'un des leurs vient à mourir, ils le déposent, soigneusement entouré de bandelettes, dans un canot qu'ils lancent à la mer, la proue à l'ouest. Le contre-courant équatorial saisit le frêle esquif avec son lugubre fardeau et l'entraîne au large. Plus d'un navire, dans ces parages, a vu passer près de lui ces canots mortuaires que la mer engloutit, non sans qu'ils aient parcouru parfois de grandes distances.

Les missionnaires hawaïens ont tenté, les premiers, de convertir ces indigènes au protestantisme, et leurs efforts ont été couronnés de succès. La mission protestante des îles Hawaï relève elle-même directement de la société mère, dont le siège est à Boston. L'influence américaine fut donc la première à se faire sentir dans ces îles, mais elle s'y exerça au profit de l'Allemagne, et ce n'est pas la dernière fois que nous noterons ce symptôme d'entente tacite entre deux peuples qu'unit un même désir d'entraver dans l'Océanie les progrès de l'Angleterre. A la jalousie commerciale que l'Angleterre leur inspire se joint d'autre part l'hostilité religieuse qu'ils éprouvent pour la France et l'Espagne catholiques. Aussi les États-Unis, loin de contrecarrer les visées coloniales de l'Allemagne, les favorisent-ils, au contraire, dans ces mers, où leur politique séculaire est de ne pas chercher à s'étendre eux-mêmes par des prises de possession, mais de s'assurer des ports de relâche et de ravitaillement, et de tenir la balance égale entre les grandes puissances européennes. Les Allemands, derniers venus, leur paraissent les moins à redouter, étant les moins pourvus. En 1878, les Allemands avaient établi à Yalouit, l'une des Marshall, un dépôt de charbon. En octobre 1885, ils plantaient leur drapeau sur plusieurs îles des deux groupes, et, en février 1886, ils annonçaient officiellement l'annexion de l'archipel à l'Empire Germanique. Ils étendaient même cette annexion à deux petits archipels, ceux d'Eniwetok et de Providence que les conventions avec l'Espagne indiquaient cependant comme relevant des îles Carolines.

Moins fertile, mais plus peuplé que l'archipel des Marshall, celui des Gilbert le prolonge au sud et déroule sous l'équateur sa longue chaîne d'îles, dont dix-huit sont habitées. « Ce qui frappe le plus dans les îles Gilbert, écrit M. Vivien de Saint-Martin, lorsqu'on a visité les autres parties de la Polynésie du Nord, c'est la grande masse de population qu'on y trouve. Dans les autres groupes, les habitants sont généralement peu nombreux, mais ici on est surpris de leur nombre relativement considérable. Perou, pour une superficie de 35 kilomètres carrés, a 1,500 à 2,000 âmes ; Aranouka en a 1,000 sur 16 kilomètres carrés ; Tapoutéoua en compte de 7,000 à 8,000 sur 25 kilomètres carrés. »

Grands et généralement corpulents, les indigènes des Gilbert ont le teint plus foncé que les Polynésiens, le nez aquilin, les pommettes et le menton saillants, la chevelure longue et parfois bouclée. Ils sont gais et bienveillants, hospitaliers, nonobstant leurs ressources limitées ; leur sol est peu productif et ils demandent à la pêche leur principale alimentation. Ils excellent dans l'art de construire les canots, dont quelques-uns, de grande taille, peuvent porter jusqu'à 100 hommes. Ils fabriquent aussi des cordes, des nattes et extraient l'huile de la noix de coco.

Dans leur langue, dans leurs coutumes et dans leurs mœurs, on retrouve le mélange des deux races polynésienne et micronésienne qui a constitué cette race intermédiaire. « Leur langue, ajoute M. Vivien de Saint-Martin, est absolument micronésienne par sa construction, mais elle renferme de nombreuses racines polynésiennes. Cette juxtaposition des deux langues s'explique par le fait d'une infusion de sang polynésien due à une immigration des îles Samoa. L'organisation de la société a un caractère démo-

cratique; les limites des castes sont flottantes; il n'y a pas de roi, mais les riches propriétaires peuvent acquérir une influence qui se transforme peu à peu en souveraineté. C'est ce qui arrive dans les îles du nord; dans le sud, l'anarchie est complète; aussi les guerres et les incursions d'État à État y sont-elles assez fréquentes. La guerre est conduite d'une façon barbare; les femmes y prennent part et accompagnent les hommes. Ayant conquis une île, les vainqueurs la dévastent complètement et ne laissent debout que les arbres à fruit. »

Ici, nous retrouvons les missionnaires hawaïens et américains dont nous avons signalé la présence et les progrès dans les groupes voisins. Ils sont établis dans les îles de Tardoua, Apiang et Butaritari, et aussi dans l'archipel d'Ellice, composé d'îles et d'îlots madréporiques, dont Fouñafouti ou Ellica occupe le centre. Peu peuplé, cet archipel, situé au sud des îles Gilbert, à distance à peu près égale de ces dernières et des Samoa, est encore de peu d'importance. Il marque la limite méridionale de la Micronésie, au nord-est de laquelle s'ouvre la Polynésie.



Un village des îles TAHITI.



Avenue de palmiers à HONOLULU, dans les îles HAVAI.

V. — POLYNÉSIE

Les terres océaniques que l'on désigne du nom de Polynésie s'étendent sur une surface maritime évaluée à 3 millions de kilomètres carrés; elles sont au nombre d'environ deux cents, non compris des milliers d'îlots et de récifs semés à la surface des eaux, non compris les atolls en formation que les flots couvrent et découvrent et qui lentement surgissent de l'Océan.

Ces terres sont, les unes madréporiques, les autres d'origine volcanique, quelques-unes à la fois madréporiques et volcaniques. Elles forment deux groupes distincts, celui de la Polynésie méridionale qui se déploie entre le tropique du Capricorne et l'équateur, à l'est de la Mélanésie et de la Micronésie, et celui de la Polynésie septentrionale, entre l'équateur et le tropique du Cancer.

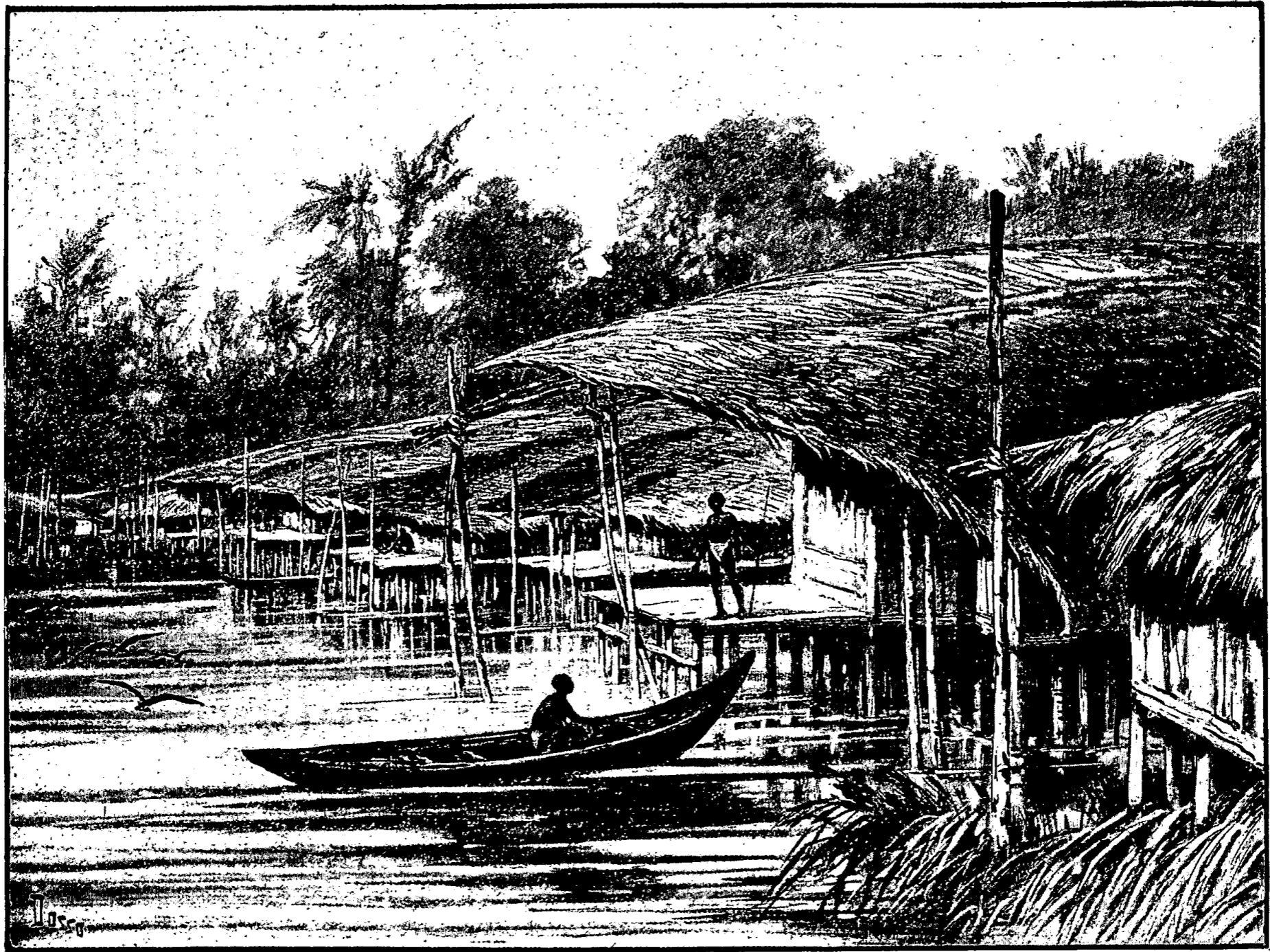
Ce n'est guère qu'à dater des voyages de Cook et de Vancouver que l'histoire de la Polynésie se substitue à la légende. Parmi ces populations, bien autrement nombreuses alors qu'elles ne le sont aujourd'hui, et qui ignoraient l'écriture, les chants transmis de génération en génération, ou pour parler plus exactement, de mère à fille, perpétuaient le souvenir des événements passés. Il était, en effet, d'usage de choisir, dans chaque famille de chef, une jeune fille, douée d'une bonne mémoire, à laquelle on enseignait dès l'enfance les chants de la peuplade et de ses ancêtres. Instruite par ses

devancières, elle transmettait à une de ses filles ou parentes ce dépôt sacré, en y ajoutant, dans le mode rythmé, le récit des événements dont elle avait été témoin. On conçoit tout ce que ce genre d'archives avait de défectueux. Les détails oiseux abondent, les dates manquent, les faits d'armes, les généalogies occupent une place considérable. La superstition assigne à chaque fait une cause surnaturelle. Il se dégage pourtant de tout cela un parfum de terroir, un accent de vérité, une couleur locale qui charment.

Une population nombreuse, que Cook évaluait à 300,000 habitants pour l'archipel havaïen, à 240,000 pour les îles Tahiti, et qui se chiffrait par millions pour l'ensemble des terres, habitait la Polynésie. Parlant la même langue, imbus des mêmes idées superstitieuses, les Canaques, ainsi nommés du mot *Kanaka*, qui, dans leur langue, veut dire « hommes », et par lequel ils se désignaient eux-mêmes, les Canaques étaient loin de former une race homogène, bien qu'ayant une origine commune.

Cette origine, on l'a cherchée, à tort, en Amérique, sous prétexte que les courants généraux de l'Océanie et les vents alisés portent de l'est à l'ouest; les observations ethnologiques et physiques réfutent cette théorie. Ce qui domine dans la Polynésie, c'est l'empreinte asiatique; on la retrouve dans les habitants, dans la faune et dans la flore, et les faits dont nous avons été témoins pendant un séjour de quatorze années dans cette partie de l'Océanie, nous ont prouvé que les migrations asiatiques, la plupart involontaires, ont peuplé ces terres. Souvent des jonques japonaises, entraînées par les courants ou chassées par les cyclones, sont venues échouer, à notre connaissance, sur les côtes de l'île d'Oahu, et les Asiatiques qu'elles contenaient vivaient encore. On peut suivre, en quelque sorte pas à pas, la marche de ces migrations qui, dans le sud, parties de Sumatra, sont venues s'établir d'abord à Bornéo; de là, traversant le détroit de Macassar, le courant d'émigration arrive à Célèbes; il atteint ensuite la Nouvelle-Guinée, située à huit degrés de distance, mais les îles de Bassey et de Céram lui servent de point de relâche pour cette traversée. De la Nouvelle-Guinée, il gagne les Nouvelles-Hébrides, après un parcours de 1,200 milles tout semé d'îles; à 500 milles plus loin, il occupe les îles des Navigateurs; des Navigateurs au groupe des Hervey, 700 milles; de là aux îles de la Société, 400 milles. La plus longue des traversées, entre Sumatra et Tahiti, est celle du groupe de Hervey aux îles de la Société, mais la tradition de Raratongas désigne Hervey comme le berceau de leurs ancêtres. Entre les indigènes de Tahiti et ceux des îles Havaï enfin, l'analogie de langue est complète et l'origine commune des deux peuples ne fait plus l'objet d'un doute.

Sauf quelques légères modifications résultant soit de leur fusion avec les races autochtones, soit des différences de climat et de productions, les mœurs, les coutumes, les traditions étaient les mêmes. Dans chaque archipel, dans chaque île souvent, régnaient plusieurs chefs, séparés les uns des autres non moins par des rivalités d'ambition et des haines de famille que par la configuration du sol et la difficulté des communications. D'île à île on ne se connaissait pas et, dans la même île, les précipices, les montagnes interposaient autant de barrières, constituaient autant de frontières. Le chef était sacré, lui et les siens; il avait sur ses sujets droit de vie et de mort. Nul ne pouvait manger avec lui: c'était crime de lèse-majesté de projeter son ombre sur sa



CASES LACUSTRES OCÉANIENNES.

personne, crime aussi de pénétrer sans son ordre dans sa hutte. Maître absolu de ceux qui l'entouraient, il était toutefois lui-même esclave des usages de sa race et de son rang. Tout cela était bien de tradition asiatique.

Au-dessous du chef, représentant de la force brutale, et souvent à côté de lui, siégeait la force intellectuelle, personnifiée dans le prêtre, tout à la fois devin, sacrificateur de la peuplade et conseiller du chef. C'était lui qui interprétait les présages bons ou mauvais, qui prescrivait l'époque et la durée du *Tabou*, superstition religieuse élevée à la hauteur d'une institution politique.

De chef à chef les guerres étaient fréquentes; chacun d'eux convoitait le territoire de son voisin et rêvait d'agrandir le sien. En cas de succès, les dépouilles du vaincu : terres, femmes, pirogues, esclaves, étaient partagées par le chef vainqueur entre ses lieutenants et ses guerriers. La nécessité où se trouvait chaque chef de grouper autour de lui le plus grand nombre de combattants et de s'assurer leur dévouement tempérait seul le despotisme. L'abus du pouvoir engendrait en effet le mécontentement, lequel se traduisait par des désertions nombreuses. Les fuyards étaient toujours sûrs d'être bien accueillis par le chef le plus voisin, anxieux d'augmenter ses forces en diminuant celles de son ennemi.

Chez eux, la vie humaine n'avait aucune valeur; elle n'inspirait aucun respect et leurs superstitions religieuses les en détachaient encore. Le meurtre, commis par tout autre que par un chef, était puni, mais d'une amende. Le vol, au contraire, entraînait la peine de mort. L'hospitalité était une loi suprême à laquelle personne ne pouvait ou ne cherchait à se soustraire. Nul n'eût refusé le manger ou le boire à son plus grand ennemi, et l'hospitalité était poussée si loin que les premiers Européens qui abordèrent en Polynésie crurent que la communauté la plus absolue régnait entre les membres de la même peuplade. Il n'en était rien; celui qui dérobaît un objet quelconque était attaché pieds et poings liés dans une pirogue livrée à la merci des flots et dans laquelle le coupable, dévoré par les rayons ardents d'un soleil tropical, soupirait après une mort trop lente.

Les rangs et dignités des chefs étaient héréditaires, mais se transmettaient par les femmes. Le ventre anoblissait. La veuve succédait à son mari, la première du moins, car la polygamie existait. A l'époque dont nous parlons, le paganisme était à son déclin. Comparativement simples au début, les rites religieux n'offraient déjà plus, lors de l'apparition des Européens, qu'un mélange confus de pratiques bizarres ou cruelles dont la signification primitive se perdait dans la nuit du passé. Des dieux tyranniques gouvernaient sans merci une population sans règle morale. La terreur tenait lieu de foi. Des cérémonies sanguinaires, des restrictions imposées par les chefs et les prêtres au gré de leur caprice formaient un ensemble religieux qui ne reposait que sur l'aveugle superstition du peuple et le despotisme non moins aveugle de ceux qui le dominaient. Les Canaques croyaient à une autre vie, si c'est y croire que de redouter un pouvoir malfaisant attribué aux morts.

Un dieu naissait de chacune de leurs terreurs. La déesse des volcans engloutissait leurs villages, dévorait leurs récoltes et semait sur son passage la stérilité et la mort.

Derrière elle marchaient le dieu des vapeurs pestilentielles, celui des pluies de feu, celui des tonnerres; ils habitaient les cratères et n'avaient d'autre joie que de nuire aux hommes. Pour les apaiser il fallait des offrandes: offrandes aux prêtres, aux chefs, aux volcans mêmes dans lesquels on jetait des victimes humaines désignées par les sacrificateurs. Toujours prêts à diviniser les objets de leurs craintes, ces insulaires peuplaient la terre et les mers de dieux cruels; ils livraient aux requins des femmes et des enfants.

On retrouve bien dans leurs traditions des notions vagues de la création du monde, d'un déluge, mais ils n'avaient ni la croyance simple et nette des Indiens de l'Amérique à l'existence d'un grand esprit, maître souverain des cieux et de la terre, ni l'idée païenne d'un dieu, maître des dieux, trônant comme le Jupiter antique dans l'Olympe soumis à ses lois. Aucune idée philosophique ne se dégagait plus du chaos informe de leurs superstitions. Le paganisme s'écroulait de toutes parts. L'abus atroce appelait la réaction violente; aussi les premiers Européens, les premiers missionnaires surtout, trouvèrent-ils la voie préparée; accueillis avec enthousiasme par une population lasse des excès d'une théocratie sans règle morale et d'un despotisme sans frein, ils n'eurent qu'à semer pour récolter.

Jamais conquête à la civilisation ne fut plus pacifique, et cependant c'est par centaines de mille que se comptèrent ses victimes. C'est une loi fatale de l'humanité que le progrès même ne peut s'accomplir que lentement, et, partout où sa marche est violentée, nouveau char de Juggernaut, il écrase les retardataires. Plus on forçait les étapes, plus la marche en avant était rapide, exempte de heurts et de résistances et plus aussi la mortalité croissait. Par un étrange phénomène, elle progressait en raison directe des conquêtes de la civilisation, dépeuplant Tahiti, les Marquises et les îles Havaï. Tout ce qui, en Europe, en Amérique, contribue au bien-être de l'homme, au maintien de sa santé physique, à la prolongation de son existence, aboutissait ici à un résultat diamétralement opposé. L'usage du vêtement, brusquement imposé à une race primitive, sous un ciel tropical, provoquait des maladies jusqu'alors inconnues; le milieu climatérique était changé pour elle. Des habitations mieux closes, une alimentation plus variée, en apparence plus conforme aux lois de l'hygiène, faisaient des milliers de victimes. La civilisation nouvelle agissait sur cette race comme un poison mortel et sûr qu'elle absorbait avidement, confiante dans la bonne foi de ceux qui lui en vantaient les bienfaits. En soixante-quatorze ans, de 1779 à 1853, la dépopulation atteignait, à Tahiti, un chiffre énorme: 240,000 décès en excédent des naissances; 325,000 aux îles Havaï.

La lutte, car il y eut lutte, s'engagea, mais non pas entre le Canaque réfractaire et la civilisation envahissante. Ce fut entre le missionnaire blanc d'une part, et, de l'autre, l'aventurier blanc, les capitaines et matelots baleiniers que le négoce, la pêche et l'espoir du gain amenaient sur ces terres lointaines. Les lois restrictives, la discipline austère des missionnaires les gênaient dans leurs affaires non moins que dans leurs plaisirs. Ils entendaient écouler leurs produits, échanger leur eau-de-vie, leur genièvre et leur whiskey contre du bois de sandal, acquérir des terres, cultiver la canne à sucre, fabriquer du rhum. Or les lois faites par les missionnaires pour arrêter la dépopulation

et aussi la dépossession des indigènes, interdisaient la vente des spiritueux, la fabrication des liqueurs fortes, le transfert des propriétés aux étrangers. Les capitaines et les matelots baleiniers qui, après six mois de pêche dans les rudes parages de la mer d'Ochotsk ou du détroit de Behring, venaient passer quelques semaines sous le chaud soleil des tropiques, dans ces îles qu'ils avaient entendu vanter comme une Cythère océanienne, s'irritaient d'y trouver les cabarets interdits, les femmes cloîtrées chez elles, l'ivresse et la débauche punies comme des crimes.

Ces faits expliquent, et la dépopulation rapide de ces terres que les premiers navigateurs représentèrent comme peuplées entre toutes, et comment la Polynésie devint un champ clos de luttes entre les missionnaires d'une part et les Européens de l'autre. Le Canaque fut la victime; lentement mais sûrement la race s'éteint, le vide se fait dans ces îles riantes et fertiles que l'Europe convoite et occupera avant un siècle. Et cependant cette race a mérité de vivre, car elle a compris, accepté le progrès; elle l'a payé du meilleur de son sang et a su conquérir les sympathies de ceux qui l'ont connue et ont vécu au milieu d'elle.

Nous diviserons en trois parties notre étude de la Polynésie. La première, consacrée à la Polynésie occidentale, comprendra les îles Samoa, les îles Tonga, l'archipel de Cook, les îles de la Société et Tahiti. Dans la seconde, nous étudierons la Polynésie orientale : les îles Pomotou, les îles Gambier, l'île Rapa, l'archipel des Tubnaï, les Marquises, les îles Ducie et Pâques. La troisième comprendra la Polynésie septentrionale : l'archipel Havaïen.

I. — POLYNÉSIE OCCIDENTALE : ILES SAMOA. — ILES TONGA. ARCHIPEL DE COOK. — ILES DE LA SOCIÉTÉ.

Au nord-est des îles Fiji, au nord des Tonga et au nord-ouest de l'archipel de Cook, les îles Samoa, orientées de l'ouest à l'est sur une longueur de 400 kilomètres, déploient leurs quatre grandes terres de Savaï, d'Upolu, de Tutuila et de Tau qu'entourent de nombreux îlots. Leur superficie totale est de 2,790 kilomètres carrés, leur population d'environ 35,000 habitants.

Terres ignées et terres d'attols, elles offrent tout d'abord à la vue un brise-lames d'îlots annulaires, vasques de vermeil qu'enserme une haute mer, inquiète, courroucée, dont les eaux d'un vert foncé et dont l'agitation fébrile contrastent avec l'immobilité métallique et la coloration bleue de la lagune qu'abrite une muraille de corail et qui la sépare des îles. Celles-ci se dessinent à l'horizon, sous la forme de collines basses, boisées, dont l'altitude ne dépasse pas 100 mètres. Les cônes s'estompent, oblitérés par la verdure, isolés par de profondes vallées; puis les hautes cimes apparaissent; le volcan éteint de Savaï dresse à 2,000 mètres sa masse aride et compacte qu'entourent des pitons secondaires dont les cratères muets débordent de verdure et dont les forêts couvrent les flancs. Dernier éteint, le cône central est encore sillonné de laves scoriacées; les traditions locales ont conservé le souvenir d'éruptions comparativement récentes.

Bougainville donna à cet archipel le nom d'*archipel des Navigateurs*, tant le

commerce maritime des indigènes entre les diverses îles et aussi avec les groupes voisins lui parut actif. Ce nom subsista longtemps sur les cartes. Lorsqu'on le remplaça par l'appellation canaque de Samoa, il avait cessé d'être exact et le mouvement commercial avait passé en d'autres mains ; l'Allemagne avait pris pied aux îles Samoa et deux grandes maisons de Hambourg accaparaient, à elles seules, plus de la moitié du trafic de l'archipel.

Ce trafic appartient aux *traders*, comme on appelle les blancs que nous retrouverons dans nombre des îles de la Polynésie. Ces *traders* sont des commerçants isolés, commandités le plus souvent par des maisons anglaises, allemandes, australiennes, qui les approvisionnent à haut prix de cotonnades, tabac, couteaux et autres objets que recherchent les sauvages, surtout de poudre et d'armes. Le *trader* les échange avec un profit énorme, là où il n'a pas de concurrents, contre le copra et le coton. Chaque année des goélettes viennent le ravitailler et enlever les produits accumulés dans ses magasins. Si le *trader* est sobre, intelligent, énergique mais prudent, il fait, en peu d'années, une fortune assez considérable. La vie matérielle lui coûte peu, mais l'ennui le ronge et souvent l'ivrognerie le tue.

L'Allemand est spécialement apte à ce genre de commerce dont il a dépossédé l'Anglo-Saxon, plus hautain, moins sobre et plus violent. Nos observations personnelles confirment pleinement ce que dit, à propos des *traders* des îles Samoa, M. le baron de Hübner : « J'ai vu, écrit-il dans la *Revue des Deux-Mondes*, et observé l'Allemand sur différents points du globe. Je l'ai rencontré partout et je l'ai trouvé partout le même. Il a peut-être oublié sa langue, ce qui lui arrive parfois, surtout à la seconde génération ; il a adopté quelques-uns des usages du milieu où il vit, mais, en tout ce qui touche à la tournure d'esprit et au caractère, il reste Allemand. Il est d'ordinaire intelligent, toujours frugal, sobre, économe, patient, persévérant, courageux, mais pas jusqu'à la témérité. Il ne vise pas aux gains rapides et n'aime pas à se risquer. A ce sujet il se distingue de l'Anglo-Saxon qui, plus entreprenant que lui, cherche les aventures hasardées et, très souvent, en sort avec succès. L'Allemand avance un peu plus lentement, mais plus sûrement ; il reste où il a pris racine et ne se laisse pas évincer. Enfin l'Allemand, si l'on parle en particulier des classes populaires, est plus instruit et mieux préparé que ne l'est d'ordinaire l'Anglo-Saxon de la même couche sociale, à s'adapter aux exigences d'une situation nouvelle ; comme cultivateur, il partage avec l'Écossais la réputation d'être le premier colon du monde. »

L'empreinte allemande domine ici. La plupart des plantations sont aux mains des Allemands ; ils exploitent, outre les cocotiers qui abondent sur les plages et dans les îles basses, le *Sea Island cotton*, le caféier et le tabac. La main-d'œuvre est fournie par les indigènes et aussi par des travailleurs que les navires d'engagés recrutent dans l'archipel de Bismarck et la Nouvelle-Guinée.

Savaï, la plus grande des îles Samoa, est aussi celle dont le nom revient le plus souvent, avec ceux de Raiatea et de Raratonga, dans les légendes polynésiennes. Elle fut, semble-t-il, l'un des berceaux mystérieux de la race, l'un des points de départ de ses imigrations à travers l'Océanie. Bien que dépassant en superficie les autres îles du



VUE D'APIA, DANS LES ILES SAMOA.

groupe, Savai est l'une des moins peuplées aujourd'hui, l'une de celles où les éruptions volcaniques ont laissé le plus de traces. Le sol y disparaît sous des amas de lave et de scories qui justifient les assertions des légendes indigènes d'après lesquelles une éruption formidable aurait, il y a deux siècles, bouleversé l'île et converti en un désert une terre merveilleusement fertile. Il semble qu'un vent desséchant ait passé sur cette île, dénudant les plateaux et les montagnes, asséchant les sources, à tel point que la traversée de l'intérieur est périlleuse pour les insulaires eux-mêmes, qui se cantonnent sur le littoral. La riche végétation qui le recouvre et masque le stérilité des hautes terres donne une idée de ce que devait être Savai avant la pluie de feu et de scories qui s'abattit sur elle.

Non moins redoutables sont les ouragans qui viennent, du large, se briser sur les côtes et dont plusieurs sont restés célèbres dans les annales maritimes. Les insulaires s'en défendent en construisant leurs demeures avec des tiges d'arbre d'une étonnante élasticité qu'ils relient avec des fibres souples. Ces cases oscillent sous l'action des coups de vent qui rarement les déracinent.

Apia, centre commercial de l'archipel, résidence des consuls européens, est située dans l'île d'Upolu, la seconde du groupe en étendue, mais la première par le chiffre de sa population et par l'importance de ses plantations. La ville est riante et coquette avec ses maisonnettes blanches, ses pavillons étrangers, son église catholique qui s'élève au bord de l'eau et ses montagnes couvertes de verdure qui forment l'arrière-plan. Les navires à l'ancre, les canots indigènes qui sillonnent les eaux de la baie donnent à ce port polynésien une certaine animation ; les Européens sont assez nombreux à Apia, ville de plus en plus cosmopolite. A quelques kilomètres à l'est d'Apia se trouve la capitale indigène, située sur une langue de terre entre deux sinuosités de la baie.

Au sud d'Upolu, se dresse l'île haute de Tutuila. On y accède par une passe étroite, que bordent des promontoires à pic lavés par les vagues, et qui aboutit à la baie de Dango-Dango. Le site rappelle, sous un ciel tropical, les fiords de la Norvège, mais l'épaisse forêt de cocotiers qui couvre la plage et gravit les flancs des montagnes, détruit l'illusion première. Cette baie est un lac, tant l'eau y est calme et paisible. Elle formerait un excellent port si l'abord en était moins difficile et l'île elle-même moins écartée ; telle qu'elle est, elle paraît appelée par son ancrage sûr à devenir, dans un temps peu éloigné, le nœud central des communications entre Sydney et San-Francisco et aussi avec les différents groupes de la Polynésie.

Ce qui fait défaut ici pour mettre en valeur les ressources de l'archipel, ce sont les bras, et la question de la main-d'œuvre tend à devenir, de jour en jour, la *Question du Pacifique*. « On prend ces bras où on les trouve, dit M. de Hübner, et comme l'on est peu scrupuleux sur les moyens, on en prend tant que bientôt l'on n'en trouvera plus. Ce ne sont pas les îles que l'on convoite, ce sont plutôt les insulaires. Il devient de plus en plus difficile de se procurer des hommes. Les Nouvelles-Hébrides, à la suite de ce drainage constant, n'en fournissent presque plus ; les îles Salomon aussi commencent à se dépeupler et partout la population décroît à vue d'œil. Et pourtant, dans bien des archipels, depuis l'arrivée des missionnaires et l'apparition fréquente des croisières anglaises, les

mœurs se sont adoucies, les guerres intestines sont quelquefois arrêtées, abrégées ou empêchées ; le cannibalisme disparaît aux Fiji et dans d'autres îles, mais malgré ces améliorations incontestables, le nombre des habitants diminue constamment. Une des causes principales de cette décroissance, tout le monde en convient aux Samoa, c'est le recrutement des travailleurs. Les jeunes gens s'en vont, et peu d'entre eux rentrent dans leurs foyers. »

Par un acte signé le 14 juin 1889 à Berlin, l'Angleterre, l'Allemagne et les États-Unis ont reconnu l'indépendance et garanti la neutralité de l'archipel des Samoa, dans lequel les citoyens des trois États co-signataires ont droits égaux de résider et de commercer. Une cour suprême, présidée par un sujet suédois, sert d'arbitre dans toutes les contestations des Européens tant entre eux qu'avec les indigènes auxquels est laissé le droit d'élire leur chef ou leur roi et de déterminer la forme de gouvernement qui leur convient. Mais cet acte diplomatique ne saurait modifier la situation de fait ni amoindrir la prédominance de l'Empire Germanique dans cette partie de l'Océanie. Il absorbe la majeure partie du commerce qui se chiffre par un total annuel d'environ 5 millions de francs à l'année également répartis entre l'importation et l'exportation. Sur 370 navires entrés dans le port d'Apia, 228 naviguent sous pavillon germanique et appartiennent, en majorité, au port de Hambourg.

Au sud-est des îles Fiji et au sud du groupe des Samoa, apparaît l'archipel des Tonga ou des Amis. Deux mille kilomètres le séparent de la Nouvelle-Zélande dont il prolonge, au nord, l'axe volcanique. Deux détroits le partagent en trois groupes distincts ; dans le plus méridional se trouve Tongatabou, l'île la plus vaste de l'archipel, dont la superficie totale est de 1,186 kilomètres carrés et la population d'environ 20,000 âmes.

Cette population décroît rapidement, et c'est cependant aux îles Tonga que l'on rencontre les plus beaux types de la race polynésienne. Lord George Campbell dit d'eux : « Aucun peuple au monde ne frappe autant, à première vue, que les indigènes des îles des Amis. Leur teint clair, légèrement cuivré, leur chevelure frisée, leurs têtes belles et rieuses, leur tout ensemble constituent un type nouveau pour moi, et certainement unique, du *genus homo* ; à en juger par l'apparence et l'extérieur ils me donnent l'impression d'une race physiquement supérieure à la nôtre. » En parlant d'eux, le capitaine Erskine écrivait : « Ces insulaires étaient parfaitement beaux ; plusieurs d'entre eux mesuraient six pieds de hauteur et me parurent taillés en hercules. La beauté virile des jeunes hommes était très remarquable : l'un d'eux surtout, couronné de fleurs d'hibiscus, rappelait l'Antinoüs antique. Leurs traits sont d'une étonnante régularité, sauf que le nez est quelque peu aplati, mais cela est dû à leurs mères qui le compriment pendant leur enfance. » Ce n'est pas seulement par la beauté physique que les habitants des Tonga l'emportent sur les indigènes des mers du Sud, ils leur sont supérieurs aussi par l'intelligence et l'adresse ; leurs demeures, leurs armes, leurs canots révèlent un art plus avancé, un goût plus délicat de l'ornementation.

Découvert par Tasman en 1643, visité par Cook en 1777, l'archipel des Tonga se compose de nombreuses îles dont les principales sont Tongatabou, Vavao, Eua et

Tofoa ; ces îles sont basses, de formation coralligène ou de dépôts volcaniques. Dans plusieurs d'entre elles les cratères fument encore, tels ceux de Tofua, de Laté à l'ouest de Vavao, d'Amargura qui vola en éclats en 1846 et dont l'explosion se fit entendre à plus de 200 kilomètres de distance. Quelques-uns de ces cratères atteignent une altitude assez considérable ; celui de Tofua mesure 854 mètres ; celui de Kao, point culminant de l'archipel, atteint 1,524 mètres.

Situé quelque peu en dehors des grandes voies de communications maritimes entre l'Amérique et l'Australie, voies dont le point d'intersection se trouve à 700 kilomètres plus à l'est, aux îles Fiji, le groupe des Tonga attira l'attention des trafiquants par l'abondance de ses cocotiers et la quantité de copra qu'ils fournissaient. Une petite ville, Nukualofa, ne tarda pas à s'élever sur la côte septentrionale de Tongatabou, au long d'une rade accessible aux navires. Elle est devenue la capitale de ce petit royaume, la résidence du souverain et l'entrepôt principal des blancs. Deux autres entrepôts, fréquentés surtout par les commerçants allemands, se trouvent aussi dans les autres ports de l'archipel : Lefuka, dans le groupe des îles Haabaï, et Niuafoou qui passe pour l'une des meilleures anses de ces parages. Entre les Tonga et les Samoa, se trouve l'île Niue, que Cook nomma « île Sauvage », *Savage island*, à la suite de l'accueil inhospitalier que lui firent les indigènes. La population qui l'habite n'est pas exclusivement polynésienne, mais mélangée de Samoens et de Mélanésiens. Aujourd'hui, convertie au christianisme, cette population est devenue douce et paisible. Moins en rapport avec les blancs que la population des îles Tonga, celle de Niue ne décroît pas ; ce fait vient à l'appui des assertions de ceux qui attribuent au contact journalier avec les blancs la dépopulation des archipels de l'Océanie. En 1847, on évaluait à environ 50,000 âmes, la population des Tonga ; aujourd'hui, elle ne dépasse pas 10,000. Les principaux articles d'exportation de ces îles sont le copra, les huiles de coco et les bois.

A l'est des îles Tonga et au sud-est des Samoa dont 1,000 kilomètres le séparent, l'archipel de Cook, ou de Hervey, soulève au-dessus des flots ses neuf îles dont les plus importantes sont Raratonga et Mangia. La superficie totale de ce groupe est de 368 kilomètres carrés, sa population d'environ 12,000 âmes. Volcaniques et coralligènes, ces îles sont d'un abord difficile, défendues par des récifs dangereux, et pauvres en ports. La plus étendue, Raratonga, est une terre de volcans éteints ; son relief est accidenté, son sol fertile est sillonné de vallées bien arrosées.

Le nom de Raratonga revient souvent, avons-nous dit, dans les légendes polynésiennes, comme l'un des berceaux de la race et l'un des premiers points occupés par ses ancêtres, lesquels y trouvèrent, disent leurs chants, une race noire qu'ils subjuguèrent. Il est certain que les insulaires actuels de Raratonga ont les traits plus accentués, le teint plus foncé et les cheveux plus frisés que les habitants des Samoa et des Tonga. Dans l'île méridionale de Mungaia, ces traits caractéristiques s'accusent davantage encore. Les mœurs y sont plus féroces et les coutumes plus barbares qu'à Raratonga. Il y a un demi-siècle, ces indigènes étaient cannibales et le sang mélanésien prédomine en eux. L'Angleterre a mis un terme à leurs coutumes sauvages ; elle a civilisé et assoupli cette race à laquelle elle impose ses usages, son costume, mais qui

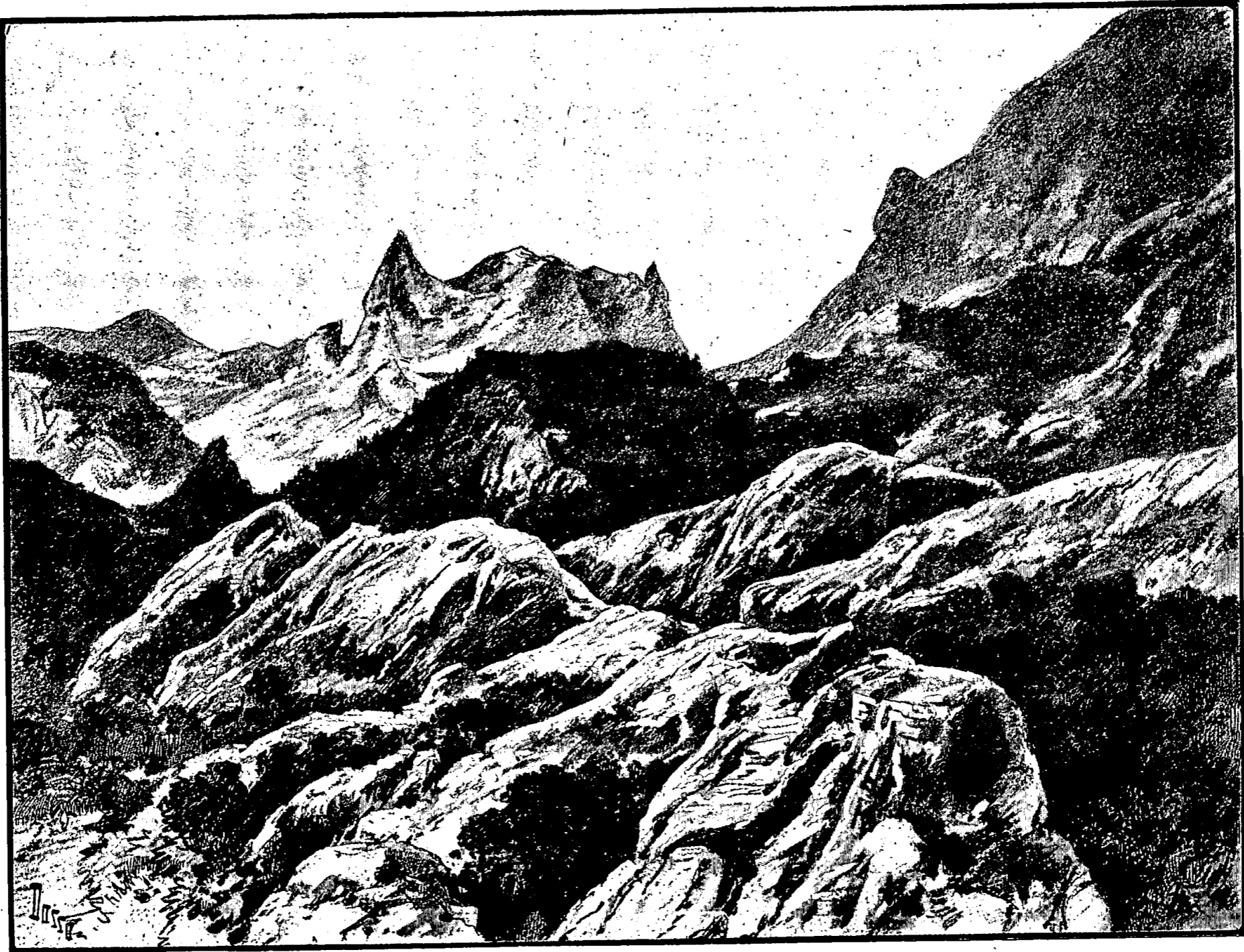
décroit rapidement et dont l'extinction totale n'est qu'une question de temps.

Entre les mains des Anglais, Raratonga est devenue l'une des étapes de la navigation entre la Nouvelle-Zélande et l'Amérique centrale, mais la rade peu sûre de Raratonga a, dans l'île française de Rapa, une rivale qui peut détourner à son profit ce mouvement commercial, grâce à son port mieux abrité.

Les principaux produits de l'archipel de Cook sont le copra, les fruits de l'arbre à pain et des bananiers, le coton, le café et le tabac. Les plantations se multiplient dans ces îles dont le sol fécond et le climat se prêtent à toutes les cultures intertropicales. Dans cet archipel, presque inconnu il y a un demi-siècle, on trouve aujourd'hui des écoles, des églises, des bibliothèques, un journal rédigé en langue indigène, une sécurité complète et nombre de colons européens.

Entre l'archipel de Cook à l'est, et les îles Pomotou à l'ouest, s'étend le groupe, bien autrement important, des îles de la Société. Elles sont, sans compter les îlots, au nombre de onze, orientées du nord-ouest au sud-est et réparties en deux groupes : *îles sous le vent* et *îles au vent*. Parmi les premières se trouvent Huahine, Raiatea, Tahaa, Borabora et Tapamanoa; parmi les secondes, Moorea et Tahiti. La superficie totale de ces îles est de 1,650 kilomètres carrés; leur population d'environ 18,000 habitants. Ces îles font partie des établissements français de l'Océanie, lesquels forment eux-mêmes deux groupes distincts : les établissements orientaux comprenant les archipels de la Société, des Tuamotu, des Gambier, des Marquises, des îles Rapa et Clipperton, et les établissements occidentaux que forme l'archipel néo-calédonien et que nous avons étudiés plus haut.

Centre des possessions françaises de la Polynésie méridionale, Tahiti, composé de deux massifs montagneux reliés par un isthme bas, est une terre volcanique qu'enserme une ceinture de coraux. Certains géologues voient en elle l'une des sommités de l'Océanide engloutie. « On peut la considérer, écrit M. de Lanessan, comme un sommet de montagnes dont la base est aujourd'hui ensevelie sous les flots par suite d'un affaissement graduel du sol. Il en est ainsi de toutes les îles qui forment à travers l'océan Pacifique cette vaste ceinture, étendue de l'isthme de Panama aux côtes orientales de l'Asie. Là, sans doute, existait autrefois un immense continent, une Océanide gigantesque, à grand diamètre dirigé transversalement entre l'Amérique d'une part, l'Asie et l'Afrique de l'autre. Le sol de ce continent s'est lentement affaissé, ne laissant plus, au-dessus des eaux, comme témoins de son existence, que le vaste archipel des Philippines, la Nouvelle-Guinée, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, les milliers de petites îles qui s'étendent de ces grandes terres au continent américain, et enfin, plus au sud, les archipels des Seychelles et des Mascareignes et la grande île de Madagascar. L'Australie seule mérite encore le nom de continent; toutes les autres îles ne sont que des sommets montagneux dont les bases sont depuis longtemps recouvertes par les eaux. » A cette théorie qui, dans une certaine mesure, s'appuie sur les observations de Darwin et ses constatations de l'aire d'affaissement des terres océaniques, et qui reconstituerait dans le Pacifique une *Océanide* analogue à la mystérieuse *Atlantide*



LE MONT MAJO, A TAHITI.

ensevelie dans les abîmes de l'Atlantique et dont les traditions antiques affirmaient l'existence, on en juxtapose une autre, qui fait de ces archipels les assises récentes d'un continent naissant, créé par les zoophytes et soulevé par les forces volcaniques.

Ce sont ces dernières qui ont fait surgir de l'océan l'île de Tahiti. Le terrain est formé de laves poreuses dont les cavités renferment des cristaux zéolithiques, des conglomérats en couches stratifiées composées de roches et de scories entremêlées de corail. On n'y trouve pas trace toutefois de cratères récents. Tout semble indiquer que depuis des siècles, depuis la dernière convulsion qui a donné naissance aux sommets basaltiques, l'effort volcanique s'est déplacé et, son œuvre terminée, a laissé la nature accomplir la sienne.

Sous l'action combinée du soleil et des pluies, les scories désagrégées, les strates d'argile calcinée délayées par l'eau et entraînées dans les vallées ont formé un sol d'une richesse et d'une fertilité incomparables, envahi par une végétation puissante. Toutefois des siècles ont dû s'écouler avant d'assurer définitivement la conformation actuelle de ces archipels du sud. A de longs intervalles, les volcans ont, plus d'une fois, bouleversé ces îles, incendié les forêts, exhaussé les plaines, modifié le relief du sol. On retrouve encore dans les débris de lave des branches d'arbres à l'état de charbon, des empreintes de fougères et même de coléoptères.

Des deux massifs montagneux qui constituent l'île de Tahiti, le plus grand a reçu le nom de Tahiti, le plus petit celui de presqu'île de Taïarapu. C'est dans le premier que se trouvent les hautes cimes : le Diadème qui rappelle par sa forme une gigantesque couronne déchiquetée, l'Ahorai qui mesure plus de 2,000 mètres d'altitude, l'Orohéna 2,236 ; dans la presqu'île de Taïarapu, la Roniu n'atteint que 1,200 mètres. Sur les pentes boisées de ces montagnes ruissellent de nombreux cours d'eau ; ils se déversent dans les vallées étroites et fraîches qu'ils ont eux-mêmes creusées à travers les terres basses.

En abordant l'étude de cette partie de l'Océanie dans laquelle la France occupe le premier rang, des faits nouveaux, d'ordre historique autant que géographique, s'imposent à notre attention. Étant donnée l'attitude des grandes nations européennes qui attendent, et parfois devancent, l'heure de se partager ces terres qui chaque jour se dépeuplent, il importe de mettre en relief la place que chacune d'elles s'y est faite, d'indiquer les jalons posés, de délimiter les zones d'influence. Pour ce faire, force est de remonter au point de départ, de préciser les occupations successives, les modes divers d'acquisition. Les questions religieuses et commerciales, les procédés divers de colonisation jouent ici un rôle important ; nous en aborderons l'examen avec toute l'impartialité que le sujet comporte et aussi avec l'expérience acquise par quatorze années de séjour dans la Polynésie septentrionale.

Le 1^{er} mai 1842, le contre-amiral du Petit-Thouars prenait possession, au nom de la France, de l'île Touata et du groupe sud-est des îles Marquises ; le 2 juin suivant de l'île Nukahiva et du groupe nord-ouest ; puis il se rendait à Tahiti où la reine Pomaré

se débattait au milieu d'inextricables difficultés. Son autorité, mal assise, était contestée par quelques-uns des chefs principaux ; à ces embarras intérieurs s'ajoutaient les querelles religieuses et les convoitises inavouées des grandes puissances maritimes. L'occupation par la France des archipels voisins décida la reine à recourir à une mesure extrême qu'elle considérait comme une mesure de protection et à solliciter de l'amiral du Petit-Thouars le protectorat de la France. Il l'accordait, sous réserve de l'approbation de son gouvernement qu'il avisait des faits accomplis et des mesures prises. Le 25 mars 1843, le gouvernement français ratifiait l'acceptation conditionnelle de l'amiral ; le 14 octobre, le capitaine de vaisseau Bruat débarquait aux îles Marquises en qualité de gouverneur des établissements français de l'Océanie et de commissaire du roi près la reine des îles de la Société.

L'Angleterre ne vit pas sans ombrage la France prendre ainsi pied dans l'Océanie. *L'entente cordiale* d'alors n'excluait pas la méfiance, et le cabinet de Londres la poussait loin quand il s'agissait d'occupations maritimes. Puis, la question religieuse qui a joué et joue encore un rôle considérable dans la colonisation océanienne, compliquait singulièrement la question politique. C'était Cook, le grand navigateur anglais, qui avait révélé l'existence de ces îles ; c'étaient les missionnaires anglais qui en avaient évangélisé la population. Le 4 mars 1797, les premiers missionnaires protestants débarquaient à Tahiti et commençaient, dans des conditions exceptionnellement favorables, leur œuvre de propagande religieuse. En 1798, cinq nouveaux missionnaires anglais étaient venus les rejoindre, huit autres arrivaient en 1801. En 1805, ils adoptaient l'alphabet tahitien et faisaient imprimer à Londres le premier livre destiné aux écoles, dont le nombre s'accroissait chaque année. Des résistances partielles, des révoltes locales entravaient, mais sans l'arrêter, l'œuvre de propagande. Lorsque, en 1824, le commandant Duperrey visita Tahiti, à bord de la corvette *La Coquille*, il fut frappé des changements survenus : « L'île de Tahiti, écrivait-il dans son rapport officiel, est aujourd'hui bien différente de ce qu'elle était du temps de Cook. Les missionnaires ont totalement changé les mœurs et les coutumes de ses habitants. L'idolâtrie n'existe plus parmi eux et ils professent généralement la religion chrétienne. Les femmes ne viennent plus à bord des bâtiments ; elles sont d'une réserve extrême lorsqu'on les rencontre à terre. La secte infâme des Arreoyoys n'existe plus ; les guerres sanglantes que ces peuples se livraient et les sacrifices humains n'ont plus lieu depuis 1816. Tous les naturels savent lire et écrire ; ils ont entre les mains des livres de religion traduits dans leur langue et imprimés soit à Tahiti, soit à Uljéta ou à Eiméo. De belles églises ont été construites et tout le peuple s'y rend deux fois par semaine avec une grande dévotion pour entendre la prédication. »

A la même époque, un mouvement identique se produisait aux îles Havaiï sous l'impulsion des missionnaires américains. En Europe, on suivait, avec une curiosité sympathique cette initiation de peuples barbares à la civilisation ; on rendait publiquement hommage aux efforts heureux des missions protestantes.

L'établissement du protectorat devait fatalement modifier cet état de choses, non par le fait du gouvernement d'alors, peu soucieux de propagande religieuse, mais par

l'impossibilité matérielle et morale de dénier libre accès dans l'archipel aux missionnaires catholiques impatients de se mesurer avec leurs rivaux et de leur disputer leurs conquêtes. Déjà Chateaubriand avait prêché la croisade nouvelle et signalé au zèle de la Société des Missions ces terres peu connues. « Tahiti, écrivait-il dans la préface de son *Voyage en Amérique*, a perdu ses danses, ses chœurs, ses mœurs voluptueuses. Les belles habitantes de la Nouvelle-Cythère sont aujourd'hui des puritaines qui vont au prêche, lisent l'Écriture avec des missionnaires méthodistes, controversent du matin au soir et expient dans un grand ennui la trop grande gaieté de leurs mères. »

On sent percer dans ces appréciations le déplaisir que lui causaient les progrès du protestantisme et la nonchalante insouciance avec laquelle il juge les faits religieux qui ne répondent pas à son sentiment du beau. D'autres renchérisaient encore sur ses assertions, reprochant aux missionnaires protestants de substituer à la licence d'un passé regretté, l'austérité des mœurs présentes; d'autres enfin, au nom d'intérêts privés, se prétendaient lésés par l'interdiction de vente de spiritueux aux indigènes et réclamaient des lois moins sévères. Le colon suivait le missionnaire et trouvait fort mauvais que la stricte observance du dimanche, les services religieux, la fréquentation des écoles, empêchassent les indigènes de se consacrer au travail qu'il attendait d'eux et qu'il rétribuait peu. A Tahiti, la vie était facile; l'indigène récoltait en abondance et sans labour ce qui était nécessaire à son existence. La douceur du climat et la fécondité du sol l'affranchissaient de toute prévoyance. Des besoins limités et facilement satisfaits n'éveillaient point en lui d'idées de convoitise et de richesse. Aussi bornait-il ses efforts à s'assurer le strict nécessaire et comprenait-il peu la nécessité d'un travail rémunérateur.

Force était de créer en lui des besoins nouveaux, d'élargir son horizon, borné à la satisfaction de ses appétits matériels, pour l'amener à défricher la brousse, à cultiver le sol, à planter, à récolter, à quitter ses îles pour s'embarquer à bord des navires baleiniers, pour aller extraire, sur les îlots inhabités, l'huile de la noix de coco. Ce fut l'œuvre du temps; elle fut lente, difficile, et les commerçants impatients se joignaient à ceux qui regrettaient les mœurs faciles pour accuser et dénigrer les efforts des missionnaires protestants.

Ces accusations, ces dénigrements étaient de nature à encourager les missionnaires catholiques, dont le zèle n'avait d'ailleurs pas besoin d'être stimulé. Le 2 juin 1833, un décret de la Propagande, confirmé par le pape Grégoire XVI, confiait à la maison-mère de Picpus la tâche considérable de convertir au catholicisme toutes les îles de l'océan Pacifique, depuis les îles Havaï jusqu'au tropique antarctique et depuis l'île de Pâques jusqu'à l'archipel Roggewein, dont Kotzebue et Krusenstern avaient cependant déjà constaté la non-existence.

A la fin de 1833, les missionnaires catholiques s'embarquaient à Bordeaux pour le Chili et de là gagnaient les îles Gambier, première étape sur la route de Tahiti. En 1836, ils abordaient à Papeete et sollicitaient du gouvernement indigène une autorisation de séjour qui leur était refusée. Contraints de s'éloigner, ils réclamaient et obtenaient l'intervention de la France. Une convention était signée, en vertu de laquelle les mission-

naires catholiques devaient être admis à Tahiti et traités sur le même pied que les missionnaires protestants. Ce fut le signal de la lutte entre les deux missions, et cette lutte atteignit promptement un degré de violence qui surexcita l'opinion publique en Europe.

On le vit par le retentissement de l'affaire Pritchard, dont les discussions passionnées, en France et en Angleterre, mirent en péril « l'entente cordiale » et le trône du roi Louis-Philippe. A la distance où nous sommes de ces événements, on s'étonne que de si petites causes aient pu produire de tels effets et qu'une rivalité obscure dans un coin perdu de l'Océanie ait soulevé des passions si vives. Pour le comprendre il faut se rendre compte que la lutte s'engageait entre deux principes rivaux représentés par les deux premières puissances du monde ; qu'elle n'était pas circonscrite à Tahiti, mais qu'elle s'ouvrait simultanément sur les principaux points de l'Océanie ; qu'elle se compliquait d'annexions territoriales, de questions commerciales, d'une entre autres dont la France, mal renseignée, avait pris l'initiative et qui menaçait d'une dépopulation plus rapide encore les îles de l'Océanie. En 1830, le commandant Laplace imposait en effet au gouvernement havaïen l'admission des eaux-de-vie et spiritueux à un droit d'entrée qui ne pouvait excéder 5 0/0 de la valeur.

En agissant ainsi et en engageant son gouvernement dans cette voie, le commandant Laplace croyait, de bonne foi, ouvrir aux produits français un débouché de quelque importance. En cela, il se trompait fort. Puis, imposer, par une même convention, l'admission des missionnaires et la libre introduction des eaux-de-vie, c'était créer dans l'esprit des populations une choquante confusion d'idées, mettre une arme redoutable entre les mains des missionnaires protestants et prendre l'initiative d'une mesure fiscale dont l'odieux était pour la France et le profit pour l'étranger. Nous avons pu constater par nous-même les tristes résultats obtenus, l'impopularité qui en devait, plus tard, rejaillir sur notre pays. En vertu des traités conclus avec l'Angleterre et les États-Unis, toute concession faite à la France devait s'étendre, de droit, à leurs produits. Il en résultait que les spiritueux anglais et américains, tels que le genièvre et l'eau-de-vie de grain, antérieurement prohibés, entraient dans la consommation après avoir acquitté le droit dérisoire de 5 0/0 de la valeur. La France n'ayant aucun commerce direct avec les îles, le traité restait lettre morte en ce qui la concernait, mais il n'en était pas de même pour l'Angleterre et surtout pour les États-Unis. Chaque année plusieurs centaines de navires baleiniers américains relâchaient dans le port de Honolulu et débarquaient des spiritueux dont la consommation, partout et toujours dangereuse pour les indigènes, le devenait plus encore par l'abus résultant du bon marché et par l'excessive chaleur d'un climat intertropical.

Si la France s'était proposé pour but de développer le commerce de ses rivaux, de hâter la dépopulation de l'archipel et d'assurer la prédominance des États-Unis aux îles Havaï, elle n'eût pu adopter une mesure d'une réussite plus prompte et plus infailible. En peu d'années, la mortalité fit des progrès tels que force fut bien de se rendre à l'évidence et de résilier cette clause du traité dont les missionnaires catholiques eux-mêmes étaient les premiers à signaler les dangers et à demander le rappel. Mais, aujourd'hui encore, dans toute cette partie de l'Océanie, les adversaires de l'in-

fluence française ont pour mot d'ordre le dicton de *French priests and French brandies*, « prêtres français et eaux-de-vies françaises ».

En 1863, l'auteur de ces lignes reçut une intéressante communication du gouverneur de nos établissements français dans l'Océanie du Sud. Frappé des progrès rapides du commerce et de l'agriculture aux îles Havaï, le gouverneur m'écrivait pour me demander de lui en expliquer les causes. A huit cents lieues de distance, tous deux compatriotes, tous deux appelés à gouverner à des titres divers, lui comme délégué du pouvoir central, moi comme ministre dirigeant, des populations de même race, sous des climats identiques, sur un sol de même formation, nous pouvions et nous devions, ajoutait-il, nous prêter un mutuel concours. Il se heurtait aux difficultés que j'avais rencontrées au début, mais alors qu'aux îles Havaï on entrait en pleine prospérité commerciale, à Tahiti tout languissait. L'immigration était arrêtée, les bras manquaient aux plantations, les capitaux faisaient défaut et ses efforts les plus persévérants aboutissaient à d'insignifiants résultats. L'examen auquel je dus me livrer alors me permit de constater les causes d'infériorité et d'impuissance qui pesaient et pèsent encore lourdement sur notre colonie. En les signalant, comme je le fis alors, non pas au nom de théories préconçues, élaborées loin du théâtre de l'action, mais au nom d'une expérience acquise par quatorze années de travail, d'études et d'expérience pratique, nous pensons faire œuvre utile. Pourquoi les moyens qui ont porté si haut la prospérité des îles Havaï, solidement assis leur crédit, créé un mouvement agricole, commercial et maritime important, attiré l'émigration, seraient-ils inefficaces dans nos archipels du Sud? La race est la même, le sol est le même, mêmes aussi le climat et les productions.

Le budget des recettes et des dépenses des îles de la Société se soldait alors par un chiffre de 900,000 francs. Ce chiffre était plus que décuplé aux îles Havaï. L'exportation du sucre atteignait à peine 20,000 francs à Papeete; elle était de 8 millions à Honolulu et devait dépasser 40 millions. On comptait dans l'île de Tahiti trois usines à sucre; dans l'archipel havaïen il y en avait plus de cent, et nombre de plantations sucrières donnaient un bénéfice net de 200,000 à 300,000 francs par année. Et cependant, aux îles Havaï, le gouvernement avait une tâche autrement compliquée : il lui fallait résister aux convoitises étrangères, maintenir son indépendance, éviter de donner prise, par une mauvaise administration, à des plaintes, à des conflits qui mettraient en danger l'autonomie; pour cela, assurer la sécurité des biens et des personnes, entretenir une police, une force armée, une magistrature, encourir de grosses dépenses, tandis qu'à Tahiti le protectorat résolvait toutes ces questions, assurait ces services et permettait de faire concourir toutes les forces vives au développement matériel du pays, assuré de son indépendance garantie par une grande puissance. Que de fois avons-nous vu, aux îles Havaï, nos efforts entravés, contrecarrés par les représentants de l'Angleterre et des États-Unis, par les réclamations des gouvernements étrangers prétendant s'immiscer dans des questions d'administration intérieure, désireux d'exercer leur influence et de faire prévaloir leurs idées! Quand, au nom du gouvernement, nous affirmions notre volonté bien arrêtée de nous tenir en dehors des

questions religieuses, de limiter le rôle de l'État à l'impartialité la plus stricte, la France nous reprochait de ne pas encourager les progrès de la mission catholique; les États-Unis nous accusaient d'entraver l'œuvre de propagande des missionnaires méthodistes; l'Angleterre réclamait pour les missionnaires anglicans envoyés de Londres en 1863 des privilèges et des droits nouveaux.

A Paris on s'étonnait de nos résistances à la libre admission des eaux-de-vie et de notre refus persistant d'en autoriser la vente aux indigènes; à Londres et à Washington, on réclamait la prohibition absolue; les journaux américains entretenaient une agitation annexionniste, mettaient leur gouvernement en demeure d'agir et de s'emparer d'un archipel civilisé par leurs missionnaires, et où leurs comptoirs, leur commerce, leurs capitaux et leur immigration primaient tous les autres. C'est au milieu de ces complications chaque jour renaissantes qu'il fallait gouverner, donner l'impulsion, développer les ressources matérielles d'un pays dont la prospérité croissante éveillait les convoitises du dehors et dans lequel on chercherait vainement aujourd'hui un adulte ne sachant pas lire, écrire et compter. Nos établissements de l'océan Pacifique du sud n'ont pas eu à traverser ces épreuves; le champ était libre, on pouvait agir sans entraves. Le problème était autrement simple. Pourquoi et comment n'a-t-on pas abouti à des résultats plus satisfaisants? Pour répondre à cette question, rendons-nous compte de ce qu'est une colonie océanienne et de ce qu'est Tahiti.

Situées à plus de 3,000 lieues de distance de la métropole et en dehors des grands courants commerciaux, les îles de la Société sont habitées par une race molle, indolente, vivant sans besoins sur un sol presque sans culture. Une terre riche et fertile, un climat tropical tempéré par les brises de l'océan, des mœurs faciles, l'oïveté, bercent et endorment l'activité humaine. Une population, que Cook évaluait, en 1774, à 240,000 âmes, en basant son calcul sur le chiffre de guerriers que le chef Toouha embarquait sur 210 pirogues de guerre destinées à opérer une descente sur l'île Moorea, population aujourd'hui rare et clairsemée, réduite à 13,000 habitants, trouve à sa portée tout ce qui est nécessaire à une existence d'où le froid et la faim sont bannis. Nuls besoins de luxe; la nature seule en fait les frais; l'air, la lumière, la chaleur, les beaux ombrages, les fleurs éclatantes et leurs parfums, les fruits savoureux, sont à tous sans labeur et sans peine. Tout est facile, sauf le travail; tout est simple, hormis l'effort. Transporté dans ce milieu, l'Européen lui-même sent son énergie faiblir; les ressorts de sa volonté se détendent; volontiers, lui aussi, il s'abandonnerait à cette influence dissolvante, n'était que d'autres besoins, d'autres ambitions le stimulent et le pressent. L'homme civilisé revient rarement à l'état de nature; il peut retomber à l'état de bestialité; ainsi font ces matelots déserteurs, ces écumeurs de mer jetés par le hasard des vents et des flots sur les îles de l'Océanie, vivant avec les sauvages, plus sauvages et plus cruels qu'eux; mais il est peu d'exemples de l'homme civilisé retournant à l'état simple, d'ordinaire contemplatif, des races primitives. Au milieu d'elles il est meilleur ou pire qu'elles, mais il est autre.

Dans ces archipels dépeuplés par le contact avec la civilisation, la population décroît

chaque année. On peut, par des mesures énergiques, ralentir, arrêter pour un temps cette dépopulation; nous en avons fait l'expérience aux îles Havai; mais il n'est, croyons-nous, au pouvoir de personne d'en arrêter la marche ni d'en supprimer les causes. Cette loi fatale suit son cours. L'immigration seule comble les vides, superposant lentement une race à l'autre en attendant l'heure de la substitution absolue. On sait comment se recrute l'immigration vers ces terres lointaines. Les aventuriers de toute race, les déclassés de toute origine, les impatients, ceux que la civilisation comprime, ceux à qui une organisation sociale savante et compliquée mesure l'air, la place et l'espace, ceux-là forment l'avant-garde. Derrière eux viennent les spéculateurs hardis, les négociants en quête de débouchés nouveaux, les colons possesseurs d'un petit capital, désireux de le convertir en grandes propriétés, les gens de métier alléchés par la perspective de gros salaires et de faibles dépenses.

Tels sont les éléments dont se compose une colonie naissante; éléments hétérogènes et disparates dont il s'agit de tirer le meilleur parti possible, qu'il faut orienter dans leur voie et réunir dans un effort commun: le développement moral, intellectuel et matériel du pays. Qu'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas là de l'emporter de haute lutte, de lancer à l'assaut de la barbarie ces forces brutales et impatientes, d'abattre l'Indien à coups de fusil, comme dans le *Far west*, pour s'approprier son champ, ou l'Inca, pour le dépouiller de son or. L'œuvre est autre, bien autrement compliquée, mais aussi bien autrement humaine: protéger l'indigène contre la violence et la fourberie, tout en faisant place aux nouveaux venus; diriger dans la lutte contre la nature ces forces violentes qui sont un danger dans une civilisation comme la nôtre parce qu'elles y restent souvent sans emploi et que la discipline militaire leur répugne, mais qui sont souvent une bonne fortune pour une colonie. Ce sont les rôdeurs de prairies qui, les premiers, s'enfonçant dans les plaines de l'Ouest, ont découvert et colonisé le Kansas, l'Arizona, conquis le Texas et annexé la Californie aux États-Unis. Ce sont les rudes bûcherons du Maine qui ont peuplé la région des Grands Lacs, de même que les émigrants anglais ont envahi l'Australie et donné un continent à une île. Qu'étaient ces Espagnols, compagnons de Balboa, aventurier lui-même, qui, franchissant le Darien, découvraient le Pacifique et prenaient possession du Grand Océan au nom de la couronne d'Espagne? Et les soldats de Pizarre et de Cortès, les matelots de Magellan, tous ou presque tous soldats ou matelots d'aventure, qui dépensaient au loin, et au profit de leur pays, une énergie sans emploi dans leur pays même?

Étant donnés ces éléments divers, et ce sont invariablement les mêmes que l'on retrouve à la naissance de toutes les colonies, on peut se former une idée juste des mesures générales à prendre et des aptitudes multiples à exiger de ceux appelés à les appliquer. Il n'y a rien là qui ressemble au mécanisme savant d'un état social tout organisé, dont les rouages fonctionnent sans choc et sans heurt, en vertu d'une impulsion partie de haut et par l'intermédiaire d'une hiérarchie où chacun a son rôle, sa place assignée. Il faut gouverner, mais sans faire sentir trop lourdement la main; il faut laisser une large part à l'initiative individuelle, accepter les ennuis qu'elle cause en compensation des services qu'elle rend, éviter les conflits, détendre autant que possible les

liens d'une discipline trop rigoureuse, tolérer beaucoup, s'effacer souvent, n'intervenir qu'en cas d'absolue nécessité et alors avec une énergie proportionnée à l'importance du résultat à obtenir et aux résistances que l'on rencontre.

Entrons plus avant dans le détail des faits. Pourquoi l'immigration affluait-elle aux îles Havaï et faisait-elle défaut à Tahiti ? Aux îles Havaï on l'encourageait, on l'appelait, on la facilitait. L'émigrant n'avait pas, en débarquant, à demander de permis de séjour, à justifier de ses moyens d'existence. Il pouvait aller, venir, sans être entravé dans sa liberté d'action. Les règlements de police étaient simples ; du moment qu'il s'y conformait, il était en règle. A Tahiti, on exigeait de lui des formalités sans nombre. Il n'était que toléré au début ; de là à être surveillé il n'y a pas loin. Il devait justifier de ses moyens d'existence, expliquer d'où il venait, ce qu'il entendait faire, à quel genre d'industrie il comptait se livrer. J'assistais un jour, sur le quai de Honolulu au débarquement d'une goélette arrivant de Tahiti. Parmi les passagers, presque tous indigènes, je reconnus à ses allures un compatriote ; je l'interrogeai en français ; tout heureux de trouver quelqu'un qui parlât sa langue, il me raconta son histoire. Après un séjour infructueux au Chili, il s'était rendu à Papeete. A peine débarqué, on lui demanda, entre autres questions, s'il avait des capitaux. « Si j'en avais, je ne viendrais pas ici. » Cette brusque réponse parut un peu séditeuse. On l'accueillit assez mal ; ennuyé des formalités que l'on exigeait de lui, il se lassa ; quinze jours après il partait pour Honolulu. Je le revis deux ans plus tard. Il avait gagné une jolie somme comme menuisier, 25,000 francs ; il possédait un terrain qu'il plantait en cannes à sucre à la suite d'un traité passé avec une plantation voisine qui lui achetait sa récolte. Il me dit qu'il espérait, dans cinq ans, avoir assez d'argent pour établir lui-même un moulin à broyer.

Ce n'est pas là un fait isolé. Une petite île dépendant de l'archipel havaïen est louée à bail, pour un long terme, par une famille anglaise précédemment établie dans l'archipel de la Société. Le chef de cette famille disposait de capitaux assez considérables et voulait se livrer à l'élevage du bétail. Il faut pour cela de grands terrains. Promené pendant six mois de l'un à l'autre, découragé par les exigences méticuleuses de l'administration tahitienne, il avait, lui aussi, quitté notre colonie pour émigrer aux îles Havaï.

On a cru bien faire, au début, en transportant dans nos possessions lointaines les traditions et les prescriptions administratives de la métropole. Elles ont, dans une certaine mesure, leur raison d'être en France ; elles ne l'ont pas au dehors. Ces rouages sont trop compliqués ; il y aurait avantage à les simplifier et à diminuer du même coup le nombre des fonctionnaires. Sauf les principaux, il y aurait avantage aussi à en recruter parmi les colons ou fils de colons, plus directement intéressés aux progrès commerciaux et au développement agricole du pays, dont le sol est admirablement approprié à la culture du coton et de la canne à sucre. Et cependant l'industrie sucrière est presque nulle, alors qu'aux îles Havaï elle est une des principales sources de la prospérité du pays et que chaque année on crée des plantations nouvelles. Les bras et les capitaux font défaut à l'agriculture ; l'immigration seule peut amener les uns et les autres. C'est elle qu'il importe d'encourager et c'est elle que nos formalités bureaucratiques tiennent le plus souvent à distance.



RIVAGE DE RAIETEA (ILES SOUS LE VENT).

Le sol n'est pas plus riche, le climat n'est pas plus doux, la vie n'est pas plus facile aux îles Havaï que dans notre colonie. Si l'immigration se porte de préférence aux îles Havaï, si les capitaux y affluent, si l'exportation grandit chaque jour, la cause en est dans une législation très simple, des impôts modérés, la mise en valeur des terres et des lois de naturalisation qui permettent à l'émigrant de s'identifier avec la population et de prendre part, comme électeur et comme éligible, sous certaines conditions de cens électoral, à la vie politique. Les lois ne créent pas l'immigration; elles l'encouragent ou la repoussent. A Tahiti, on n'a rien fait pour l'encourager. Redoutait-on, dans l'état de choses précaire que constituait le protectorat, l'introduction d'un élément étranger, hostile à son maintien? Peut-être. Ces préventions doivent aujourd'hui disparaître. La France n'a plus rien à redouter de ce côté. Cet archipel est terre française; il dépend de nous qu'il devienne riche et prospère. Abandonnons, parmi nos anciens errements, ceux que l'expérience a condamnés, empruntons aux pays voisins les mesures qui leur ont si bien réussi. Un champ nouveau s'offre à notre activité; il est de nature à tenter de nobles ambitions.

Tahiti, la plus importante des îles de l'archipel, est, avons-nous dit, d'origine essentiellement volcanique et d'aspect montagneux. Les mornes se dressent en amphithéâtre, formant de hauts plateaux circulaires qui convergent au centre, et que surplombent des pics élevés. Le climat aussi beau que salubre, l'air imprégné du parfum des fleurs, l'abondance des fruits, le charme du paysage, font de cette île l'une des plus riantes résidences de l'Océanie. Sous l'action du soleil et des pluies, les traces volcaniques disparaissent, recouvertes par une exubérante végétation qui envahit et comble les cratères éteints et jette sur les flancs des montagnes un manteau de verdure. Rien n'est plus pittoresque que la route circulaire qui enserme la côte septentrionale de l'île : d'un côté la plage blanche unie que les vagues caressent doucement; de l'autre des gorges étroites et sombres, de fraîches vallées largement ouvertes, abondamment arrosées, semées de bouquets d'orangers et de citronniers, d'arbres à pain, de bananiers et dominées dans l'horizon lointain par le pic d'Orohena.

On évalue à un peu plus de 117,000 hectares la superficie de Tahiti, et à 24,000 hectares sa surface cultivable. Une très faible partie de ce dernier total est exploitée. L'île entière est envahie par le goyavier, introduit en 1815 et qui trouva dans cet archipel un sol si propice qu'il s'y multiplia au delà de toute prévision. L'oranger, importé par Cook en 1774, est également abondant et porte d'excellents fruits. L'arbre à pain, le bananier et le cocotier complètent les ressources naturelles du sol. « Les zones intérieures de l'île, écrit M. Viaud, sont inhabitées et couvertes de forêts profondes. Ce sont des régions sauvages coupées par des remparts d'inaccessibles montagnes et où règne un éternel silence. Dans ces vallées étrangement encaissées, la nature est sombre et imposante, de grands mornes surplombent les forêts, et des pics aigus se dressent dans l'air; on est là comme au pied de cathédrales fantastiques dont les flèches accrochent les nuages au passage; tous les petits nuages errants que le vent alizé promène sur la grande mer sont arrêtés au vol; ils viennent s'amonceler contre les parois de

basalte, pour redescendre en rosée ou retomber en ruisseaux ou en cascades. Les pluies, les brumes épaisses et tièdes entretiennent dans les gorges une verdure d'une inaltérable fraîcheur, des mousses inconnues et d'étonnantes fougères. »

De nombreuses rivières sillonnent l'île, mais elles ne sont pas navigables; ce ne sont que cours d'eau et torrents épandus des montagnes. Sur les côtes, la ceinture de récifs s'entr'ouvre, dessinant quelques ports dont le plus important et le plus fréquenté est celui de Papeete, sur la côte nord-ouest. Viennent ensuite celui du Phaéton sur la côte sud-ouest de l'isthme de Taiaparu, celui de Tantira sur la côte nord-est et de Hitaia sur la plage orientale.

Le port de Papeete est le seul de l'île qui soit accessible aux grands navires; il est vaste et sûr, abordable par trois passes qui trouent la ceinture de récifs. Papeete, capitale de l'île et résidence du gouverneur des établissements français, est une riante petite ville, merveilleusement encadrée de jardins, de palmeraies, de frais ombrages « sous lesquels, écrit M. E. Reclus, résonnent souvent les *himéné* océaniques, c'est-à-dire les mélodies que les jeunes gens et les jeunes filles chantent d'une voix harmonieuse, en chœur à plusieurs parties. Des ruisselets sinuent entre les maisonnettes, sous les branches entremêlées, d'où le nom de Papeete « petite eau ». Cette ville, d'environ 3,000 habitants, dont un tiers d'Européens, est une ville aux contrastes heurtés. Avec sa rue de Rivoli, son Palais de Justice, son Trésor Colonial, son Palais-Royal et sa rue de la Pologne, elle rappelle, dans un cadre minuscule, la grande cité française; ses magasins chinois, ses *tea shops* évoquent le souvenir de San-Francisco, tandis que le paysage et la population indigène ont, au plus haut degré, l'aspect tropical. Moorea, située au nord-ouest de l'île, est un centre agricole important, relié à Papeete par les barques qui circulent sans relâche entre les brèches de la ceinture de récifs.

Raïatea, dans les îles Sous-le-Vent, s'annonce comme une rivale de Tahiti, par la beauté de son port et la supériorité de sa position. Raïatea-Tahaa est composée de deux îles jumelles qu'enserme une même barrière de récifs. Elles furent autrefois rattachées l'une à l'autre par un isthme affaissé et que remplace aujourd'hui un canal navigable d'environ quatre kilomètres de largeur. Son port d'Opoa est l'un des meilleurs du Pacifique et aussi l'un des plus vastes; on y pourrait abriter les flottes les plus considérables. Ce port devient plus fréquenté que celui de Tahiti, les droits de quai, de phare, d'octroi de mer n'y existant pas. Les Allemands y prédominent et le commerce s'y concentre entre leurs mains.

L'ensemble du mouvement commercial des îles de la Société se chiffre par un total de 2,500,000 francs à l'exportation et de 2,470,000 à l'importation. L'exportation consiste surtout en copra, coton, sucre, café, perles et écailles. Dans ce mouvement commercial, les États-Unis tiennent le premier rang, l'Angleterre et l'Australie le second, la France le troisième.

II. POLYNÉSIE ORIENTALE : ARCHIPEL DES POMOTOU. — ILES GAMBIER.
ARCHIPEL DES TUBUAI. — ILES MARQUISES. — ILES RAPA, DUCIE ET
PAQUES.

A l'est de l'archipel de la Société, l'océan se creuse abruptement, puis soulève un socle sous-marin que la baisse des eaux laisse émerger à la surface. Sur la roche polie on retrouve les lignes successives de niveau, les marches horizontales nettement visibles. Elles attestent quatre baisses successives de l'océan. C'est à cette période que remonte l'apparition de l'archipel des Pomotou, vaste réseau madréporique alors enfoui à quelques mètres au-dessous de l'eau. Il ne fait encore qu'affleurer, mais déjà la végétation l'a envahi et lui donne l'aspect d'une gigantesque vasque de verdure. Dans le groupe des Gambier, le même mouvement de retrait a mis à nu les immenses bancs élevés par les zoophytes sur les flancs de ces îles.

Est-ce à leur origine soudaine, incompréhensible pour les Canaques, que les îles Pomotou sont redevables du nom qu'ils leur ont donné d'*îles de la Nuit* ou d'*îles mystérieuses*? Nous les désignons sous le nom d'*îles basses*, les Anglais sous celui d'*archipel dangereux* et aussi de Tuamotou, *îles lointaines*. Ces diverses appellations sont exactes. Orienté du nord-ouest au sud-est, l'archipel des Pomotou décrit une courbe de 2,000 kilomètres de longueur sur 1,200 de largeur. Sur ce vaste espace, ce n'est qu'un fourmillement d'îles et d'ilots séparés par des détroits sans profondeur que sillonnent de rapides courants. Partout les zoophytes à l'œuvre rétrécissent ces étroits canaux, exhaussent le massif sous-marin, diminuant ainsi la distance qui sépare ces terres basses. Longtemps ces îles ont été l'effroi des navigateurs. Pour les apercevoir de la haute mer, il fallait le coup d'œil exercé des indigènes. Sur la plage sablonneuse, les cocotiers profilent leurs troncs élancés ; mais entre cette plage et le navire se déroule une enceinte de brisants à fleur d'eau, de récifs qui s'étendent au large. Les passes sont rares ; elles n'étaient pas connues, et les bâtiments engagés dans cet inextricable dédale s'en dégageaient difficilement. Des courants les drossaient sur les écueils, et, dans les nuits noires, ils ne savaient où se diriger entre ces bancs de coraux aux arêtes invisibles et aiguës.

Une race forte et vigoureuse habitait cet archipel. L'Océanie n'avait pas de plus intrépides marins. La mer était leur élément ; ils en vivaient et se jouaient sur ses flots. Le sol de leurs îles annulaires ne leur offrait que de maigres ressources : l'eau courante faisant défaut, ils n'avaient, pour se désaltérer, que l'eau de pluie recueillie dans des anfractuosités de roches et les noix de coco dont le lait constituait leur principale boisson ; pour aliments : le fruit insipide du pandanus et, sur quelques points seulement tels qu'Anoa et l'île de la Chaîne, du taro, des patates et des bananes. Ils se nourrissaient surtout de poissons. Guerriers redoutables, pillards effrontés, ils ont été longtemps la terreur des trafiquants. Aujourd'hui, soumis depuis 1880 au protectorat de la France, la civilisation les envahit, tempère leurs instincts farouches, modifie

leurs mœurs et leurs usages. Les négociants de Tahiti ont établi des comptoirs aux Pomotou; ils achètent aux indigènes le copra, objet d'un commerce assez important, le *tripang* ou « biche de mer », dont il se fait en Chine une consommation assez considérable, et surtout la nacre et les perles que les insulaires, plongeurs habiles, vont chercher dans les récifs.

La nacre est au nombre des produits de valeur que les régions intertropicales fournissent à l'Europe; celle de l'Océanie orientale est particulièrement appréciée. On y trouve, aux Pomotou notamment, une huitre qui fournit, outre une nacre d'excellente qualité, de très belles perles. Mais ces bancs, exploités sans souci de l'avenir, s'épuisent et, jusqu'ici, les mesures prises pour empêcher la destruction des huitres n'ont pas été suffisamment efficaces. On s'en est tenu au procédé adopté dans les mers des Indes et le golfe Persique, procédé connu sous le nom de *rahui* ou d'interdiction de pêche pendant un certain temps, après que l'exploitation a duré plusieurs années. Ce système n'a pas donné les résultats que l'on en attendait, la *pintadine* du Pacifique différant sensiblement de la petite huitre perlière de Ceylan et du golfe Persique qui vit en bancs étendus, tandis que la première ne forme que des agglomérations espacées et peu nombreuses.

Du rapport officiel de M. Bouchon-Brandely sur ce produit spécial des Pomotou, il résulte qu'il n'est pas une des 79 îles de l'archipel qui ne puisse être avantageusement exploitée et utilisée pour l'élevage des huitres perlières, qu'il en est de même des îles de l'archipel Gambier et aussi de Tahiti et de Moorea. « A Tahiti, écrit-il, les endroits convenant au parage des huitres sont nombreux. Je citerai entre autres la rade de Papeete, le voisinage de Tahaa, les baies de Matawai, de Tantira, de Taravao, du port Phaéton, les portions de mer situées dans les districts de Tiaréi et d'Hitaia. Abrités de la mer et des vents et faciles à surveiller, ces différents emplacements sont compris dans les eaux intérieures du récif. A l'île Moorea on trouve les baies de Cook et d'Éponuhu, deux merveilles de la nature, qui conviendraient à de grandes exploitations; puis la plupart des parties intérieures du récif où la profondeur d'eau est suffisante pour l'immersion des caisses ostréophiles. Les huitres à nacre y viennent à l'état naturel et, là où elles font défaut, il serait toujours loisible de s'approvisionner de semence aux Pomotou. Moorea est à 12 ou 13 milles de Papeete, le climat en est sain, les moyens d'existence sont les mêmes qu'à Tahiti. C'est une île charmante, l'une des plus curieuses de l'Océanie; le sol cultivable ne manque pas et il est d'une grande fécondité. » Aux îles Tubuai, il existe aussi maints endroits favorables à l'organisation de parcs. Ces îles offrent plus de ressources que les Pomotou et sont aussi plus agréables à habiter.

L'archipel des Gambier, ou groupe de Mangaréva, nom de la plus grande des îles qui le composent, s'étend à l'extrémité méridionale des Pomotou; comme ces dernières, il est placé sous le protectorat de la France. Il comprend, outre de nombreux îlots, cinq îles habitables, mais à peine peuplées: Mangaréva, Taravaï, Akamarou, Aokena et Kamaka. Le capitaine anglais Wilson découvrit cet archipel en 1797, et lui donna le

nom de l'amiral Gambier, de même qu'il donna celui de *Duff*, nom de son navire, au pic le plus élevé de la plus grande terre.

Un vaste récif madréporique entoure ces îles, bien autrement hautes que celles des Pomotou. Ce récif est troué de trois brèches, formant des passes qui permettent d'accéder à la terre ferme. Partout, dans ces archipels aux abords défendus par des récifs coralligènes, nous retrouvons la même conformation : des canaux profonds qui, çà et là, coupent le massif de corail; ils se rencontrent toujours à l'issue de larges vallées, dans le sens du courant et sous l'influence des eaux douces qui ne permettent pas aux polypes de se fixer. Presque nulle part, ici, le mouillage n'est parfaitement sûr, sauf dans la rade d'Elson ou d'Aokena, où les navires sont à l'abri des vents, excepté de celui de l'est, et dans l'île de Mangaréva où s'élève la petite ville de Rikitéa, siège de la résidence française dans l'archipel.

Essentiellement volcanique et montagneuse, l'île de Mangaréva est médiocrement boisée et ses vallées seules se prêtent à la culture; les pâturages dominant et les eaux y sont abondantes. C'est à Mangaréva que Darwin fit ses plus curieuses observations sur les oscillations de la croûte terrestre. Selon lui, ces îles seraient dans une période d'affaissement; tout l'espace que limite actuellement le récif extérieur aurait été, autrefois, occupé par une grande terre qui se serait lentement abaissée, en même temps que le récif aurait été surélevé par le travail des polypiers. On pourrait, ajoute-t-il, mesurer l'élévation graduelle de la muraille de corail, par les profondeurs des gouffres qui ensèrent les escarpements sous-marins servant de socle au récif.

Une bande de verdure entoure ces îles hautes, au sol accidenté et mouvementé, qui renferment toutefois plusieurs belles plaines et des terres susceptibles de culture. La végétation spontanée consiste en l'arbre à pain, le cocotier, le bananier, le ti, *dracaena species*, la canne à sucre, le tomanou, *calophyllum enophyllum*, le bourreau, *hibiscus tiliaceus*, ainsi qu'en nombre de fougères et de plantes que l'on retrouve à Tahiti. D'ailleurs, à l'exception de l'arbre à pain, du cocotier et du bananier, les végétaux sont peu cultivés, aussi les indigènes se nourrissent-ils surtout de poisson et de *tioo*, farine du fruit de l'arbre à pain, dont ils fabriquent une pâte d'un goût aigre et qu'ils soumettent à la cuisson.

Les quelques indigènes qui habitent ces îles sont de race polynésienne. Ils ont le teint bronzé, le nez épaté, les cheveux lisses, mais ils ne sont en rien comparables aux Polynésiens de Tahiti et de Havaï; contrairement à leurs congénères de l'Océanie, ils sont, nonobstant leur situation insulaire et les traditions de leur race, de médiocres marins. Ils n'ont pas de pirogues, tout au plus quelques rares troncs d'arbres creusés; ils se servent, pour naviguer, de radeaux composés de trois troncs liés transversalement par d'autres morceaux de bois. Leurs voiles triangulaires sont, comme celles des archipels voisins, fabriquées avec des nattes. Quelques-uns de leurs radeaux peuvent porter jusqu'à 40 individus; quand ils vont à l'encontre du vent, ils en attachent plusieurs ensemble, et cette réunion produit un effet aussi pittoresque que singulier. Le terme extrême de leur navigation est l'île Crescent, située à cinquante kilomètres de leurs côtes.

Leur gouvernement est monarchique. L'*Alii*, roi ou grand chef, commande à tout le groupe, bien que chaque île ait son chef particulier. Autrefois ceux-ci et leur peuple dépendaient entièrement de la grande île; ils payaient un tribut annuel, mais, dans les moments de disette, ce tribut ne les mettait pas à l'abri des incursions des habitants de Mangaréva qui, plus nombreux et plus forts, ne se faisaient nul scrupule de leur enlever ce qu'ils possédaient.

Ici, la dépopulation est singulièrement rapide. On l'a attribuée à bien des causes, communes à toutes les îles océaniques. Il convient toutefois d'en signaler deux particulières à ces îles : la principale paraît être la nécessité où se trouvent les indigènes, vu leur petit nombre dans chacune des îles, de se marier entre parents proches; puis les maladies pulmonaires et autres que la pêche des huîtres perlières et l'habitude de la plonge leur font contracter, activent encore ce mouvement de décroissance. « L'unique industrie des îles Gambier, écrivait l'amiral Aube, est la pêche de la nacre et des huîtres perlières; aussi les revenus alimentaires en diminuent-ils chaque jour et les produits ne suffisent pas, même dans les circonstances les plus heureuses, au chargement d'un seul navire. Le sort des Gambier semble donc écrit : le peu de bruit qui s'est fait autour d'elles va s'éteignant; la population de ces îles végétera probablement quelques années encore dans l'état de torpeur dont rien ne semble devoir la retirer, puis elle disparaîtra pour toujours. » Ces tristes prédictions semblent en cours d'accomplissement, et cependant, bien que médiocrement fertiles, ces îles pourraient nourrir, par la culture, des milliers d'habitants qu'elles n'ont plus.

Au sud et à l'ouest des Gambier se trouvent l'île Rapa et l'archipel des Tubuaiï, formé de six îles : Tubuaiï, qui donne son nom au groupe, Raivarae, Rurutu, Rimatura, Hull, et de nombreux ilots et récifs. Ces terres font partie du domaine colonial de la France.

L'île Rapa, d'origine volcanique, est l'une des dernières îles méridionales qu'entoure la ceinture de récifs commune à ces terres polynésiennes. Ce récif, qui s'exhausse lentement, rend de plus en plus difficiles les abords de Rapa. Ici, par 27° 36' de latitude sud, cesse la culture du taro, base de l'alimentation des Canaques. Terre accidentée, Rapa sert de point de repère aux navigateurs qui relèvent, de 25 à 30 milles au large, ses roches aux formes bizarres. Elles affectent l'apparence de tours, de vieux castels fortifiés, perchés comme des nids d'aigle sur des cimes abruptes. Au nord, se dresse un rocher des plus pittoresques, représentant, à s'y méprendre, la statue d'un géant, dans une attitude menaçante, avançant la jambe et le bras gauche et levant le bras droit comme pour menacer les audacieux qui abordent l'île de ce côté. La végétation est plus pauvre à Rapa que dans la plupart des autres îles. Les grands arbres y sont rares, sauf le *tiaïri*, *aleurites triloba*, dont les indigènes emploient le tronc à la construction de leurs pirogues; le noyau du fruit leur sert de bougie. L'île de Rapa n'a d'importance que par sa position géographique, qui fait d'elle une escale sur la ligne directe de Panama à la Nouvelle-Zélande et à Sydney, et un point de ravitaillement pour les vapeurs.

Les légendes de Rapa, de même que nombre d'autres en Océanie, font mention d'un temps où la population était tellement dense, que le sol ne suffisait pas à nourrir les habitants qui se livraient des combats acharnés et se nourrissaient de la chair des vaincus. Aujourd'hui, l'île est presque déserte et l'œuvre de dépopulation s'achève.

Il en est de même à Laïvavaï, l'une des îles où l'on a trouvé ces étranges monuments, signalés pour la première fois dans l'île de Pâques, retrouvés à Pitcairn, et qui consistent en statues grossières et colossales, montées sur des socles de rochers, aux extrémité des terres basses. Ces monuments sont ici, comme partout où l'on en a rencontré, dans un état de dégradation complète; moins grands que ceux de l'île de Pâques, ils sont exactement les mêmes sous tous les autres rapports; les êtres qu'ils représentent ont les traits identiques, menaçants et grotesques, les oreilles énormes et percées, le bas du corps difforme et monstrueux.

Plus étendue que Rapa et Laïvavaï, l'île de Tubuaï, qui donne son nom au groupe, renferme, dans son enceinte de récifs, des plateaux, des collines et de larges plaines recouvertes de verdure, depuis le pied des hauteurs jusqu'au rivage; mais ces plaines sont entrecoupées de marécages et peu fertiles. L'accès de l'île est difficile et le mouillage peu sûr.

Au sud-est de l'archipel des Tibuaï, apparaît l'île Élisabeth, que Quiros baptisa du nom de San-Juan-Batista. Il n'y aborda pas, la côte, à pic sur la mer, ne paraissant accessible sur aucun point. Visitée depuis, cette île a donné lieu, par sa formation, à de nombreuses hypothèses. Elle ressemble à toutes les îles basses de l'Océanie, en ce qu'elle est, comme elles, de formation coralligène, mais elle en diffère en ce qu'elle n'a point de lac central d'eau salée et qu'au lieu de s'élever de quelques pieds à peine au-dessus du niveau de l'Océan, elle mesure plus de 80 pieds d'altitude et offre, au sommet, un large plateau uni. L'île est inhabitable et déserte, on y a retrouvé les squelettes de malheureux jetés par la tempête sur cette terre inhospitalière dépourvue d'eau et de végétation.

A l'est des Pomotou, l'île Ducie et l'île de Pâques prolongent, avec l'île Salay-Gomez, la longue trainée des terres océaniques qui, par les îles Mas-a-Tierra, Mas-a-Fuero et Juan-Fernandez, vont rejoindre les côtes du Chili. Terre basse, si basse que du large on la distingue à peine à 10 kilomètres de distance, l'île Ducie ne se révèle aux navigateurs que par le vol des oiseaux qui, le soir, vont y chercher un abri; elle repose sur un socle de corail et renferme, au centre, un lac d'eau salée. Ce socle que recouvre déjà un sol sablonneux de quelques pieds d'élévation, présente, à peu de distance, l'aspect d'une frange de verdure émergeant de l'océan. Les cocotiers n'ont pas encore fait leur apparition; seuls, les pandanus et les hibiscus bordent la côte inhospitalière. Découverte par Quiros, en 1606, l'île Ducie reçut son nom du navigateur anglais Edwards.

Plus étendue, l'île de Pâques est aussi plus haute et d'origine volcanique. Terre solitaire, elle dresse au-dessus de l'océan son gigantesque bloc de lave, que domine un volcan à la cime triangulaire et ébréchée. La haute et belle stature des habitants frappa vivement les premiers navigateurs, Roggwein entre autres, qui découvrit l'île

de Pâques, le 6 août 1722. La première observation qu'il fit, dès qu'une pirogue indigène vint à son bord, constate, comme trait distinctif reconnu depuis chez les habitants de toute la Polynésie, la naïve gâité, la bonne humeur de cette race, chez laquelle il ne retrouvait plus la gravité, la taciturnité, l'aspect farouche de l'Indien de l'Amérique.

Abordant avec confiance le bâtiment, raconte M.-J.-A. Moerenhout, celui qui monta le premier à bord manifesta une hilarité, un laissez-aller enfantins. Il reçut avec plaisir, mais sans témoigner d'avidité, tout ce qu'on lui donnait; il se para de verroteries, d'étoffes, mangea sans hésitation de ce qu'on lui offrit et montra la confiance la plus absolue. Ce fut là, croit-on, la première entrevue, qui ait été publiée, des Européens avec les naturels de l'Océanie.

Le lendemain, tout changeait de face. Roggwein mouillait près de l'île et les communications s'établissaient entre les naturels et le navire, quand l'un des hommes de l'équipage, sans que l'on sache pourquoi, fit feu sur la foule réunie au bord du rivage et tua un indigène. Le peuple étonné, indigné, courut aussitôt prendre des armes, comme pour venger la mort d'un compatriote; mais Roggwein, décidé à réprimer toute velléité de révolte, descendit à terre en personne, à la tête de 150 hommes. Débarqué librement, et quoiqu'il ne fût pas encore sûr d'être attaqué, dès qu'il se vit à portée, il fit tirer sur ces malheureux dont plusieurs tombèrent, entre autres celui qui, le premier, était venu à bord et s'était montré si confiant et si bienveillant pour les Hollandais. Les Indiens consternés, presque aussi épouvantés du bruit que de l'effet des armes à feu, et craignant sans doute d'être massacrés jusqu'au dernier, se sauvèrent en toute hâte, mais ne tardèrent pas à revenir pour se mettre à la discrétion des étrangers, leur apportant tous leurs produits, qu'ils leur offrirent pour désarmer leurs colères. « A partir de ce moment, ajoute le chroniqueur, les Hollandais purent, sans danger, parcourir l'île entière. Ils la trouvèrent dans l'état le plus florissant et les habitants leur en parurent parfaitement heureux. Les terres étaient cultivées, bien encloses, et les maisons aussi spacieuses que propres et bien bâties. »

Ici, avons-nous dit plus haut, les Européens rencontrèrent pour la première fois de nombreuses et gigantesques statues, placées sur plusieurs points du rivage et dont quelques-unes avaient de 30 à 40 pieds de hauteur, mesurant de 8 à 10 pieds d'une épaule à l'autre. Exhaussées sur des plates-formes de pierres, souvent taillées et polies avec soin, chacune de ces statues était tirée d'un monolithe; elle portait sur la tête, en guise de coiffure, une autre énorme pierre de couleur rougeâtre. Représentations des divinités inférieures, des *Tiis*, ces statues marquaient autrefois, croit-on, les frontières des tribus placées sous leur protection. « Ces statues, écrit M. Moerenhout, le but et le mode de leur érection, sont, depuis longtemps, l'objet de discussions et de conjectures sans cesse renouvelées. Je les ai retrouvées depuis à Pitcairn, à Toubouai, et, d'après ce qu'en disent les traditions locales, je crois pouvoir affirmer que ce n'étaient point, comme on l'a cru jusqu'ici, des divinités de premier ordre, mais simplement des *Piis* ou divinités inférieures, marquant les limites, et qu'elles étaient très probablement érigées dans le but de perpétuer le souvenir des phénomènes les plus extraordinaires,



STATUES GÉANTES DE L'ILE DE PAQUES.

des catastrophes les plus épouvantables survenues dans le pays, comme la destruction du continent. »

A 150 lieues au nord-est des Pomotou et plus rapprochées de l'équateur, les îles Marquises soulèvent au-dessus des flots leurs cônes volcaniques de 1,000 mètres d'altitude. Elles sont au nombre de onze, sans compter les îlots, et affectent toutes une forme bien différente de celle des îles basses et madréporiques des Pomotou, et aussi des archipels volcaniques que nous venons de parcourir. Ici, la ceinture de récifs commune à toutes ces îles disparaît. Les terres, aux flancs noirs et abrupts, zébrées de ravins boisés semblables à des torrents de verdure épandus des sommets, plongent perpendiculairement dans l'océan. Autour d'un pic central se groupent d'autres cimes séparées par des vallées étroites et difficilement accessibles par terre. L'altitude de ces pics atteint 1,178 mètres dans l'île de Nouka-Hiva, 1,260 dans celle de Hiva-Oa.

La superficie totale des Marquises est de 1,275 kilomètres carrés. Nouka-Hiva en mesure 482. Hiva-Oa, 400. Les autres îles : Roa, Fatou-Hiva, Taouata, Hiaou, Ouauka n'ont pas 100 kilomètres carrés chacune. Dans toutes on retrouve la même architecture géologique : un cône en saillie dont la crête dentelée s'estompe vigoureusement sur le ciel; des ravins verts descendant en pentes rapides; une herbe haute desséchée recouvrant le sol ainsi qu'un tapis jaune. Ce sol est maigre sur les pentes; et çà et là sa mince couche d'humus laisse percer un roc noir comme des scories de fer. Du fond des ravins surgissent de grands arbres au feuillage sombre, et sur la plage les arbustes se montrent, nombreux et pressés.

La première impression qu'éprouve le voyageur à la vue de ces îles est une impression mélancolique; ce paysage est âpre et sévère, sans grandeur et sans majesté. « La montagne infranchissable, dont la crête désolée se découpe sur le ciel, écrit M. Max Radiguet, traverse l'île comme une colonne vertébrale, en suivant son plus grand diamètre, c'est-à-dire de la pointe nord à la pointe sud. La végétation, d'une couleur monotone, semble le squelette de cette puissante et glorieuse végétation du Brésil et des Antilles, et si les arbres sont nombreux et variés, ils forment plus de halliers que de futaies; du reste, quand on parcourt ce pays sillonné de gorges étroites et rapides, quand on a compris qu'une mince couche de terre couvre à peine le sol dans la majeure partie de l'île, cette végétation que l'on dirait tombée du ciel sur un sol maudit, peut vraiment sembler magnifique. »

Une population, aujourd'hui réduite à 5,500 âmes, habite cet archipel que les premiers visiteurs décrivirent comme populeux à l'excès, attribuant plus de 60,000 habitants à la seule île de Nouka-Hiva. Il est certain que l'on retrouve partout, dans l'intérieur des terres, aujourd'hui presque désertes, des traces de clôture, d'irrigation et de culture qui attestent qu'elles nourrissaient autrefois un beaucoup plus grand nombre d'indigènes. Ceux-ci sont restés tels que Cook les a décrits, d'une beauté remarquable; dans ses rapports, il les place au premier rang pour les proportions harmonieuses du corps et la régularité des traits. Le portrait qu'en trace M. Max Radiguet diffère peu de celui qu'en faisait Cook. « D'une haute stature, les épaules

effacées, le torse légèrement cambré sur les hanches, le Nukahivien s'avance, la tête fière et parfois arrogante, mais avec un port assuré, une démarche libre et hardie. Il semble taillé moins pour la lutte que pour la course et l'escalade. Il tient plutôt du gymnaste que de l'athlète. Il a les traits du visage purs et corrects, le nez droit ou aquilin, court parfois ou légèrement épaté, jamais difforme. La bouche n'est ni grande ni lippue; le front, un peu bas, un peu fuyant, est rasé à la partie supérieure. Si le Nukahivien parle et s'anime, son œil noir, grand, nacré, éclate dans le tatouage où s'ouvre aussi, dans un sourire, la raie d'argent de ses dents blanches. »

L'être moral est plus difficile à décrire. Il tient beaucoup de l'enfant; il en a les caprices et l'irascibilité. Le plus souvent, avenant au premier abord, il se froisse facilement. La prédominance du système nerveux explique ses brusques revirements, l'effervescence de ses passions et aussi ses découragements subits. Les femmes sont de taille moyenne, bien faites et ont la peau d'une finesse extrême. L'habitude de courir pieds nus, sur des terrains escarpés, gâte la forme de leurs pieds, mais « leurs mains au toucher onctueux, aux doigts effilés, aux ongles longs, taillés en amande, luisants comme de l'agate et amoureuxment soignés, sont en général d'une beauté surprenante. Peu de femmes au monde ont plus de grâce, sinon dans leurs mouvements, au moins dans leurs poses. » Auprès d'elles, les Tahitiennes si vantées paraissent épaisses et lourdes; elles ne sauraient rivaliser avec ces nymphes océaniques.

Ici, le tatouage est élevé à la hauteur d'un art, aujourd'hui en décadence, et dépasse par ses conceptions originales tout ce que l'on peut voir dans les autres îles polynésiennes. Tatoués sur toutes les parties de leur corps, les Marquisiens portent sur eux, en hiéroglyphes merveilleux où les végétaux, les reptiles, les poissons s'agent avec une symétrie et une délicatesse étonnantes, leur généalogie et la chronique de leur famille. Plus le tatouage est compliqué, plus haut remonte la noblesse de leurs aïeux. Ainsi passés à l'état de documents historiques, les vieux chefs exhibent sur les parties les plus imprévues de leur individu les annales de toute une race. Ils en sont fiers et les étalent. A court de parchemin, tatoué jusque sous les aisselles et jusqu'à la nuque, un vieux chef de la baie de Chikakoff avait fait graver sur sa langue l'emblème de quelque exploit qui n'avait pu trouver place ailleurs.

Un de leurs griefs sérieux contre la civilisation est la nécessité où elle les astreint de voiler une partie de leur arbre généalogique. Aussi réduisent-ils leur vêtement aux plus modestes proportions compatibles avec la décence. Ce vêtement consiste en une ceinture étroite, le *hami*, nouée à la taille; les deux bouts réunis entre les jambes viennent se rejoindre à la ceinture au bas des reins et, roulés en corde se terminant par deux ou trois nœuds, pendent jusqu'à terre, formant un appendice caudal d'un effet aussi original que grotesque.

Soit humilité, soit coquetterie, les femmes sont rarement tatouées, sauf autour des poignets. Le reste de leur personne n'a rien d'historique et, comme elles possèdent, avons-nous dit, avec des traits réguliers et des formes attrayantes, des extrémités fines et gracieuses, une chevelure abondante, de belles dents et de beaux yeux, elles n'en brillent que d'un plus vif éclat au milieu des palimpsestes vivants qui les entourent.

Les femmes ne sont ni esclaves ni opprimées, mais libres jusqu'à l'extrême licence. On retrouvait aux îles Marquises, ainsi qu'autrefois aux îles Havaï, le signe irréfutable de l'affranchissement complet de la femme chez certaines peuplades primitives : la polyandrie. Aux Marquises, comme aux îles Havaï, les femmes de rang élevé avaient autant de maris que bon leur semblait ; elles imposaient la loi de leur fantaisie au lieu de subir celle de l'homme. La civilisation est en voie de modifier cet état de choses ; mais ainsi que nous l'avons déjà dit, il faut créer toute une langue nouvelle pour inculquer à ces races des sentiments et des idées qu'elles ignorent. Il faut leur apprendre et la chose et le mot, tâche ingrate devant laquelle n'ont pas reculé les missionnaires catholiques et protestants. On arrive ainsi peu à peu, sinon à convaincre leur esprit réfractaire, tout au moins à le façonner dans une certaine mesure, et à enseigner aux jeunes générations des idées que leurs ancêtres n'ont pas même soupçonnées.

C'est ainsi que le tatouage, très usité dans ces îles, tend à disparaître. Il constituait l'une des coutumes les plus bizarres et les plus caractéristiques de la race polynésienne. A ce titre nous dirons quelques mots des procédés employés, en empruntant à M. Max Radiguet le récit d'une de ces opérations dont il fut le témoin oculaire. « Le chef-d'œuvre de tatouage du grand chef Hiha ayant éveillé, dit-il, notre désir de voir travailler l'artiste qui l'avait exécuté, Hiha nous mena un jour chez Manuhu, le plus célèbre des praticiens de Tahouta, et, pour la première fois, nous assistâmes à un labourage d'épiderme qui, s'il était imposé, semblerait un traitement odieux et propre à légitimer toutes les révoltes. Hiha fit opérer sur le premier individu qui lui tomba sous la main. Le patient, si l'on peut nommer ainsi un Canaque radieux de la bonne fortune qui lui arrivait, était un jeune homme nommé Tohutaï. Les instruments de torture se composaient d'un os d'oiseau scié de façon à présenter quelques pointes comme un peigne et engagé dans un roseau, d'un petit marteau de *casuarina*, bois très dur, enfin d'une large coquille contenant une composition liquide et noirâtre, dont l'ingrédient principal est le noir de fumée des noix de bancoule employées à l'éclairage des cases. Quant à l'opération, rien ne ressemblait plus à un martyre. Tohutaï, assis par terre, le haut du corps renversé en arrière, appuyait sa tête contre les genoux d'un Canaque qui le maintenait immobile. Le tatoueur, agenouillé près de lui, se servait du petit marteau pour lui faire pénétrer sous la peau les pointes acérées du peigne qu'il trempait, de temps à autre, dans la matière colorante. Ainsi martelé, le peigne se promena d'abord entre les deux tempes de Tahutaï et lui traça sur le front une auréole sanglante. Une seconde ligne, qui traversait horizontalement le visage, joignit ensuite les deux oreilles en passant un peu au-dessous des paupières inférieures. Malgré les saillies de la face, le peu de longueur du peigne et la nécessité de l'imprégner de teinture, la régularité et le parallélisme de ces deux lignes furent irréprochables. Elles servirent de limites à une série de hachures obliques, très rapprochées et dirigées dans le même sens, qui, par leur ensemble, formaient le commencement d'un large bandeau destiné, sans doute, à faire ressortir l'éclat des yeux. La douloureuse contraction du visage de Tohutaï, souillé par un sang noirci, le tremblement nerveux qui agitait ses membres et la plainte

continue que lui arrachaient les morsures du peigne montraient assez au prix de quelles souffrances il se parait de l'étrange et indélébile ornement national. Cette opération cruelle finit, au bout d'un certain temps, par triompher des volontés le plus stoïquement résignées. On la suspend alors et des semaines, des mois s'écoulent avant qu'elle soit reprise; aussi est-il rare de voir un Canaque dont le corps soit entièrement tatoué avant l'âge de quarante ans. »

Le groupe des îles Marquises fut découvert le 21 juillet 1595, par l'*Adelantado* Alvaro Mendana de Neira. Il lui donna le nom de *Marquesas de Mendoza*, en l'honneur de la belle marquise de Mendoza, femme du vice-roi du Pérou, promoteur de son expédition. Mendana ne laissa aucun établissement dans ces îles, et deux siècles s'écoulèrent avant la visite de Cook. Ce dernier y mouilla, lors de son second voyage en 1772, mais ne reconnut que le groupe du sud-est, composé des îles Fatuhiva, Tahuata, Motane et Hiva-Oa; ce fut un capitaine français, Marchand, qui releva le groupe nord-ouest et aborda le premier à Nukahiva. Après lui, Krusenstern, Stewart, Bennett, Dumont d'Urville visitèrent l'archipel dont l'amiral du Petit-Thouars prit possession, le 1^{er} mai 1842, au nom de la France.

Nuka-Hiva, la plus grande des îles, contient en superficie 482 kilomètres carrés. Elle offre un aspect à la fois imposant et gracieux. Les vallées s'y déploient en éventail, convergeant à la baie de Taiohaï, escaladant les contreforts de l'arête escarpée qui traverse Nuka-Hiva, comme toutes les autres îles de l'archipel, dans le sens de sa longueur. Çà et là, sur les saillies du sol, la pointe aiguë d'un rocher noir se détache en relief sur le fond de verdure; des bouquets d'arbres au feuillage sombre jaillissent des anfractuosités. Les cocotiers aux troncs sveltes se découpent sur le ciel, abritant les cases canaques bâties au bord des ruisseaux. Cette baie de Taiohaï offre un excellent abri et constitue l'un des meilleurs ports de l'archipel. Grâce à cette configuration du sol de Nuka-Hiva, l'accès des vallées y est relativement facile; il n'en est pas de même dans les autres îles, où il y a souvent folie pour les Européens de chercher à y pénétrer. « Nul sentier. C'est tout au plus si une herbe pelée de loin en loin, si un escarpement où le pied nu des indigènes a laissé une trace luisante, font foi du passage d'êtres vivants. On doit se résigner à marcher en trébuchant dans le lit d'un ruisseau, puis gravir des pentes ardues et parcourir des crêtes étroites, rocailleuses, où le pied se pose, hésitant, sur des plantes grasses ou des herbes glissantes, tandis que, fouetté par une brise qui hurle implacable à l'oreille sa chanson assourdissante, on sent à chaque pas son équilibre compromis. L'obstacle d'une muraille basaltique se présente; des fissures où pénètre tout au plus l'extrémité des doigts, des racines qu'on étreint avec défiance, prêtent leur secours et rendent possible l'ascension; mais il faut redescendre et le péril redouble; l'orteil tâtonne, interroge la paroi presque perpendiculaire et trouve l'appui d'un creux où il se loge avec peine; les mains se cramponnent à quelques lianes; il faut se suspendre de toute sa longueur pour prendre pied sur la saillie d'un zigzag ciselé par le hasard au flanc de la muraille et où l'on avance, la poitrine frictionnant la pierre et un pied chassant l'autre, tandis que vous menace la



UNE HABITATION A HONOLULU.

béante profondeur d'un gouffre où gronde le tonnerre des eaux fumantes. » De pareils obstacles naturels, des voies de communication aussi précaires et aussi faciles à couper, expliquent l'isolement dans lequel les tribus vivaient, et aussi la résistance qu'elles purent opposer aux envahisseurs.

Ouapou est, de toutes ces îles, la plus pittoresque. Vue du large, elle profile sur le ciel une haute silhouette noire bizarrement découpée en pics si nombreux, si aigus, qu'on croit voir surgir des flots une vieille ville gothique hérissée de flèches de cathédrales, de clochers, de tours. Des raies sombres indiquent les vallées, des tons fauves recouvrent les montagnes et les aiguilles basaltiques se découpent en noir sur l'arrière-plan.

Le climat de l'archipel est chaud et humide; la température s'y maintient entre 25° et 33°, sans écart marqué entre les saisons. Ce climat, toutefois, est généralement sain. La faune et la flore sont moins riches que ne le ferait supposer l'élévation de la température; le peu d'épaisseur de la couche d'humus en est cause. Dans les vallées où cette couche est plus abondante, les essences forestières atteignent souvent un grand développement. On y rencontre le latanier, le *fau* aux branches capricieuses dont le bois étonne par son excessive légèreté; l'artocarpe, l'arbre nourricier, providence des indigènes, l'*aleurites triloba* qui produit la noix de bancoule; puis le *tamanou* et le *koa*, bois de fer dont les indigènes fabriquent leurs armes; l'oranger, le citronnier, le goyavier, enfin la banane, la patate douce, l'ananas, le tabac, la canne à sucre et le cocotier, l'arbre des plages océaniques, sur lesquelles il règne en maître, avec le pandanus, l'arbre des plages madréporiques.

Sur les hauteurs, les graminées dominant et le sandal parfumé croît au penchant des abîmes. L'introduction des bêtes à cornes a parfaitement réussi aux îles Marquises; ces animaux se sont multipliés et constituent déjà l'une des richesses de l'archipel. La principale exportation est celle du copra qui atteignait, en 1884, la somme de 22 millions, puis d'un produit végétal d'une espèce particulière, le *puaika vehineae*, sorte de champignon qui croît sur les arbres morts et que l'on expédie dans les ports de Chine. La culture du coton s'étend et paraît appelée à donner de bons résultats.

Ici finit la Polynésie orientale; au-dessus de l'équateur s'ouvre la Polynésie septentrionale, dernières terres de l'Océanie.

III. — POLYNÉSIE SEPTENTRIONALE : ARCHIPEL HAVAIEN.

Quand, remontant le Pacifique, le navigateur franchit la ligne et s'élève vers le nord, il voit se dérouler devant lui une mer sans fin; les îles sont rares, largement espacées; sur les eaux profondes les attols ont disparu, les îlots ne jalonnent plus sa route, reliant les hautes terres, en annonçant le voisinage. Sur les flots solitaires on n'aperçoit plus les pirogues des pêcheurs, les voiles blanches des goélettes. Seuls, de loin en loin, quelques grands navires à vapeur fuient à l'horizon, trouant l'océan de leur

hélice, traçant sur l'eau un sillage profond, déroulant dans l'air leur long panache de fumée. Ils viennent de San-Francisco et de Honolulu, ils se rendent en Australie, en Chine, au Japon; ils sont chargés d'or, de laine, de thé, de soie, des produits du monde entier; ce qu'un seul d'entre eux transporte eût exigé toute une flotte du temps de Colomb et vaut plus que le chargement d'une caravelle de galions. Ils relient l'Océanie à l'Europe, à l'Asie, à l'Amérique et, dans l'Océan du nord, leur point de convergence, leur centre de ravitaillement se trouve dans la plus haute terre polynésienne, dans l'archipel Havaïen.

Sept cents lieues séparent l'archipel Havaïen de la côte américaine, du grand port de San-Francisco; 1,400 lieues de mer le séparent du Japon. Mer solitaire, semée çà et là, à de grands intervalles, d'ilots inhabités, de récifs mal connus, de rocs hantés par des bandes innombrables d'oiseaux pêcheurs accumulant, sur les sommets dénudés, de riches dépôts de guano. Deux grands courants parallèles, le courant et le contre-courant équatorial, sillonnent cet espace vide. Le premier, au nord, roule ses flots de l'est à l'ouest; le second, plus au sud, court en sens inverse, de l'ouest à l'est. Les navires qui vont d'Amérique en Asie longent le tropique du Cancer. Entre le grand archipel d'Asie, entre la Mélanésie et la Micronésie d'une part, et l'archipel Havaïen, étape naturelle pour atteindre l'Amérique, il n'y a pas d'intercourse direct. La distance est trop considérable; la mer des Indes, la mer Rouge et le canal de Suez offrent aux produits des îles de la Sonde, de Célèbes et des Philippines, une route plus courte pour gagner l'Europe.

Aussi, entre ces deux subdivisions de l'Océanie, nul point de contact, aucun rapprochement. Ce sont deux mondes parfaitement distincts, nonobstant la communauté d'origine des races indigènes qui les peuplent. L'influence espagnole et hollandaise domine dans l'archipel d'Asie, de même que l'influence anglaise dans l'Australasie. Dans la Polynésie du nord, nous rencontrons celle des États-Unis. San-Francisco, la grande métropole de l'Ouest, la reine du Pacifique, déborde sur cette partie du monde, détournant à son profit une partie du commerce du Japon et de la Chine, attirant dans sa rade immense, tête de ligne du grand chemin de fer transcontinental, les soieries, les thés, le coton, le riz de l'Asie, le sucre, le café, les cuirs et les fruits tropicaux de l'archipel Havaïen.

Situées entre le 23° et le 18° degrés de latitude nord et entre le 160° et le 155° degré de longitude ouest, les îles Havaï, au nombre de huit, décrivent une courbe du sud-ouest au nord-ouest. Leur superficie totale est de 22,070 kilomètres carrés, leur population est de 85,700 âmes. En 1823, ce chiffre dépassait 140,000; en 1872, il était tombé à 56,807. L'accroissement porte uniquement sur la population étrangère qui dépasse actuellement 24,000. Quant à la population indigène, elle est en décroissance constante; toutefois, il y a lieu de noter que cette décroissance se ralentit depuis quelques années.

La découverte de cet archipel remonte à plus de trois siècles. L'empire des mers appartenait encore, mais non plus sans conteste, aux Espagnols. Leur étoile pâlisait, celle de l'Angleterre se levait. L'océan Pacifique, peu connu, n'offrait à l'œil du navi-

gateur que des solitudes immenses du sein desquelles surgissaient quelques îles soigneusement évitées aussitôt qu'entrevues. Les rares navires qui osaient affronter les tempêtes du cap Horn remontaient lentement et timidement les côtes de l'Amérique; ils mettaient deux ans pour aller d'Europe au Chili, au Pérou, et pour effectuer leur retour. La soif ardente de l'or, les besoins pressants du trésor espagnol amenaient seuls quelques galions lourdement manœuvrés dans les ports de Panama, d'Acapulco, de Manzanillo. Chargés d'or et d'argent, ils retournaient en Europe, fuyant les parages fréquentés; craignant moins encore les tempêtes que les rencontres, ils cherchaient dans les mers de l'Inde, redoutées pour leurs cyclones, une sécurité douteuse, et n'hésitaient pas quelquefois à s'aventurer en tâtonnant sur le Pacifique et à franchir l'espace qui sépare l'Amérique de l'Asie.

C'est à l'un de ces hardis navigateurs, don Juan Gaëtano, qu'est due la découverte de l'archipel Havaïen, découverte attribuée à tort au capitaine Cook. En 1865, la confiance de Kaméhaméha m'avait appelé aux fonctions de ministre des Affaires étrangères du royaume; je désirais rétablir dans toute leur vérité les faits relatifs à la découverte géographique et à l'histoire des îles. Le hasard me fit retrouver une carte antérieure à 1778, sur laquelle, à côté de grossières erreurs, se trouvait indiqué un groupe d'îles à peu près sous la même latitude que l'archipel Havaïen. J'écrivis alors au gouverneur général des îles Philippines, le priant de vouloir bien faire faire des recherches dans les archives de son gouvernement. Ces recherches, autorisées et secondées par le cabinet de Madrid, aboutirent, et le 17 novembre 1866, je reçus une lettre du gouvernement général contenant la preuve que c'était bien à don Juan Gaëtano qu'était due cette découverte.

En ne l'ébruitant pas et en n'en revendiquant pas le mérite, Gaëtano se conformait aux traditions de bon nombre de navigateurs espagnols, jaloux de se réserver exclusivement les avantages, en cas de poursuite, d'un lieu de refuge, d'un point de relâche et de ravitaillement. La plupart de leurs découvertes, connues du gouvernement seul, étaient alors autant de secrets d'État précieusement gardés.

En arrivant du sud-est, Gaëtano releva d'abord la grande île de Havaï qui donne son nom au groupe, plus connu à l'étranger sous celui d'archipel des Sandwich dont le capitaine Cook le baptisa en l'honneur de lord Sandwich, premier lord de l'Amirauté anglaise en 1778. Le vrai nom est îles Havaï ou archipel Havaïen; les indigènes et le gouvernement ne le désignent pas autrement. La superficie de l'île est de 16,496 kilomètres carrés; elle est la plus grande et aussi la plus élevée de l'archipel; les montagnes d'Havaï, couvertes de neiges éternelles, projettent au loin leur ombre immense sur l'Océan. Ces cônes géants étaient, il y a peu d'années encore, couronnés de volcans en éruption, vomissant des fleuves de lave et de feu qui venaient se perdre dans la mer, comblant ses abîmes, créant, çà et là, des caps menaçants, enserrant des anses profondes et modifiant constamment le relief des côtes. L'île a ainsi grandi, et, dans cette lutte incessante entre les vagues de l'Océan et le feu souterrain, le feu l'a emporté, conquérant tantôt quelques mètres, tantôt des lieues entières.

J'ai vu, en 1868, à la suite d'une éruption violente, le volcan de Kilauéa rouler dans

la mer des flots de lave dont l'amoncellement forme un promontoire de plus d'une lieue de longueur et d'au moins 150 mètres de hauteur. Dans un siècle ou deux, cette lave noire et stérile, désagrégée par l'action du soleil et des pluies, sera convertie en un sol fertile, tapissé d'une herbe épaisse et qui n'attendra plus que le travail de l'homme pour récompenser ses peines au centuple.

L'île de Havai se compose, à proprement parler, de trois montagnes, aux flancs arrondis, séparées par de hauts plateaux, couvertes de belles forêts et de riches pâturages. Le voyageur qui aborde l'île par la côte méridionale, par le port de Kavaïhaé, voit se dresser au-dessus de nuages semblables à de légers flocons de fumée, deux cimes étincelantes de blancheur, les sommets neigeux de Mauna-Kea et de Mauna-Loa, les deux géants de l'Océanie. Mauna-Kea, la montagne mère, s'élève à 35 milles de distance, soulevant son dôme énorme à 4,208 mètres d'altitude; ses flancs, boisés jusqu'à mi-hauteur et couronnés de neige, offrent un singulier contraste avec Mauna-Hualalaï, moins élevé, mesurant 2,522 mètres d'altitude, et qui ferme le golfe à l'horizon. Montagne de laves et de scories, Mauna-Hualalaï présente à l'œil un plan sombre et sauvage; aucun arbre, aucune végétation ne recouvre ses longues pentes noires; des roches énormes que l'on dirait lancées par la main des géants, se superposent les unes aux autres dans un chaotique désordre; elles encombrant la plaine à perte de vue, la mer même en est jonchée et semée d'écueils. Sur les flancs de cette montagne on aperçoit distinctement nombre de volcans éteints. Vus de Kavaïhaé, ils ressemblent à ces amas de terre qu'accumulent les fourmis, mais plusieurs d'entre eux dépassent 500 pieds.

Entre Mauna-Kea et Mauna-Hualalaï, dans un horizon plus lointain, Mauna-Loa, « la grande montagne », soulève à 4,145 mètres sa cime neigeuse, aux pentes douces et arrondies, couverte de forêts, véritable amphithéâtre de verdure, dont la masse recouvre une superficie de près de 5,000 kilomètres carrés et dont le sommet est couronné par le cratère de Mokuaveveo de plus de 300 mètres de profondeur et de deux kilomètres et demi de diamètre. Lors de l'éruption de 1880, ce cratère déversa pendant six jours une coulée de laves évaluée à 700 millions de mètres cubes.

Si prodigieux que soit le cratère culminant de ce géant des mers, il est inférieur encore à celui du volcan de Kilauéa qui s'ouvre sur ses flancs, par 1,210 mètres d'altitude, et dont les insulaires ont fait la demeure de Pélé, déesse des volcans. Nous empruntons à nos notes de voyage la description suivante de ce cratère, l'un des plus actifs et des plus considérables qui soient au monde. Nous l'avions abordé par le port de Hilo, capitale de l'île d'Havai, distant d'une journée de marche à cheval du cratère de Kilauéa :

La nuit est à peu près faite. A peine quelques rayons du soleil mourant enveloppent-ils encore de reflets roses la cime lointaine de la grande montagne. Derrière nous, à notre droite et à notre gauche, une sombre forêt où le brouillard pleure sur les feuilles et tombe en gouttes silencieuses à nos pieds. Nous sommes sur une étroite clairière. Des deux côtés les arbres s'avancent jusqu'au bord d'un précipice et se penchent vers l'abîme comme curieux d'en sonder les mystères. L'abîme est dans l'ombre, mais un reste de jour permet d'en suivre les contours énormes de plus de 15 kilo-



UNE HABITATION A HONOLULU.

mètres de circonférence, et qui se perdent dans un lointain obscur. Le cirque immense a 1,000 pieds de profondeur. Ses parois semblent coupées à pic; au fond, une lueur rougeâtre brille plus vive à chaque étoile qui s'allume au firmament. Un pilier de feu se dresse au centre, éclairant d'un reflet sinistre les roches calcinées qui l'entourent. Des flocons d'une fumée blanche s'échappent en spirales de milliers de crevasses béantes qui sillonnent la croûte noire et durcie que l'on distingue à peine du sommet; un grondement sourd et continu, qu'on ne saurait comparer qu'à celui de la mer, sort de ce gouffre béant.

Le lendemain, le jour nous permit de nous renseigner sur notre position géographique et de constater que nous étions sur l'une des pentes de Mauna-Loa, distant encore d'environ 40 kilomètres. Son sommet neigeux et dégagé du brouillard de la nuit dessinait ses arêtes vives et pures sur un ciel d'une incomparable limpidité. Les oiseaux chantaient dans les arbres autour de nous, tout empruntait aux premiers rayons du jour un cachet particulier de beauté calme et reposée. L'aspect du cratère lui-même semblait s'être modifié, et nos yeux plongeaient sans effroi dans l'abîme que nous allions explorer et dont la sévère grandeur nous attirait autant alors qu'elle nous intimidait la veille.

Accompagnés de nos guides et munis de bâtons ferrés, nous nous engageâmes dans une espèce de sentier, aussi raide qu'une échelle, qui nous conduisit, après trois quarts d'heure d'une descente accidentée, au fond du cratère. Arrivés là, nous nous trouvions sur cette plaine noire et qui nous paraissait unie d'en haut, mais qui revêtait de près un aspect bien différent. Rien ne saurait en donner une idée exacte que la mer elle-même. Que l'on se figure les vagues de l'Océan subitement solidifiées et conservant leurs formes intactes, leurs contours arrondis et repliés sur eux-mêmes, et jusqu'à la frange d'écume qui couronne leurs crêtes. Nous nous engageâmes sur cette mer figée, passant d'un flot à l'autre, sondant du bout de nos bâtons la solidité de cette croûte vitrifiée, mais chaude encore. De nombreuses crevasses de toutes tailles et de toutes profondeurs sillonnaient la plaine. Les unes mesuraient à peine quelques pieds, les autres plongeaient jusqu'à la couche de feu, et nous pouvions distinguer au fond une raie de lumière pareille au zigzag de la foudre. De chacune de ces crevasses s'échappait une vapeur chaude fortement imprégnée de soufre.

De vague en vague, de crevasse en crevasse, nous marchâmes ainsi plus d'une heure avant d'atteindre Lua-Pélé, le temple de Pélé, cette divinité suprême de l'archipel Havaïen, déesse des feux souterrains qui ont créé ses îles, et dont les colères les ont tant de fois bouleversées. Certes, jamais déesse de l'antiquité n'eut une demeure mieux appropriée que celle qui s'offrit à nos yeux.

Ce que l'on appelle Lua-Pélé est une cavité ou un lac d'une lieue de circonférence et d'environ 70 pieds de profondeur. Au moment où nous en atteignions le bord, nos Canaques se déchaussèrent et se découvrirent. Après quelques mots prononcés à voix basse et dont le sens nous échappa, ils attachèrent à des pierres quelques petits objets apportés évidemment dans ce but de Hilo, tels que colliers de verroteries, bracelets de noix de Kukui, et les lancèrent dans le gouffre mugissant en s'écriant à trois reprises différentes : *Aloha, Pele!* je te salue, Pélé !

Dans le lac, d'où rayonnait une chaleur intense, s'agitait dans tous les sens une masse noire, liquide, semblable aux flots d'une mer tourmentée, se heurtant aux parois qui l'emprisonnaient. Après quelques instants de violentes convulsions, une vague, plus considérable que les autres, se souleva à plusieurs pieds de hauteur, l'écume se fendit sous l'effort et laissa à découvert une masse rouge de feu liquide, qui s'avança par un mouvement lent et régulier de translation, de l'un des côtés du cratère vers le centre, engloutissant sur son passage l'écume qu'elle refoulait devant elle. Du côté opposé, le même phénomène s'était produit, dans les mêmes proportions, autant du moins que nous en pouvions juger à cette distance, et une autre vague de feu marchait à la rencontre de la première. On eût dit que l'écume noire qui, tout à l'heure, recouvrait le tout, avait été repliée comme un voile. Le bruit qui frappait nos oreilles n'avait rien de commun avec celui de la mer ; on se fût cru entouré de torrents roulant des avalanches de cailloux et de pierres. Nous restions les yeux fixés sur ces deux vagues, attendant ce qui allait résulter de leur choc inévitable.

Les deux montagnes mouvantes, dont la hauteur atteignait alors plus de vingt pieds, semblaient se dresser comme pour mesurer leurs forces. Un bruit formidable, semblable à celui d'un craquement souterrain, marqua le moment de leur rencontre. Le sol oscillait autour de nous et sous nous. Elles se soulevèrent en une pyramide de feu de plus de 60 pieds de hauteur au centre même du cratère, lançant leur écume brûlante dans toutes les directions. Puis, la plus forte des deux vagues l'emporta et, refoulant devant elle sa rivale, s'étendit comme une nappe rouge et vint battre avec fureur les parois volcaniques qui se fondirent sous l'action de cette effroyable chaleur et disparurent dans le lac, ainsi que le sable d'une falaise que la mer mine, sape et engloutit. Ce spectacle avait duré près d'une demi-heure et fut suivi d'une période d'accalmie ; la nappe de lave noircie se reforma, fendillée çà et là en zigzags de feu ; la masse reprit son mouvement d'ondulation lent et régulier. Pélé, disaient les indigènes, reprenait ses forces et se préparait à de nouvelles manifestations de sa puissance.

Profitant de ce moment de repos du volcan, nous commençons notre descente et, à part l'excessive chaleur, nous ne trouvons qu'un endroit un peu difficile à franchir. Sur un parcours d'environ 10 mètres, il nous fallut traverser des vapeurs de soufre impossibles à respirer ; mais accélérant notre descente autant que la nature friable du sol le permettait, nous gagnâmes, sains et saufs, le point que nous nous propositions d'atteindre et au delà duquel aucune curiosité n'eût pu nous entraîner.

Cette descente nous prit environ dix minutes et nous arrivâmes juste à temps pour assister à la reproduction du phénomène décrit plus haut. La question, pour nous, à l'endroit où nous nous trouvions, était de savoir laquelle des deux vagues de feu l'emporterait et si la masse se dirigerait vers nous. Après une lutte, dont nous suivîmes avec une curiosité anxieuse les péripéties, les vagues s'acheminèrent de notre côté. L'emplacement n'était pas tenable, aussi dûmes-nous battre en retraite avec précipitation jusqu'à ce que nous eussions réussi à nous abriter derrière un pan de lave qui formait éperon et nous protégeait. Nous n'avions pas évidemment le temps de remonter. En quelques instants, la place que nous venions de quitter était inondée d'une pluie de feu

et de pierres. Un plus long intervalle de calme succéda à cette éruption, moins violente que la précédente; nous en profitâmes pour ramasser à la hâte, et non sans nous brûler quelque peu les doigts, des morceaux de lave et des « cheveux de Pélé » et pour regagner le sommet. Ces cheveux de Pélé, comme les appellent les Canaques, sont une substance fine et soyeuse, friables comme des fils de verre. Le volcan en rejette de petites quantités, et ils sont d'autant plus rares que c'est sur les bords mêmes du lac qu'il faut aller les ramasser. Nous n'en pûmes recueillir que peu; la chaleur nous étouffait et ce ne fut qu'à quelque distance de Lua-Pélé qu'il nous fut possible de reprendre haleine. Rien toutefois ne put nous ôter, de la journée, l'affreux goût de soufre qui nous tenait à la gorge.

Autant la côte méridionale de l'île de Havai est aride, monotone, nue, sillonnée de fleuves de laves, et jonchée de scories, autant la côte occidentale est grandiose. Abrupte, elle plonge dans une mer profonde, surplombant une plage étroite que les navires peuvent serrer de près. Au voyageur qui la longe, cette côte, échancrée de profonds ravins, présente une succession de falaises, de plus en plus élevées, boisées au sommet, à pic du côté de la mer. A mesure que l'on avance, remontant vers le nord, les ravins s'élargissent en vallées, les falaises s'exhaussent et finissent par atteindre une élévation de 1,000 à 1,300 pieds. Du sommet de chacune tombe une chute d'eau d'un volume considérable, qui va s'amincissant ainsi qu'un fil d'argent jusqu'à quelques centaines de pieds au-dessus de la plage et se dissout en une pluie fine semblable à un léger brouillard. Le soleil, éclairant cette pluie, y produit de merveilleux effets de lumière; tantôt il s'y réfléchit en arc-en-ciel, tantôt, la pénétrant d'un vif rayon, il lui donne l'aspect d'un nuage de mica. Sur un parcours de 60 kilomètres, on compte plus de quarante de ces chutes. La plus belle, celle de Waipio, tombe d'une hauteur de plus de 2,000 pieds au fond d'une des plus riantes et des plus fraîches vallées que l'on puisse entrevoir du pont mouvant d'un navire.

Si hautes qu'elles soient, les montagnes géantes de Havai sont d'une ascension relativement facile. Leurs longues pentes permettent d'en atteindre le sommet à cheval. Ce n'est qu'une question de temps et de résistance à la fatigue. Le récit suivant de l'ascension de Mauna-Kea, que nous empruntons également à nos notes de voyage, donnera une idée des sites pittoresques que l'on rencontre à chaque pas dans ce beau pays.

A la pointe du jour, nous partons pour Kalaeha, située entre Mauna-Kea et Mauna-Loa; de là, l'ascension de Mauna-Kea semblait devoir offrir moins de difficultés. Nos chevaux sont frais, la plaine unie; nous galopons avec un plaisir indicible; pas un nuage au ciel, un ciel pur et un air transparent qui rapproche à ce point les objets que notre entreprise nous semble une partie d'enfants. Nous courons ainsi pendant quinze milles et faisons halte sous un bosquet de pandanus, pour laisser reposer nos montures et pour déjeuner. Quelle vue grandiose! La route, ou pour mieux dire la direction que nous suivons, contourne la montagne et nous a permis d'atteindre une altitude d'environ 2,000 mètres. A notre droite, le paysage se déroule en longues pentes gazonnées qui se perdent dans une haute forêt, par delà laquelle la mer scintille; à

notre gauche, Mauna-Kea et son dôme neigeux; devant nous, à l'horizon, la masse sombre de Mauna-Hualalaï, le massif grandiose de Mauna-Loa; puis, comme un cercle d'azur, la mer, d'un bleu pâle, au long de laquelle se découpent avec une admirable netteté les caps, les anses, les promontoires.

A cinq heures du soir nous atteignons Kalaeha, où nous nous proposons de camper. Kalaeha n'est ni un bourg, ni un village, ni même une collection de huttes. C'est une immense plaine, très élevée, qui relie les deux montagnes, et que fréquentent, à certaines époques, les chasseurs d'oies sauvages, très friandes des *ohelos*, petites baies rouges d'un arbuste abondant sur ce plateau. La saison est passée, la plaine entièrement déserte et les arbustes dépouillés de leurs fruits. En revanche, si les oies manquent, les bœufs sauvages, les sangliers et les chiens sauvages s'y trouvent en grand nombre. Les sangliers pullulent; le sol, labouré par leurs défenses sur des espaces considérables, rend fort incertaine l'allure de nos chevaux qui trébuchent dans les sillons creusés par eux à la recherche des racines du ti et de l'igname.

Dans cette vaste plaine qui ne mesure pas moins de dix lieues de longueur sur environ quatre de largeur, on ne trouve pas un seul cours d'eau. Çà et là, dans les anfractuosités des rochers, on rencontre quelques larges flaques ou des sources peu abondantes qui suffisent cependant à désaltérer les animaux sauvages errant dans ces solitudes. Près d'une de ces sources, sous un épais bosquet de pandanus et de kukui se dresse une hutte dont les quatre murs, construits de pierres posées sur champ, soutiennent une toiture de branches d'arbres. Nos préparatifs de campement sont promptement faits. Les seuls bruits qui troublent notre solitude sont les hurlements lointains des chiens sauvages qui s'avertissent de notre invasion de leur territoire.

Le lendemain, au point du jour, frais et dispos, nous nous remettons en route. Nous quittons la plaine et nous nous engageons dans d'épaisses forêts de Koa, *Acacia fulcata*; çà et là se dressent d'énormes fougères arborescentes, *Cibotium Chamissonio*; mais à mesure que nous nous élevons, les arbres s'espacent, s'étiolent, puis cessent tout à fait. Les arbustes les remplacent, vigoureux et serrés d'abord, puis clairsemés et rachitiques; le sol se tapisse de fraisiers couverts de fruits que nos chevaux écrasent à chaque pas; l'herbe devient rare et courte, les *Ranunculi* lui succèdent. Plus haut, nos chevaux enfoncent dans un sol de cendre, ou trébuchent sur les pierres qui roulent derrière eux, aussi nous faut-il monter de front ou nous tenir à bonne distance les uns des autres pour éviter ces avalanches. Nous montons, nous montons encore. A dix mille pieds de hauteur, nous commençons à apercevoir les premières touffes de l'*Ensis Argentea*, dernier mais puissant vestige de la végétation. Cette plante, que je n'ai jamais vue ailleurs que sur les hautes cimes de Havaï, est des plus curieuses. Attachée au sol par des racines pivotantes et profondes, elle rappelle par sa forme l'aloès. Ses feuilles ensiformes sont d'un blanc grisâtre et légèrement duvetées; elles flamboient ainsi que l'argent aux rayons du soleil; du centre s'élève une tige qui atteint dix pieds de hauteur, et qui porte un panache soyeux assez semblable à celui de la canne à sucre lors de la floraison.

Enfin nous apercevons la neige. La transparence de l'air est telle que nous nous

en croyons beaucoup plus rapprochés que nous ne le sommes. Nos chevaux, haletants, aspirent bruyamment et veulent s'arrêter à chaque pas; leurs flancs se soulèvent et retombent ainsi qu'un soufflet de forge. Nous avons pitié de ces pauvres animaux épuisés et, pour les soulager, nous mettons pied à terre, mais telle est la raréfaction de l'air, que nous sommes contraints de nous arrêter au bout de dix pas. Force est de remonter en selle.

Le sommet semble fuir devant nous et se dérober à nos efforts. Nous montons, lentement; les neiges succèdent aux neiges. Enfin nous atteignons le dernier plateau; l'éclat du soleil sur cette vaste nappe blanche nous éblouit. Quel silence! quelle solitude! Comme tout est mort! Pas un son, pas un bruit, pas un être vivant. Nous nous retournons, nos yeux plongent dans l'espace, et cet espace est sans bornes visibles. Au premier plan, sous nos pieds, les forêts que nous venons de traverser, des plaines, des collines, des ondulations de terrain; en face de nous : Mauna-Loa et son dôme neigeux; au delà se creuse le chenal entre Havaï et Mauï; *Hale-a-Ke-La*, la « maison du soleil », la haute montagne de Mauï se dresse à l'horizon. Vingt lieues à vol d'oiseau nous en séparent et nos regards étonnés plongent dans son vaste cratère. A droite, les collines de Kohala s'abaissent et vont mourir dans l'Océan qui, autour de nous et au-dessous de nous, se déroule à perte de vue.

Partout, ici, les volcans ont laissé les traces de leurs ravages : de grands fleuves de lave figée, des plaines arides revêtues d'une végétation rabougrie et de rochers parmi lesquels errent en paix de vastes troupeaux de chèvres. Puis d'ombreuses forêts; les lianes pendent des arbres en festons pittoresques, dessinant ici des arceaux, plus loin des ogives, partout d'élégants pilastres. Ailleurs de fertiles vallées encadrant de riches plantations de cannes à sucre, des plateaux cultivés, des fermes prospères, de grands troupeaux de bétail, et sur les flancs des montagnes géantes, des bandes nombreuses de bœufs sauvages et de sangliers, descendants révoltés des animaux importés par Vancouver; tel est l'aspect de Havaï.

Essentiellement ichthyophage, la population se groupe surtout sur le bord de la mer, loin des volcans situés plus avant dans les terres, sur les flancs ou au sommet des montagnes. Sur la plage, des cocotiers élancés; des pandanus aux racines multiples qui descendent de l'arbre comme autant de suçoirs; des *Haos* aux fleurs changeantes, blanches le matin, jaunes à midi, rouges le soir; des orangers, toujours chargés de fleurs et de fruits, sous un ciel toujours pur, abritent des ardeurs du soleil des tropiques les huttes indigènes aux toitures de feuillage.

Au nord-ouest d'Havaï, et séparée de la grande île par un chenal de dix lieues de largeur, l'île de Mauï offre à peu près le même aspect, sauf que les volcans, depuis longtemps silencieux, n'y troublent plus la sécurité des habitants. *Hale-a-Ke-La*, la « maison du soleil », montagne de 3,110 mètres d'altitude, y rappelle seule, par sa masse compacte et son aspect grandiose, les colosses volcaniques de Havaï. L'île de Mauï est plus petite, les collines sont moins élevées, mais la couche d'humus plus épaisse atteste que, depuis des siècles, les laves sont

refroidies et que la nature y poursuit son œuvre de désagrégation et de transformation.

L'île de Havaiï est en effet la seule, dans l'archipel Havaïen, où se produisent de notre temps les éruptions volcaniques. Dans les autres îles, les traces en sont partout visibles, pas une montagne, pas une colline qui ne soit un cratère éteint ; mais la nature a étendu son manteau de verdure sur ces laves refroidies et, de mémoire d'habitants, on n'y a constaté d'éruptions. De loin en loin quelques grondements souterrains attestent encore l'origine volcanique de l'archipel, mais tout l'effort des feux souterrains s'est concentré dans Havaiï.

Lahaina est la ville et le port principal de Maui, de même que Hilo est celui de Havaiï. Lahaina est l'un des points de relâche les plus fréquentés. Située au fond d'un golfe que domine, au sud, la masse sombre de *Hale-a-Ke-La*, Lahaina apparaît, du large, paresseusement couchée sous un dôme de verdure. Des cocotiers élancés bordent la plage et déploient leurs verts panaches au-dessus d'épais massifs où le vert sombre de l'oranger se marie aux teintes pâles des Haos et des Kukuis.

Plus loin, à 20 lieues dans le nord-ouest, on relève les collines d'Oahu : elle est la plus importante et la plus peuplée des îles de l'archipel, dont Honolulu, sa ville principale, est la capitale. L'effort volcanique auquel l'archipel doit son existence a été moindre ici. Les cratères y sont encore nombreux, mais peu élevés, recouverts d'humus et d'herbes ; les collines, couronnées de verdure, sont de moindre altitude, les falaises moins hautes. A l'extrémité est de l'île, la pointe du Diamant, cratère éteint, point de repère des navigateurs, surgit des flots ; sentinelle avancée elle annonce le voisinage du port de Honolulu. Entre Oahu et Maui apparaissent les petites îles de Molokaiï, Lanaiï et Kahoolawe. Molokaiï, la plus étendue, ne renferme que 490 kilomètres carrés.

Enfin, dans l'ouest, hors de vue, l'île de Kauaiï dresse au-dessus des flots une côte menaçante et inhospitalière. Des falaises à pic, des rochers noirs, des anses sans profondeur et minées par la vague, des caps sans verdure et sans plage enserrent l'île coquette et charmante à travers laquelle de frais cours d'eau promènent leurs capricieux méandres, l'île aux vallées plantureuses, aux plateaux fertiles, aux cascades abondantes, aux riches plantations.

Tel était l'aspect de l'archipel Havaïen en 1555, quand Juan Gaetano, à bord de son lourd vaisseau battant pavillon de Castille, longea lentement ces côtes, releva successivement les principales îles et leur donna le nom d'îles des jardins : *Li Giardini*.

Y aborda-t-il ? Sur ce point son journal est muet et les traditions indigènes ne laissent deviner qu'un souvenir confus d'*îles flottantes* entrevues au large et de terreurs causées par ce spectacle inexplicable. Ce n'est guère qu'à partir de la visite de Cook aux îles que l'histoire se substitue à la légende. Nous avons dit plus haut comment, parmi les Canaques ignorants de l'écriture, le récit des événements se perpétue par les *Mélés*, chants transmis de génération en génération ; nous avons dit aussi quelle était, à l'arrivée des blancs, la théogonie païenne de la race, le joug insupportable sous lequel elle vivait.

Sans être dieux de leur vivant, les chefs participaient de la divinité par la crainte qu'ils inspiraient. L'un des chefs de Havaiï, Lono, disparu depuis de longues années,

était l'objet d'un culte particulier. On le croyait immortel, on attendait son retour. La traduction suivante d'un vieux chant indigène expliquera comment et pourquoi, à son arrivée dans les îles, le capitaine Cook fut salué par les Canaques du nom de Lono et reçut d'eux, par suite de cette erreur qu'il ne chercha nullement à dissiper, les honneurs que les insulaires n'accordaient qu'aux dieux. « Lono, chef de Havaï, » habitait avec sa femme à Kealakekua. Le nom de cette femme, belle à voir, son unique amour, était Kaikilani. Lono s'était fait construire une demeure sous un roc abrité du soleil et qui dominait la grande mer. Un jeune chef de la tribu aimait Kaikilani, mais elle détournait la tête pour ne pas le voir quand il passait. Un matin, il monta sur le roc et, se penchant, il adressa à Kaikilani les paroles suivantes : « O Kaikilani, celui qui t'aime te salue; aime-moi, abandonne Lono. » Lono, entendant ces paroles artificieuses, tua Kaikilani. Torturé de remords, il transporta ensuite dans un temple le corps inanimé de sa femme, et il pleura et gémit. Il parcourut ensuite Havaï, provoquant à la lutte ceux qu'il rencontrait. Le peuple étonné disait : « Lono est-il fou? » Il répondait : « Mon grand amour me rend fou. » Ayant institué des jeux et des sacrifices en mémoire de Kaikilani, il s'embarqua dans une pirogue à voile triangulaire pour se rendre dans des pays inconnus. Avant son départ, il prophétisa et dit à son peuple : « Ne pleurez pas; je reviendrai dans longtemps sur une île flottante. Vous ne me verrez plus, mais les enfants de vos petits-enfants verront la face de Lono. »

Les chants indigènes mentionnent les noms de 74 chefs, prédécesseurs de Kaméhaméha qui devait réunir sous ses lois l'archipel entier. Né en 1760 environ, il n'avait que 18 ans lorsque, le 19 janvier 1778, Cook releva l'île de Kauai, la plus septentrionale du groupe. Le grand navigateur s'attendait-il à rencontrer des terres par cette latitude? cela paraît assez vraisemblable, nonobstant le silence que garde son journal sur ce point. Cook omet du reste toute mention des découvertes maritimes de ses prédécesseurs et contemporains. Un fait n'en demeure pas moins constant, c'est qu'en 1748, trente années avant son voyage de circumnavigation, une carte publiée par Anson indiquait l'existence d'un groupe d'îles par la latitude où se trouve l'archipel Havaïen, mais avec une erreur de 10 degrés de longitude. Une autre île y est également désignée sous le nom d'île de San-Francisco, avec une erreur d'un degré seulement et, pour l'étendue, elle correspond exactement à la grande île de Havaï. Il semble peu vraisemblable qu'un navigateur aussi expérimenté et aussi bien renseigné que Cook n'eût pas connaissance de cette carte. Il ne fut du reste nullement surpris, dit-on, quand les matelots de vigie à bord de la *Résolution* signalèrent une terre sur bâbord. Le lendemain, la *Résolution* et la *Discovery* jetèrent l'ancre dans la baie de Waïméa, l'un des ports de l'île de Kauai.

Il n'y resta que peu de jours et fit voile pour la côte nord-ouest de l'Amérique. Ce ne fut qu'un an après, le 17 janvier 1779, qu'il releva la grande île de Havaï et qu'il mouilla dans la baie de Kealakekua où il devait trouver la mort.

Au moment même où Cook révélait à l'Europe l'existence de l'archipel Havaïen, un jeune chef de l'un des districts de la grande île concevait le projet audacieux de

réunir toutes les îles sous sa domination. Par la ruse, l'intrigue et les armes, il poursuivait son but, divisant ses adversaires, gagnant ceux qu'il ne pouvait vaincre, abattant ceux qu'il ne pouvait rallier, supérieur aux revers, ramenant la fortune par sa ténacité, sauvage de génie, capable de former et de réaliser de hautes conceptions.

Il avait nom Kaméhaméha, *le Solitaire*. Son père était chef de Kona, et, bien jeune encore, il lui succéda. Adossé à la haute montagne de Mauna-Loa, ce district, l'un des plus riches de l'île de Havaï, était renommé pour ses pêcheries. Kiwalao, son voisin, chef de Kau, convoitait Kona et crut le moment opportun pour s'en emparer. Sous prétexte de venir assister, suivant la coutume, aux funérailles du père de Kaméhaméha, Kiwalao réunit ses principaux guerriers et arma une flottille de pirogues de guerre pour se rendre à Kailua, port du royaume de Kona. Une tradition faisait en effet de Kailua le lieu consacré à la sépulture des grands chefs de Havaï. Kaméhaméha, soupçonnant ses desseins, l'invita à réduire son escorte et, sur le refus hautain de Kiwalao, une lutte, d'autant plus acharnée que les deux chefs étaient parents, et qu'à la mort de l'un d'eux l'autre lui succédait de droit, s'engagea sur la plage. Les forces étaient égales et la bataille, alternativement reprise et suspendue, continua sans avantages marqués de part et d'autre jusqu'au soir du huitième jour où Kiwalao fut tué dans la mêlée. Les troupes se débandèrent et Kaméhaméha resta maître du champ de bataille, chef légitime de Kona et de Kau.

Néanmoins il lui fallut conquérir une à une les places fortes de son rival, défendues par ses lieutenants soutenus par les renforts que leur envoyaient les chefs de l'île de Maui. Maître enfin de Kau, il entraîna ses soldats aguerris à la conquête du reste de l'île de Havaï, prodiguant les terres et le butin, attirant à lui par ses promesses et sa générosité les plus intrépides, s'ouvrant aux plus intelligents de ses projets de réunir sous ses lois des tribus divisées, en lutte perpétuelle entre elles-mêmes, de substituer l'ordre à l'anarchie, la paix à la guerre et leur montrant, avec le but à atteindre, la récompense assurée à leurs efforts.

Vainqueur de Havaï, il tourna ses armes contre l'île de Maui, contre Kahikili son chef, allié de Kivalao. La tactique de Kaméhaméha, son sang-froid et son courage personnel lui assurèrent une victoire éclatante. Le carnage fut affreux. Un cours d'eau, l'Iao, était tellement encombré de cadavres que cette digue humaine détourna le cours de ses eaux. Le champ de bataille en reçut le nom de *Kepaniwaï*, « digue des eaux ». C'est aujourd'hui l'une des plus riches plantations de l'île.

Lors de la visite de Cook, en 1778, Kaméhaméha s'était rendu compte de l'immense supériorité des blancs. Il comprenait l'avantage qu'il y aurait pour lui de s'attacher quelques-uns de ces matelots, ouvriers habiles dans l'art de manier les outils, de travailler le fer, et bons navigateurs. En 1789, une goélette américaine, commandée par un nommé Metcalf, était à l'ancre sur les côtes de Maui. Dans la nuit, les indigènes volèrent une embarcation. Une lutte s'engagea entre les matelots et les Canaques. Ces derniers, écrasés par la mousqueterie, laissèrent bon nombre des leurs sur la plage, mais la goélette mit à la voile précipitamment pour se soustraire à un retour offensif et abandonna un quartier-maître, Isaac Davis, et un matelot, John Young, qui ne purent

rallier le bord. Kaméhaméha arracha ces deux malheureux à une mort certaine et à force de bons traitements se les attacha par la reconnaissance et l'intérêt; tous deux parvinrent au rang de chef, qu'ils transmirent à leurs enfants, dont l'histoire est intimement liée à celle de la dynastie.

Le 3 mars 1792, Vancouver, célèbre circumnavigateur anglais, mouilla en rade de Havai. Lieutenant sous les ordres de Cook en 1778, il avait été témoin de sa fin tragique. La visite de Vancouver a toute l'importance d'un fait historique dans l'histoire des îles. C'est d'elle que datent les premiers germes de civilisation, les premières notions religieuses. Jusqu'à ce jour la civilisation ne s'était présentée à cette race que sous une forme violente ou menaçante; elle n'en avait connu que la force sans en apprécier les bienfaits. C'est à Vancouver que revient la gloire, gloire rare à cette époque, de s'être montré juste et bon dans ses rapports avec les Canaques, qui vénèrent encore aujourd'hui sa mémoire, comme celle de leur premier bienfaiteur.

Depuis quelque temps déjà des relations plus fréquentes existaient entre les étrangers et les indigènes. Le bois de sandal, abondant aux îles, devenait l'objet d'un commerce d'échange, et quelques Européens et Américains, attirés par l'appât du gain et la sécurité relative dont jouissait l'île de Havai, depuis que Kaméhaméha y régnait seul, s'aventuraient parfois à terre pour acheter aux Canaques ce bois précieux qu'ils revendaient fort cher en Chine. A sa première visite, Vancouver obtint de Kaméhaméha sa protection pour ces étrangers et lui promit, en retour, de lui rapporter quelques présents utiles à sa relâche suivante. Il revint en effet le 14 février 1793, ramenant avec lui un taureau, cinq vaches, des brebis et des bœufs. Les grands troupeaux qui paissent aujourd'hui les pâturages de l'archipel proviennent de ce présent de Vancouver. Pour protéger ces animaux et leur permettre de multiplier, Kaméhaméha imposa sur eux un *tabou* qui ne fut levé qu'après plusieurs années.

Convaincu, et avec raison, que la domination d'un chef unique pouvait seule assurer la prospérité de l'archipel, mettre un terme aux luttes sanglantes des grands chefs entre eux, et donner sécurité au commerce étranger, Vancouver, loin de détourner Kaméhaméha de ses projets ambitieux, l'encouragea et s'appliqua à lui faciliter les moyens d'exécution. Il comprenait tout ce qu'il y avait d'intelligence et de hauteur de vues dans ce sauvage, capable de concevoir un plan, d'en suivre l'accomplissement, et qui joignait l'habileté d'un homme d'État à l'intrépidité et au sang-froid d'un grand capitaine.

Lors du départ de Vancouver, Kaméhaméha se rendit, en grand apparat, à bord du vaisseau de celui qu'il appelait son ami. Il lui demanda de lui envoyer d'Angleterre des missionnaires pour instruire son peuple. Vancouver le promit et Kaméhaméha lui demanda solennellement, et en présence de ses chefs, de solliciter en outre, pour ses sujets et pour lui, la bienveillance et l'amitié du roi d'Angleterre. Soit que Vancouver et ses officiers ne se rendissent pas un compte exact des expressions ou des intentions de Kaméhaméha, soit que l'Anglais l'emportât en ce moment sur le philanthrope, Vancouver comprit ou affecta de comprendre que le roi mettait son royaume sous le protectorat de l'Angleterre et, en termes ambigus, déclara accepter, au nom de son souverain, la proposition qui lui était faite.

Ce malentendu, dont l'Angleterre ne se prévalut pas officiellement en fait, subsista cependant de longues années et ne cessa qu'en 1843, époque où, conjointement avec la France, le cabinet anglais reconnut l'indépendance absolue du royaume Havaïen. Quant à la promesse d'envoi de missionnaires, elle ne reçut pas alors d'exécution. L'Angleterre, absorbée par les grandes guerres du premier Empire, avait autre chose à faire qu'à s'occuper d'un petit royaume perdu en Océanie. Ce qu'elle ne fit pas à cette époque, les États-Unis le firent quelques années plus tard et leurs missionnaires assurèrent leur prédominance dans cette partie de la Polynésie.

Vancouver parti, Kaméhaméha poursuivit son œuvre. Il subjuga successivement Maui, Oahu, Kauai, les petites îles de Molokai et de Kahoolawe. Administrateur non moins habile que politique heureux et grand capitaine, il profita du prestige que lui donnaient ses succès pour organiser ses conquêtes et briser toutes les résistances. Dans chaque île, ses lieutenants reçurent de lui des apanages en terres. Ces apanages, répartis dans des districts différents, constituaient une ample récompense de leurs services, mais ne leur permettaient pas de se créer, sur un point donné, une position assez considérable pour résister jamais à l'autorité royale. Il régla, par de sages ordonnances, les droits de pêche sur les côtes et l'exploitation des forêts dans l'intérieur. Devinant l'importance future de Honolulu, il abandonna, bien qu'à regret, sa résidence favorite de Kailua, dans l'île de Havaï, pour aller habiter la plage de Waikiki, près du port que commençaient à fréquenter les navires étrangers.

Deux idées dominèrent la fin de sa vie. La première était le désir de voir arriver d'Angleterre les missionnaires promis par Vancouver, et l'impatience de savoir d'eux quelle était cette religion chrétienne dont il avait entendu parler et au sujet de laquelle il ne se lassait pas de questionner les blancs qui abordaient à Honolulu. Les réponses vagues de ces marins, presque tous ignorants et grossiers, ne le satisfaisaient pas; il sentait chanceler la religion de ses pères, amas de pratiques bizarres ou honteuses, pour lesquelles il dissimulait mal son dédain. Sa seconde pensée était d'étendre plus loin encore sa conquête. Il portait ses regards vers le sud et rêvait la conquête de la Polynésie méridionale dont il était séparé par 800 lieues de mer. C'eût été un étrange spectacle que ce roi barbare, suivi de ses pirogues de guerre, se lançant hardiment à travers le Pacifique, bravant les orages et les calmes de l'équateur, pour ajouter de nouvelles terres à son royaume dans lequel il se sentait à l'étroit. Ce ne fut qu'un rêve qu'il ne put réaliser. Le 8 mai 1819, Kaméhaméha I^{er} mourait dans sa résidence de Waikiki.

Ses successeurs, dont quatre portèrent son nom et descendaient de lui, continuèrent son œuvre. Aidés par les missionnaires, conseillés par des Européens et des Américains, ils amenèrent l'archipel Havaïen à son état actuel de prospérité, ils montrèrent à quel degré de culture et de civilisation pouvait s'élever cette race polynésienne, si bien douée physiquement et intellectuellement.

Huit îles, dont quatre importantes : Havaï, Maui, Oahu et Kauai, et quatre plus petites : Molokai, convertie en hôpital de lépreux, Lanai, Kahoolawe et Nihau, composent l'archipel Havaïen. Toutes, sauf les deux dernières, sont merveilleusement

adaptées à la culture de la canne à sucre qui, depuis 1863, a pris de grands développements. L'archipel ne produit pas seulement le sucre, mais aussi le riz, le café, les peaux, la laine, le *fungus* et le *pulu*, produits textiles, le sel et les fruits des tropiques. Presque tous ces produits sont exportés à San-Francisco. Les forêts fournissent des bois d'ébénisterie et de construction et l'Exposition de 1889 a permis à l'archipel Havaïen de faire connaître ses belles essences forestières et de mettre en plein relief les étonnants progrès de son commerce et de son industrie.

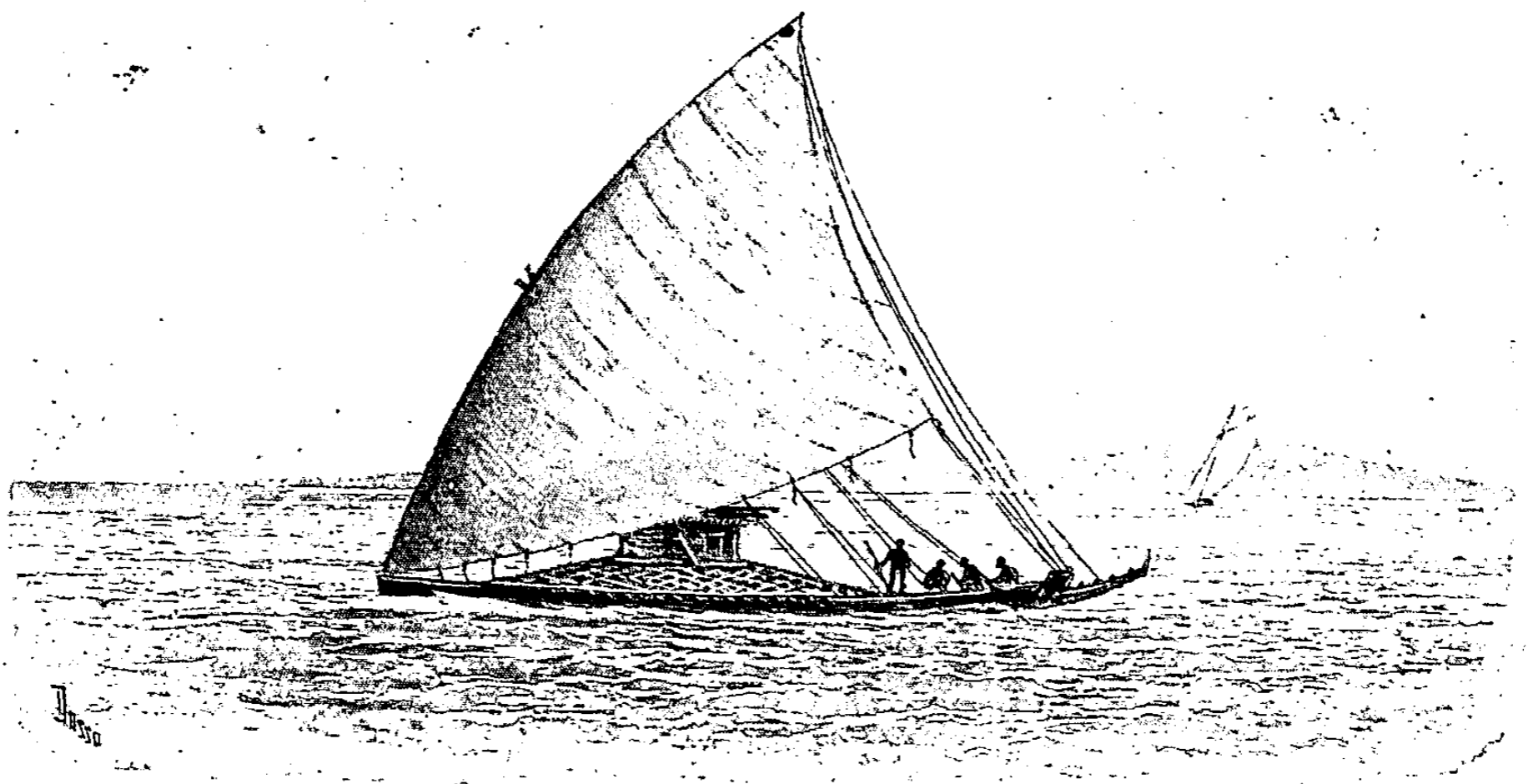
Honolulu, capitale de l'archipel, est aujourd'hui l'une des plus charmantes villes de l'Océanie, ville de 20,000 habitants, aux rues éclairées par l'électricité, sillonnée par des tramways et des fils téléphoniques, déployant, sous l'exubérante verdure des tropiques et un incomparable climat, sa flore variée, ses jardins et ses parcs, ses hôtels, ses villas et ses monuments. Cette ville est en voie de devenir la Nice océanienne, la résidence d'hiver des millionnaires des États de l'Ouest qui viennent demander à ses brises parfumées, à son air pur et léger, à sa température toujours égale, le calme, le repos et la santé. Des lignes de bateaux à vapeur relient son port à ceux de San-Francisco, de l'Australie, de l'Océanie, du Japon. Ce port est le centre d'un commerce actif d'importation et d'exportation. Il se chiffrait, en 1860, par un total de 1,500,000 francs; aujourd'hui il dépasse 77,500,000 francs dont 25 millions à l'importation et 52 millions et demi à l'exportation.

Le traité de réciprocité commerciale conclu avec les États-Unis et aujourd'hui dénoncé par le cabinet de Washington, a beaucoup contribué aux progrès du royaume. Les échanges, même avec l'Europe, se font par la voie des États-Unis. Le chemin de fer transcontinental entre New-York et San-Francisco, met aujourd'hui Honolulu à 22 jours de Paris. « Service postal, télégraphes, téléphones, écrit M. E. Reclus, les insulaires des îles Havaï possèdent tous ces avantages matériels de la civilisation moderne dans une plus large mesure que la plupart des populations européennes. Il n'y a pas un seul indigène au-dessus de sept ans, homme ou femme, qui ne sache lire, écrire, calculer. Le jury de l'Exposition universelle de Paris, en 1878, a donné à Havaï le grand prix pour le développement de l'instruction primaire. La race est « curieuse de savoir », dit Jules Rémy. Elle est fière aussi, amoureuse de son indépendance. L'air du pays est libre, suivant le proverbe havaïen. »

Mais ce que l'on ne saurait révoquer en doute, c'est que cette partie de l'Océanie gravite autour des États-Unis, vit de leur commerce, s'enrichit de leur prospérité. Ce qui n'est pas douteux non plus, c'est que, dans ces îles, comme dans toute l'Océanie, la race indigène décroît en nombre, et cela, non seulement en raison directe de son contact avec la race blanche, mais aussi de son contact avec l'Asie, dont les émigrants ont importé dans ces îles la terrible maladie de la lèpre qui fait de grands ravages parmi les Canaques. Plus de 800 de ces malheureux peuplent aujourd'hui l'une des vallées de l'île de Molokai, vallée accessible par mer seulement. Isolés à jamais de tout contact avec leurs compatriotes, ils s'éteignent lentement dans ce vaste hôpital, où des infirmières européennes et des missionnaires catholiques et protestants s'enferment avec eux. La

mort héroïque du Père Damien, victime volontaire de son dévouement, atteste le courage et l'abnégation de ces hommes qui sacrifient leur vie pour consoler et soigner des êtres condamnés. Grâce aux mesures prises on a réussi à ralentir la dépopulation aux îles Havaï, mais il n'est au pouvoir de personne de l'arrêter. Elle est générale, universelle dans toute la Polynésie, et le mouvement d'expansion coloniale qui caractérise la fin de ce siècle, qui entraîne, les unes après les autres, les grandes puissances dans l'océan Pacifique et les pousse à en occuper les points importants, n'est que l'impatience d'héritiers naturels à prendre possession d'une succession bientôt en déshérence.

Les Canaques le savent et le voient. Envahis par la civilisation, ils se hâtent d'en savourer les fruits avant d'en mourir. Une vieille légende du temps de Lono leur a prédit qu'un jour viendrait où leurs dieux détrônés céderaient la place à un Dieu venu de l'Orient, et eux, à une race nouvelle. Leurs dieux se sont évanouis devant le Dieu nouveau que les missionnaires leur prêchent, comme eux-mêmes disparaissent devant la race nouvelle annoncée. Les temps sont proches, et bientôt, dans ces riches et fertiles vallées de l'Océanie, dans ces archipels verdoyants que baigne le Pacifique immense, la postérité de Japhet régnera seule et maîtresse.



Embarcation océanienne

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

L'AFRIQUE

	Pages.
Vue d'ensemble de l'Afrique. — Ses grandes divisions naturelles	1

I

L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

I. — BASSIN DE LA MÉDITERRANÉE

I. Le Maroc. — Orographie. — Hydrographie. — Villes	9
II. L'Algérie. — Aperçu général. — Orographie. — Côtes. — Hydrographie.	14
Département d'Oran	20
Département d'Alger	22
Département de Constantine	25
III. Tunisie. — Orographie. — Hydrographie. — Villes. — Commerce.	28
IV. La Tripolitaine	35

II. — BASSIN DU NIL ET DE LA MER ROUGE

Aperçu général du Bassin du Nil et de la mer Rouge.	41
I. L'Égypte. — Hydrographie du Nil. — Orographie. — Villes principales	43
II. Haute et Basse-Nubie. — Sennaar. — Kordofan. — Races africaines	51
III. Abyssinie. — Éthiopie. — Choa. — Pays des Galla. — Terre des Somali	55

III. — PLATEAU INTÉRIEUR

I. Le Sahara. — Orographie du Désert. — Oasis. — Routes des caravanes. — Races	61
II. Le Soudan. — Hydrographie. — Orographie. — Le Niger et ses affluents. — La terre des Haoussa. — Le bassin du lac Tsad. — Le Bornou. — Le Ouadaï. — Le Darfour.	68

IV. — BASSIN DE L'ATLANTIQUE

I. Sénégal et Soudan Français.	79
II. Guinée septentrionale. — Côte de l'Ivoire. — Côte de l'Or. — Côte des Esclaves.	88

II

AFRIQUE MÉRIDIONALE

Vue d'ensemble de l'Afrique méridionale. — Divisions naturelles.	94
I. Le Plateau Central. — Caméroun. — Gabon. — Congo	96
II. L'État libre du Congo	102
III. L'Angola. — Zaïre. — Loanda. — Benguella. — Mossamèdes.	109
IV. Afrique orientale anglaise. — Région des Lacs.	112
V. Afrique orientale allemande. — Côte de Zanzibar	116
VI. Bassin du Zambèze	120
VII. Le Sud-Ouest Africain. — Damara. — Namakoua	125

III

AFRIQUE AUSTRALE

	Pages.
Vue d'ensemble. — Races. — Colonisation. — Boers et Anglais. — Orographie. — Hydrographie. — Divisions naturelles	128
I. Colonie anglaise du Cap et ses annexes : — Cafrerie. — Lésouto. — Natalie. — Terre des Griqua.	132
II. État libre d'Orange. — Territoire des Boers	137

IV

AFRIQUE INSULAIRE

Iles du Cap-Vert. — Ascension. — Sainte-Hélène. — Madagascar. — Les Comores. — Les Amirantes — Les Seychelles.	141
--	-----

DEUXIÈME PARTIE

L'Océanie

Vue d'ensemble de l'Océanie et des terres océaniques. — Divisions naturelles	154
--	-----

I. — ARCHIPEL D'ASIE

I. Java. — Sumatra. — Bornéo. — Ile de Bali. — Lombok. — Soembawa. — Flores. — Timor. — Productions du sol. — Villes. — Ports. — Commerce	161
II. Célèbes et les Molusques.	181
III. Iles Philippines. — Luçon. — Les Visayas. — Mindoro. — Mandanao. — Palauan. — Soulou. — Race malaise. — Colonisation.	187

II. — AUSTRALASIE

Vue d'ensemble de l'Australasie.	197
I. Australie. — Orographie et hydrographie du continent australien. — Races indigènes. — Colonisation. — Productions. — Provinces : Australie occidentale. — Australie du Sud. — Victoria. — Nouvelle-Galles du Sud. — Queensland. — Australie du Nord. — Climat. — Sol. — Productions. — Commerce. — Villes	203
II. Tasmanie. — Sol. — Habitants. — Productions.	218
III. Nouvelle-Zélande. — Orographie. — Hydrographie. — Races indigènes.	221
IV. Nouvelle-Guinée. — Terre des Papous	227

III. — MÉLANÉSIE

Vue d'ensemble de la Mélanésie. — Terres. — Races. — Productions	233
I. Mélanésie occidentale. — Iles de l'Amirauté. — Archipel de Bismarck. — Iles Salomon. — Nouvelles-Hébrides.	236
II. Mélanésie orientale. — Iles Loyauté. — Nouvelle-Calédonie. — Iles Viti ou Fiji. — Ile Norfolk	244

IV. — MICRONÉSIE

Archipel des Mariannes. — Iles Carolines. — Archipel des Palaos. — Iles Marshall. — Iles Gilbert	258
--	-----

V. — POLYNÉSIE

Vue d'ensemble de la Polynésie. — Races. — Traditions. — Origines	271
I. Polynésie occidentale : Iles Samoa. — Iles Tonga. — Archipel de Cook. — Iles de la Société. — Tahiti.	275
II. Polynésie orientale : Archipel des Pomotou. — Iles Gambier. — Archipel des Marquises. — Ile de Pâques. — Ile Ducie.	291
III. Polynésie septentrionale : Archipel Havaïen	301

